



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 02265531 4

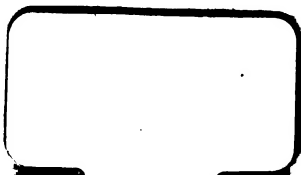
163



Received

Accession No. 5980

Shelf No. 199.9 Y. 935



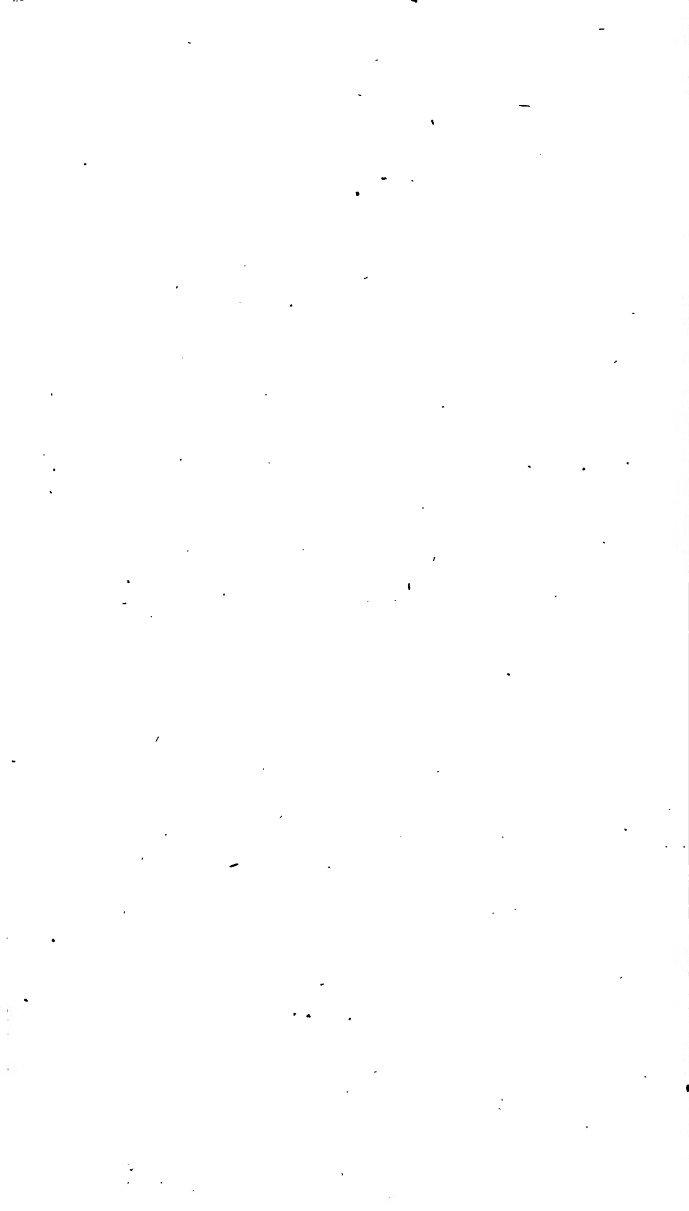
FEB 13 1915

APR 1 1915

Voffel
VAD

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

[Handwritten signature]



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE,

PAR

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,
plus complète que toutes les précédentes.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.

1789.

8, 8, 8

Il fallait bien qu'on disputât déjà vivement sur la Trinité, puisque le patriarche auteur de la *Chronique d'Alexandrie*, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'*Arius* embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main.

Voici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur, l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare, & qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes; qui pourtant en a produit beaucoup. JÉSUS est-il verbe? S'il est verbe, est-il émané de DIEU dans le tems, ou avant le tems? S'il est émané de DIEU, est-il coéternel & consubstantiel avec lui, ou est-il d'une substance semblable? est-il distinct de lui, ou ne l'est-il pas? est-il fait, ou engendré? peut-il engendrer à son tour? a-t-il la paternité, ou la vertu productive sans paternité? Le Saint-Esprit est-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du Père, ou procédant du Fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du Père & du Fils? & comment, ayant précisément la même nature, la même essence que le Père & le Fils, peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même?

Ces questions, si au-dessus de la raison, avaient

certainement besoin d'être décidées par une Eglise infallible.

On sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommunait chez les Chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inaccessibles à l'esprit humain avant les tems d'*Arius* & d'*Athanasie*. Les Grecs Egyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre; mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros* évêque d'Alexandrie, s'avise de prêcher que DIEU étant nécessairement individuel, simple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade est trine.

Le prêtre *Arious*, que nous nommons *Arius*, est tout scandalisé de la mortade d'*Alexandros*; il explique la chose différemment; il ergote en partie comme le prêtre *Sabellious*, qui avait ergoté comme le phrygien *Praxeas*, grand ergoteur. *Alexandros* assemble vite un petit concile de gens de son opinion, & excommunie son prêtre. *Eusebios*, évêque de Nicomédie, prend le parti d'*Arious*: voilà toute l'Eglise en feu.

L'Empereur *Constantin* était un scélérat, je l'avoue; un parricide, qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau-père, son beau-frère, & son neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil, & plongé dans les plaisirs, je l'accorde; un détestable tyran, ainsi que ses enfans, *transeat*: mais il avait du bon-sens. On ne parvient point à l'empire, on ne subjugué pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles sco-

indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Eusébe* de Nicomédie, & le prêtre *Arius*, eussent raison ou tort ; il est assez évident , par la lettre ci - dessus rapportée, qu'il avait un profond mépris pour cette dispute.

Mais il arriva ce qu'on voit , & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accusèrent *Eusébe* de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de *Licinius* contre l'Empereur : *J'en ai des preuves*, (dit *Constantin* dans sa lettre à l'Eglise de Nicomédie ,) *par les prêtres & les diacres de sa suite que j'ai pris , &c.*

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution, sont établies avec le dogme, sans pouvoir en affaiblir la sainteté. *Constantin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantialité à ceux qui la croyaient, confisqua les biens des dissidens à son profit, & se servit de son pouvoir despotique pour exiler *Arius* & ses partisans, qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que, de son autorité privée, il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius* : mais ce fait n'est pas vrai. *Constantin*, tout prodigue qu'il était du sang des hommes, ne poussa pas la cruauté jusqu'à cet excès de démence absurde, de faire-assassiner par ses bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laissait vivre l'hérésiarque.

Tout change bientôt à la cour; plusieurs évêques inconstitutiels, des eunuques, des femmes

parlèrent pour *Arius*, & obtinrent la révocation de la lettre-de-cachet. C'est ce que nous avons vu arriver plusieurs fois dans nos cours modernes en pareille occasion.

Le célèbre *Eusèbe*, évêque de Césarée, connu par ses ouvrages qui ne sont pas écrits avec un grand discernement, accusait fortement *Eustate*, évêque d'Antioche, d'être sabellien; & *Eustate* accusait *Eusèbe* d'être arien. On assemble un concile à Antioche; *Eusèbe* gagna sa cause; on déposa *Eustate*; on offrit le siège d'Antioche à *Eusèbe* qui n'en voulut point: les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre; ce fut le prélude des guerres de controverse. *Constantin*, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils consubstantiel, exila *Eustate* pour le croire: de telles révolutions sont communes.

St Athanase était alors évêque d'Alexandrie; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius* que l'empereur y avait envoyé, disant qu'*Arius* était excommunié; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maison, ni patrie; qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle-part; & qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Aussitôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres-de-cachet. *Athanase* est déposé par les Pères de Tyr, exilé à Trèves par l'Empereur. Ainsi *Arius*, & *Athanase* son plus grand ennemi, sont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie, selon l'ancien & l'éternel usage. *Constantin* les laissa disputer & caba-

ler ; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce tems-là que ce *bon prince* fit-assassiner son fils, sa femme, son neveu le jeune *Licinius*, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux sous *Constantin*. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour *St Macaire*, l'un des plus ardens sectateurs d'*Athanase*, sachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères, pria DIEU si ardemment de confondre cet hérésiarque, que DIEU ne put résister à la prière de *Macaire* ; que sur-le-champ tous les boyaux d'*Arius* lui sortirent par le fondement, ce qui est impossible : mais enfin *Arius* mourut.

Constantin le suivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien*, dans ses *Césars*, dit que le baptême que reçut cet empereur quelques heures avant sa mort, ne guérit personne de cette maladie.

Comme ses enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus esclaves depuis long-tems, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un Dieu, & ceux de la nouvelle en firent un saint. On célébra long-tems sa fête avec celle de sa mère.

Après sa mort, les troubles occasionnés par le seul mot *consubstantiel*, agitèrent l'empire avec violence. *Constance*, fils & successeur de *Constantin*, imita toutes les cruautés de son père, & tint des

conciles comme lui ; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement. *Athanase* courut l'Europe & l'Asie pour soutenir son parti. Les Eusébiens l'accablèrent. Les exils , les prisons , les tumultes , les meurtres , les assassinats , signalèrent la fin du règne de *Constance*. L'empereur *Julien* , fatal ennemi de l'Eglise , fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Eglise , & n'en put venir à bout. *Jovien* , & après lui *Valentinien* , donnèrent une liberté entière de conscience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodose se déclara pour le concile de Nicée : mais l'Impératrice *Justine* , qui régnait en Italie , en Illyrie , en Afrique , comme tutrice du jeune *Valentinien* , proscrivit le grand concile de Nicée ; & bientôt les Goths , les Vandales , les Bourguignons , qui se répandirent dans tant de Provinces , y trouvant l'arianisme établi , l'embrasèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois , *Clovis* , leur vainqueur , suivit leur communion par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand *Théodoric* en Italie entretint la paix entre les deux partis ; enfin la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle , à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe : mais il reparut armé

d'une force nouvelle , & d'une plus grande incrédu-
lité. Quarante gentils-hommes de Vicence formèrent
une académie , dans laquelle on n'établit que les seuls
dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens.
Jesus fut reconnu pour verbe , pour sauveur , & pour
juge : mais on nia sa divinité , sa consubstantialité ,
& jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent *Lélius Socin* , *Okin* , *Pazuta* , *Gentilis*. *Servet* se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec *Calvin* ; ils eurent quelque tems ensemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut assez imprudent pour passer par Genève , dans un voyage qu'il fesoit en Allemagne. *Calvin* fut assez lâche pour le faire-arrêter , & assez barbare pour le faire-condamner à être brûlé à petit feu , c'est-à-dire , au même supplice auquel *Calvin* avait à peine échappé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour persécuteurs & persécutés , bourreaux & victimes.

Le même *Calvin* sollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Il trouva cinq avocats qui signèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de cet abominable siècle. *Gentilis* fut mis en prison , & allait être brûlé comme *Servet* : mais il fut plus avisé que cet espagnol , il se rétracta , donna les louanges les plus ridicules à *Calvin* , & fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite que n'ayant pas assez ménagé un bailli du canton de Berne , il fut arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité* , d'*essence* , d'*hypostase* , ne se trouvaient pas dans

l'Ecriture-sainte, & sur cette déposition, les juges, qui ne savaient pas plus que lui ce que c'est qu'une hypostase, le condamnèrent sans raisonner à perdre la tête.

Faufus Socin, neveu de *Lélius Socin*, & ses compagnons, furent plus heureux en Allemagne, ils pénétrèrent en Silésie & en Pologne; ils y fondèrent des églises, ils écrivirent, ils prêchèrent, ils réussirent: mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de presque tous les mystères, & plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante, ils furent abandonnés; les Jésuites, qui avaient plus de crédit qu'eux, les poursuivirent, & les dispersèrent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, se tient caché & tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand *Newton* & *Locke* l'embrassèrent; *Samuel Clarke*, célèbre curé de Saint-James, auteur d'un si bon livre sur l'existence de DIEU, se déclara hautement arien, & ses disciples sont très-nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y réciterait le symbole de *St Athanase*. On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposèrent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, & la sagesse métaphysique de *Locke*, ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantialité ont paru très-fa-

des aux philosophes. Il est arrivé à *Newton* en Angleterre la même chose qu'à *Corneille* en France ; on oublia *Pertharite*, *Théodore*, & son recueil de vers, on ne pensa qu'à *Cinna*. *Newton* fut regardé comme l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à sa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révééré qu'eux. *Servet* qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges maîtrisée par un théologien de Picardie.

A R I S T É E.

QUOI ! l'on voudra toujours tromper les hommes sur les choses les plus indifférentes, comme sur les plus sérieuses ! Un prétendu *Aristée* veut faire-croire qu'il a fait-traduire l'ancien Testament en grec, pour l'usage de *Ptolomée Philadelphie*, comme le duc de *Montausier* a réellement fait-commenter les meilleurs Auteurs latins à l'usage du dauphin qui n'en faisait aucun usage.

Si on en croit cet *Aristée*, *Ptolomée* brûlait d'envie de connaître les lois juives ; & pour connaître ces lois que le moindre Juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il se proposa d'envoyer une ambassade solennelle au grand-prêtre des Juifs de Jérusalem, de délivrer six-vingts mille esclaves juifs que son père *Ptolomée Soter* avait pris prisonniers ea

Judée , & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement ; ce qui fait quatorze millions quatre cents mille de nos livres.

Ptolomée ne se contenta pas de cette libéralité inouïe. Comme il était fort dévot , sans-doute , au judaïsme , il envoya au temple une grande table d'or massif , enrichie par-tout de pierres précieuses , & il eut soin de faire-graver sur cette table la carte du Méandre , fleuve de Phrygie ; (a) le cours de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On sent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenses vases d'or encore mieux travaillés ; il donna trente autres vases d'or , & une infinité de vases d'argent. On n'a jamais payé si chèrement un livre ; on aurait toute la bibliothèque du Vatican à bien meilleur marché.

Eléazar , prétendu grand-prêtre de Jérusalem , lui envoya à son tour des ambassadeurs qui ne présentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes juifs , que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut si content du style d'*Eléazar* , qu'il en versa des larmes de joie.

Les ambassadeurs dînèrent avec le Roi & les principaux prêtres d'Egypte. Quand il fallut bénir la ta-

(a) Il se peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre , mais ce qu'on appelait en grec un *méandre* , un lacs , un nœud de pierres précieuses. C'était toujours un fort beau présent.

ble, les Egyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambassadeurs arrivèrent soixante & douze interprètes, six de chacune des douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jérusalem. C'est dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'absolument perdues, & disparues de la face de la terre depuis tant de siècles : mais le grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomée*.

Les soixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos ; chacun d'eux fit sa traduction à part en soixante & douze jours, & toutes les traductions se trouvèrent semblables mot pour mot : c'est ce qu'on appelle la *traduction des septante*, qui devrait être nommée la *traduction des septante-deux*.

Dès que le Roi eut reçu ces livres, il les adora, tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or ; & on envoya encore au grand-sacrificateur pour son parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encensoirs, & des coupes d'or, un vase de trente talens d'argent, c'est-à-dire du poids d'environ soixante-mille écus, avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Presque tout ce beau conte est fidèlement rapporté par l'historien *Josèphe*, qui n'a jamais rien exagéré. *St Justin* a enchéri sur *Josèphe* ; il dit que ce fut au roi *Hérode* que *Ptolomée* s'adressa, & non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait-envoyer deux ambassadeurs de *Ptolomée* à *Hérode* : c'est beaucoup ajouter au merveilleux ; car on sait qu'*Hérode* ne naquit que long-tems après le règne de *Ptolomée Philadelphie*.

Ce n'est pas la peine de remarquer ici la profusion d'anachronismes qui règne dans ces romans & dans tous leurs semblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans lesquelles l'auteur juif tombe à chaque phrase : cependant cette fable a passé pendant des siècles pour une vérité incontestable ; & pour mieux exercer la crédulité de l'esprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à sa manière ; de sorte qu'en croyant cette aventure, il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces absurdités dont les nations ont été abruvées, les autres gémissent de ces impostures : la multitude infinie des mensonges fait des *Démocrites* & des *Héraclites*.

A R I S T O T E.

IL ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choisi par *Philippe*, fût un pédant & un esprit faux. *Philippe* était assurément un bon juge, étant lui-même très-instruit, & rival de *Démocritès* en éloquence.

De sa Logique.

LA logique d'*Aristote*, son art de raisonner, est d'autant plus estimable, qu'il avait affaire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens capiteux ; & son maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'âme.

« Ne dites-vous pas que la mort est le contraire

» de la vie? — Oui. — Et qu'elles naissent l'une de
 » l'autre? — Oui. — Qu'est-ce donc qui naît du vi-
 » vant? — Le mort. — Et qui naît du mort? — Le
 » vivant. — C'est donc des morts que naissent tou-
 » tes les choses vivantes. Par conséquent les âmes
 » existent dans les enfers après la mort.»

Il fallait des règles sûres pour démêler cet épou-
 vantable galimathias, par lequel la réputation de *Platon*
 fascinait les esprits.

Il était nécessaire de démontrer que *Platon* donnait
 un sens louche à toutes ses paroles.

Le mort ne naît point du vivant ; mais l'homme
 vivant a cessé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort ; mais il est né
 d'un homme en vie qui est mort depuis.

Par conséquent, votre conclusion, que toutes les
 choses vivantes naissent des mortes, est ridicule. De
 cette conclusion vous en tirez une autre qui n'est nul-
 lement renfermée dans les prémisses : *Donc les âmes*
sont dans les enfers après la mort.

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps
 morts sont dans les enfers, & que l'âme accompa-
 gne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument, qui ait la
 moindre justesse. Il fallait dire : Ce qui pense est sans
 parties ; ce qui est sans parties est indestructible :
 donc ce qui pense en nous, étant sans parties, est
 indestructible.

Ou bien : Le corps meurt parce qu'il est divisible ;
 l'âme n'est point divisible : donc elle ne meurt pas.
 Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en est de même de tous les raisonnemens captieux des Grecs. Un maître enseigne la rhétorique à son disciple, à condition que le disciple le payera à la première cause qu'il aura gagnée.

Le disciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à son maître; il lui dit: Je ne vous devrai jamais rien; car si je perds ma cause, je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée, & si je gagne, ma demande est de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument, & disait: Si vous perdez, payez; & si vous gagnez, payez, puisque notre marché est que vous me payerez après la première cause que vous aurez gagnée.

Il est évident que tout cela roule sur une équivoque. *Aristote* enseigne à la lever en mettant dans l'argument les termes nécessaires.

*On ne doit payer qu'à l'échéance ;
L'échéance est ici une cause gagnée.
Il n'y a point eu encore de cause gagnée ;
Donc il n'y a point eu encore d'échéance ,
Donc le disciple ne doit rien encore.*

Mais *encore* ne signifie pas *jamais*. Le disciple ne fait donc un procès ridicule.

Le maître de son côté n'était pas en droit de rien exiger, puisqu'il n'y avait pas encore d'échéance. Il fallait qu'il attendît que le disciple eût plaidé quelque autre cause.

Qu'un peuple vainqueur stipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ses vaisseaux; qu'il les fasse-scier en deux; & qu'ayant ainsi rendu la moitié juste, il prétende ainsi avoir satisfait

au traité, il est évident que voilà une équivoque très-criminelle.

Aristote, par les règles de sa *logique*, rendit donc un grand service à l'esprit humain en prévenant toutes les équivoques; car ce sont elles qui font tous les mal-entendus en philosophie, en théologie, & en affaires.

La malheureuse guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque sur l'Acadie.

Il est vrai, que le bon-sens naturel, & l'habitude de raisonner, se passent des règles d'*Aristote*. Un homme qui a l'oreille & la voix justes, peut bien chanter sans les règles de la musique; mais il vaut mieux la savoir.

De sa Physique.

On ne la comprend guère; mais il est plus que probable qu'*Aristote* s'entendait, & qu'on l'entendait de son tems. Le grec est étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans son chapitre sept, que les principes des corps sont *la matière, la privation, la forme*, il semble qu'il dise une bêtise énorme; ce n'en est pourtant point une. La matière, selon lui, est le premier principe de tout, le sujet de tout, indifférent à tout. La forme lui est essentielle pour devenir une certaine chose. La privation est ce qui distingue un être de toutes les choses qui ne sont point en lui. La matière est indifférente à devenir rose ou poirier. Mais, quand elle est poi-

rier ou rose, elle est privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée; mais enfin il n'y a rien là que de très-intelligible, & rien qui soit impertinent.

L'acte de ce qui est en puissance paraît ridicule, & ne l'est pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'est tout ce que cette expression d'*acte en puissance* signifie. Ainsi il n'y avait point de ridicule chez les Grecs à dire que le mouvement était un acte de puissance, puisque la matière peut être mue; & il est fort vraisemblable qu'*Aristote* entendait par-là que le mouvement n'est pas essentiel à la matière.

Aristote dut faire nécessairement une très-mauvaise physique de détail; & c'est ce qui lui a été commun avec tous les philosophes, jusqu'au tems où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Guéric*, les *Drebellius*, les *Boyle*, l'académie *del Cimento*, commencèrent à faire des expériences. La physique est une mine dans laquelle on ne peut descendre qu'avec des machines, que les anciens n'ont jamais connues. Ils sont restés sur le bord de l'abyme, & ont raisonné sur ce qu'il contenait sans le voir.

Traité d'Aristote sur les Animaux.

SES *Recherches sur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Aristote* se servit de ses yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique,

& de l'Asie. Ce fut un fruit de ses conquêtes. Ce héros y dépensa des sommes qui effrayeraient tous les gardes du trésor royal d'aujourd'hui ; & c'est ce qui doit immortaliser la gloire d'*Alexandre* dont nous avons déjà parlé.

De nos jours un héros , quand il a le malheur de faire la guerre , peut à-peine donner quelque encouragement aux sciences ; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif , & qu'il consulte continuellement des ames juives pour faire couler la substance de ses sujets dans son coffre des Danaïdes , dont elle sort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* faisait-venir chez *Aristote* , éléphants , rhinocéros , tigres , lions , crocodiles , gazelles , aigles , autruches ; & nous autres , quand par hazard on nous amène un animal rare dans nos foires , nous allons l'admirer pour vingt sous ; & il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

Du Monde éternel.

Aristote soutient expressément , dans son livre du Ciel , chap. XI , que le monde est éternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité , excepté des Epicuriens. Il admettait un DIEU , un premier moteur ; & il le définit (a) *Un , éternel , immobile , indivisible , sans qualités.*

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU , comme la lumière émanée du soleil , & aussi ancienne que cet astre.

A l'égard des sphères célestes , il est aussi igno-

(a) Liv. VII , chap. XII.

tant que tous les autres philosophes. *Copernic* n'était pas venu.

De sa Métaphysique.

DIEU étant le premier moteur, il fait-mouvoir l'ame; mais qu'est-ce que DIEU selon lui, & qu'est-ce que l'ame? L'ame est une entéléchie. Mais que veut dire entéléchie? (b) C'est, dit-il, un principe & un acte, une puissance nutritive, sentante & raisonnable. Cela ne veut dire autre chose, sinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de sentir & de raisonner. Le comment & le pourquoi sont un peu difficiles à saisir. Les Grecs ne savaient pas plus ce que c'est qu'une entéléchie, que les *Topinambours*; & nos docteurs ne savent ce que c'est qu'une ame.

De sa Morale.

LA morale d'*Aristote* est, comme toutes les autres, fort bonne; car il n'y a pas deux morales. Celles de *Confucée*, de *Zoroastre*, de *Pythagore*, d'*Aristote*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin*, sont absolument les mêmes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaissance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Aristote dit qu'il faut trois choses pour être vertueux, la nature, la raison, l'habitude; & rien n'est plus vrai. Sans un bon naturel la vertu est trop difficile; la raison le fortifie, & l'habitude rend les actions honnêtes aussi familières qu'un exercice journalier auquel on s'est accoutumé.

(b) Liv. II, chap. II.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus, entre lesquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il distingue l'amitié entre les égaux, les parens, les hôtes, & les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hospitalité. Ce qui était le sacré lien de la société chez les anciens, n'est parmi nous qu'un compte de cabaretier; & à l'égard des amans, il est rare aujourd'hui qu'on mette de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme, à qui on a mille fois tout promis.

Il est triste que nos premiers docteurs n'aient presque jamais mis l'amitié au rang des vertus, n'aient presque jamais recommandé l'amitié; au contraire, ils semblèrent inspirer souvent l'inimitié. Ils ressembloient aux tyrans qui craignent les associations.

C'est encore avec très-grande raison qu'*Aristote* met toutes les vertus entre les extrêmes opposés. Il est peut-être le premier qui leur ait assigné cette place.

Il dit expressément que la piété est le milieu entre l'athéisme & la superstition.

De sa Rhétorique.

C'EST probablement sa *Rhétorique* & sa *Poétique* que *Cicéron* & *Quintilien* ont en vue. *Cicéron*, dans son livre de l'*Orateur*, dit : *personne n'eut plus de science, plus de sagacité, d'invention & de jugement. Quintilien* va jusqu'à louer non-seulement l'étendue de ses connaissances, mais encore la suavité de son élocution, *eloquendi suavitatem*.

Aristote veut qu'un orateur soit instruit des lois

des finances, des traités, des places-de-guerre, des garnisons, des vivres, des marchandises. Les orateurs des parlemens d'Angleterre, des diètes de Pologne, des états de Suède, des *pregadi* de Venise, &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Aristote* inutiles; elles le sont peut-être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connaisse les passions des hommes, & les mœurs, les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une seule finesse de l'art qui lui échappe. Il recommande sur-tout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques; rien ne fait un plus grand effet sur l'esprit des hommes.

On voit, par ce qu'il dit sur cette matière, qu'il écrivait sa Rhétorique long-tems avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine-général de la Grèce contre le grand Roi.

Si quelqu'un, dit-il, avait à prouver aux Grecs qu'il est de leur l'intérêt de s'opposer aux entreprises du Roi de Perse, & d'empêcher qu'il ne se rende maître de l'Égypte, il devrait d'abord faire-souvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grèce qu'après que l'Égypte fut en sa puissance; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter, ajouterait-il, que *Darius Codoman* n'en use ainsi. Gardez-vous de souffrir qu'il s'empare de l'Égypte.

Il va jusqu'à permettre, dans les discours devant les grandes assemblées, les paraboles & les fables. Elles saisissent toujours la multitude; il en rapporte

de très-ingénieuses, & qui sont de la plus haute antiquité; comme celle du cheval qui implora le secours de l'homme pour se venger du cerf, & qui devint esclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre second, où il traite des argumens du plus, au moins, il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce, & probablement de l'Asie, sur l'étendue de la puissance des Dieux.

S'il est vrai, dit-il, que les Dieux-mêmes ne peuvent pas tout savoir, quelque éclairés qu'ils soient, à plus forte raison les hommes. Ce passage montre très-évidemment qu'on n'attribuait pas alors l'omniscience à la Divinité. On ne concevait pas que les Dieux pussent savoir ce qui n'est pas : or l'avenir n'étant pas, il leur paraissait impossible de le connaître. C'est l'opinion des Sociniens d'aujourd'hui. Mais revenons à la Rhétorique d'Aristote.

Ce que je remarquerai le plus dans son chapitre de l'élocution & de la diction, c'est le bon-sens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poètes en prose. Il veut du pathétique, mais il bannit l'enflure; il proscriit les épithètes inutiles. En effet, *Démofthènes* & *Cicéron*, qui ont suivi ses préceptes, n'ont jamais affecté le style poétique dans leurs discours. Il faut, dit *Aristote*, que le style soit toujours conforme au sujet.

Rien n'est plus déplacé que de parler de physique poétiquement, & de prodiguer les figures, les ornemens, quand il ne faut que méthode, clarté & vérité. C'est le charlatanisme d'un homme qui veut
faire

faire-passer de faux systèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits esprits sont trompés par cet appât , & les Lons esprits le dédaignent.

Parmi nous , l'oraison funèbre s'est emparée du style poétique en prose ; mais ce genre consistant presque tout-entier dans l'exagération , il semble qu'il lui soit permis d'emprunter les ornemens de la poésie.

Les auteurs des romans se sont permis quelque-fois cette licence. *La Calprenède* fut le premier , je pense , qui transpoia ainsi les limites des arts , & qui abusa de cette facilité. On fit grâce à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homère* qu'il imitait sans pouvoir faire de vers , & plus encore en faveur de sa morale , dans laquelle il surpassa infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue , ce fut la critique de la fierté de *Louis XIV* , & de la dureté de *Louvois* ; qu'on crut appercevoir dans le *Télémaque*.

Quoi qu'il en soit , rien ne prouve mieux le grand sens & le bon goût d'*Aristote* , que d'avoir assigné sa place à chaque chose.

Poétique.

Où trouver dans nos nations modernes un physicien , un géomètre , un métaphysicien , un moraliste même qui ait bien parlé de la poésie ? Ils sont accablés des noms d'*Homère* , de *Virgile* , de *Sophocle* , de l'*Apôtre* , du *Tasse* , & de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuses de

leur génie. Ils n'en sentent pas les beautés, ou s'ils les sentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Pascal*, de dire :

« Comme on dit *beauté poétique*, on devrait dire aussi
 « *beauté géométrique*, & *beauté médicale*. Cependant on ne le
 « dit point, & la raison en est qu' on fait bien quel est l'ob-
 « jet de la géométrie, & quel est l'objet de la médecine ;
 « mais on ne fait pas en quoi consiste l'agrément qui est
 « l'objet de la poésie. On ne fait ce que c'est que ce mo-
 « dèle naturel qu'il faut imiter ; & faute de cette connais-
 « sance, on a inventé de certains termes bizarres, *siècle*
 « *d'or*, *merveilles de nos jours*, *fatal laurier*, *bel astre*, &c.
 « Et on appelle ce jargon *beauté poétique*.

On sent assez combien ce morceau de *Pascal* est pitoyable. On fait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine, ni dans les propriétés d'un triangle, & que nous n'appelons *beau* que ce qui cause à notre ame & à nos sens du plaisir & de l'admiration. C'est ainsi que raisonne *Aristote* : & *Pascal* raisonne ici fort mal. *Fatal laurier*, *bel astre*, n'ont jamais été des beautés poétiques. S'il avait voulu savoir ce que c'est, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe* :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est soumis à ses (*) lois ;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
 N'en défend pas nos Rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan* :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
 Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
 Où la gloire te mène ?

Cette mort, qui promet un si digne loyer,

(*) *Aux lois de la mort.*

N'est toujours que la mort, qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en son foyer.

Que sert à ces héros ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole ?

La gloire qui les suit après tant de travaux,
Se passe en moins de tems, que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait sur-tout qu'à lire les grands traits d'*Homère*,
de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas
la moindre teinture, & il fut secondé par un nommé
Dubois, qui était aussi ignorant que lui en belles-
lettres.

Il n'y a pas jusqu'à *Montesquieu*, qui dans son livre
amusant des *Lettres persanes*, a la petite vanité de
croira qu'*Homère* & *Virgile* ne sont rien en comparai-
son d'un homme qui imite avec esprit & avec suc-
cès le *Siamois* de *Dufréni*, & qui remplit son livre
de choses hardies, sans lesquelles il n'aurait pas été
lu. Qu'est-ce que les poèmes épiques, dit-il ? je n'en fais
rien ; je méprise les lyriques autant que j'estime les
tragiques. Il devait pourtant ne pas tant mépriser
Pindare & *Horace*. *Aristote* ne méprisait point *Pindare*.

Descartes fit à la vérité pour la reine *Christine* un
petit divertissement en vers, mais digne de sa matière
cannelée.

Mallebranche ne distinguait pas le qu'il mourût de *Corneille*, d'un vers de *Jodèle* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'*Aristote*, qui trace les règles de la
tragédie, de la même main dont il a donné celles de

la dialectique, de la morale, de la politique, & dont il a levé, autant qu'il a pu, le grand voile de la nature !

C'est dans le chapitre quatrième de sa Poétique que *Boileau* a puisé ces beaux vers :

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,

Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable,

Du plus affreux objet fait un objet aimable :

Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs

D'*Œdipe* tout-sanglant fit-parler les douleurs.

Voici ce que dit *Aristote* : « L'imitation & l'harmonie ont produit la poésie.. Nous voyons avec plaisir dans un tableau des animaux affreux, des hommes morts ou mourans, que nous ne regardions qu'avec chagrin & avec frayeur dans la nature. Plus ils sont bien imités, plus ils vous causent de satisfaction. »

Ce quatrième chapitre de la Poétique d'*Aristote*, se retrouve presque tout entier dans *Horace* & dans *Boileau*. Les lois qu'il donne dans les chapitres suivans, sont encore aujourd'hui celles de nos bons auteurs, si vous en exceptez ce qui regarde les chœurs & la musique. Son idée que la tragédie est instituée pour purger les passions, a été fort combattue ; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour incestueux en voyant le malheur de *Phèdre*, qu'on peut réprimer sa colère en voyant le triste exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philosophe recommande expressément, c'est qu'il y ait toujours de l'héroïsme dans la tra-

gédie, & du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

A R M E S , A R M É E S .

C'EST une chose très-digne de considération , qu'il y ait eu & qu'il y ait encore sur la terre des sociétés sans armées. Les Brachmanes qui gouvernèrent long-tems presque toute la grande Chersonèse de l'Inde; les primitifs nommés *Quakers* , qui gouvernèrent la Pensilvanie; quelques peuplades de l'Amérique , quelques-unes même du centre de l'Afrique; les Samoièdes, les Lapons, les Kamsharkadiens n'ont jamais marché en front de bandières pour détruire leurs voisins.

Les Brachmanes furent les plus considérables de tous ces peuples pacifiques; leur caste qui est si ancienne, qui subsiste encore, & devant qui toutes les autres institutions sont nouvelles, est un prodige qu'on ne fait pas admirer. Leur police & leur religion se réunirent toujours à ne verser jamais de sang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on est aisément subjugué; ils l'ont été, & n'ont point changé.

Les Pensilvains n'ont jamais eu d'armée, & ils ont constamment la guerre en horreur.

Plusieurs peuplades de l'Amérique ne savaient ce que c'était qu'une armée avant que les Espagnols vinssent les exterminer tous. Les habitans des bords

de la Mer Glaciale ignorent , & armes , & dieux des armées , & bataillons , & escadrons.

Outre ces peuples , les prêtres , les religieux , ne portent les armes en aucun pays , du moins quand ils sont fidèles à leur institution.

Ce n'est que chez les Chrétiens qu'on a vu des sociétés religieuses & établies pour combattre , comme Templiers , chevaliers de Saint Jean , chevaliers Teutons , chevaliers porte-glaives. Ces ordres religieux furent institués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées , ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent presque jamais de cavalerie ; elle eût été assez inutile dans un pays entre-coupé de canaux , inondé pendant cinq mois , & fangeux pendant cinq autres. Les habitants d'une grande partie de l'Asie employèrent les quadriges de guerre.

Il en est parlé dans les Annales de la Chine. *Confucée* dit (a) qu'encore de son tems chaque gouverneur de province fournissait à l'Empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens & les Grecs combattaient sur des chars à deux chevaux.

La cavalerie & les chars furent inconnus à la nation juive dans un terrain montagneux , où leur premier roi n'avait que des ânesses quand il fut élu. Trente fils de *Jair* , princes de trente villes , à ce que dit le texte , (b) étaient montés chacun sur un âne. *Saül* , depuis roi de Juda , n'avait que des ânesses ; & les fils de *David* s'enfuirent tous sur des mules lors-

(a) *Confucius* , liv. III , part. I. (b) *Juges* , chap. X , vers. 4.

qu'*Abfalon* eut tué son frère *Ammon*. *Abfalon* n'était monté que fur une mule dans la bataille qu'il livra contre les troupes de son père ; ce qui prouve , selon les hiftoires juives , que l'on commençait alors à fe fervir de jumens en Paleftine , ou bien qu'on y était déjà affez riche pour acheter des mules du pays voifin.

Les Grecs fe fervirent peu de cavalerie ; ce fut principalement avec la phalange macédonienne qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui affujettirent la Perfe.

C'eft l'infanterie romaine qui subjugua la plus grande partie du monde. *Céfar* , à la bataille de *Pharfale* , n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne fait point en quel tems les Indiens & les Africains commencèrent à faire-marcher les éléphans à la tête de leurs armées. Ce n'eft pas fans furprife qu'on voit les éléphans d'*Annibal* paffer les Alpes , qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a disputé long-tems fur les difpofitions des armées romaines & grecques , fur leurs armes , fur leurs évolutions.

Chacun a donné fon plan des batailles de *Zama* & de *Pharfale*.

Le commentateur *Calmet* , bénédictin , a fait-imprimer trois gros volumes du Dictionnaire de la Bible , dans lesquels , pour mieux expliquer les commandemens de DIEU , il a inféré cent gravures où fe voient des plans de bataille , & des fièges en taille-douce. Le Dieu des Juifs était le Dieu des armées ; mais

Calmet n'était pas son secrétaire : il n'a pu savoir que par révélation comment les armées des Amalécites , des Moabites , des Syriens , des Philistins , furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces estampes de carnage , destinées au hazard , enchérissent son livre de cinq ou six louis d'or , & ne le rendirent pas meilleur.

C'est une grande question , si les Francs , que le jésuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation , se servaient de flèches dans leurs armées , s'ils avaient des casques & des cuirasses.

Supposé qu'ils allassent au combat presque-nus , & armés seulement , comme on le dit , d'une petite hache de charpentier , d'une épée , & d'un couteau , il en résultera que les Romains , maîtres des Gaules , si aisément vaincus par *Clovis* , avaient perdu toute leur ancienne valeur , & que les Gaulois aimèrent autant devenir les sujets d'un petit nombre de Francs , que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea ensuite , ainsi que tout change.

Dans les tems des chevaliers , écuyers & varlèts on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne , en France , en Italie , en Angleterre , en Espagne. Cette gendarmerie était couverte de fer , ainsi que les chevaux. Les fantassins étaient des serfs qui faisaient plutôt les fonctions de pionniers que de soldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens-de-pied de bons archers , & c'est en grande partie ce qui leur fit-gagner presque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne font guère

que des expériences de physique ? Un soldat serait bien étonné , si quelque savant lui disait :

« Mon ami , tu es un meilleur machiniste qu'*Archimède*.
 » Cinq parties de salpêtre , une partie de soufre , une partie
 » de *Carbo ligneus*, ont été préparées chacune à part. Ton sal-
 » pêtre dissous , bien filtré , bien évaporé , bien cristallisé ,
 » bien remué , bien séché , s'est incorporé avec le soufre
 » purifié , & d'un beau jaune. Ces deux ingrédients , mêlés
 » avec le charbon pilé , ont formé de grosses boules par
 » le moyen d'un peu de vinaigre , ou de dissolution de sel
 » ammoniac , ou d'urine. Ces boules ont été réduites in
 » *pulverem pirium* dans un moulin. L'effet de ce mélange est
 » une dilatation qui est à-peu-près comme quatre mille est à
 » l'unité ; & le plomb qui est dans ton tuyau , fait un autre
 » effet , qui est le produit de sa masse multiplié par sa
 » vitesse.

« Le premier qui devina une grande partie de ce secret
 » de mathématique , fut un bénédictin nommé *Roger Bacon*.
 » Celui qui l'inventa tout entier , fut un autre bénédictin
 » allemand , nommé *Schwartz* , au quatorzième siècle. Ainsi
 » c'est à deux moines que tu dois l'art d'être un excel-
 » lent meurtrier , si tu tires juste , & si ta poudre est
 » bonne.

« C'est en vain que *du Cange* a prétendu qu'en 1338 les
 » registres de la chambre des Comptes de Paris font men-
 » tion d'un mémoire payé pour de la poudre à canon : n'en
 » crois rien , il s'agit là de l'artillerie , nom affecté aux an-
 » ciennes machines de guerre , & aux nouvelles.

« La poudre - à-canon fit-oublier entièrement le feu-
 » grégeois , dont les Maures faisaient encore quelque usage.
 » Te voilà enfin dépositaire d'un art qui non-seulement imite
 » le tonnerre , mais qui est beaucoup plus terrible.»

Ce discours qu'on tiendrait à un soldat , ferait

de la plus grande vérité. Deux moines ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fussent connus , les nations hyperborées avaiét subjugué presque tout l'hémisphère , & pourraient revenir encore , comme des loups affamés , dévorer les terres qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées , c'étaient la force du corps , l'agilité , une espèce de fureur sanguinaire , un acharnement d'homme à homme , qui décidaient de la victoire , & par conséquent du destin des Etats. Des hommes intrépides prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guère plus de discipline dans les armées du Nord , au tems de la décadence de l'Empire romain , que dans les bêtes carnassières qui fondent sur leur proie.

Aujourd'hui une seule place-frontière , munie de canons , arrêterait les armées des *Atila* & des *Gengis*.

On a vu , il n'y a pas long-tems , une armée de Russes victorieux se consumer inutilement devant Custrin , qui n'est qu'une petite forteresse dans un marais.

Dans les batailles , les hommes les plus faibles de corps peuvent l'emporter sur les plus robustes , avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons suffirent à la bataille de Fontenoi pour faire-retourner en arrière toute la colonne Anglaise déjà maîtresse du champ-de-bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le soldat n'a plus cette ardeur , cet emportement qui redou-

ble dans la chaleur de l'action lorsque l'on combat corps-à-corps. La force, l'adresse, la trempe des armes même, sont inutiles. A peine une seule fois dans une guerre se sert-on de la baïonnette au bout du fusil, quoiqu'elle soit la plus terrible des armes.

Dans une plaine souvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées s'avancent en silence; chaque bataillon mène avec soi des canons de campagne: les premières lignes tirent l'une contre l'autre, & l'une après l'autre. Ce sont des victimes qu'on présente tour-à-tour aux coups de feu. On voit souvent sur les ailes, des escadrons exposés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général. Les premiers qui se lassent de cette manœuvre, laquelle ne laisse aucun lieu à l'impétuosité du courage, se débattent, & quittent le champ-de-bataille. On va les rallier, si l'on peut, à quelques milles de-là. Les ennemis victorieux assiègent une ville, qui leur coûte quelquefois plus de tems, plus d'hommes, plus d'argent, que plusieurs batailles ne leur auraient coûté. Les progrès sont très-rarement rapides; & au bout de cinq ou six ans, les deux parties également épuisées sont obligées de faire la paix.

Ainsi, à tout prendre, l'invention de l'artillerie & la méthode nouvelle ont établi entre les puissances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévastations, & qui par-là rend les

guerres moins funestes, quoiqu'elles le soient encore prodigieusement.

Les Grecs dans tous les tems, les Romains jusqu'au tems de *Sylla*, les autres peuples de l'Occident & du Septentrion, n'eurent jamais d'armée sur pied continuellement soudoyée; tout bourgeois était soldat, & s'enrôlait en tems de guerre. C'était précisément comme aujourd'hui en Suisse Parcourez-la toute entière, vous n'y trouverez pas un bataillon, excepté dans le tems des revues; si elle a la guerre, vous y voyez tout-d'un-coup quatre-vingts mille soldats en armes.

Ceux qui usurpèrent la puissance suprême depuis *Sylla*, eurent toujours des troupes permanentes soudoyées de l'argent des citoyens pour tenir les citoyens assujettis, encore plus que pour subjuguier les autres nations. Il n'y a pas jusqu'à l'évêque de Rome, qui ne soudoie une petite armée. Qui l'eût dit du tems des Apôtres, que le serviteur des serviteurs de DIEU aurait des régimens, & dans Rome?

Ce qu'on craint le plus en Angleterre, c'est *a great standing army*, une grande armée sur pied.

Les Janissaires ont fait la grandeur des Sultans, mais aussi ils les ont étranglés. Les Sultans auraient évité le cordon, si, au lieu de ces grands corps, ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne est qu'il y ait une armée; mais elle appartient à la république qui la paye, quand elle peut en avoir une.



A R O T E T M A R O T ,

Et courte revue de l'Alcoran.

CET article peut servir à faire-voir combien les plus savans hommes peuvent se tromper , & à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui est rapporté d'*Arot* & de *Marot* dans le Dictionnaire encyclopédique.

« Ce sont les noms de deux Anges que l'imposteur *Mahomet* disait avoir été envoyés de DIEU pour enseigner les hommes , & pour leur ordonner de s'abstenir du meurtre , des faux jugemens , & de toutes sortes d'excès. Ce faux Prophète ajoute qu'une très-belle femme ayant invité ces deux Anges à manger chez elle , elle leur fit boire du vin , dont étant échauffés , ils la sollicitèrent à l'amour ; qu'elle feignit de consentir à leur passion , à condition qu'ils lui apprendraient auparavant les paroles par le moyen desquelles ils disaient que l'on pouvait aisément monter au Ciel ; qu'après avoir su d'eux ce qu'elle leur avait demandé , elle ne voulut plus tenir sa promesse , & qu'alors elle fut enlevée au Ciel , où ayant fait à DIEU le récit de ce qui s'était passé , elle fut changée en l'étoile du matin qu'on appelle *Lucifer* ou *Aurore* , & que les deux Anges furent sévèrement punis. C'est de-là , selon *Mahomet* , que DIEU prit occasion de défendre l'usage du vin aux hommes. » (*)

On aurait beau lire tout l'Alcoran ; on n'y trouvera pas un seul mot de ce conte absurde , & de cette prétendue raison de *Mahomet* , de défendre le vin à ses sectateurs. *Mahomet* ne proscriit l'usage du

(*) Voyez ALCORAN.

vin qu'au second & au cinquième fura ou chapitre:
*Ils t'interrogeront sur le vin & sur les liqueurs fortes : tu
 répondras que c'est un grand péché.*

*On ne doit point imputer aux justes qui croient & qui
 font de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin & d'avoir joué
 aux jeux de hazard, avant que les jeux de hazard fus-
 sent défendus.*

Il est avéré chez tous les Mahométans, que leur
 Prophète ne défendit le vin & les liqueurs que
 pour conserver leur santé, & pour prévenir les
 querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'usage
 de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête,
 & peut détruire la santé & la raison.

La fable d'*Arot* & de *Marot* qui descendirent du
 Ciel, & qui voulurent coucher avec une femme
 Arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'est dans
 aucun auteur mahométan. Elle ne se trouve que
 parmi les impostures que plusieurs auteurs Chré-
 tiens, plus indiscrets qu'éclairés, ont imprimées con-
 tre la religion musulmane par un zèle qui n'est
 pas selon la science. Les noms d'*Arot* & de *Marot*
 ne sont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'est un
 nommé *Silburgius* qui dit, dans un vieux livre que
 personne ne lit, qu'il anathématise les Anges *Arot*
 & *Marot*, *Safa* & *Merwa*.

Remarquez, cher lecteur, que *Safa* & *Merwa*
 sont deux petites monticules auprès de la Mecque,
 & qu'ainsi notre docteur *Silburgius* a pris deux col-
 lines pour deux Anges. C'est ainsi qu'en ont usé,
 presque sans exception, tous ceux qui ont écrit par-
 mi nous sur le Mahométisme, jusqu'au tems où le

sage Réland nous a donné des idées nettes de la croyance musulmane, & où le savant *Sale*, après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie, nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran, & par la préface la plus instructive.

Gagnier lui-même, tout professeur qu'il était en langue orientale à Oxford, s'est plu à nous débiter quelques faussetés sur *Mahomet*, comme si on avait besoin du mensonge pour soutenir la vérité de notre religion contre ce faux Prophète. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux sur la jument *Alborac*: il ose même citer le *sura* ou chapitre LIII ; mais ni dans ce *sura* LIII ; ni dans aucun autre, il n'est question de ce prétendu voyage au Ciel.

C'est *Aboulfeda* qui, plus de sept cents ans après *Mahomet*, rapporte cette étrange histoire. Elle est tirée, à ce qu'il dit, d'anciens manuscrits qui eurent cours du tems de *Mahomet* même. Mais il est visible qu'ils ne sont point de *Mahomet*, puisqu'après sa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en présence de tous les chefs des tribus, & qu'on n'inséra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus, non-seulement le chapitre concernant le voyage au Ciel n'est point dans l'Alcoran, mais il est d'un style bien différent, & cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec celui-là, on y trouvera une prodigieuse différence. Voici comme il commence :

« Une certaine nuit je m'étais endormi entre les deux
 » collines de Saba & de Merwa. Cette nuit était très-obs-
 » cure & très-noire , mais si tranquille qu'on n'entendait ni
 » les chiens aboyer , ni les coqs chanter. Tout-d'un-coup
 » l'Ange *Gabriel* se présenta devant moi , dans la forme en
 » laquelle le DIEU très-haut l'a créé. Son teint était blanc
 » comme la neige ; ses cheveux blonds , trefflés d'une fa-
 » çon admirable , lui tombaient en boucles sur les épau-
 » les ; il avait un front majestueux , clair & serein , les
 » dents belles & luisantes , & les jambes teintes d'un jaune
 » de saphir ; ses vêtemens étaient tout-tissus de perles &
 » de fil d'or très-pur. Il portait sur son front une lame sur
 » laquelle étaient écrites deux lignes toutes brillantes &
 » éclatantes de lumière ; sur la première il y avait ces mots :
 » *Il n'y a point de Dieu que DIEU* ; & sur la seconde ceux-ci :
 » *Mahomet est l'Apôtre de DIEU*. A cette vue je demeurai le
 » plus surpris & le plus confus de tous les hommes. J'ap-
 » perçus autour de lui soixante & dix mille caffolettes ou
 » petites bourses pleines de musc & de safran. Il avait
 » cinq cents paires d'ailes , & d'une aile à l'autre il y avait
 » la distance de cinq cents années de chemin.

« C'est dans cet état que *Gabriel* se fit-voir à mes yeux.
 » Il me pouffa , & me dit : *Lève-toi , ô homme endormi*. Je
 » fus saisis de frayeur & de tremblement , & je lui dis en
 » m'éveillant en sursaut : *Qui es-tu ?* -- *DIEU* veuille te faire
 » *miséricorde* ! Je suis ton frère *Gabriel* , me répondit-il. -- O
 » mon cher bien-aimé *Gabriel* , lui dis-je , je te demande par-
 » don. *Est-ce une révélation de quelque chose de nouveau , ou*
 » *bien une menace affligeante que tu viens m'annoncer ?* -- *C'est*
 » *quelque chose de nouveau* , reprit-il ; *lève toi , mon cher &*
 » *bien-aimé*. *Attache ton manteau sur tes épaules , tu en auras*
 » *besoin : car il faut que tu rendes visite à ton Seigneur cette*
 » *nuit*. En même-tems *Gabriel* me prit par la main ; il me

» fit-lever , & m'ayant fait-monter sur la jument *Alborac* ,
 » il la conduisit lui-même par la bride , &c. »

Enfin il est avéré chez les Musulmans que ce chapitre , qui n'est d'aucune authenticité , fut imaginé par *Abu-Horaira* , qui était , dit-on , contemporain du Prophète. Que dirait-on d'un Turc qui viendrait aujourd'hui insulter notre religion , & nous dire que nous comptons parmi nos livres consacrés les *Lettres de St Paul à Sénèque* , & les *Lettres de Sénèque à Paul* , les *Actes de Pilate* , la *Vie de la femme de Pilate* , les *Lettres du prétendu roi Abgare à JESUS-CHRIST* , & la *Réponse de JESUS-CHRIST à ce roitelet* , l'*Histoire du défi de St Pierre à Simon le magicien* , les *Prédications des Sibylles* , le *Testament des douze Patriarches* , & tant d'autres livres de cette espèce ?

Nous répondrions à ce Turc qu'il est fort-mal instruit , & qu'aucun de ces ouvrages n'est regardé par nous comme authentique. Le Turc nous fera la même réponse , quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux. Il nous dira que ce n'est qu'une fraude pieuse des derniers tems , & que ce voyage n'est point dans l'Alcoran. Je ne compare point sans-doute ici la vérité avec l'erreur , le Christianisme avec le Mahométisme , l'Evangile avec l'Alcoran ; mais je compare fausse tradition à fausse tradition , abus à abus , ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été poussé si loin , que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU sont froides ; qu'il le fait parce qu'il les a touchées ; que DIEU se fait-porter en chaise ; que dans l'ar-

che de *Noé*, le rat naquit de la fiente de l'éléphant ; & le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que *Jésus* avait été enlevé au Ciel , au lieu de souffrir le supplice. Il ne songe pas que ce sont des communions entières des premiers Chrétiens *hérétiques* , qui répandirent cette opinion , conservée dans la Syrie & dans l'Arabie jusqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans son oreille , & qu'il faisait accroire à ses sectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU ?

N'est-ce pas assez que nous soyons persuadés de la fausseté de la secte , & que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre , sans que nous perdions notre tems à calomnier les Mahométans qui sont établis du mont Caucase au mont Atlas , & des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde ? Nous écrivons sans-cesse de mauvais livres contr'eux , & ils n'en savent rien. Nous crions que leur religion n'a été embrassée par tant de peuples que parce qu'elle flatte les sens. Où est donc la sensualité qui ordonne l'abstinence du vin & des liqueurs dont nous faisons tant d'excès , qui prononce l'ordre indispensable de donner tous les ans aux pauvres deux & demi pour cent de son revenu , de jeûner avec la plus grande rigueur , de souffrir dans les premiers tems de la puberté une opération douloureuse , de faire au milieu des sables arides un pèlerinage qui est quelquefois de cinq cents lieues ,

& de prier DIEU cinq fois par jour , même en faisant la guerre ?

Mais , dit-on , il leur est permis d'avoir quatre épouses dans ce monde ; ils auront dans l'autre des femmes célestes. *Grotius* dit en propres mots : *Il faut avoir reçu une grande mesure de l'esprit d'étourdissement , pour admettre des rêveries aussi grossières & aussi sales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les Mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de son Korân des mains de l'Ange *Gabriel* , était pis qu'un rêveur ; c'était un imposteur qui soutenait ses séductions par son courage : mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi ni de sale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes , les satrapes , les nababs , les omras de l'Orient nourrissaient dans leurs sérails. Il est dit que *Salomon* avait trois cents femmes & sept cents concubines. Les Arabes , les Juifs pouvaient épouser les deux sœurs ; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages dans le sura ou chapitre iv. Où est donc la saleté ?

A l'égard des femmes célestes , où est la saleté ? Certes il n'y a rien de sale dans le mariage , que nous reconnaissons ordonné sur la terre & béni par DIEU même. Le mystère incompréhensible de la génération est le sceau de l'Être éternel. C'est la marque la plus chère de sa puissance , d'avoir créé le plaisir , & d'avoir par ce plaisir même perpétué tous les êtres sensibles.

Si on ne consulte que la simple raison, elle nous dira qu'il est vraisemblable que l'Être éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne sera pas indigne de la Majesté suprême de nourrir nos estomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des estomacs. Nos saintes Ecritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme & la première femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence & de gloire, incapable d'éprouver les maladies & la mort. C'est à-peu-près l'état où seront les justes, lorsqu'après leur résurrection, ils seront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps, ce corps sera continuellement satisfait. Nos Pères de l'Eglise n'ont point eu d'autre idée de la Jérusalem céleste. *St Irénée* dit (a) que chaque cep de vigne y portera dix mille branches, chaque branche dix mille grappes, & chaque grappe dix mille raisins, &c.

Plusieurs Pères de l'Eglise, en effet, ont pensé que les Bienheureux dans le Ciel jouiraient de tous leurs sens. *St Thomas* (b) dit que le sens de la vue sera infiniment perfectionné, que tous les élémens le feront aussi; que la superficie de la terre sera diaphane comme le verre, l'eau comme le cristal, l'air comme le ciel, le feu comme les astres.

St Augustin, dans sa *Doctrine chrétienne*, (c) dit que

(a) Liv. V, chap. XXXIII.

(b) *Commentaires sur la Genèse*, tome II, liv. IV.

(c) Ch. II & III, n. 149.

le sens de l'ouïe goûtera le plaisir des sens du chant, & du discours.

Un de nos grands théologiens italiens, nommé *Plaza*, dans sa *Dissertation sur le paradis*, (d) nous apprend que les élus ne cessront jamais de jouer de la guitare & de chanter : ils auront, dit-il, trois nobilités, trois avantages; des plaisirs sans chatouillement, des caresses sans mollesse, des voluptés sans excès : tres nobilitates, illecebra sine titillatione, blanditia sine mollitudine, & voluptas sine exuberantiâ.

St Thomas assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait, & que l'humide ne l'affaiblira pas : in corporibus gloriosis erit odor in sua ultimâ perfectione, nullo modo per humidum repressus. (e) Un grand nombre d'autres docteurs traitent à-fond cette question.

Suarez, dans sa *Sagesse*, s'exprime ainsi sur le goût : Il n'est pas difficile à DIEU de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût & l'affecte intentionnellement : Non est Deo difficile facere ut sapidus humor sit intra organum gustus, qui sensum illum posset intentionaliter afficere. (f)

Enfin, *St Propper*, en résumant tout, prononce que les Bienheureux seront rassasiés sans dégoût, & qu'ils jouiront de la santé sans maladie : saturitas sine fastidio, & tota sanitas sine morbo. (g)

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les Mahométans aient admis l'usage des cinq sens dans leur paradis. Il disent que la première béatitude sera l'union avec DIEU : elle n'exclut pas le reste.

(d) *Supplément*, part. III, quest. 84. (f) Liv. XVI, chap. XX.

(e) Page 506.

(g) N. 232.

mens rendus en faveur de l'innocence contre les persécuteurs. Par exemple , je propose que chaque année les deux plus forts gosiers qu'on puisse trouver à Paris & à Toulouïe , prononcent dans tous les carrefours ces paroles :

« C'est à pareil jour que cinquante magistrats du
 » conseil rétablirent la mémoire de *Jean Calas* , d'une
 » voix unanime , & obtinrent pour la famille des
 » libéralités du Roi même , au nom duquel *Jean Calas*
 » avait été injustement condamné au plus horrible
 » supplice. »

Il ne serait pas mal qu'à la porte de tous les ministres il y eût un autre crieur , qui dît à tous ceux qui viennent demander des lettres-de-cachet pour s'emparer des biens de leurs parens & alliés , ou dépendans :

« *Messieurs* , craignez de séduire le ministre par de fauz
 » exposés , & d'abuser du nom du Roi. Il est dangereux de
 » le prendre en vain. Il y a dans le monde un maitre *Ger-*
 » *bier* qui défend la cause de la veuve & de l'orphelin op-
 » primes sous le poids d'un nom sacré. C'est celui-là même
 » qui a obtenu au barreau du parlement de Paris l'abolisse-
 » ment de la société ~~de~~ *JESUS*. Ecoutez attentivement la le-
 » çon qu'il a donnée à la société de *S. Bernard* , conjointe-
 » ment avec maitre *Loiseau* , autre protecteur des veuves.

« Il faut d'abord que vous sachiez que les révérends pères Bernardins de *Clervaux* possèdent dix-sept mille arpens de bois ; sept grosses forges , quatorze grosses métairies , quantité de fiefs , de bénéfices , & même des droits dans les pays étrangers. Le revenu du couvent va jusqu'à deux cents mille livres de rentes. Le trésor est immense ; le palais abbatial est celui d'un prince ; rien n'est

plus

le plus juste, c'est un faible prix des grands services que les Bernardins rendent continuellement à l'Etat.

Il arriva qu'un jeune-homme de dix-sept ans, nommé *Castille*, dont le nom de baptême était *Bernard*, crut par cette raison qu'il devait se faire bernardin; c'est ainsi qu'on raisonne à dix-sept ans, & quelquefois à trente. Il alla faire son noviciat en Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand il fallut prononcer ses vœux, la grâce lui manqua; il ne les signa point, s'en alla, & redevint homme. Il s'établit à Paris; & au bout de trente ans, ayant fait une petite fortune, il se maria & eut des enfans.

Le révérend père procureur de Clervaux, nommé *Mayeur*, digne procureur, frère de l'abbé, ayant appris à Paris d'une fille-de-joie que ce *Castille* avait été autrefois bernardin, complota de le révendiquer en qualité de désertereur, quoiqu'il ne fût point réellement engagé; de faire passer sa femme pour une concubine, & de placer ses enfans à l'hôpital en qualité de bâtards. Il s'associe avec un autre fripon pour partager les déponilles. Tous deux vont au bureau des lettres-de-cachet, exposent leurs griefs au nom de *St Bernard*, obtiennent, la lettre, viennent saisir *Bernard Castille*, sa femme & leurs enfans, s'emparent de tout le bien, & vont le manger où vous savez.

Bernard Castille est enfermé à Orval dans un cachot, où il meurt au bout de six mois, de peur qu'il ne demande justice. Sa femme est conduite dans un autre cachot à Sainte-Pélagie, maison-de-force des filles débordées. De trois enfans l'un meurt à l'hôpital.

Les choses restent dans cet état pendant trois ans. Au bout de ce temps la dame *Castille* obtient son élargissement. DIEU est juste; il donne un second mari à cette veuve. Ce mari, nommé *Launai*, se trouve un homme de tête, qui développe toutes les fraudes, toutes les horreurs, toutes les scélératesses employées contre sa femme. Ils in-

50 ARRÊTS NOTABLES.

» tentent sous deux un procès aux moines. (a) Il est vrai
 » que frère *Mayeur*, qu'on appelle dom *Mayeur*, n'a pas
 » été pendu; mais le couvent de Clervaux en a été pour
 » quarante mille écus. Et il n'y a point de couvent qui n'aime
 » mieux voir pendre son procureur, que de perdre son argent.

» Que cette histoire vous apprenne, M^r, à user de beau-
 » coup de sobriété en fait de lettres-de-cachet. Sachez que
 » maître *Eliu de Beaumont*, (b) ce célèbre défendeur de la
 » mémoire de *Calas*, & maître *Target*, cet autre protecteur
 » de l'innocence opprimée, ont fait-payer vingt mille francs
 » d'amende à celui qui avait arraché par ses intrigues une
 » lettre-de-cachet pour faire-enlever la comtesse de *Lancize*
 » mourante, la traîner hors du sein de sa famille, & lui dé-
 » rober tous ses titres.

» Quand les tribunaux rendent de tels arrêts, on entend
 » des battemens de mains du fond de la grand'chambre aux
 » portes de Paris. Prenez garde à vous, Messieurs, ne de-
 » mandez pas légèrement des lettres-de-cachet.»

Un Anglais, en lisant cet article, a demandé: Qu'est-
 ce qu'une lettre-de-cachet? on n'a jamais pu le lui
 faire-comprendre.

ARRÊTS DE MORT.

EN lisant l'histoire, & en voyant cette suite pres-
 que jamais interrompue de calamités sans nombre,
 entassées sur ce globe que quelques-uns appellent
le meilleur des mondes possibles, j'ai été frappé sur-tout
 de la grande quantité d'hommes considérables dans
 l'État, dans l'Eglise, dans la société, qu'on a fait-
 mourir comme des voleurs de grand-chemin. Je laisse

(a) L'Arrêt est de 1764.

(b) L'Arrêt est de 1770. Il y a d'autres Arrêts pareils pro-
 noncés par les Parlemens des Provinces.

à part les assassinats, les empoisonnemens ; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les Rois & les Reines ; l'Angleterre seule en fournit une liste assez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait-périr ainsi par justice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eussent subi leur arrêt, si leur procès eût duré quelque tems de plus, ou si leurs parties adverses étaient mortes d'apoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût gangrené le *rectum* du cardinal de Richelieu quelques mois plutôt, les *de Thou*, les *Cinq-Mars*, & tant d'autres étaient en liberté. Si *Barnveld* avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le connétable de *Luynes* n'avait pas demandé la confiscation de la maréchale d'*Ancre*, elle n'eût pas été brûlée comme sorcière. Qu'un homme réellement criminel, un assassin, un voleur public, un empoisonneur, un parricide soit arrêté, & que son crime soit prouvé ; il est certain que dans quelques tems, & par quelques juges qu'il soit jugé, il sera un jour condamné. Mais il n'en est pas de même des hommes d'État : donnez-leur seulement d'autres juges, ou attendez que le tems ait changé les intérêts, refroidi les passions, amené d'autres sentimens, leur vie sera en sûreté.

Imaginez que la reine *Elisabeth* meurt d'une indigestion la veille de la condamnation de *Marie Stuart* ; alors *Marie Stuart* sera sur le trône d'Écosse.

d'Angleterre & d'Irlande, au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwell* tombe seulement malade, on se gardera bien de couper la tête à *Charles I.* Ces deux assassinats, revêtus, je ne sais comment, de la forme des lois, n'entrent guère dans la liste des injustices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand-chemin, qui ayant garroté & volé deux passans, se plairaient à nommer dans la troupe un Procureur-général, un Président, un Avocat, des Conseillers, & qui, ayant signé une sentence, feraient pendre les deux passans en cérémonie; c'est ainsi que la reine d'Ecosse & son petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires, prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place, y en a-t-il un seul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, si on avait eu un autre tems à choisir? Y a-t-il un seul des condamnés immolés sous le cardinal de Richelieu, qui n'eût été en faveur, si leur procès avait été prolongé jusqu'à la régence d'*Anne d'Autriche*? Le prince de Condé est arrêté sous *François II.*; il est jugé à mort par des commissaires; *François II* meurt, & le prince de Condé redevient un homme puissant.

Ces exemples sont innombrables. Il faut sur-tout considérer l'esprit du tems. On a brûlé *Varini* sur une accusation vague d'athéisme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'assez pédant, & d'assez sot pour faire les livres de *Varini*, on ne les lirait pas, & c'est tout ce qui en arriverait.

Un Espagnol passe par Genève au milieu du seizième siècle ; le picard *Jean Chauvin* apprend que cet Espagnol est logé dans une hôtellerie ; il se souvient que cet Espagnol a disputé contre lui sur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le passant , malgré toutes les lois divines & humaines , malgré le droit-des-gens reçu chez toutes les nations ; il le fait-plonger dans un cachot , & le fait-brûler à petit feu avec des fagots verts , afin que le supplice dure plus long-tems. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de personne ; & si ce fou de *Servet* était venu dans le bon tems , il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle la *justice* est donc aussi arbitraire que les modes. Il y a des tems d'horreurs & de folie chez les hommes , comme des tems de peste ; & cette contagion a fait le tour de la terre.

ART DRAMATIQUE.

Ouvrages Dramatiques , Tragédie , Comédie , Opéra.

PANEM & circenses est la devise de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes , il fallait peut-être les séduire par des spectacles , par des funambules , des tours de gibecière & de la musique. On les eût aisément subjugués. Il y a des spectacles pour toutes les conditions humaines ; la populace veut

qu'on parle à ses yeux , & beaucoup d'hommes d'un rang supérieur sont peuples. Les ames cultivées & sensibles veulent des tragédies & des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des *Theſpis* ; ensuite on eut les *Eſchyles* , & l'on se flatta bientôt d'avoir les *Sophocles* & les *Euripides* ; après quoi tout dégénéra : c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires sur ce théâtre, qu'*Euripide* , *Sophocle* , *Eſchyle* , *Méandre* , & *Aristophane* , n'ont fait d'œuvres dramatiques ; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'est aux Italiens qu'on la doit , comme on leur doit la renaissance de tous les autres arts. Il est vrai qu'ils commencèrent dès le treizième siècle , & peut-être auparavant , par des farces malheureusement tirées de l'ancien & du nouveau Testament ; indigne abus qui passa bientôt en Espagne & en France : c'était une imitation vicieuse des essais que *St Grégoire de Nazianze* avait faits en ce genre , pour opposer un théâtre chrétien au théâtre païen de *Sophocle* & d'*Euripide*. *St Grégoire de Nazianze* mit quelque éloquence & quelque dignité dans ces pièces ; les Italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes & des bouffonneries.

Enfin , vers l'an 1514 , le prélat *Trifſino* , auteur du poëme épique intitulé *l'Italia liberata da' Gothi* , donna sa tragédie de *Sophonisbe* , la première qu'on eût vue en Italie , & cependant régulière. Il y observa les trois unités de lieu , de tems & d'action.

Il y introduisit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le génie. C'était une longue déclamation. Mais , pour le tems où elle fut faite , on peut la regarder comme un prodige. Cette pièce fut représentée à Vicence , & la ville construisit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau siècle accoururent aux représentations , & prodiguèrent les applaudissemens que méritait cette entreprise estimable.

En 1516 , le pape Léon X honora de sa présence la *Roxemonde* du *Ruccellai* : toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi , furent régulières , écrites avec pureté , & naturellement ; mais , ce qui est étrange , presque toutes furent un peu froides : tant le dialogue en vers est difficile ! tant l'art de se rendre maître du cœur est donné à peu de génies ! le *Torissmond* même du *Tasse* fut encore plus insipide que les autres.

On ne connut que dans le *Pastor fido* du *Guarini* ces scènes attendrissantes , qui font verser des larmes , qu'on sent par cœur malgré soi ; & voilà pourquoi nous disons , *retenir par cœur* , car ce qui touche le cœur se grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait long-tems auparavant rétabli la vraie comédie ; comme *Trifino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480 , (a) quand toutes les autres nations de l'Europe croupissaient dans l'ignorance absolue de tous les arts aimables , quand tout était

(a) N. B. Non en 1520 , comme dit le fils du grand *Racine* dans son *Traité de la poésie*.

barbare, ce prélat avait fait jouer la *Calendra*, pièce d'intrigue, & d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieuses, ainsi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel*.

Les Italiens seuls furent donc en possession du théâtre pendant près d'un siècle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'histoire, des mathématiques, de tous les genres de poésie, & de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de misérables farces, comme on fait, pendant tout le quinzième & seizième siècles.

Les Espagnols, tout ingénieux qu'ils sont, quelque grandeur qu'ils aient dans l'esprit, ont conservé jusqu'à nos jours cette détestable coutume d'introduire les plus basses bouffonneries dans les sujets les plus sérieux : un seul mauvais exemple une fois donné est capable de corrompre toute une nation, & l'habitude devient une tyrannie.

Du Théâtre Espagnol.

LES *autos sacramentales* ont déshonoré l'Espagne beaucoup plus long-tems, que les *mystères de la passion*, les *actes des saints*, nos *moralités*, la *mère folle*, n'ont flétri la France. Ces *autos sacramentales* se représentaient encore à Madrid il y a très peu d'années. *Caldéron* en avait fait, pour sa part, plus de deux cents.

Une de ses plus fameuses pièces, imprimée à Valladolid sans date, & que j'ai sous mes yeux, est la *devocion de la misa*. Les acteurs font un roi de

Cordoue mahométan , un Ange chrétien , une fille-de-jóie , deux soldats bouffons , & le Diable. L'un de ces deux bouffons est un nommé *Pascal Vivas* , amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio* , soldat mahométan.

Le Diable & *Lélio* veulent tuer *Vivas* , & croient en avoir bon marché , parce qu'il est en péché mortel : mais *Pascal* prend le parti de faire-dire une messe sur le théâtre , & de la servir. Le Diable perd alors toute sa puissance sur lui.

Pendant la messe , la bataille se donne , & le Diable est tout-étonné de voir *Pascal* au milieu du combat , dans le même tems qu'il sert sa messe. Oh , oh , dit-il , je *sais bien qu'un corps ne peut se trouver en deux endroits à-la-fois , excepté dans le sacrement auquel ce drôle a tant de dévotion*. Mais le Diable ne savait pas que l'Ange chrétien avait pris la figure du bon *Pascal Vivas* , & qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue est battu , comme on peut bien le croire ; *Pascal* épouse sa vivandière , & la pièce finit par l'éloge de la messe.

Par-tout ailleurs un tel spectacle aurait été une profanation que l'inquisition aurait cruellement punie ; mais en Espagne c'était une édification.

Dans un autre acte sacramental , JESUS-CHRIST en perruque quarrée , & le Diable en bonnet à deux cornes , disputent sur la controverse , se battent à coups de poing , & finissent par danser ensemble une sarabande.

Plusieurs pièces de ce genre finissent par ces mots :
Ite , comædia est.

D'autres pièces , en très-grand nombre , ne sont point sacramentales , ce sont des tragi-comédies , & même des tragédies ; l'une est *la création du monde* , l'autre *les cheveux d'Absalon*. On a joué le *Soleil soumis à l'homme* , *DIEU bon payeur* , le *Maître-d'hôtel de DIEU* , la *Dévotion aux trépassés*. Et toutes ces pièces sont intitulées *la famosa comedia*.

Qui croirait que , dans cet abyme de grossièretés insipides , il y ait de tems en tems des traits de génie , & je ne sais quel fracas de théâtre qui peut amuser , & même intéresser ?

Peut-être quelques-unes de ces pièces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eschyle* , dans lesquelles la religion des Grecs était jouée , comme la religion chrétienne le fut en France & en Espagne.

Qu'est-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Prométhée* sur un rocher , par ordre de *Jupiter* ? qu'est-ce que la Force & la Vaillance qui servent de garçons bourreaux à *Vulcain* , sinon un *auto sacramentale* grec ? Si *Calderon* a introduit tant de Diables sur le théâtre de Madrid , *Eschyle* n'a-t-il pas mis des Furies sur le théâtre d'Athènes ? Si *Pascal Vivas* sert la messe , ne voit-on pas une vieille Pytonisse qui fait toutes ses cérémonies sacrées dans la tragédie des *Euménides* ? La ressemblance me paraît assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux ; c'est la même irrégularité , la même indé-

cence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusque dans le *Cid*. Il n'est pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connaît l'*Héraclius* de *Caldéron*, intitulé : *Tout est mensonge, & tout est vérité*, (*) antérieur de près de vingt années à l'*Héraclius* de *Corneille*. L'énorme démenche de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquens, & de quelques traits de la plus grande beauté. Tels sont, par exemple, ces quatre vers admirables que *Corneille* a si heureusement traduits :

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !

Tu retrouves deux fils pour mourir après toi ,

Je n'en puis trouver un pour régner après moi !

Non-seulement *Lopez de Vega* avait précédé *Caldéron* dans toutes les extravagances d'un théâtre grossier & absurde, mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie, & cependant il s'y soumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui voulait qu'on parlât à ses yeux plus qu'à son ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans son *nouvel art de faire des comédies* de son tems.

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains.

Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins,

(*) Voyez la traduction de cette pièce à la fin du Tom.
IX du THÉÂTRE.

Nos aïeux étaient des barbares. (b)

L'abus règne, l'art tombe, & la raison s'enfuit :

Qui veut écrire avec décence ,

Avec art , avec goût , n'en recueille aucun fruit ;

Il vit dans le mépris , & meurt dans l'indigence. (c)

Je me vois obligé de servir l'ignorance ,

D'enfermer sous quatre verrous (d)

Sophocle , Euripide & Térence.

J'écris en insensé , mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître , il faut bien le servir ;

Il faut , pour son argent , lui donner ce qu'il aime.

J'écris pour lui , non pour moi-même ,

Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût Espagnol ne pénétra point , à la vérité , en France ; mais il y avait un vice radical beaucoup plus grand : c'était l'ennui ; & cet ennui était l'effet des longues déclamations sans suite , sans liaison , sans intrigue , sans intérêt , dans une langue non encore formée. *Hardi* & *Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un style insupportable ; & ces platitudes furent jouées sur des tréteaux au lieu de théâtre.

Du Théâtre Anglais.

Le théâtre anglais , au contraire , fut très-animé , mais le fut dans le goût Espagnol ; la bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie : les acteurs passaient de

(b) *Mas como le servieron muchos barbaros
Che enseñaron el bulgo a sus rudezas ?*

(c) *Muere sin fama à galardon.*

(d) *Encierro los preceptos con seis llaves , &c.*

Rome , de Venise , en Chypre ; la plus vile canaille paraissait sur le théâtre avec des princes , & ces princes parlaient souvent comme la canaille.

J'ai jeté les yeux sur une édition de *Shakespeare* ; donnée par le sieur *Samuel Jonhson*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits esprits* les étrangers qui sont étonnés que dans les pièces de ce grand *Shakespeare* , un Sénateur romain fasse le bouffon , & qu'un Roi paraisse sur le théâtre en ivrogne.

Je ne veux point soupçonner le sieur *Jonhson* d'être un mauvais plaisant , & d'aimer trop le vin ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie & l'ivrognerie parmi les beautés du théâtre tragique ; la raison qu'il en donne n'est pas moins singulière. *Le poëte* , dit-il , *dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions & de pays , comme un peintre qui , content d'avoir peint la figure , néglige la draperie.* La comparaison serait plus juste , s'il parlait d'un peintre qui , dans un sujet noble , introduirait des grotesques ridicules , peindrait , dans la bataille d'Arbelles , *Alexandre-le-Grand* monté sur un âne , & la femme de *Darius* buvant avec des goujats dans un cabaret.

Il n'y a point de tel peintre aujourd'hui en Europe ; & s'il y en avait chez les Anglais , c'est alors qu'on pourrait leur appliquer ce vers de *Virgile* :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

On peut consulter la traduction exacte des trois premiers actes du *Jules-César* de *Shakespeare* , dans le tome IX de notre THÉÂTRE.

C'est-là que *Cassius* dit que *César* demandait à boire

quand il avait la fièvre ; c'est-là qu'un faverier dit à un tribun qu'il veut le ressembler ; c'est-là qu'on entend César s'écrier qu'il ne fait jamais de tort que justement ; c'est-là qu'il dit que le danger & lui sont nés de la même ventrée , qu'il est l'ainé , que le danger fait bien que César est plus dangereux que lui ; & que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière son dos.

Lisez la belle tragédie du Maure de Venise. Vous trouverez à la première scène que la fille d'un sénateur fait la bête à deux dos avec le Maure , & qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie. C'est ainsi qu'on parlait alors sur le théâtre tragique de Londres. Le génie de *Shakespeare* ne pouvait être que le disciple des mœurs & de l'esprit du tems.

SCÈNE traduite de la Cléopâtre de Shakespeare.

Cléopâtre ayant résolu de se donner la mort, fait venir un paysan qui apporte un panier sous son bras , dans lequel est l'aspic dont elle veut se faire-piquer.

CLÉOPÂTRE.

As-tu le petit ver du Nil qui tue , & qui ne fait point de mal ?

LE PAYSAN.

En vérité je l'ai ; mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez , car sa blessure est mortelle : ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

CLÉOPÂTRE.

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort ?

LE PAYSAN.

Oh plusieurs ! hommes & femmes. J'ai entendu-parler d'une , pas plus tard qu'~~hier~~ ; c'était une bien honnête-femme , si ce n'est qu'elle 'était un peu sujette à mentir , ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh ! comme elle mourut vite de la morsure de la bête ! quels tourmens elle ressentit ! elle a dit de très-bonnes nouvelles de ce ver ; mais qui croit tout ce que les gens disent , ne sera jamais sauvé par la moitié de ce qu'ils font ; cela est sujet à caution. Ce ver est un étrange ver.

CLEOPATRE.

Va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je souhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaisir.

CLEOPATRE.

Adieu.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, Madame, vous devez penser que ce ver vous traitera de son mieux.

CLEOPATRE.

Bon, bon, va-t-en.

LE PAYSAN.

Voyez-vous, il ne faut se fier à mon ver que quand il est entre les mains des gens sages : car , en vérité , ce ver-là est dangereux.

CLEOPATRE.

Ne t'en mets pas en peine , j'y 'prendrai garde.

LE PAYSAN.

C'est fort bien fait : ne lui donnez rien à manger , je vous en prie ; il ne vaut , ma foi , pas la peine qu'on le nourrisse.

CLEOPATRE.

Ne mangerait-il rien ?

LE PAYSAN.

Ne croyez pas que je sois si simple ; je sais que le Diable même ne voudrait pas manger une femme ; je sais bien qu'une femme est un plat à présenter aux Dieux , pourvu que le Diable n'en fasse pas la sausse : mais , par ma foi , les Diables sont des fils de p . . . qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; si le Ciel en fait dix , le Diable en corrompt cinq.

CLEOPATRE.

Fort bien, va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je m'en vais, vous dis-je ; bon soir. Je vous souhaite, bien du plaisir avec votre ver.

SCÈNE traduite de la tragédie de Henri V.

HENRI.

« Belle Catherine, très-belle, (c)

» Vous plairait-il d'enseigner à un Soldat les paroles

» Qui peuvent entrer dans le cœur d'une demoiselle ,

» Et plaider son procès d'amour devant son gentil cœur ? »

LA PRINCESSE CATHERINE.

(f) Votre majesté se moque de moi, je ne peux parler votre anglais.

HENRI.

(g) Oh, belle Catherine, ma foi vous aimerez fort & ferme avec votre cœur français. Je serai fort aise de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue française : m: goûtes-tu Catau ?

■ (c) En vers anglais. (f) En prose anglaise. (g) En prose.

CATHERINE.

Pardonnez-moi, (h) je n'entends pas ce que veut dire vous goûter.

HENRI.

Goûter, (i) c'est ressembler ; un Ange vous ressemble ; Catau ; vous ressemblez à un Ange.

CATHERINE (à une espèce de Dame-d'honneur qui est auprès d'elle.)

(k) Que dit-il ? que je suis semblable à des Anges ?

LA DAME-D'HONNEUR.

(l) Oui vraiment, sauf votre honneur ; ainsi dit-il.

HENRI.

(m) C'est ce que j'ai dit, chère Catherine, & je ne dois pas rougir de le confirmer.

CATHERINE.

Ah, bon Dieu ! les langues des hommes sont pleines de tromperies.

HENRI.

(n) Que dit elle, ma belle ? que les langues des hommes sont pleines de fraudes ?

LA DAME-D'HONNEUR.

(o) Oui, que les langues des hommes est plein de fraudes, c'est-à-dire, des princes.

HENRI.

(p) Eh bien, la princesse en est elle meilleure anglaise ? Ma foi Catau, mes soupirs sont pour votre entende-

(h) En prose anglaise.

(i) *Goûter*, *like*, signifie en anglais ressembler.

(k) En français.

(n) En anglais.

(l) En français.

(o) En mauvais anglais.

(m) En anglais.

(p) En anglais.

ment. Je suis bien aise que tu ne puisses pas parler mieux anglais ; car si tu le pouvais , tu me trouverais si franc roi , que tu penserais que j'ai vendu ma femme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement , *je t'aime*. Si tu en demandes davantage , adieu mon procès d'amour. Veux-tu ? réponds. Réponds ; tapons d'une main , & voilà le marché fait. Qu'en dis-tu , ladi ?

CATHERINE.

Sauf votre honneur, (g) moi entendre bien.

HENRI.

Crois-moi , si tu voulais me faire-rimer , ou me faire-danser pour te plaire , *Catan* , tu m'embarrasserais beaucoup : car pour les vers , vois-tu , je n'ai ni paroles ni mesures : & pour ce qui est de danser , ma force n'est pas dans la mesure ; mais j'ai une bonne mesure en force ; je pourrais gagner une femme au jeu du cheval fondu , ou à saute-grenouille.

On croirait que c'est-là une des plus étranges scènes des tragédies de *Shakespeare* ; mais dans la même pièce il y a une conversation entre la princesse de France *Catherine* , & une de ses filles-d'honneur anglaises , qui l'emporte de beaucoup sur tout ce qu'on vient d'exposer.

Catherine apprend l'anglais ; elle demande comment on dit le pied & la robe ? la fille-d'honneur lui répond que le pied c'est *foot* , & la robe c'est *coun* ; car alors on prononçait *coun* , & non pas *gown*. *Catherine* entend ces mots d'une manière un peu singulière ; elle les répète à la française ; elle en rougit. *Ah !* dit-elle en français , *ce sont des mots*

(g) Me understand well.

impudiques, & non pour les dames d'honneur d'user. Je ne voudrais pas répéter ces mots devant les seigneurs de France, pour tout le monde. Et elle les répète encore avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très-long-tems sur le théâtre de Londres, en présence de la cour.

Du mérite de Shakespéare.

IL y a une chose plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'est que *Shakespéare* est un génie. Les Italiens, les Français, les gens-de-lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque tems en Angleterre, ne le prennent que pour un Gille de la foire, pour un farceur très-au-dessous d'Arlequin, pour le plus méprisable bouffon qui ait jamais amusé la populace. C'est pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination & qui pénètrent le cœur. C'est la vérité, c'est la nature elle-même qui parle son propre langage sans aucun mélange de l'art. C'est du sublime, & l'auteur ne l'a point cherché.

Quand, dans la tragédie de la Mort de César, *Brutus* reproche à *Cassius* les rapines qu'il a laissées exercer par les siens en Asie, il lui dit : *Souviens-toi des idées de Mars : souviens-toi du sang de César. Nous t'avons versé parce qu'il était injuste. Quoi ! celui qui porta les premiers coups, celui qui le premier punit César d'avoir favorisé les brigands de la république, soulèverait ses mains lui-même par la corruption !*

César, en prenant enfin la résolution d'aller au

sénat où il doit être assassiné, parle ainsi : *Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais surpris, rien ne m'étonne plus que la crainte. Puisque la mort est inévitable, qu'elle vienne.*

Brutus, dans la même pièce, après avoir formé la conspiration dit : Depuis que j'en parlai à Cassius pour la première fois, le sommeil m'a fui ; entre un dessein terrible & le moment de l'exécution, l'intervalle est un songe épouvantable. La mort & le génie tiennent conseil dans l'ame ; elle est bouleversée, son intérieur est le champ d'une guerre civile.

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet*, qui est dans la bouche de tout le monde, & qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation scrupuleuse à l'excès sur les bienséances.

Demeure, il faut choisir de l'être & du néant.

Ou souffrir ou périr, c'est-là ce qui m'attend.

Ciel, qui voyez mon trouble, éclairez mon courage.

Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,

Supporter ou finir mon malheur & mon sort ?

Qui suis-je, qui m'arrête, & qu'est-ce que la mort ?

C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile ;

Après de longs transports c'est un sommeil tranquille ;

On s'endort, & tout meurt.... mais un affreux reveil

Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.

On nous menace ; on dit que cette courte vie

De tourmens éternels est aussi-tôt suivie.

O mort ! moment fatal ! affreuse éternité,

Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.

Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ;

De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie;
 D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
 Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
 Et montrer les langueurs de son ame abattue
 A des amis ingrats qui détournent la vue ?
 La mort serait trop douce en ces extrémités ;
 Mais le scrupule parle, & nous crie : Arrêtez !
 Il défend à nos mains cet heureux homicide,
 Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraste de grandeur & de bassesse, de raisons sublimes & de folies grossières, enfin de tous les contrastes que nous venons de voir dans *Shakespeare* ? qu'il aurait été un poète parfait, s'il avait vécu du tems d'*Addisson*.

D'Addisson.

CET homme célèbre, qui fleurissait sous la reine *Anne*, est peut-être celui de tous les écrivains anglais qui sut le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le style ; une imagination sage ; dans l'expression, de l'élégance, de la force, & du naturel dans ses vers & dans sa prose. Ami des bienfaisances & des règles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, & c'est ainsi que son *Caton* est composé.

Ce sont, dès le premier acte, de vers dignes de *Virgile*, & des sentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théâtre en Europe où la scène de *Juba* & de *Siphax* ne fût applaudie, comme un chef-d'œuvre d'adresse, de caractères bien développés, de beaux contrastes, & d'une diction pure & noble. L'Europe littéraire, qui connaît les traductions de cette pièce, applaudit

aux traits philosophiques dont le rôle de *Caton* est rempli.

Les vers que ce héros de la philosophie & de Rome prononce au cinq.^e acte, lorsqu'il paraît ayant sur sa table une épée nue, & lisant le *Traité de Platon sur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès-long-tems en français; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai : notre ame est immortelle ;
 C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
 Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment ,
 Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
 Du monde & de mes sens je vais briser les chaînes,
 Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
 Les portes de la vie & de l'éternité.
 L'éternité ! quel mot consolant & terrible !
 O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
 Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ?
 Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
 Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
 Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?
 Que me préparez-vous, abîmes ténébreux ?
 Allons, s'il est un Dieu, Caton doit être heureux.
 Il en est un sans-doute, & je suis son ouvrage.
 Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
 Il doit venger sa cause, & punir les pervers.
 Mais comment ? dans quel tems, & dans quel univers ?
 Ici la vertu pleure, & l'audace l'opprime ;
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
 La fortune y domine, & tout y suit son char.
 Ce globe infortuné fut formé pour César.
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste,
 Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste !

Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe , & la mort un réveil.

La pièce eut le grand succès que méritaient ses beautés de détail , & que lui assuraient les discordes de l'Angleterre auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une allusion très-frapante. Mais la conjoncture de cette allusion étant passée , les vers n'étaient que beaux , les maximes n'étaient que nobles & justes ; & la pièce étant froide , on n'en sentit plus guère que la froideur. Rien n'est plus beau que le second chant de *Virgile* ; récitez-le sur le théâtre , il ennui : il faut des passions , un dialogue vif , de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossières , mais attachantes de *Shakspère*. *

De la bonne Tragédie Française.

JE laisse là tout ce qui est médiocre ; la foule de nos faibles tragédies effraie ; il y en a près de cent volumes : c'est un magasin énorme d'ennuis.

Nos bonnes pièces , ou du moins celles qui , sans être bonnes , ont des scènes excellentes , se réduisent à une vingtaine tout au plus ; mais aussi j'ose dire que ce petit nombre d'ouvrages admirables est au-dessus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre , sans en excepter *Sophocle* & *Euripide*.

C'est une entreprise si difficile d'assembler dans un même lieu des héros de l'antiquité ; de les faire-parler en vers français , de ne leur faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire ; de ne les faire-entrer & sortir qu'à propos ; de faire-verfer des larmes pour eux ,

de leur prêter un langage enchanteur qui ne soit ni ampoulé ni familier ; d'être toujours décent , & toujours intéressant ; qu'un tel ouvrage est un prodige , & qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette espèce.

Parmi ces chef-d'œuvres ne faut-il pas donner , sans difficulté , la préférence à ceux qui parlent au cœur sur ceux qui ne parlent qu'à l'esprit ? Quiconque ne veut qu'exciter l'admiration , peut faire dire : Voilà qui est beau ; mais il ne fera point verser de larmes. Quatre ou cinq scènes bien raisonnées , fortement pensées , majestueusement écrites , s'attirent une espèce de vénération ; mais c'est un sentiment qui passe vite , & qui laisse l'ame tranquille. Ces morceaux sont de la plus grande beauté , & d'un genre même que les anciens ne connurent jamais : ce n'est pas assez , il faut plus que de la beauté. Il faut se rendre maître du cœur par degrés , l'émouvoir , le déchirer , & joindre à cette magie les règles de la poésie , & toutes celles du théâtre , qui sont presque sans nombre.

Voyons quelle pièce nous pourrions proposer à l'Europe , qui réunit tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de donner Phèdre comme le modèle le plus parfait , quoique le rôle de *Phèdre* soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant & de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Thésée* est trop faible , qu'*Hippolyte* est trop français , qu'*Aricie* est trop peu tragique , que *Théramène* est trop condamnable de débiter des maximes d'amour à son pupille :

pupille ; tous ces défauts sont à la vérité , ornés d'une diction si pure & si touchante , que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la pièce : mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puisse faire aucune juste reproche.

Ne sera-ce point l'Iphigénie en Aulide ? (1) Dès

(1) On pourrait peut-être reprocher à cette admirable pièce ces vers d'*Agamemnon* , qui paraissent trop peu dignes du chef de la Grèce , & trop éloignés des mœurs des tems héroïques :

*Ajoute , tu le peux , que des froids d'Achille
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même amena captive de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.*

La jalousie d'Iphigénie , causée par le faux rapport d'*Arcas* , & qui occupe la moitié du second acte , paraît trop étrangère au sujet & trop peu tragique.

On pourrait observer aussi , que dans une tragédie où un père veut immoler sa fille pour faire-changer le vent , à peine aucun des personnages ose s'élever contre cette atroce absurdité. *Clytemnestre* seule prononce ces deux vers :

*Le ciel , le juste ciel , par le meurtre honoré ,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?*

Mais ces vers sont encore affaiblis par ce qui les précède & ce qui les suit :

*Un oracle cruel ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel , le juste ciel , par le meurtre honoré ,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on poursuit sa famille ,
Faites-chercher dans Sparte Hermione sa fille.*

Hermione n'était-elle pas aussi innocente qu'Iphigénie ? *Clytemnestre* ne pourrait-elle défendre sa fille qu'en proposant d'assassiner sa nièce ? Mais *Racine* , en condamnant les sacrifices humains , eût craint de manquer de respect à *Abraham* & à *Jephé*. Il imita *Euripide* , dira-t-on. Mais *Euripide* craignait de s'exposer au sort de *Socrate* , s'il attaquait les oracles & les sacrifices ordonnés au nom des Dieux ; ce n'est point pour se conformer aux mœurs du siècle de la guerre de Troie , c'est pour ménager les préjugés du sien , que l'ami & le disciple

le premier vers je me sens intéressé & attendri ; ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple officier d'*Agamemnon* : vers harmonieux , vers charmans , vers tels qu'aucun poëte n'en fesait alors.

A peine un faible jour vous éclaire & vous guide :
 Vos yeux seuls & les miens sont ouverts en Aulide.
 Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
 Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?
 Mais tout dort , & l'armée , & les vents , & Neptune.

Agamemnon , plongé dans la douleur , ne répond point à *Arcas* , ne l'entend point ; il se dit à lui-même en soupirant :

Heureux qui , satisfait de son humble fortune ,
 Libre du joug superbe où je suis attaché ,
 Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

Quels sentimens ! quels vers heureux ! quelle voix de la nature !

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment , pour apprendre aux nations qu'un juge d'Ecosse , qui a bien voulu donner des règles de poésie & de goût à son pays , déclare dans son chapitre vingt-un , *des narrations & des descriptions* , qu'il n'aime point ce vers ,

Mais tout dort , & l'armée , & les vents , & Neptune.

S'il avait su que ce vers était imité d'*Euripide* , il lui aurait peut-être fait grâce : mais il aime mieux

de *Socrate* n'osa mettre dans la bouche d'aucun de ses personnages la juste indignation qu'il portait au fond du cœur contre la fourberie des oracles & le fanatisme sanguinaire des Prêtres païens.

la réponse du soldat dans la première scène de *Hamlet*,

Je n'ai pas entendu trotter une souris.

Voilà qui est naturel, dit-il, *c'est ainsi qu'un soldat doit répondre*. Oui, monsieur le juge, dans un corps de garde, mais non pas dans une tragédie : sachez que les Français, contre lesquels vous vous déchaînez, admettent le simple, & non le bas & le grossier. Il faut être bien sûr de la bonté de son goût avant de le donner pour loi ; je plains les plaideurs, si vous les jugez comme vous jugez les vers... Quittons vite son audience pour revenir à *Iphigénie*.

Est-il un homme de bon sens & d'un cœur sensible, qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un transport mêlé de pitié & de crainte, qui ne sente les vers de *Racine* pénétrer jusqu'au fond de son ame ? L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras augmentent dès la troisième scène, quand *Agamemnon* se trouve entre *Achille* & *Ulysse*.

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encore à la scène qui suit. C'est *Ulysse* qui veut persuader *Agamemnon*, & immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Grèce. Ce personnage d'*Ulysse* est odieux ; mais, par un art admirable, *Racine* fait le rendre intéressant.

Je suis père, Seigneur, & faible comme un autre ;
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre ;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer ,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.

Dès ce premier acte *Iphigénie* est condamnée à la

mort, *Iphigénie* qui se flatte avec tant de raison d'épouser *Achille* : elle va être sacrifiée sur le même autel où elle doit donner la main à son amant.

*Nubendi tempore in ipso ;
Tantum religio potuit suadere malorum !*

ACTE II d'Iphigénie.

C'EST avec une adresse bien digne de lui , que *Racine* au second acte fait paraître *Eriphile* , avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première , on ne pourrait souffrir *Eriphile* sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce , puisqu'il en fait le dénouement ; il en fait même le nœud ; c'est elle qui , sans le savoir , inspire des soupçons cruels à *Clytemnestre* , & une juste jalousie à *Iphigénie* ; & par un art encore plus admirable , l'auteur fait intéresser pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toujours été malheureuse , elle ignore ses parens , elle a été prise dans la patrie mise en cendres : un oracle funeste la trouble ; & , pour comble de maux , elle a une passion involontaire pour ce même *Achille* dont elle est captive.

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie ,
Je demeurai long-tems sans lumière & sans vie.
Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
Et me voyant presser d'un bras ensanglanté ,
Je frémissais , Doris , & d'un vainqueur sauvage
Craignais (r) de rencontrer l'effroyable visage.

(r) Des Puristes ont prétendu qu'il fallait je craignais ; ils ignorent les heureuses libertés de la poésie : ce qui est une négligence en prose , est très-souvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte , qu'il ne sacrifie jamais à la chaleur du style.

J'entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur ,
 Et toujours détournant ma vue avec horreur.
 Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche :
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer....
 J'oubliai ma colère , & ne sus que pleurer.

Il le faut avouer , on ne faisait point de tels vers avant *Racine* ; non-seulement personne ne savait la route du cœur , mais presque personne ne savait les finesses de la versification , cet art de rompre la mesure :

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche. Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues & brèves , & de consonnes suivies de voyelles qui font-couler un vers avec tant de mollesse , & qui le font-entrer dans une oreille sensible & juste avec tant de plaisir.

Quel tendre & prodigieux effet cause ensuite l'arrivée d'*Iphigénie* ! Elle vole après son père aux yeux d'*Eriphile* même , de son père qui a pris enfin la résolution de la sacrifier ; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choses outrées , comme dans *Euripide* : *Je voudrais être folle (ou faire la folle) pour vous égayer , pour vous plaire.* Tout est noble dans la pièce française , mais d'une simplicité attendrissante ; & la scène finit par ces mots terribles : *Vous y serez , ma fille.* Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant est dans *Euripide* , on le répète sans cesse. Non , il n'y est pas. Il faut se défaire enfin , dans un siècle tel que le nôtre , de

cette maligne opiniâtreté à faire-valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui est dans *Euripide*.

I P H I G E N I E.

Mon père, me ferez-vous habiter dans un autre séjour?
(ce qui veut dire, me marierez-vous ailleurs ?)

A G A M E M N O N.

Laissez cela ; il ne convient pas à une fille de favoir ces choses.

I P H I G E N I E.

Mon père, revenez au plutôt après avoir achevé votre entreprise.

A G A M E M N O N.

{ Il faut auparavant que je fasse un sacrifice.

I P H I G E N I E.

Mais c'est un soin dont les prêtres doivent se charger.

A G A M E M N O N.

Vous le ferez, puisque vous ferez tout - auprès, au lavoir.

I P H I G E N I E.

Ferons - nous, mon père, un chœur autour de l'autel?

A G A M E M N O N.

Je te crois plus heureuse que moi, mais à présent cela ne t'importe pas ; donne - moi un baiser triste & ta main, puisque tu dois être si long-tems absente de ton père. O quelle gorge! quelles joues! quels bonds cheveux! Que de douleur la ville des Phrygiens & *Hélène* me causent! Je ne veux plus parler, car je pleure trop en t'embrassant. Et vous, fille de *Léda*, excusez-moi si l'amour paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Ensuite *Agamemnon* instruit *Clytemnestre* de la généalogie d'*Achille*, & *Clytemnestre* lui demande si les noces de *Pélée* & de *Théis* se firent au fond de la mer ?

Brumoi a déguisé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falsifié presque toutes les pièces qu'il a traduites ; mais rendons justice à la vérité, & jugeons si ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGENIE.

Vous vous taisez !

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.

Comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, & même des coups-de-théâtre frappans ? C'est là, selon moi, qu'est le comble de la perfection.

ACTE III.

Après des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la pièce, *Clytemnestre*, *Iphigénie*, *Achille*, attendent dans la joie le moment du mariage ; *Eriphile* est présente ; & le contraste de sa douleur avec l'alégresse de la mère & des deux amans, ajoute à la beauté de la

Div

situation. *Arcas* paraît de la part d'*Agamemnon* ; il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais quel coup ! quel moment épouvantable !

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier

Achille , *Clytemnestre* , *Iphigénie* , *Eriphile* , expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens , & *Clytemnestre* tombe aux genoux d'*Achille*.

Oubliez une gloire importune,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.

.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom , Seigneur , l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle , des Dieux implorant la justice ,
Embrasser les autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul ; vous êtes en ces lieux
Son père , son époux , son asile , ses Dieux.

O véritable tragédie ! beautés de tous les tems & de toutes les nations ! malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite !

Je fais que l'idée de cette situation est dans *Euripide* ; mais elle y est comme le marbre dans la carrière , & c'est *Racine* qui a construit le palais.

Une chose assez extraordinaire , mais bien digne des commentateurs toujours un peu ennemis de leur patrie , c'est que le jésuite *Brumoy* , dans son *discours sur le théâtre des Grecs* , fait cette critique : (s)
« Supposons qu'*Euripide* vînt de l'autre monde , &
» qu'il assistât à la représentation de l'*Iphigénie* de

(s) Page 11 de l'édition in-4°.

» *M. Racine*... Ne serait-il point révolté de voir
 » *Clytemnestre* aux pieds d'*Achille* qui la relève, &
 » de mille autres choses, soit par rapport à nos
 » usages qui nous paraissent plus polis que ceux
 » de l'antiquité, soit par rapport aux bienséances ?
 &c. »

Remarquez, lecteurs, avec attention, que *Clytemnestre* se jette aux genoux d'*Achille*, dans *Euripide*, & que même il n'est point dit qu'*Achille* la relève.

A l'égard de mille autres choses par rapport à nos usages, *Euripide* se serait conformé aux usages de la France, & *Racine* à ceux de la Grèce.

Après cela, fiez-vous à l'intelligence & à la justice des commentateurs.

ACTE IV.

Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre *Agamemnon*, *Clytemnestre*, & *Iphigénie*, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, & qui laissent ensuite éclater tous les sentimens qui les déchirent : on est partagé entre la pitié & l'horreur : c'est d'un côté *Agamemnon*, accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre aux héros à qui elle est

promise. C'est *Clytemnestre* qui lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille est toute prête ;
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

Ces mots, *Vous ne me parlez point de la victime*, ne sont pas assurément dans Euripide. On fait de quel sublime est le reste de la scène, non pas de ce sublime de déclamation ; non pas de ce sublime de pensées recherchées, ou d'expressions gigantesques, mais de ce qu'une mère au désespoir a de plus pénétrant & de plus terrible ; de ce qu'une jeune princesse qui sent tout son malheur, a de plus touchant & de plus noble : après quoi *Achille* dans une autre scène déploie la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, sans qu'*Agamemnon* perde rien de sa dignité ; & c'était là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils disent d'*Hippolyte*, de *Xipharès*, d'*Antiochus*, roi de Comagène, de *Bajazet* même ; ils les appellent *monseigneur Bajazet*, *monseigneur Antiochus*, *mon-*

ſieur Xipharès, *monſieur Hippolyte* ; & , je l'avoue , ils n'ont pas tort. Cette faiblesſe de *Racine* eſt un tribut qu'il a payé aux mœurs de ſon tems , à la galanterie de la cour de *Louis XIV* , au goût des romans qui avaient infecté la nation , aux exemples mêmes de *Corneille* qui ne compoſa jamais une tragédie ſans y mettre de l'amour , & qui fit de cette paſſion le principal reſſort de la tragédie de *Polyeucte* confeſſeur & martyr , & de celles d'*Atila* roi des Huns , & de *Ste Théodore* qu'on proſtitue.

Ce n'eſt que depuis peu d'années qu'on a olé en France produire des tragédies profanes ſans galanterie. La nation était ſi accoutumée à cette fadeur , qu'au commencement du ſiècle où nous ſommes , on reçut avec applaudiffement une *Electre* amoureuse , & une partie-quarrée de deux amans & de deux maitreſſes dans le ſujet le plus terrible de l'antiquité , tandis qu'on ſiffait l'*Electre* de *Longepierre* , non ſeulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique , mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du tems de *Racine* , & juſqu'à nos derniers tems , les perſonnages eſſentiels au théâtre étaient l'amoureux & l'amoureuse , comme à la foire *Arlequin* & *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les amoureux.

Achille aime *Iphigénie* , & il le doit ; il la regarde comme ſa femme : mais il eſt beaucoup plus fier , plus violent qu'il n'eſt tendre ; il aime comme *Achille* doit aimer ; & il parle comme *Homère* l'aurait fait-parler ſ'il avait été français.

ACTE V.

M. Luneau de Boisjermain, qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires, voudrait que la catastrophe d'*Iphigénie* fût en action sur le théâtre.

« Nous n'avons, (dit-il), qu'un regret à former : c'est
» que *Racine* n'ait point composé sa pièce dans un tems
» où le théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé de la
» foule des spectateurs qui inondaient autrefois le lieu de
» la scène ; ce poëte n'aurait pas manqué de mettre en
» action la catastrophe qu'il n'a mise qu'en récit. On eût
» vu d'un côté un père consterné, une mère éperdue ;
» vingt Rois en suspens, l'autel, le bûcher, le prêtre,
» le couteau, la victime ; eh ! quelle victime ! De l'autre,
» *Achille* menaçant, l'armée en émeute, le sang de toutes
» parts prêt à couler ; *Eriphile* alors serait survenue ; *Cal-*
» *chas* l'aurait désignée pour l'unique objet de la colère
» céleste ; & cette princesse s'emparant du couteau sacré,
» aurait expiré bientôt sous les coups qu'elle se ferait
» portés. »

Cette idée paraît plausible au premier coup-d'œil. C'est en effet le sujet d'un très-beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un instant ; mais il serait bien difficile que, sur le théâtre, cette action qui doit durer quelques momens, ne devînt froide & ridicule. Il m'a toujours paru évident, que le violent *Achille* l'épée nue, & ne se battant point, vingt héros dans la même attitude comme des personnages de tapisserie, *Agamemnon* roi des rois n'imposant à personne, immobile dans le tumulte, formeraient un spectacle assez semblable

ART DRAMATIQUE. 185
au cercle de la reine en cire colorée par *Benoît*.

Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Il y a bien plus ; la mort d'*Eriphile* glacerait les spectateurs, au lieu de les émouvoir. S'il est permis de répandre du sang sur le théâtre, (ce que j'ai quelque peine à croire) il ne faut ruer que les personnages auxquels on s'intéresse. C'est alors que le cœur du spectateur est véritablement ému ; il vole au-devant du coup qu'on va porter , il saigne de la blessure ; on se plaît avec douleur à voir tomber *Zaïre* sous le poignard d'*Orosmane* dont elle est idolâtrée. Tuez, si vous voulez, ce que vous aimez, mais ne tuez jamais une personne indifférente ; le public sera très-indifférent à cette mort. On n'aime point-du-tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue supportable jusqu'au quatrième acte ; mais dès qu'*Iphigénie* est en péril de mort, *Eriphile* est oubliée, & bientôt haïe : elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu, qu'on avait essayé à Paris le spectacle que *M. Luneau de Boisjermain* avait proposé, & qu'il n'a point réussi. Il faut savoir qu'un récit écrit par *Racine* est supérieur à toutes les actions théâtrales.

D'Athalie.

Je commencerai par dire d'*Athalie*, que c'est-là que la catastrophe est admirablement en action. C'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante ; chaque acteur y joue un grand rôle. On

ne tue point *Athalie* sur le théâtre; le fils des rois est sauvé, & est reconnu roi: tout ce spectacle transporte les spectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette pièce, le chef-d'œuvre de l'esprit-humain, si tous les gens-de-goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère & l'action du grand-prêtre *Joad*; sa conspiration, son fanatisme peuvent être d'un très-mauvais exemple; aucun souverain, depuis le Japon jusqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife; il est factieux, insolent, enthousiaste, inflexible, sanguinaire; il trompe indignement sa reine; il fait égorgé par des prêtres cette femme âgée de quatre-vingts ans, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune *Joas*, qu'elle voulait élever comme son propre fils.

J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement, on peut détester la personne du pontife: mais on admire l'auteur, on s'assujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente; on ne pense, on ne sent que d'après lui. Son sujet, d'ailleurs respectable, ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire, si c'était un sujet d'invention. Le spectateur suppose, avec *Racine*, que *Joad* est en droit de faire tout ce qu'il fait; & ce principe une fois posé, on convient que la pièce est ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus simple, & de plus sublime. Ce qui ajoute encore au mérite de cet ouvrage, c'est que, de tous les sujets, c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé, avec quelque fondement, que *Racine* avait imité dans cette pièce plusieurs endroits de la tragédie de la Ligue, faite par le conseiller d'Etat *Matthieu*, historiographe de France sous *Henri IV*, écrivain qui ne faisait pas mal des vers pour son tems. *Constance* dit dans la Tragédie de *Matthieu* :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains.

On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père.
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux;
Il donne la pâture aux jeunes passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés, & des montagnes :
Tout vit de sa bonté.

Racine dit :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte;

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat paraît sensible, & cependant ce n'en est point un; rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs *Racine* & *Matthieu* ne sont pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'Ecriture.

Des Chef-d'œuvres tragiques Français.

QU'OSERAIT-ON placer parmi ces chef-d'œuvres, reconnus pour tels en France, & dans les autres pays, après *Iphigénie* & *Athalie* ? Nous mettrions

une grande partie de *Cinna* ; les scènes supérieures des *Horaces* , du *Cid* , de *Pompée* , de *Polyeucte* ; la fin de *Rodogune* ; le rôle parfait & inimitable de *Phèdre* , qui l'emporte sur tous les rôles ; celui d'*Acomat* aussi beau en son genre ; les quatre premiers actes de *Britannicus* ; *Andromaque* toute entière , à une scène près de pure coquetterie ; les rôles tout entiers de *Roxane* & de *Monime* , admirables l'un & l'autre dans des genres tout opposés ; des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres pièces : mais après vingt bonnes tragédies , sur plus de quatre mille , qu'avons-nous ? Rien. Tant mieux. Nous l'avons dit ailleurs : Il faut que le beau soit rare , sans quoi il cesserait d'être beau.

Comédie.

EN parlant de la tragédie , je n'ai point osé donner de règles ; il y a plus de bonnes dissertations que de bonnes pièces ; & si un jeune-homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art , il lui suffira de lire ce que *Boileau* en dit dans son *Art poétique* , & d'en être bien pénétré : j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie , & je n'irai guère au-delà de l'histoire. Je demanderai seulement pourquoi les Grecs & les Romains firent toutes leurs comédies en vers , & pourquoi les modernes ne les font souvent qu'en prose ? N'est-ce point que l'un est beaucoup plus aisé que l'autre , & que les hommes en tout genre veulent réussir sans beaucoup de travail ?

Fénelon fit son *Télémaque* en prose, parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac*, qui, comme prédicateur du Roi, se croyait l'homme le plus éloquent du royaume, & qui, pour avoir lu la *Poétique* d'*Aristote*, pensait être le maître de *Corneille*, fit une tragédie en prose, dont la représentation ne put être achevée, & que jamais personne n'a lue.

La Motte s'étant laissé persuader que son esprit était infiniment au-dessus de son talent pour la poésie, demanda pardon au public de s'être abaissé jusqu'à faire des vers. Il donna une ode en prose, & une tragédie en prose; & on se moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie; *Molière* avait écrit son *Avare* en prose pour le mettre ensuite en vers; mais il parut si bon, que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était, & que personne n'osa depuis y toucher.

Au contraire, le *Convive de Pierre*, qu'on a si mal-à-propos appelé le *Festin de Pierre*, fut versifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille*, & est toujours joué de cette façon.

Je pense que personne ne s'avisera de versifier le *George Dandin*. La diction en est si naïve, si plaisante, tant de traits de cette pièce sont devenus proverbes, qu'il semble qu'on les gâterait si on voulait les mettre en vers.

Ce n'est pas peut-être une idée fautive, de penser qu'il y a des plaisanteries de prose, & des plaisanteries de vers. Tel bon conte dans la conversation, deviendrait insipide s'il était rimé; & tel autre ne

réussira bien qu'en rimes. Je pense que M. & Mad. de *Sottenville*, & Mad. la comtesse d'*Escarbagnas* ne seraient point si plaisans s'ils rimaient. Mais dans les grandes pièces remplies de portraits, de maximes, de récits, & dont les personnages ont des caractères fortement dessinés, tels que le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, l'*Ecole des femmes*, celle des maris, les *Femmes savantes*, le *Joueur*, les vers me paraissent absolument nécessaires; & j'ai toujours été de l'avis de *Michel Montagne*, qui dit que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poésie, enlève son ame d'une plus rapide secousse.

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière*; on sait assez que dans ses bonnes pièces, il est au-dessus des comiques de toutes les nations anciennes & modernes. *Despréaux* a dit :

Mais fût que, d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipse;
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
Envain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Put plus est un peu rude à l'oreille; mais *Boileau* avait raison.

Depuis 1673, année dans laquelle la France perdit *Molière*, on ne vit pas une seule pièce supportable jusqu'au *Joueur du trésorier de France Regnard*, qui fut joué en 1697; & il faut avouer qu'il n'y a eu que lui seul, après *Molière*, qui ait fait de bonnes comédies en vers. La seule pièce de caractère qu'on ait eue depuis lui, a été le *Glorieux* de *Des-*

rouches, dans laquelle tous les personnages ont été généralement applaudis, excepté malheureusement celui du Glorieux qui est le sujet de la pièce.

Rien n'était si difficile que de faire-rire les honnêtes-geris : on se réduisit enfin à donner des comédies romanesques, qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules, que des essais de tragédie bourgeoise ; ce fut une espèce bâtarde, qui n'étant ni comique ni tragique, manifestait l'impuissance de faire des tragédies & des comédies. Cette espèce cependant avait un mérite, celui d'intéresser ; & , dès qu'on intéresse, on est sûr du succès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige, celui de fermer leurs pièces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduisit.

Quelques personnes s'amusaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades* : on en fit une en l'année 1732, dont le principal personnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très-bon-homme, & marin fort grossier, lequel croyant avoir perdu sa femme & son fils, venait se remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente, qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par son mari, & marier son fils à une demoiselle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, se donnait des airs de seigneur ; & son plus grand air était de mépriser beaucoup sa femme, laquelle était un modèle de vertu & de raison. Cette jeune femme l'ac-

cablait de bons procédés sans se plaindre, payait ses dettes secrètement quand il avait joué & perdu sur sa parole, & lui faisait tenir des petits présens très-galans sous des noms supposés. Cette conduite rendait notre jeune-homme encore plus fat ; le marin revenait à la fin de la pièce & mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit ; nommée mademoiselle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourrait faire une comédie très-intéressante, & d'un genre tout nouveau pour les Français, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune-homme qui croirait en effet que c'est un ridicule d'aimer sa femme, & d'une épouse respectable, qui forcerait enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa l'auteur d'en faire une pièce régulière, noblement écrite ; mais ayant été refusée, elle demanda permission de donner ce sujet à M. de *la Chauffée*, jeune-homme qui faisait fort bien des vers, & qui avait de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*.

Cette pièce était bien froide après celles de *Molière* & de *Regnard* ; elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grace. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens ; il introduisit deux marquis qu'il crut comiques, & qui ne furent que forcés & insipides. L'un dit à l'autre :

Si la même maitresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra plus perplexé.

Ma foi, marquis, il faut prendre pitié du sexe.

Ce n'est pas ainsi que *Molière* fait-parler les personnages. Dès-lors le comique fut banni de la comédie. On y substitua le pathétique; on disait que c'était par bon goût, mais c'était par stérilité.

Ce n'est pas que deux ou trois scènes pathétiques ne puissent faire un très-bon effet. Il y en a des exemples dans *Térence*; il y en a dans *Molière*: mais il faut après cela revenir à la peinture naïve & plaisante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante, que parce que ce genre est plus aisé; mais cette facilité même le dégrade: en un mot, les Français ne furent plus rire.

Quand la comédie fut ainsi défigurée, la tragédie le fut aussi: on donna des pièces barbares, & le théâtre tomba; mais il peut se relever.

De l'Opéra.

C'EST à deux cardinaux que la tragédie & l'opéra doivent leur établissement en France: car ce fut sous *Richelieu* que *Corneille* fit son apprentissage, parmi les cinq auteurs que ce ministre faisait-travailler comme des commis, aux drames dont il formait le plan, & où il glissait souvent nombre de très-mauvais vers de sa façon: & ce fut lui encore qui, ayant persécuté le *Cid*, eut le bonheur d'inspirer à *Corneille* ce noble dépit & cette généreuse opiniâtreté qui lui fit-composer les admirables scènes des *Horaces* & de *Cinna*.

Le cardinal *Mazarin* fit-connaître aux Français

l'opéra qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le ministre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit-venir pour la première fois une troupe entière de musiciens italiens, des décorateurs & un orchestre; on représenta au Louvre la tragi-comédie d'Orphée en vers italiens & en musique: ce spectacle ennuya tout Paris. Très-peu de gens entendaient l'italien; presque personne ne savait la musique, & tout le monde haïssait le cardinal: cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut sifflée; & bientôt-après, les plaisans de ce tems-là firent le *grand ballet, & le branle de la fuite de Mazarin, dansé sur le théâtre de la France par lui-même & par ses adhérens*. Voilà toute la récompense qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui, on avait eu des ballets en France dès le commencement du seizième siècle; & dans ces ballets il y avait toujours eu quelque musique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs, qui n'étaient guère autre chose qu'un plainchant grégorien. Les filles d'*Achelôis*, les sirènes, avaient chanté en 1582 aux noces du duc de Joyeuse; mais c'étaient d'étranges sirènes.

Le cardinal *Mazarin* ne se rebuta pas du mauvais succès de son opéra italien; & lorsqu'il fut tout-puissant, il fit-revenir ses musiciens italiens qui chantèrent le *Nozze di Peleo e di Teide* en trois actes, en 1654. *Louis XIV* y dansa; la nation fut charmée de voir son Roi jeune, d'une taille majestueuse, & d'une figure aussi aimable que noble, danser dans sa capitale après en avoir été chassé: mais

L'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la seconde fois.

Mazarin persista : il fit - venir en 1660 le *Signor Cavalli*, qui donna dans la grande galerie du Louvre l'opéra de Xerxès en cinq actes : les Français bâillèrent plus que jamais, & se crurent délivrés de l'opéra italien par la mort de *Mazarin*, qui donna lieu en 1661 à mille épitaphes ridicules, & à presque autant de chansons qu'on en avait fait contre lui pendant sa vie.

Cependant les Français voulaient aussi dès ce tems-là même avoir un opéra dans leur langue, quoiqu'il n'y eût pas un seul homme dans le pays qui sût faire un trio, ou jouer passablement du violon ; & dès l'année 1659, un abbé *Perrin* qui croyait faire des vers, & un *Cambert*, intendant de douze violons de la Reine-mère, qu'on appelait *la musique de France*, firent chanter dans le village d'Issi une pastorale qui, en fait d'ennui, l'emportait sur les *Ercole amante*, & sur les *Nozze di Peleo*.

En 1669, le même abbé *Perrin* & le même *Cambert* s'associèrent avec un marquis de *Sourdiac*, grand machiniste, qui n'était pas absolument fou, mais dont la raison était très-particulière, & qui se ruina dans cette entreprise. Les commencemens en parurent heureux ; on joua d'abord *Pomone*, dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes & d'artichauts.

On représenta ensuite les *Peines & les Plaisirs de l'Amour* ; & enfin *Lulli*, violon de *Mademoiselle*, devenu surintendant de la musique du Roi, s'em-

para du jeu de paume qui avait ruiné le marquis de Sourdiac. L'abbé Perrin inruinable se consola dans Paris à faire des élégies & des sonnets, & même à traduire l'Enéide de Virgile en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit, par exemple, ces deux vers du cinquième livre de l'Enéide :

*Arduus effraçtoque illisit in ossa cerebro,
Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.*

Dans ses os fracassés enfonce son étœuf,
Et tout tremblant & mort en-bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les Satyres de Boileau, qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon, ni de ceux qui font du très-mauvais, mais de ceux qui étant médiocres se croient des génies, & font les importants.

Pour Cambert, il quitta la France de dépit, & alla faire-exécuter sa détestable musique chez les Anglais qui la trouvèrent excellente.

Lulli, qu'on appela bientôt *monfieur de Lulli*, s'associa très-habilement avec Quinault, dont il sentait tout le mérite, & qu'on n'appela jamais *monfieur de Quinault*. Il donna dans son jeu de paume de Belair en 1672, les Fêtes de l'Amour & de Bacchus, composées par ce poète aimable; mais ni les vers, ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis; les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'Horace :

*Donec gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ*

Cervici

*Cervici juvenis dadas ,
Persarum vigni Rege beator.*

.

Cette ode en effet est très-gracieusement rendue en français ; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra , ainsi que dans *Cadmus* & dans *Alceste*. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets , & les opéras italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes,

Tu fais la grimace en pleurant ,
Et tu me fais-crever de rire.

.

Ah ! vraiment , petite mignone ,
Je vous trouve bonne
De reprendre ce que jé dis.

.

Mes pauvres compagnons , hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

.

Le dragon ne fait-il point le mort ?

Mais dans ces deux opéra d'*Alceste* & de *Cadmus* , *Quinault* sut insérer des morceaux admirables de poésie. *Lulli* fut un peu les rendre , en accommodant son génie à celui de la langue française ; & comme il était d'ailleurs très-plaisant , très-débauché , adroit , intéressé , bon courtisan , & par conséquent aimé des grands , & que *Quinault* n'était que doux & modeste , il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était son garçon poète , qu'il dirigeait , & qui sans lui ne serait connu que par les Satyres

de *Boileau*. *Quinault*, avec tout son mérite, resta donc en proie aux injures de *Boileau*, & à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'est plus beau, ni même plus sublime que ce chœur des suivans de *Pluton* dans *Alceste*:

Tout mortel doit ici paraître ;
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre ;
Qui cherche à vivre ,
Cherche à souffrir.
Plaintes , cris , larmes ,
Tout est sans armes
Contre la mort.

Est-on sage
De fuir ce passage ?
C'est un orage
Qui mène au port.

Le discours que tient *Hercule* à *Pluton*, paraît digne de la grandeur du sujet.

Si c'est te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour ,
Pardonne à mon courage ,
Et fais grâce à l'amour.

La charmante tragédie d'*Atis*, les beautés ou nobles ou délicates ou naïves, répandues dans les pièces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, & ne firent qu'augmenter celle de *Lulli*, qui fut regardé comme le dieu de la musique. Il avait en effet le rare talent de la déclama-

tion : il sentit de-bonne-heure que , la langue française étant la seule qui eût l'avantage des rimes féminines & masculines, il fallait la déclamer en musique différemment de l'italien. *Lulli* inventa le seul récitatif qui convint à la nation , & ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidèlement les paroles. Il fallait encore des acteurs, il s'en forma ; c'était *Quinault* qui souvent les exerçait , & leur donnait l'esprit du rôle & l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*

Etaient des lieux-communs de morale lubrique,
Que *Lulli* réchauffa des sons de sa musique.

C'était au contraire *Quinault* qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le sont : cela est si vrai, qu'à peine , depuis le tems de ces deux hommes faits l'un pour l'autre , y eût-il à l'opéra cinq ou six scènes de récitatif tolérables.

Les ariettes de *Lulli* furent très-faibles , c'était des *barcaroles* de Venise. Il fallait , pour ces petits airs , des chansonnettes d'amour aussi molles que les flotes. *Lulli* composait d'abord les airs de tous ces divertissemens ; le poète y assujettissait les paroles. *Lulli* forçait *Quinault* d'être insipide ; mais les morceaux vraiment poétiques de *Quinault* n'étaient pas des lieux-communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare* plus fières & plus harmonieuses que ce couplet de l'opéra de *Proserpine* ?

Les superbes Géans, armés contre les Dieux,

Ne nous donnent plus d'épouvante ;

Ils sont ensevelis sous la masse pesante

Eii ;

Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux ;
 Nous avons vu tomber leur chef audacieux

Sous une montagne brûlante.

Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux

Les restes enflammés de sa rage expirante ;

Jupiter est victorieux ,

Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

Chantons , dans ces aimables lieux ,

Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Brossette* a beau dire ; l'ode sur la prise de Namur , avec ses monceaux de piques , de corps morts , de rocs , de briques , est aussi mauvaise que ces vers de *Quinault* sont bien faits. Le sévère auteur de l'Art poétique , si supérieur dans son seul genre , devait être plus juste envers un homme supérieur aussi dans le sien ; homme d'ailleurs aimable dans la société , homme qui n'offensa jamais personne , & qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin , le quatrième acte de *Roland* , & toute la tragédie d'*Armide* furent des chef-d'œuvres de la part du poète ; & le récitatif du musicien sembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioste* & pour *de Tasse* , dont ces deux opéra sont tirés , le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

Du récitatif de Lulli.

IL faut savoir que cette melodie était alors à-peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encore quelques motets de *Carissimi* qui sont précisément dans ce goût. Telle est cette espèce de cantate latine , qui fut , si je ne me trompe , composée par le cardinal *Delphini* :

Sunt breves mundi rosa,
Sunt fugitivi flores;
Frondes veluti annosa,
Sunt labiles honores.
Velocissimo cursu
Fluunt anni;
Sicut celeres venti,
Sicut sagittæ rapida,
Fugiant, evolvant, evanescent.
Nil durat æternum sub cælo.
Rapit omnia rigida fors;
Implacabili, funesto telo
Ferit omnia livida Mors.
Est sola in cælo quies,
Jucunditas sincera,
Voluptas pura,
Et sine nube diis, &c.

Beaumaviel chantait souvent ce motet, & je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard*; rien ne me semblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli*. Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, & aujourd'hui il ne faut que des chanteurs; le vrai récitatif est une déclamation notée, mais on ne note pas l'action & le sentiment.

Si une actrice en grasseyant un peu, en adoucissant sa voix, en minaudant, chantait :

Ah ! je le tiens, je tiens ton cœur perfide.

Ah ! je l'immole à ma fureur...

elle ne rendrait ni *Quinault*, ni *Lulli*; & elle pourrait, en faisant-ralentir un peu la mesure, chanter sur les mêmes notes :

Ah ! je les vois, je vois vos yeux aimables,

Ah ! je me rends à leurs attraits.

Pergolèse a exprimé dans une musique imitatrice ces beaux vers de l'*Artaxerce* de *Métastasio* :

Va solcando un mar crudele

Senza vele ,

Senza farte.

Freme l'onda , il ciel s'imbruna ,

Cresce il vento , e manca l'arte.

E il voler della fortuna

Son costretto a seguitar , &c.

Je priai une des plus célèbres virtuoses de me chanter ce fameux air de *Pergolèse*. Je m'attendais à frémir au *mar crudele* , au *freme l'onda* , au *cresce il vento* ; je me préparais à toute l'horreur d'une tempête : j'entendis une voix tendre qui frédonnait avec grâce l'haleine imperceptible des doux zéphyrs.

Dans l'*Encyclopédie* , à l'article *EXPRESSION* , qui est d'un assez mauvais auteur de quelques opéra & de quelques comédies , on lit ces étranges paroles : « En général la musique vocale de *Lulli* n'est autre , on » le répète , que le pur récitatif , & n'a par elle-même au- » cune expression du sentiment que les paroles de *Qui-* » *nault* ont peint ; ce fait est si certain , que , sur le même » chant qu'on a si long-tems cru plein de la plus forte » expression , on n'a qu'à mettre des paroles qui forment » un sens tout-à-fait contraire , & ce chant pourra être » appliqué à ces nouvelles paroles aussi-bien pour le moins » qu'aux anciennes. Sans parler ici du premier chœur du » prologue d'*Amadis* , où *Lulli* a exprimé *éveillons - nous* » comme il aurait fallu exprimer *endormons-nous* , on va » prendre pour exemple & pour preuve un de ses mor- » ceaux de la plus grande réputation.

» Qu'on lise d'abord les vers admirables que *Quinault*
 » met dans la bouche de la cruelle , de la barbare *Méduse* :

Je porte l'épouvante & la mort en tous lieux ,
 Tout se change en rocher à mon aspect horrible ;
 Les traits que Jupiter lance du haut des cieux ,
 N'ont rien de si terrible
 Qu'un regard de mes yeux.

» Il n'est personne qui ne sente qu'un chant qui serait
 » l'expression véritable de ces paroles , ne saurait servir
 » pour d'autres qui présenteraient un sens absolument con-
 » traire ; or le chant que *Lulli* met dans la bouche de
 » l'horrible *Méduse* , dans ce morceau & dans tout cet acte ,
 » est si agréable , par conséquent si-peu convenable au su-
 » jet , si-fort en contre-sens , qu'il irait très-bien pour
 » exprimer le portrait que l'Amour triomphant ferait de
 » lui-même. On ne représente ici , pour abréger , que la
 » parodie de ces cinq vers , avec leur chant. On peut
 » être sûr que la parodie très-baisée à faire du reste de
 » la scène , offrirait par-tout une démonstration aussi frap-
 » pante. »



Je por - te l'épée vante & la mort en tous lieux , Tout se change en ro -
Je por - te l'ac - tresse & la vie en tous lieux , Tout s'anime & s'en -



cher à mon aspect hor - rible , Les traits que Jupi - ter lance du haut des
flamme à mon aspect ai - mable , Les feux que le so - leil lance du haut des



cieux , N'ont rien de si mer - rible Qu'un regard de mes yeux.
cieux , N'ont rien de comparable Aux regards de mes yeux.

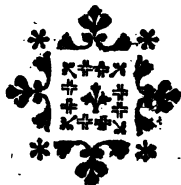
Pour moi, je suis sûr du contraire de ce qu'on avance; j'ai consulté des oreilles très-exercées, & je ne vois point-du-tout qu'on puisse mettre *l'âlegresse & la vie* au lieu de *je porte l'épouvante & la mort*, à moins qu'on ne ralentisse la mesure, qu'on n'affaiblisse & qu'on ne corrompe cette musique par une expression douceuse, & qu'une mauvaise actrice ne gâte le chant des musiciens.

J'en dis autant des mots *éveillons-nous*, auxquels on ne saurait substituer *endormons-nous*, que par un dessein formé de tourner tout en ridicule; je ne puis adopter la sensation d'un autre contre ma propre sensation.

J'ajoute qu'on avait le sens-commun du tems de *Louis XIV* comme aujourd'hui; qu'il aurait été impossible que toute la nation n'eût pas senti que *Lulli* avait exprimé *l'épouvante & la mort* comme *l'âlegresse & la vie*, & le réveil comme l'affoupissement.

On n'a qu'à voir comment *Lulli* a rendu *dormons, dormons tous*, on sera bientôt convaincu de l'injustice qu'on lui fait. C'est bien ici qu'on peut dire :

Il meglio à l'inimico del bene.



ART POÉTIQUE.

LE savant presque universel, l'homme même de génie, qui joint la philosophie à l'imagination, dit, dans son excellent article *ENCYCLOPÉDIE*, ces paroles remarquables.... Si on en excepte ce Perrault, & quelques autres, dont le versificateur Boileau n'était pas en état d'apprécier le mérite, &c. (feuillet 636.)

Ce philosophe rend avec raison justice à *Claude Perrault*, savant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre & d'autres grands monumens ; mais il faut aussi rendre justice à *Boileau*. S'il n'avait été qu'un versificateur, il serait à peine connu ; il ne ferait pas de ce petit nombre de grands-hommes qui feront passer le siècle de *Louis XIV.* à la postérité. Ses dernières Satyres ; ses belles Epîtres, & surtout son Art poétique, sont des chef-d'œuvres de raison autant que de poésie, *sapere est principium & fons*. L'art du versificateur est, à la vérité, d'une difficulté prodigieuse, sur-tout en notre langue où les vers alexandrins marchent deux à deux ; où il est rare d'éviter la monotonie, où il faut absolument rimer, où les rimes agréables & nobles sont en trop petit nombre, où un mot hors de sa place, une syllabe dure gâte une pensée heureuse. C'est danser sur la corde avec des entraves ; mais le plus grand succès dans cette partie de l'art n'est rien s'il est seul.

L'Art poétique de *Boileau* est admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies

& utiles, parce qu'il donne toujours le précepte & l'exemple, parce qu'il est varié; parce que l'auteur, en ne manquant jamais à la pureté de la langue,

. Sait d'une voix légère ,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût, c'est qu'on fait ses vers par cœur; & ce qui doit plaire aux philosophes, c'est qu'il a presque toujours raison.

Puisque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes sur les anciens, on oserait présumer ici que l'Art poétique de *Boileau* est supérieur à celui d'*Horace*. La méthode est certainement une beauté dans un poème didactique; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en faisons pas un reproche, puisque son poème est une épître familière aux *Pisons*, & non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques*; mais c'est un mérite de plus dans *Boileau*, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'Art poétique latin ne paraît pas à beaucoup près si travaillé que le français. *Horace* y parle presque toujours sur le ton libre & familier de ses autres épîtres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux & pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois dépourvus d'harmonie; ce n'est pas l'élégance & la correction de *Virgile*. L'ouvrage est très-bon celui de *Boileau* paraît encore meilleur; & si vous en exceptez les Tragedies de *Racine* qui ont le mé-

rite supérieur de traiter les passions , & de surmonter toutes les difficultés du théâtre , l'Art poétique de *Despréaux* est sans contredit le poème qui fait le plus d'honneur à la langue française.

Il serait triste que les philosophes fussent les ennemis de la poésie. Il faut que la littérature soit comme la maison de *Mécène*... *est locus unicuique suus.*

L'auteur des *Lettres persanes* si aisées à faire , & parmi lesquelles il y en a de très-jolies , d'autres très-hardies , d'autres médiocres , d'autres frivoles ; cet auteur , dis-je , très-recommandable d'ailleurs , n'ayant jamais pu faire de vers , quoiqu'il eût de l'imagination & souvent du style , s'en dédommage en disant que l'on verse la mépris sur la poésie à pleines mains , & que la poésie lyrique est une harmonieuse extravagance , &c. Et c'est ainsi qu'on cherche souvent à rabaisser les talens auxquels on ne saurait atteindre : « Nous ne pouvons y parvenir , (dit *Montagne*) vengeons-nous-en par en médire. » Mais *Montagne* , le devancier , & le maître de *Montesquieu* en imagination & en philosophie , pensait sur la poésie bien différemment.

Si *Montesquieu* avait eu autant de justice que d'esprit , il aurait senti malgré lui que plusieurs de nos belles odes & de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaisanteries de *Riga* à *Usbeck* , imitées du Siamois de *Dufréni* , & que les détails de ce qui se passe dans le sérail d'*Usbeck* à *Ispahan*.

Nous parlerons plus amplement de ces injustices trop fréquentes , à l'article *CRITIQUE*.

ARTS, BEAUX-ARTS.

(Article dédié au ROI de Prusse.)

SIRE,

LA petite société d'amateurs dont une partie travaille à ces rapsodies au mont Crapak, ne parlera point à votre Majesté de l'art de la guerre. C'est un art héroïque, ou, si l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous vous dirions, sans être contredits, que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts, l'éloquence dans laquelle vous vous êtes signalé en étant l'historien de votre patrie, & le seul historien brandebourgeois qu'on ait jamais lu ; la poésie, qui a fait vos amusemens & votre gloire quand vous avez bien voulu composer des vers français ; la musique, où vous avez réussi au point que nous doutons fort que *Ptolomée Aulètes* eût jamais osé jouer de la flûte après vous, ni *Achille* de la lyre.

Ensuite viennent les arts où l'esprit & la main sont presque également nécessaires, comme la sculpture, la peinture, tous les ouvrages dépendans du dessin, & sur-tout l'horlogerie que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapak.

Vous connaissez, Sire, les quatre siècles des arts ; presque tout naquit en France, & se perfectionna sous *Louis XIV* ; ensuite plusieurs de ces mê-

mes arts exilés de France allèrent embellir & enrichir le reste de l'Europe au tems fatal de la destruction du célèbre Edit de *Henri IV*, énoncé irrévocable, & si facilement révoqué. Ainsi le plus grand mal que *Louis XIV* pût se faire à lui-même, fit le bien des autres Princes contre son intention; & ce que vous en avez dit dans votre Histoire du Brandebourg, en est une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le bannissement de six à sept cents mille citoyens utiles, par son irruption dans la Hollande dont il fut bientôt obligé de sortir, par sa grandeur qui l'attachait au rivage, (a) tandis que ses troupes passaient le Rhin à la nage; si on n'avait pour monumens de sa gloire que les prologues de ses opéra suivis de la bataille d'Hochstet; sa personne & son règne figureraient mal dans la postérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par son goût & par sa munificence, ses bienfaits répandus avec profusion sur tant de gens-de-lettres étrangers; le commerce naissant à sa voix dans son royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables construits, les deux Mers unies par des travaux immenses, &c. forcent encore l'Europe à regarder avec respect *Louis XIV* & son siècle.

Ce sont sur-tout ces grands-hommes uniques en tout genre, que la nature produisit alors à-la-fois, qui rendirent ces tems éternellement mémorables.

(a) Boileau, *Passage du Rhin.*

Le siècle fut plus grand que *Louis XIV*, mais la gloire en rejaillit sur lui.

L'émulation des arts a changé la face de la terre, du pied des Pyrénées aux glaces de l'Archangel. Il n'est presque point de Prince en Allemagne qui n'ait fait des établissemens utiles & glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire ? rien. Ils ont dévasté trois empires & vingt royaumes : mais une seule ville de l'ancienne Grèce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans ensemble.

Voyez ce qui s'est fait depuis peu d'années dans Pétersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du siècle où nous sommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils sont anéantis dans la patrie d'*Orphée*, de *Linus* & d'*Homère*.

La statue que l'Impératrice de Russie élève à *Pierre le grand*, parle du bord de la Nèva à toutes les nations ; elle dit : J'attends celle de *Catherine*... mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre, &c.

Que la nouveauté des Arts ne prouve point la nouveauté du Globe.

Tous les philosophes crurent la matière éternelle ; mais les arts paraissent nouveaux. Il n'y a pas jusqu'à l'art de faire du pain qui ne soit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie ; & ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins-à-vent, ni les moulins-à-eau. Cette vérité semble d'abord contredire l'antiquité du globe, tel qu'il est, ou suppose de terribles révolutions

dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guère anéantir des arts devenus nécessaires. Je suppose qu'une armée de Nègres vienne chez nous comme des fauterelles des montagnes de Cobonas, par le Monomotapa, par le Monoëmugi, les Nofseguais, les Maracates; qu'ils aient traversé l'Abyssinie, la Nubie, l'Égypte, la Syrie, l'Asie-mineure, toute notre Europe; qu'ils aient tout renversé, tout saccagé: il restera toujours quelques boulangers, quelques tailleurs, quelques cordonniers, quelques charpentiers; les arts nécessaires subsisteront; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'est ce qu'on vit à la chute de l'empire romain; l'art de l'écriture même devint très-rare; presque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que long-tems après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au-fond contre l'antiquité du globe. Car supposons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entièrement jusqu'à l'art d'écrire & de faire le pain; supposons encore plus, que nous n'avons que depuis dix ans du pain, des plumes, de l'encre & du papier; le pays qui a pu subsister dix ans sans manger de pain & sans écrire ses pensées, aurait pu passer un siècle, & cent mille siècles sans ces secours.

Il est très-clair que l'homme & les autres animaux peuvent très-bien subsister sans boulangers, sans romanciers & sans théologiens: témoin toute l'Amérique, témoins les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous ne prouve

donc point la nouveauté du globe, comme le prétendait *Epicure* l'un de nos prédécesseurs en rêveries, qui supposait que par-hazard les atômes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. *Pomponace* disait : *Se il mondo non è eterno, per tutti santi è molto vecchio.*

Des petits inconvéniens attachés aux Arts.

CEUX qui manient le plomb & le mercure sont sujets à des coliques dangereuses, & à des tremblemens-de-nerfs très-fâcheux. Ceux qui se servent de plumes & d'encre, sont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement secouer : cette vermine est celle de quelques Ex-jésuites qui font des libelles. Vous ne connaissez pas, Sire, cette race d'animaux ; elle est chassée de vos Etats, aussi-bien que de ceux de l'Impératrice de Russie, du Roi de Suède, & du Roi de Danemark, mes autres protecteurs. L'ex-jésuite *Polian* & l'ex-jésuite *Nonotte*, qui cultivent comme moi les beaux-arts, ne cessent de me persécuter jusqu'au mont Crapak ; ils m'accablent sous le poids de leur crédit, & sous celui de leur génie, qui est encore plus pesant. Si votre Majesté ne daigne pas me secourir contre ces grands-hommes, je suis anéanti.

A S M O D É E.

AUCUN homme versé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les Anges que par les Perses & les Chaldéens, pendant la captivité. C'est-là qu'ils

apprirent, selon dom *Calmet*, qu'il y a sept Anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils y apprirent aussi les noms des diables. Celui que nous nommons *Asmodée* s'appelait *Hashmodai*, ou *Chammadaï*. « On fait, dit *Calmet*, (a) qu'il y a des diables de plusieurs sortes; les uns sont princes & maîtres démons, les autres subalternes & sujets. »

Comment cet *Hashmodai* était-il assez puissant pour tordre le cou à sept jeunes-gens qui épousèrent successivement la belle *Sara*, native de Ragès, à quinze lieues d'Ecbarane? Il fallait que les Mèdes fussent sept fois plus manichéens que les Perses. Le bon principe donne un mari à cette fille, & voilà le mauvais principe, cet *Hashmodai* roi des démons, qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bienfaisant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le juif, captive dans le pays d'Ecbarane. Comment un démon mède avait-il tant de pouvoir sur des corps juifs? c'est ce qui a fait penser qu'*Asmodée*, *Chammadaï*, était juif aussi; que c'était l'ancien serpent qui avait séduit *Eve*; qu'il aimait passionnément les femmes; que tantôt il les trompait, & tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour & de jalousie.

En effet le livre de *Tobie* nous fait entendre, dans la version grecque, qu'*Asmodée* était amoureux de *Sara*: *oti daimonion philei auten*. C'est l'opinion de toute la savante antiquité, que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, & les fées pour nos garçons. L'Écriture mê-

(a) Dpm *Calmet*, dissertation sur *Tobie*, page 205.

me se proportionnant à notre faiblesse, & daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure, *que les enfans de DIEU (b) voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.*

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raison plus digne de son ministère, & plus capable d'éclairer celui dont il est le guide. Il lui dit que les sept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Asmodée* que parce qu'ils l'avaient épousée uniquement pour leur plaisir, comme des chevaux & des mulets. Il faut, dit-il, (c) *garder la continence avec elle pendant trois jours, & prier DIEU sous deux ensemble.*

Il semble qu'avec une telle instruction on n'ait plus besoin d'aucun autre secours pour chasser *Asmodée*; mais *Raphaël* ajoute qu'il y faut le cœur d'un poisson grillé sur des charbons ardens. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce secret infailible, pour chasser le Diable du corps des filles? Pourquoi les Apôtres, envoyés exprès pour chasser les Démon, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poisson sur le gril? Pourquoi ne se servit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Brossier*, des religieuses de Loudun, des maitresses d'*Urbain Grandier*, de la *Cadière* & du frère *Girard*, & de mille autres possédées dans le tems qu'il y avait des possédés?

Les Grecs & les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire-aimer, en avaient aussi pour guérir l'amour; ils employaient des herbes, des racines. *L'agnus castus* a été fort renommé; les

(b) Genèse, chap. VI.

(c) Chap. VI, v. 16, 17 & 18.

modernes en ont fait prendre à de jeunes religieux, sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a longtemps qu'*Apollon* se plaignait à *Daphné* que, tout médecin qu'il était, il n'avait point encore éprouvé de simple qui guérît de l'amour.

Hei mihi! quòd nullis amor est medicabilis herbis. (d)

D'un incurable amour remèdes impuissans.

On se servait de fumée de soufre ; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure vitius amor. (e)

Le soufre , croyez-moi , ne chasse point l'amour.

La fumée du cœur ou du foie d'un poisson fut plus efficace contre *Asmodée*. Le révérend père dom *Calmet* en est fort en peine , & ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir sur un pur esprit. Mais il pouvait se rassurer, en se souvenant que tous les anciens donnaient des corps aux Anges & aux Démon. C'étaient des corps très-déliés, des corps aussi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poisson rôti. Ces corps ressembloient à une fumée ; & la fumée d'un poisson grillé agissait sur eux par sympathie.

Non seulement *Asmodée* s'enfuit , mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute-Egypte , où il est encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu , & lui a parlé. On coupe ce serpent par morceaux , & sur-le-champ tous les tronçons se rejoignent ; il n'y paraît pas.

(d) *Op. Met.* liv. I.

(e) *De rem. amor.* liv. I.

Dom Calmet cite le témoignage de *Paul Lucas* ; il faut bien que je le cite aussi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires dans la première compilation que l'abbé *Guyon* imprimera.

ASPHALTE.

Lac Asphaltide , Sodomé.

MOT chaldéen qui signifie une espèce de bitume ; Il y en a beaucoup dans les pays qu'arrose l'Euphrate, nos climats en produisent, mais de fort mauvais. Il y en a en Suisse ; on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève ; cette couverture ne dura pas un an : la mine a été abandonnée ; mais on peut garnir de ce bitume le fond des bassins d'eau, en le mêlant avec de la poix-résine : peut-être un jour en fera-t-on un usage plus utile.

Le véritable asphalte est celui qu'on tirait des environs de Babylone, & avec lequel on prétend que le feu grégeois fut composé.

Plusieurs lacs sont remplis d'asphalte ou d'un bitume qui lui ressemble, de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le désert d'Egypte, qui s'étend depuis le lac Moëris jusqu'à l'entrée du Delta ; & il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Asphaltide, connu par le nom de *Sodomé* ; fut long-tems renommé pour son bitume ; mais au-

jourd'hui les Turcs n'en font plus d'usage, soit que la miné qui est sous les eaux ait diminué, soit que la qualité s'en soit altérée, ou bien qu'il soit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuses, & même de grosses masses qui surnagent; on les ramasse, on les mêle, & on les vend pour du baume de la Mecque. Il est peut-être aussi bon: car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures sont aussi efficaces les uns que les autres; c'est-à-dire, ne sont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume pour fournir du sang de la lymphe, & pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les baumes de la Mecque; de Judée & du Pérou, ne servent qu'à empêcher l'action de l'air, à couvrir la blessure, & non pas à la guérir; de l'huile ne produit pas de la peau.

s. Flavien Josephe, qui était du pays, dit (a) que de son tems le lac de Sodome n'avait aucun poisson, & que l'eau en était si légère que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante*, au lieu de *si légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut, après tout, qu'une eau dormante, imprégnée de sels & de matières compactes, étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume, comme celui d'une bête ou d'un homme, les ait forcés de surnager. L'erreur de *Josephe* consiste à donner une cause très-fausse d'un phénomène qui peut être très-vrai. (1)

(a) Liv. IV. chap. XXVII.

(1) Depuis l'impression de cet article, on a apporté à Paris de l'eau du lac Asphaltide. Cette eau ne diffère de celle de la

Quant à la disette de poissons, elle est croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir : cependant il est vraisemblable que tout n'est pas asphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, & qui, en recevant à sa source les eaux du Jourdain, doit recevoir aussi les poissons de cette rivière ; mais peut-être aussi le Jourdain n'en fournit pas, & peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac supérieur de Tibériade.

Josèphe ajoute, que les arbres qui croissent sur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence, mais qui s'en vont en poussière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'est pas si probable ; & pourrait faire-croire que *Josèphe* n'a pas été sur le lieu-même, ou qu'il a exagéré suivant sa coutume & celle de ses compatriotes. Rien ne semble devoir produire de plus beaux & de meilleurs fruits qu'un terrain sulfureux & salé, tel que celui de Naples, de Carane & de Sodome.

La sainte Ecriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occasion rend témoignage à l'ancien Testament, quoiqu'il n'ait pas besoin d'elle, & qu'ils ne soient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens-de-terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus considérables que Sodome & Gomorrhe.

Mais la rivière du Jourdain ayant nécessairement Mer, qu'en ce qu'elle est plus pesante, & qu'elle contient les mêmes sels en beaucoup plus grande quantité que l'eau d'aucune Mer connue. Des corps qui tomberaient au fond de l'eau douce, ou même au fond de la Mer, pourraient y nager ; & c'en était assez pour faire-crier au miracle un peuple aussi superstitieux qu'ignorant.

son embouchure dans ce lac sans issue , cette mer Morte , semblable à la mer Caspienne , doit avoir existé tant qu'il y a eu un Jourdain ; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où est ce lac de Sodome. Aussi l'Ecriture ne dit point-du-tout que ce terrain fut changé en un lac ; elle dit tout le contraire : *DIEU fit-pleuvoir du soufre & du feu venant du ciel ; & Abraham se levant le matin regarda Sodome & Gomorrhe, & toute la terre d'alentour ; & il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaise. (b)*

Il faut donc que les cinq villes , Sodome , Gomorrhe , Zéboïn , Adama & Segor , fussent situées sur le bord de la mer Morte. On demandera comment , dans un désert aussi inhabitable qu'il est aujourd'hui , & où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs arabes , il pouvait y avoir cinq villes assez opulentes pour être plongées dans les délices , & même dans des plaisirs infâmes qui sont le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse ? on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient-elles subsister à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant leur ruine ? L'Ecriture elle-même nous apprend que tout le terrain était asphalté avant l'embrasement de Sodome. *Il y avait , dit-elle , (c) beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois ; & les rois de Sodome & de Gomorrhe prirent la fuite ; & tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encore une autre objection. *Isaïe & Jérémie*

(b) Genèse , chap. XIX.

(c) Genèse , chap. XIV , v. 10.

disent (d) que Sodome & Gomorrhe ne seront jamais rebâties : mais *Etienne* le géographe parle de Sodome & de Gomorrhe sur le rivage de la mer Morte. On trouve dans l'*Histoire des conciles* des évêques de Sodome & de Segor.

On peut répondre à cette critique , que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables ; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

Mais quelle eau , dira-t-on , put abreuver ces nouveaux habitans ? tous les puits sont saumâtres ; on trouve l'asphalte & un sel corrosif dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques Arabes y habitent encore , & qu'ils peuvent être habitués à boire de très-mauvaise eau ; que Sodome & Gomorrhe dans le bas empire étaient de méchans hameaux , & qu'il y eut dans ce tems-là beaucoup d'évêques , dont tout le diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encore que les colons de ces villages préparaient l'asphalte , & en faisaient un commerce utile.

Ce désert aride & brûlant , qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem , produit du baume & des aromates , par la même raison qu'il fournit du naphte , du sel corrosif & du soufre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très-plausible , selon quelques physiciens , la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il est dit que cette femme ayant regardé derrière elle , fut changée en statue de sel ; ce n'est donc pas

(d) *Isaïe* , chap. XIII. *Jérémie* , chap. II.

une pétrification naturelle opérée par l'asphalte & le sel ; c'est un miracle évident. *Flavien Joseph* dit (e) qu'il a vu cette statue. *St Justin* & *St Irénée* en parlent comme d'un prodige qui subsistait encore de leurs tems.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très-naturel que quelques Juifs se fussent amusés à tailler un monceau d'asphalte en une figure grossière ; & on aura dit : c'est la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très-bien faites qui pourront long-tems subsister. Mais il faut avouer que *St Irénée* va un peu loin quand il dit : (f) La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome, non plus en chair corruptible, mais en statue de sel permanente, & montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis, jam non caro corruptibilis, sed statua salis semper manens, & per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

St Irénée ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste, en disant : La femme de *Loth* n'est plus de la chair corruptible, mais elle a ses règles.

Dans le poëme de *Sodome*, dont on dit *Tertulien* auteur, on s'exprime encore plus énergiquement,

*Dicitur & vivens alio sub corpore sexus
Mirificè solito dispungere sanguine menses.*

C'est ce qu'un poëte du tems de *Henri II* a traduit ainsi dans son style gaulois : -

La femme à *Loth*, quoique sel devenue,
Est femme encor ; car elle a sa menstue.

(e) *Antiq.* liv. I chap. II,

Liv. IV, chap. II.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée, c'est dans ces déserts que les anciens mythologistes prétendent que *Mirra*, petite-fille d'une statue, s'enfuit après avoir couché avec son père, comme les filles de *Loth* avec le leur, & qu'elle fut métamorphosée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologistes assurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureuse; & cette opinion est aussi soutenable que l'autre.

Quoi qu'il en soit, aucun de nos voyageurs ne s'est encore avisé d'examiner le terrain de Sodome, son asphalte, son sel, ses arbres & leurs fruits; de peser l'eau du lac, de l'analyser, de voir si les matières spécifiquement plus pesantes que l'eau ordinaire yURNAGENT; & de nous rendre un compte fidèle de l'histoire naturelle du pays. Nos pèlerins de Jérusalem n'ont garde d'aller faire ces recherches: ce désert est devenu infesté par des arabes vagabonds qui courent jusqu'à Damas, qui se retirent dans les cavernes des montagnes, & que l'autorité du bacha de Damas n'a pu encore réprimer. Ainsi les curieux sont fort-peu instruits de tout ce qui concerne le lac Asphaltide.

Il est bien triste pour les doctes, que parmi tous les Sodomites que nous avons, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui nous ait donné des notions de leur capitale.



ASSASSIN, ASSASINAT.

SECTION I^{re}.

NOM, corrompu du mot *Ehiffessin*. Rien n'est plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain que de mal-entendre , mal-répéter , mal-écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal-compris dans une langue absolument étrangère , & de tromper ensuite leurs compatriotes en se trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche , & de plume en plume : il faut des siècles pour la détruire.

Il y avait du tems des croisades un malheureux petit peuple de montagnards , habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands élisaient un chef qu'ils nommaient *Chik Elchassiffin*. On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek* , signifie *vieux* originairement , de même que parmi nous le titre de *seigneur* vient de *senior* , vieillard , & que le mot *graf* , *comte* , veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déferé aux vieillards chez presque tous les peuples. Ensuite le commandement étant devenu héréditaire , le titre de *chik* , de *graf* , de *seigneur* , de *comte* , a été donné à des enfans ; & les Allemands appellent un bāmbin de quatre ans , *monseigneur le comte* , c'est-à-dire *monseigneur le vieux*.

Les croisés nommèrent le vieux des montagnards arabes , *le vieil de la montagne* , & s'imaginèrent que c'était un très-grand prince , parce qu'il avait fait-tuer

& voler sur le grand-chemin un comte de *Montfer-rat*, & quelques autres seigneurs croisés. On nomma ces peuples *les assassins*, & leur chik *le roi du vaste pays des assassins*. Ce vaste pays contient cinq à six lieues de long sur deux à trois de large dans l'anti-Liban, pays horrible, semé de rochers, comme l'est presque toute la Palestine, mais entre-coupé de prairies assez agréables, & qui nourrissent de nombreux troupeaux, comme l'attestent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces assassins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits; puisqu'il y avait alors un sultan de Damas qui était très-puissant.

Nos romanciers de ce tems-là, aussi chimériques que les croisés, imaginèrent d'écrire que le grand prince des assassins, en 1236, craignant que le roi de France *Louis IX*, dont il n'avait jamais entendu parler, ne se mît à la tête d'une croisade, & ne vînt lui ravir ses États, envoya deux grands seigneurs de sa cour, des cavernes de l'anti-Liban à Paris, pour assassiner ce roi; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux & aimable, il envoya en pleine mer deux autres seigneurs pour contremander l'assassinat: je dis en pleine mer, car ces deux émissaires envoyés p^r tuer *Louis*, & les deux autres pour lui sauver la vie, ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croisés, ce qui redouble encore le merveilleux de l'entreprise. Il fallait que les deux premiers eussent trouvé un vaisseau de croisés tout-prêt pour les transporter amicalement

ment , & les deux autres encore un autre vaisseau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure les uns après les autres , quoique *Joinville* , contemporain qui alla sur les lieux , n'en dise mot.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Le jésuite *Maimbourg* , le jésuite *Daniel* , vingt autres jésuites , *Mézerai* , quoiqu'il ne soit pas jésuite , répètent cette absurdité. L'abbé *Véli* , dans son *Histoire de France* , la redit avec complaisance , le tout sans aucune discussion , sans aucun examen , & sur la foi d'un *Guillaume de Nangis* , qui écrivait environ soixante ans après cette belle aventure , dans un tems où l'on ne compilait l'histoire que sur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choses vraies & utiles , l'immensité de nos livres d'histoire se réduirait à bien peu de chose ; mais on saurait plus & mieux.

On a , pendant six cents ans , rebattu le conte du vieux de la montagne , qui enivrait de voluptés ses jeunes élus dans ses jardins délicieux , leur faisait accroire qu'ils étaient en paradis , & les envoyait ensuite assassiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant , le vieil de la montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau ;
Craint n'était-il pour l'immense campagne
Qu'il posséda , ni pour aucun monceau
D'or & d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimait des choses ,
Qui de maints faits courageux étaient causes.

Il choisissait entr'eux les plus hardis ,
 Et leur faisait donner du paradis .
 Un avant-gôût à leurs sens perceptible ,
 (Du paradis de son législateur .)
 Rien n'en a dit ce prophète menteur ,
 Qui ne devint très-croyable & sensible
 A ces gens-là. Comment s'y prenait-on ?
 On les faisait boire tous de façon
 Qu'ils s'enivraient , perdaient sens & raison .
 En cet état privés de conpaissance ,
 On les portait en d'agréables lieux ,
 Ombrages frais , jardins délicieux .
 Là se trouvaient tendrons en abondance ,
 Plus que maillés & beaux par excellence ;
 Chaque réduit en avait à couper .
 Si se venaient joliment attrouper
 Près de ces gens , qui , leur boisson cuvée ,
 S'émerveillaient de voir cette couvée ,
 Et se croyaient habitans devenus
 Des champs heureux qu'assigne à ses élus
 Le faux Mahom. Lors de faire accointance ,
 Turcs d'approcher , tendrons d'entrer en danse ,
 Au gazouillis des oiseaux de ces bois ,
 Au son des luths accompagnant les voix
 Des rossignols : il n'est plaisirs au monde
 Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
 Les gens trouvaient en son charmant pourpris
 Les meilleurs vins de la machine ronde ,
 Dont ne manquaient encor de s'enivrer ,
 Et de leurs sens perdre l'entier usage .
 On les faisait aussi-tôt reporter
 Au premier lieu. De tout ce tripotage
 Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
 Que quelques jours de semblables délices

Les attendaient , pourvu que hardiment ;
 Sans redouter la mort ni les supplices ,
 Ils fissent chose agréable à Mahom ,
 Servant leur prince en toute occasion.
 Par ce moyen leur prince pouvait dire
 Qu'il avait gens à sa dévotion ,
 Déterminés , & qu'il n'était empire
 Plus redouté que le sien ici-bas....

Tout cela est fort bon dans un conte de la *Fontaine* , aux vers faibles près ; & il y a cent anecdotes historiques qui n'auraient été bonnes que là.

S E C T I O N I I.

L'A S S A S S I N A T étant , après l'empoisonnement , le crime le plus lâche & le plus punissable , il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme dont la raison singulière n'a pas toujours été d'accord avec la raison des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile* , d'élever un jeune gentilhomme , auquel il se donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'Ecole militaire , comme d'apprendre les langues , la géométrie , la tactique , les fortifications , l'histoire de son pays ; il est bien éloigné de lui inspirer l'amour de son roi & de sa patrie : il se borne à en faire un garçon menuisier. Il veut que ce gentilhomme menuisier , quand il a reçu un démenti ou un soufflet , au lieu de les rendre & de se battre , *assassine prudemment son homme*. Il est vrai que *Molière* , en plaisantant dans l'*Amour peintre* , dit qu'*assassiner*

est plus sûr ; mais l'auteur du roman prétend que c'est le plus raisonnable & le plus honnête. Il le dit très-sérieusement ; & dans l'immensité de ses paradoxes , c'est une des trois ou quatre choses qu'il ait dites le premier. Le même esprit de sagesse & de décence qui lui fait-prononcer qu'un précepteur doit souvent accompagner son disciple dans un lieu de prostitution , (a) le fait-décider que ce disciple doit être un assassin. Ainsi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme , consiste à manier le rabot , & à mériter le grand-remède & la corde.

Nous doutons que les pères-de-famille s'empres-sent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans *Télémaque* : mais aussi il faut avouer que notre siècle s'est fort écarté en tout du grand siècle de *Louis XIV.*

Heureusement vous ne trouverez point dans le Dictionnaire Encyclopédique de ces horreurs insensées. On y voit souvent une philosophie qui semble hardie ; mais non pas cette bavarderie atroce & extravagante , que deux ou trois fous ont appelée *philosophie* , & que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

A S S E M B L É E.

TERME général qui convient également au profane , au sacré , à la politique , à la société , au

(a) *Emile* , tome III , page 261.

jeu , à des hommes unis par les lois , enfin à toutes les occasions où ils se trouve plusieurs personnes ensemble.

Cette expression prévient toutes les disputes de mots , & toutes les significations injurieuses par lesquelles les hommes font dans l'habitude de désigner les sociétés dont ils ne font pas.

L'assemblée légale des Athéniens s'appelait *Eglise*. (Voyez EGLISE.)

Ce mot ayant été consacré parmi nous à la convocation des Catholiques dans un même lieu , nous ne donnions pas d'abord le nom d'*Eglise* à l'assemblée des Protestans ; on disait *une troupe de Huguenots* ; mais la politesse bannissant tout terme odieux , on se servit du mot *assemblée* qui ne choque personne.

En Angleterre l'Eglise dominante donne le nom d'assemblée , *Meeting* , aux églises de tous les non-conformistes.

Le mot d'*assemblée* est celui qui convient le mieux , quand plusieurs personnes en assez grand nombre sont priées de venir perdre leur tems dans une maison dont on leur fait les honneurs , & dans laquelle on joue , on cause , on soupe , on danse , &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés , cela ne s'appelle point *assemblée* , c'est un rendez-vous d'amis ; & les amis ne sont jamais nombreux.

Les assemblées s'appellent en italien *conversazione ridotto*. Ce mot *ridotto* est proprement ce que nous entendions par *réduit* ; mais *réduit* étant devenu parmi nous un terme de mépris , les gazetiers ont traduit

ridotto par *redoute*. On lisait , parmi les nouvelles importantes de l'Europe , que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse *Borghèse*, & qu'il y avait eu *redoute*. On avertissait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi suivant chez son excellence la marquise de *Santa-fior*.

Mais on s'aperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes qui signifient en effet *redoutables* , & d'où l'on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici* ; on est revenu au mot *assemblée*, qui est le seul convenable,

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous* mais il est plus fait pour une petite compagnie , & sur-tout pour deux personnes.

A S T R O L O G I E.

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer sur de meilleurs fondemens que la magie. Car si personne n'a vu ni *Farfadets* , ni *Lémures* , ni *Dives* , ni *Peris* , ni *Démons* , ni *Cacodémons* , on a vu souvent des prédictions d'astrologues réussir. Que de deux astrologues consultés sur la vie d'un enfant & sur la saison , l'un dise que l'enfant vivra âge d'homme , l'autre non ; que l'un annonce la pluie , & l'autre le beau tems ; il est bien clair qu'il y en aura un prophète.

Le grand malheur des astrologues , c'est que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le soleil , qui à l'équinoxe était dans le

bélier du tems des Argonautes , se trouve aujourd'hui dans le taureau ; & les astrologues , au grand malheur de leur art , attribuent aujourd'hui à une maison du soleil ce qui appartient visiblement à une autre. Cependant ce n'est pas encore une raison démonstrative contre l'astrologie. Les maîtres de l'art se trompent ; mais il n'est pas démontré que l'art ne peut exister.

Il n'y a pas d'absurdité à dire : « Un tel enfant est né dans le croissant de la lune , pendant une saison orageuse , au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été faible , & sa vie malheureuse & courte , ce qui est le partage ordinaire des mauvais tempéramens : au contraire , celui-ci est né quand la lune est dans son plein , le soleil dans sa force , le tems serein , au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été bonne , sa vie longue & heureuse. » Si ces observations avaient été répétées , si elles s'étaient trouvées justes , l'expérience eût pu , au bout de quelques milliers de siècles , former un art dont il eût été difficile de douter : on aurait pensé , avec quelque vraisemblance , que les hommes sont comme les arbres & les légumes , qu'il ne faut planter & semer que dans certaines saisons. Il n'eût servi de rien contre les astrologues de dire : Mon fils est né dans un tems heureux , & cependant il est mort au berceau. L'astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres , plantés dans la saison convenable , périssent ; je vous ai répondu des astres , mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'astro-

logie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les astres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'astrologie en disant : De deux enfans qui sont nés dans la même minute, l'un a été roi, l'autre n'a été que marguillier de sa paroisse ; car on aurait très-bien pu se défendre, en faisant voir que le paysan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu marguillier, comme le prince en devenant roi.

Et si on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint* fit pendre était né au même tems que *Sixte-Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape, les astrologues diraient qu'on s'est trompé de quelques secondes, & qu'il est impossible dans les règles, que la même étoile donne la tiare & la potence. Ce n'est donc que parce qu'un foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes se sont aperçus à la fin que l'art est illusoire ; mais, avant d'être détrompés, ils ont été long-tems crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui florissait aux quinzième & seizième siècles, & qui travailla long-tems à la réforme du Calendrier proposée au concile de Constance, prédit un déluge universel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, & rien n'est plus plausible ; car *Saturne*, *Jupiter* & *Mars*, se trouvèrent alors en conjonction dans le signe des poissons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent consternés. Tout le monde s'attendit au déluge, malgré l'arc-en-ciel. Plusieurs auteurs contemporains rap-

portent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empresſaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent , & qui n'étaient pas ſi crédules qu'eux. Chacun ſe munifſait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouse nommé *Auriol* fit-faire ſurtout une grande arche pour lui , ſa famille & ſes amis : on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de février arriva , & il ne tomba pas une goutte d'eau : jamais mois ne fut plus ſec , & jamais les aſtrologues ne furent plus embarrasſés. Cependant ils ne furent ni découragés , ni négligés parmi nous ; preſque tous les princes continuèrent de les conſulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince ; cependant le célèbre comte de *Boulainvilliers* , & un italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris , me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années , (*) de quoi je leur demande humblement pardon.

ASTRONOMIE,

Et encore quelques Réflexions ſur l'Aſtrologie.

M. *Duval*, qui a été , ſi je ne me trompe , bibliothécaire de l'empereur *François I* , a rendu compte

(*) Cet article fut imprimé pour la première fois dans l'édition de 1757.

de la manière dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premières idées d'astronomie. Il contemplait la lune qui , en s'abaissant vers le couchant , semblait toucher aux derniers arbres d'un bois ; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres : il y courut , & fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivans la curiosité le força de suivre le cours de cet astre , & il fut encore plus surpris de le voir se lever & se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine , sa disparition totale durant quelques nuits , augmentèrent son attention. Tout ce que pouvait faire un enfant était d'observer & d'admirer ; c'était beaucoup : il n'y en a pas un sur dix mille , qui ait cette curiosité & cette persévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière , sans autre livre que le Ciel , & sans autre maître que ses yeux. Il s'aperçut que les étoiles ne changeaient point entre elles de position. Mais le brillant de l'étoile de *Vénus* fixant ses regards , elle lui parut avoir un cours particulier à-peu près comme la lune ; il l'observa toutes les nuits , elle disparut long-tems à ses yeux , & il la revit enfin devenue l'étoile du matin au lieu de l'étoile du soir.

La route du soleil , qui de mois en mois se levait & se couchait dans des endroits du Ciel différens , ne lui échappa point ; il marqua les solsti-

ces avec deux piquets , sans savoir ce que c'était que les solstices. (1)

Il me semble que l'on pourrait profiter de cet exemple pour enseigner l'astronomie à un enfant de dix à douze ans , beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

C'est d'abord un spectacle très-attachant pour un esprit bien disposé par la nature , de voir que les différentes phases de la lune ne sont autre chose que celles d'une boule autour de laquelle on fait-tourner un flambeau qui tantôt en laisse voir un quart , tantôt une moitié , & qui la laisse invisible quand on met un corps opaque entre elle & le flambeau. C'est ainsi qu'en usa *Galilée* lorsqu'il expliqua les véritables principes de l'astronomie devant le Doge & les Sénateurs de Venise sur la tour de St Marc : il démontra tout aux yeux.

En effet , non-seulement un enfant , mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes , a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le Ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de tems les causes de la course apparente du soleil , & de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra sur-tout les constellations à l'aide de ces quatre vers latins , faits par un Astro-

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire-observer ici que cet enfant, qui devint un homme-de-lettres très-instruit & d'un esprit original & piquant, n'eut jamais que des connaissances très-médiocres en astronomie.

nomme il y a environ cinquante ans, & qui ne sont pas assez connus.

*Delta aries, Perseum taurus, geminique capellam ;
Nil cancer, plaustrum leo, virgo comam atque bootem,
Libra anguem, anguiferum fert scorpius : Antinoum arcus,
Delphinum caper, amphora equos, Cepheida pisces.*

Les systêmes de *Ptolomée* & de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle, puisqu'ils sont faux ; ils ne peuvent jamais servir qu'à expliquer quelques passages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité ; par exemple, dans le second livre des *Métamorphoses* d'*Ovide*, le soleil dit à *Phaëton* :

*Adds quòd assiduâ rapitur vertigine cælum,
Nitor in adversum, nec me, qui cætera vincit
Impetus, & rapido contrarius eyehor orbi.*

Un mouvement rapide emporte l'empyrée ;
Je résiste moi seul, moi seul je suis vainqueur,
Je marche contre lui dans ma course assurée.

Cette idée d'un premier mobile qui faisait-tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures d'un mouvement impossible, & du soleil qui, entraîné par ce premier mobile, s'avancait pourtant insensiblement d'Occident en Orient par un mouvement propre qui n'a aucune cause, ne ferait qu'embarrasser un jeune commençant.

Il suffit qu'il sache que, soit que la terre tourne sur elle-même & autour du soleil, soit que le soleil achève sa révolution en une année, les apparences sont à-peu-près les mêmes, & qu'en astronomie on est obligé de juger par ses yeux avant

que d'examiner les choses en physicien.

Il connaîtra bien vite la cause des éclipses de lune & de soleil, & pourquoi il n'y en a point tous les mois. Il lui semblera d'abord que le soleil se trouvant chaque mois en opposition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipse de lune & une de soleil. Mais dès qu'il saura que ces deux astres ne se meuvent point dans un même plan, & sont rarement sur la même ligne avec la terre, il ne fera plus surpris.

On lui fera aisément comprendre comment on a pu prédire les éclipses, en connaissant la ligne circulaire dans laquelle s'accomplissent le mouvement apparent du soleil & le mouvement réel de la lune. On lui dira que les observateurs ont su, par l'expérience & par le calcul, combien de fois ces deux astres se sont rencontrés précisément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années & quelques heures; après quoi ces astres paraissent recommencer le même cours: de sorte qu'en faisant les corrections nécessaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédisait au juste quel jour, quelle heure & quelle minute il y aurait une éclipse de lune ou de soleil. Ces premiers élémens entrent aisément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La précession des équinoxes même ne l'effrayera pas. On se contentera de lui dire, que le soleil a paru avancer continuellement dans sa course annuelle d'un degré en soixante & douze ans vers

l'Orient, & que c'est ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité :

Contrarius evchor orbi.

Ma carrière est contraire au mouvement des cieux.

Ainsi le bélièr, dans lequel le soleil entrait autrefois au commencement du printems, est aujourd'hui à la place où était le taureau; & tous les almanachs ont tort de continuer, par un respect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du soleil dans le bélièr au premier jour du printems.

Quand on commence à posséder quelques principes d'astronomie, on ne peut mieux faire que de lire les *Institutions* de M. le Monnier, & tous les articles de M. d'Alembert dans l'*Encyclopédie* concernant cette science. Si on les rassemblait, ils feraient le traité le plus complet & le plus clair que nous ayons eu.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le Ciel, & de l'entrée du soleil dans d'autres constellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de l'astrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait-valoir cette preuve avant notre siècle pour détruire cette extravagance universelle, qui a si long-tems infecté le genre-humain, & qui est encore fort en vogue dans la Perse.

Un homme né, selon l'almanach, quand le soleil était dans le signe du lion, devait être nécessairement courageux; mais malheureusement il était né en effet sous le signe de la vierge: ainsi il aurait

fallu que *Gauric* & *Michel Morin* eussent changé toutes les règles de leur art.

Une chose assez plaisante, c'est que toutes les lois de l'astrologie étaient contraires à celles de l'astronomie. Les misérables charlatans de l'antiquité & leurs sots disciples, qui ont été si bien reçus & si bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de *Mars* & de *Vénus* stationnaires & rétrogrades. Ceux qui avaient *Mars* stationnaire, devaient être toujours vainqueurs. *Vénus* stationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand *Vénus* était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogrades ni stationnaires : & il suffirait d'une légère connaissance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'est-il pu faire que, malgré la physique & la géométrie, cette ridicule chimère de l'astrologie ait dominé jusqu'à nos jours, au point que nous avons vu des hommes distingués par leurs connaissances, & sur-tout très-profonds dans l'histoire, entêtés toute leur vie d'une erreur si méprisable ? Mais cette erreur était ancienne, & cela suffit.

Les Egyptiens, les Chaldéens, les Juifs avaient prédit l'avenir ; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les serpens, on évoquait des ombres ; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres & enchanter des serpens. Il n'y a qu'à savoir bien précisément la formule dont on se servait. Si on ne fait plus de prédictions, ce n'est pas la faute de l'art, c'est la faute des artistes. *Michel Morin* est mort avec son

secret. C'est ainsi que les alchimistes parlent de la pierre philosophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui, disent-ils, c'est que nous ne sommes pas encore assez au fait ; mais il est certain qu'elle est dans la clavicule de *Salomon* ; & avec cette belle certitude, plus de deux cents familles se sont ruinées en Allemagne & en France.

Ne vous étonnez donc point si la terre entière a été la dupe de l'astrologie. Ce pauvre raisonnement, *il y a de faux prodiges, donc il y en a de vrais*, n'est ni d'un philosophe, ni d'un homme qui ait connu le monde.

Cela est faux & absurde, donc cela sera cru par la multitude ; voilà une maxime plus vraie.

Étonnez-vous encore moins que tant d'hommes, d'ailleurs très-élevés au-dessus du vulgaire, tant de princes, tant de papes, qu'on n'aurait pas trompés sur le moindre de leurs intérêts, aient été si ridiculement séduits par cette impertinence de l'astrologie. Ils étaient très-orgueilleux & très-ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux ; le reste de l'univers était de la canaille dont les étoiles ne se mêlaient pas. Ils ressembaient à ce prince qui tremblait d'une comète, & qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : *Vous en parlez fort à votre aise, vous n'êtes pas princes !*

Le fameux duc *Valstein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il se disait prince, & par conséquent pensait que le zodiaque avait été formé tout-express pour lui. Il n'assiégeait une ville, ne livrait une bataille, qu'après avoir tenu son conseil avec le ciel. Mais

comme ce grand-homme était fort ignorant, il avait établi pour chef de ce conseil un frippon d'italien, nommé *Jean-Baptiste Sèni*, auquel il entretenait un carrosse à six chevaux, & donnait la valeur de vingt mille de nos livres de pension. *Jean-Baptiste Sèni* ne put jamais prévoir que *Valstein* serait assassiné par les ordres de son gracieux souverain *Ferdinand II*, & que lui *Sèni* s'en retournerait à pied en Italie.

Il est évident qu'on ne peut rien savoir de l'avenir que par conjectures. Ces conjectures peuvent être si fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon; vous pourriez parier dix-mille contre un qu'il sera mangé: mais vous n'en êtes pas absolument sûr, après les aventures d'*Hercule*, de *Jonas* & de *Roland le fou*, qui restèrent si long-tems dans le ventre d'un poisson.

On ne peut trop répéter qu'*Albert le grand* & le cardinal d'*Ailli* ont fait tous deux l'horoscope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les astres combien de diables il chasserait du corps des possédés, & par quel genre de mort il devait finir; mais malheureusement ces deux savans astrologues n'ont rien dit qu'après coup.

Nous verrons ailleurs, que dans une secte qui passe pour chrétienne, on ne croit pas qu'il soit possible à l'Intelligence suprême de voir l'avenir autrement que par une *suprême conjecture*; car l'avenir n'existant point, c'est, selon eux, une contradiction dans les termes de voir présent ce qui n'est pas.



A T H É E.

S E C T I O N P R E M I È R E.

IL y a eu beaucoup d'athées chez les Chrétiens ; il y en a aujourd'hui beaucoup moins. Ce qui paraîtra d'abord un paraxode , & qui à l'examen paraîtra une vérité , c'est que la théologie avait souvent jeté les esprits dans l'athéisme , & qu'enfin la philosophie les en a retirés. Il fallait en effet pardonner autrefois aux hommes de douter de la Divinité , quand les seuls qui la leur annonçaient disputaient sur sa nature. Les premiers Pères de l'Eglise faisaient presque tous DIEU corporel ; les autres ensuite , ne lui donnant point d'étendue , le logeaient cependant dans une partie du ciel. Il avait selon les uns créé le monde dans le tems , & selon les autres il avait créé le tems. Ceux-là lui donnaient un fils semblable à lui , ceux-ci n'accordaient point que le fils fût semblable au père. On disputait sur la manière dont une troisième personne dérivait des deux autres.

On agissait si le fils avait été composé de deux personnes sur la terre. Ainsi la question était , sans qu'on s'en aperçût , s'il y avait dans la Divinité cinq personnes , en comptant deux pour J E S U S-CHRIST sur la terre & trois dans le ciel ; ou quatre personnes , en ne comptant le CHRIST en terre que pour une ; ou trois personnes , en ne regardant le CHRIST que comme DIEU. On disputait sur sa mère , sur la descente dans l'enfer & dans les

limbes, sur la manière dont on mangeait le corps de l'homme-DIEU, & dont on buvait le sang de l'homme-DIEU; & sur sa grâce, & sur ses Saints, & sur tant d'autres matières. Quand on voyait les confidens de la Divinité si peu d'accord entre eux, & prononçant anathème les uns contre les autres de siècle en siècle, mais tous d'accord dans la soif immodérée des richesses & de la grandeur; lorsque d'un autre côté on arrêtait là vue sur ce nombre prodigieux de crimes & de malheurs dont la terre était infectée, & dont plusieurs étaient causés par les disputes mêmes de ces maîtres des ames; il faut l'avouer, il semblait permis à l'homme raisonnable de douter de l'existence d'un Être si étrangement annoncé, & à l'homme sensible d'imaginer qu'un DIEU qui aurait fait librement tant de malheureux, n'existait pas.

Supposons, par-exemple, un physicien du quinzième siècle qui lit dans la Somme de *St Thomas* ces paroles : *Virtus cæli, loco spermatis, sufficit cum elementis & putrefactione ad generationem animalium imperfectorum.* « La vertu du ciel, au lieu de sperme, suffit avec les élémens & la putréfaction pour la génération des animaux imparfaits. » Voici comme ce physicien aura raisonné : Si la pourriture suffit avec les élémens pour faire des animaux informes, apparemment qu'un peu plus de pourriture & un peu plus de chaleur fait aussi des animaux plus complets. La vertu du ciel n'est ici que la vertu de la nature. Je penserai donc, avec *Epicure* & *St Thomas*, que les hommes ont pu naître du limon de la terre & des rayons du

du soleil : c'est encore une origine assez noble pour des êtres si malheureux & si méchans. Pourquoi admettrai-je un Dieu créateur qu'on ne me présente que sous tant d'idées contradictoires & révoltantes ? Mais enfin la physique est née , & la philosophie avec elle. Alors on a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un seul insecte ni un seul épi de froment ; on a été forcé de reconnaître par-tout des germes , des rapports , des moyens , & une correspondance étonnante entre tous les êtres. On a suivi les traits de lumière qui partent du soleil pour aller éclairer les globes & l'anneau de *Saturne* à trois cents millions de lieues , & pour venir sur la terre former deux angles opposés au sommet dans l'œil d'un ciron , & peindre la nature sur sa rétine. Un philosophe a été donné au monde , qui a découvert par quelles simples & sublimes lois tous les globes célestes marchent dans l'abyme de l'espace. Ainsi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier , & tant de lois toujours constantes ont prouvé un législateur. La saine philosophie a donc détruit l'athéisme , à qui l'obscur théologie prêtait des armes.

Il n'est resté qu'une seule ressource au petit nombre d'esprits difficiles , qui , plus frappés des injustices prétendues (*) d'un Être suprême que de sa sagesse , se sont obstinés à nier ce premier moteur. Ils ont dit : La nature existe de toute éternité ; tout est en mouvement dans la nature ; donc tout y change continuellement. Or si tout change à-jamais ,

(*) Voyez l'article du *Bien & du Mal*.

il faut que toutes les combinaisons possibles arrivent; donc la combinaison présente de toutes les choses a pu être le seul effet de ce mouvement & de ce changement éternel. Prenez six dés , il y a à la vérité 46655 à parier contre un que vous n'amènerez pas une chance de six fois six ; mais aussi en 46655 le pari est égal. Ainsi, dans l'infinité des siècles , une des combinaisons infinies , telle que l'arrangement présent de l'univers , n'est pas impossible.

On a vu des esprits , d'ailleurs raisonnables , séduits par cet argument ; mais ils ne considèrent pas qu'il y a l'infini contre eux , & qu'il n'y a certainement pas l'infini contre l'existence de DIEU. Ils doivent encore considérer que si tout change , les moindres espèces des choses ne devraient pas être immuables , comme elles le sont depuis si long-temps. Ils n'ont du moins aucune raison pour laquelle de nouvelles espèces ne se formeraient pas tous les jours. Il est au contraire très-probable qu'une main puissante , supérieure à ces changemens continuels , arrête toutes les espèces dans les bornes qu'elle leur a prescrites. Ainsi le philosophe qui reconnaît un DIEU , a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude , & l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruisent l'athéisme dans la philosophie.

Il est évident que , dans la morale , il vaut beaucoup mieux reconnaître un DIEU que de n'en point admettre. C'est certainement l'intérêt de tous les hommes , qu'il y ait une Divinité qui punisse ce que

la justice humaine ne peut réprimer ; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de DIEU , que d'en adorer un barbare auquel on sacrifierait des hommes , comme on a fait chez tant de nations.

Cette vérité sera hors de doute par un exemple frappant. Les Juifs , sous *Moïse* , n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'ame & d'une autre vie. Leur législateur ne leur annonce de la part de DIEU que des récompenses & des peines purement temporelles ; il ne s'agit donc pour eux que de vivre. Or *Moïse* commande aux Lévites d'égorger vingt-trois mille de leurs frères , pour avoir eu un veau d'or ou doré. Dans une autre occasion on en massacre vingt-quatre mille , pour avoir eu commerce avec les filles du pays ; & douze mille sont frappés de mort , parce que quelques-uns d'entre eux ont voulu soutenir l'Arche qui était près de tomber. On peut , en respectant les décrets de la Providence , affirmer humainement qu'il eût mieux valu pour ces cinquante-neuf mille hommes qui ne croyaient pas une autre vie , être absolument athées & vivre , que d'être égorgés au nom du Dieu qu'ils reconnaissaient.

Il est très-certain qu'on n'enseigne point l'athéisme dans les écoles des lettrés à la Chine ; mais il y a beaucoup de ces lettrés athées , parce qu'ils ne sont que médiocrement philosophes. Or il est sûr qu'il vaudrait mieux vivre avec eux à Pékin , en jouissant de la douceur de leurs mœurs & de leurs lois , que d'être exposé dans Goa à gémir chargé de

fers dans les prisons de l'inquisition , pour en sortir couvert d'une robe ensoutrée , parsemée de diables , & pour expirer dans les flammes.

Ceux qui ont soutenu qu'une société d'athées pouvait subsister , ont donc eu raison : car ce sont les lois qui forment la société ; & ces athées étant d'ailleurs philosophes , peuvent mener une vie très-sage & très-heureuse à l'ombre de ces lois. Ils vivront certainement en société plus aisément que des fanatiques superstitieux. Peuplez une ville d'*Epicures* , de *Simonides* , de *Prothagoras* , de *Des-Barreaux* de *Spinoza* ; peuplez une autre ville de Jansénistes & de Molinistes : dans laquelle pensez-vous qu'il y aura plus de troubles & de querelles ? L'athéisme , à ne le considérer que par rapport à cette vie , serait très-dangereux chez un peuple farouche ; des notions fausses de la Divinité ne seraient pas moins pernicieuses. La plupart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées. Quiconque a vécu & a vu , fait que la connaissance d'un DIEU , sa présence , sa justice , n'ont pas la plus légère influence sur les guerres , sur les traités , sur les objets de l'ambition , de l'intérêt , des plaisirs , qui emportent tous leurs momens. Cependant on ne voit point qu'ils blessent grossièrement les règles établies dans la société. Il est beaucoup plus agréable de passer sa vie auprès d'eux , qu'avec des superstitieux & des fanatiques. J'attendrai , il est vrai , plus de justice de celui qui croira un DIEU , que de celui qui n'en croira pas ; mais je n'attendrai qu'aiguillon & persécution du superstitieux. L'athéisme

& le fanatisme sont deux monstres qui peuvent dévorer & déchirer la société; mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes; & le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes. (*)

S E C T I O N I I.

EN Angleterre, comme par-tout ailleurs, il y a eu & il y a encore beaucoup d'athées par principes: car il n'y a que de jeunes prédicateurs sans expérience & très-mal informés de ce qui se passe au monde, qui assurent qu'il ne peut y avoir d'athées; j'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très-bons physiciens; & j'avoue que j'ai été bien surpris que des hommes qui démêlent si bien les ressorts de la nature, s'obstinassent à méconnaître la main qui préside si visiblement au jeu de ces ressorts.

Il me paraît qu'un des principes qui les conduisent au matérialisme, c'est qu'ils croient le monde infini & plein, & la matière éternelle; il faut bien que ce soient ces principes qui les égarent, puisque presque tous les Newtoniens que j'ai vus admettant le vide & la matière finie, admettent conséquemment un Dieu.

En effet si la matière est infinie, comme tant de philosophes & *Descartes* même l'ont prétendu, elle a par elle-même un attribut de l'Être suprême; si le vide est impossible, la matière existe nécessaire-

(*) Voyez RELIGION.

ment ; si elle existe nécessairement , elle existe de toute éternité : donc dans ces principes on peut se passer d'un DIEU créateur , fabricant & conservateur de la matière.

Je fais bien que *Descartes* , & la plupart des écoles qui ont cru le plein & la matière indéfinie , ont cependant admis un DIEU ; mais c'est que les hommes ne raisonnent & ne se conduisent presque jamais selon leurs principes.

Si les hommes raisonnaient conséquemment , *Epicure* , & son apôtre *Lucrèce* , auraient dû être les plus religieux défenseurs de la Providence qu'ils combattaient : car en admettant le vide & la matière finie , vérité qu'ils ne faisaient qu'entrevoir , il s'ensuivait nécessairement que la matière n'était pas l'Être nécessaire , existant par lui-même , puisqu'elle n'était pas indéfinie ; ils avaient donc dans leur propre philosophie , malgré eux-mêmes , une démonstration qu'il y a un autre Être suprême , nécessaire , infini , & qui a fabriqué l'univers. La philosophie de *Newton* , qui admet & qui prouve la matière finie & le vide , prouve aussi démonstrativement un DIEU.

Aussi je regarde les vrais philosophes comme les apôtres de la Divinité ; il en faut pour chaque espèce d'homme ; un catéchiste de paroisse dit à des enfans qu'il y a un DIEU ; mais *Newton* le prouve à des sages.

A Londres , après les guerres de *Cromwel* sous *Charles II* , comme à Paris après les guerres des *Guises* sous *Henri IV* , on se piquait beaucoup d'athéisme ; les hommes ayant passé de l'excès de la cruauté

à celui des plaisirs , & ayant corrompu leur esprit successivement dans la guerre & dans la mollesse , ne raisonnaient que très-médiocrement ; plus on a depuis étudié la nature , plus on a connu son auteur.

J'ose croire une chose , c'est que de toutes les religions le théisme est la plus répandue dans l'univers : elle est la religion dominante à la Chine ; c'est la secte des sages chez les Mahométans ; & de dix philosophes chrétiens il y en a huit de cette opinion. Elle a pénétré jusque dans les écoles de théologie , dans les cloîtres , & dans le conclave ; c'est une espèce de secte , sans association , sans culte , sans cérémonies , sans dispute & sans zèle , répandue dans l'univers sans avoir été prêchée. Le théisme se rencontre au milieu de toutes les religions , comme le judaïsme : ce qu'il y a de singulier , c'est que l'un étant le comble de la superstition , abhorré des peuples & méprisé des sages , est toléré partout à prix d'argent ; & l'autre étant l'opposé de la superstition , inconnu au peuple , & embrassé par les seuls philosophes , n'a d'exercice public qu'à la Chine.

Il n'y a point de pays dans l'Europe où il y ait plus de théistes qu'en Angleterre. Plusieurs personnes demandent s'ils ont une religion , ou non ?

Il y a deux sortes de théistes : ceux qui pensent que DIEU a fait le monde sans donner à l'homme des règles du bien & du mal. Il est clair que ceux-là ne doivent avoir que le nom de philosophes.

Il y a ceux qui croient que DIEU a donné à l'homme une loi naturelle , & il est certain que

ceux-là ont une religion, quoiqu'ils n'aient pas de culte extérieur. Ce sont, à l'égard de la religion chrétienne, des ennemis pacifiques qu'elle porte dans son sein, & qui renoncent à elle sans songer à la détruire. Toutes les autres sectes veulent dominer; chacune est comme les corps politiques, qui veulent se nourrir de la substance des autres, & s'élever sur leur ruine : le théisme seul a toujours été tranquille. On n'a jamais vu de théistes qui aient cabalé dans aucun Etat.

Il y a eu à Londres une société de théistes qui s'assemblèrent pendant quelque tems auprès du temple Voer; ils avaient un petit livre de leurs lois : la religion, sur laquelle on a composé ailleurs tant de gros volumes, ne contenait pas deux pages de ce livre. Leur principal axiôme était ce principe : « La morale est la même chez tous les hommes, donc elle vient de DIEU; le culte est différent, donc il est l'ouvrage des hommes.

Le second axiôme était : « Que les hommes étant tous frères & reconnaissant le même Dieu, il est exécrable que des frères persécutent leurs frères, parce qu'ils témoignent leur amour au père-de-famille d'une manière différente. » En effet, disaient-ils, quel est l'honnête-homme qui ira tuer son frère aîné ou son frère cadet, parce que l'un aura salué leur père commun à la chinoise & l'autre à la hollandaise, sur-tout dès qu'il ne sera pas bien décidé dans la famille de quelle manière le père veut qu'on lui fasse la révérence ? Il paraît que celui qui en

userait ainsi , ferait plutôt un mauvais frère qu'un bon fils.

Je fais bien que ces maximes mènent tout droit au dogme abominable & exécrationnable de la tolérance ; aussi je ne fais que rapporter simplement les choses. Je me donne bien de garde d'être controversiste. Il faut convenir cependant que si les différentes sectes qui ont déchiré les Chrétiens, avaient eu cette modération, la chrétienté aurait été troublée par moins de désordres, fagagée par moins de révolutions, & inondée par moins de sang.

Plaignons les théistes de combattre notre sainte révélation. (*) Mais d'où vient que tant de Calvinistes, de Luthériens, d'Anabaptistes, de Nestoriens, d'Ariens, de partisans de Rome, d'ennemis de Rome, ont été si sanguinaires, si barbares & si malheureux, persécutans & persécutés ? c'est qu'ils étaient peuple. D'où vient que les théistes, même en se trompant, n'ont jamais fait de mal aux hommes ? c'est qu'ils sont philosophes. La religion chrétienne a coûté à l'humanité plus de dix-sept millions d'hommes, à ne compter qu'un million d'hommes par siècle, tant ceux qui ont péri par les mains des bourreaux de la justice, que ceux qui sont morts par la main des autres bourreaux soudoyés & rangés en bataille, le tout pour le salut du prochain & la plus grande gloire de DIEU.

J'ai vu des gens s'étonner qu'une religion aussi modérée que le théisme, & qui paraît si conforme

(*) Voyez l'Avertissement des Editeurs, tome I, Philosophie

à la raison, n'ait jamais été répandue parmi le peuple.

Chez le vulgaire, grand & petit, on trouve de pieuses herbières, de dévotes revendeuses, de molinistes duchesfes, de scrupuleuses couturières, qui se feraient-brûler pour l'anabaptisme, de saints cochers-de-fiacre qui sont tout-à-fait dans les intérêts de *Luther* ou d'*Arius*; mais enfin dans ce peuple on ne voit point de théistes. C'est que le théisme doit encore moins s'appeler une religion qu'un système de philosophie, & que le vulgaire des grands & le vulgaire des petits n'est point philosophe.

Locke était un théiste déclaré. J'ai été étonné de trouver dans le chapitre *des idées innées* de ce grand philosophe, que les hommes ont tous des idées différentes de la justice. Si cela était, la morale ne serait plus la même, la voix de DIEU ne se ferait plus entendre aux hommes; il n'y a plus de religion naturelle. Je veux croire avec lui qu'il y a des nations où l'on mange son père, & où l'on rend un service d'ami en couchant avec la femme de son voisin; mais si cela est vrai, cela n'empêche pas que cette loi, *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, ne soit une loi générale. Car si on mange son père, c'est quand il est vieux, qu'il ne peut plus se traîner, & qu'il serait mangé par les ennemis; or quel est le père, je vous prie, qui n'aimât mieux fournir un bon repas à son fils, qu'à l'ennemi de sa nation? De plus celui qui mange son père, espère qu'il sera mangé à son tour par ses enfans.

Si l'on rend service à son voisin en couchant avec

sa femme , c'est lorsque ce voisin ne peut avoir un fils , & en veut avoir un ; car autrement il en serait fort fâché. Dans l'un & dans l'autre de ces cas , & dans tous les autres , la loi naturelle , *Ne fais à autrui que ce que tu voudrais qu'on te fit* , subsiste. Toutes les autres règles , si diverses & si variées se rapportent à celle-là. Lors-donc que le sage métaphysicien *Locke* dit que les hommes n'ont point d'idées innées , qu'ils ont des idées différentes du juste & de l'injuste , il ne prétend pas assurément que DIEU n'ait pas donné à tous les hommes cet instinct d'amour-propre qui les conduit tous nécessairement. (*)

A T H É I S M E

SECTION I^{re}.

De la comparaison si souvent faite entre l'Athéisme & l'Idolâtrie.

IL me semble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait pu le sentiment du jésuite *Richeome* sur les athées & sur les idolâtres ; sentiment soutenu autrefois par *St Thomas* , *St Grégoire de Nazianze* , *St Cyprien* , & *Tertullien* ; sentiment qu'*Arnobé* étalait avec beaucoup de force quand il disait aux païens : *Ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos Dieux , & n'est-il pas beaucoup plus juste de ne croire aucun Dieu* ,

(*) Voyez les articles AMOUR-PROPRE , ATHÉISME & THÉISME ; & l'ouvrage intitulé , *Profession de foi des Théistes* , & les *Lettres de Memmius à Ciceron* , Philosophie , tome I.

que de leur imputer des actions infâmes ? sentiment établi long-tems auparavant par *Plutarque*, qui dit qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y a point de *Plutarque*, que si on disait : Il y a un *Plutarque* inconstant, colère & vindicatif ; sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouissant par le jésuite *Richeome*, & rendu encore plus spécieux par la manière dont *Bayle* le fait-valoir.

« Il y a deux portiers à la porte d'une maison ;
 » on leur demande : Peut-on parler à votre maître ?
 » Il n'y est pas, répond l'un. Il y est, répond l'autre ;
 » mais il est occupé à faire de la fausse monnaie,
 » de faux contrats, des poignards & des poisons,
 » pour perdre ceux qui n'ont fait qu'accomplir son
 » dessein. L'athée ressemble au premier de ces por-
 » tiers, le païen à l'autre. Il est donc visible que le
 » païen offense plus grièvement la Divinité que ne
 » fait l'athée. »

Avec la permission du père *Richeome* & même de *Bayle*, ce n'est point là du tout l'état de la question. Pour que le premier portier ressemble aux athées, il ne faut pas qu'il dise : Mon maître n'est point ici ; il faudrait qu'il dît : Je n'ai point de maître ; celui que vous prétendez mon maître, n'existe point. Mon camarade est un sot, qui vous dit que Monsieur est occupé à composer des poisons & à aiguiser des poignards pour assassiner ceux qui ont exécuté ses volontés. Un tel être n'existe point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raisonné, & *Bayle*, dans ses discours un peu diffus, s'est oublié jusqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal-à-propos.

Plutarque semble s'exprimer bien mieux, en préférant les gens qui assurent qu'il n'y a point de *Plutarque*, à ceux qui prétendent que *Plutarque* est un homme infociable. Que lui importe en effet qu'on dise qu'il n'est pas au monde ? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétrisse pas sa réputation. Il n'en est pas ainsi de l'Être suprême.

Plutarque n'entame pas encore le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit que de savoir qui offense le plus l'Être suprême, de celui qui le nie, ou de celui qui le défigure. Il est impossible de savoir autrement que par la révélation, si DIEU est offensé des vains discours que les hommes tiennent de lui.

Les philosophes, sans y penser, tombent presque toujours dans les idées du vulgaire, en supposant que DIEU est jaloux de sa gloire, qu'il est colère, qu'il aime la vengeance, & en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéressant pour l'univers entier, est de savoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un Dieu rémunérateur & vengeur, qui récompense les bonnes actions cachées, & qui punit les crimes secrets, que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuise à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux Dieux de l'antiquité. Ses adversaires lui répondent par les lieux-communs qui ne si-

signifient rien. Les partisans de *Bayle* & ses ennemis ont presque toujours combattu sans se rencontrer. Ils conviennent tous que *Jupiter* était un adultère, *Vénus* une impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'est pas, à ce qu'il me semble, ce qu'il fallait considérer. On devait distinguer les métamorphoses d'*Ovide*, de la religion des anciens Romains. Il est très-certain qu'il n'y a jamais eu de temple, ni chez eux, ni même chez les Grecs, dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le Dieu que les Romains appelaient *Deus optimus maximus*, très-bon, très-grand, n'était pas censé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *César*, ni *César* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercure* excita *Verrès* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que *Jupiter* très-bon & très-juste, & les Dieux secondaires, punissaient le parjure dans les enfers. Aussi les Romains furent-ils très-long-tems les plus religieux observateurs des sermens. La religion fut donc très-utile aux Romains. Il n'était point-du-tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinthe*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la Divinité. On a donc long-tems disputé sur une chimère; & c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

On demande ensuite si un peuple d'athées peut

subsister ? Il me semble qu'il faut distinguer entre le peuple proprement dit, & une société de philosophes au-dessus du peuple. Il est vrai que par tout pays la populace a besoin du plus grand frein ; & que si *Bayle* avait eu seulement cinq ou six cents paysans à gouverner, il n'aurait pas manqué de leur annoncer un DIEU rémunérateur & vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux Epicuriens, qui étaient des gens riches, amoureux du repos, cultivant toutes les vertus sociales & sur-tout l'amitié, fuyant l'embarras & le danger des affaires publiques, menant enfin une vie commode & innocente. Il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société & la politique.

Pour les peuples entièrement sauvages, on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées, ni parmi les théistes. Leur demander leur croyance, ce serait autant que leur demander s'ils sont pour *Aristote* ou pour *Démocrite* ; ils ne connaissent rien, ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister ; on peut dire : Ils vivent en société, & ils sont sans DIEU ; donc on peut vivre en société sans religion.

En ce cas je répondrai que les loups vivent ainsi, & que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares anthropophages tels que vous les supposez. Et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne crussent en DIEU ?

SECTION II.

Des Athées modernes. Raisons des adorateurs de DIEU.

Nous sommes des êtres intelligens ; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut , aveugle , insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine , nous disons qu'il y a un bon machiniste , & que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence , quelque part où elle soit. Cet argument est vieux , & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers , de poulies , qui agissent suivant les lois de la mécanique , de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler : & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation , on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres , celui de notre petite terre autour du soleil , tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces lois , l'éloquent , mais le chimérique *Platon* , qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère , & l'eau sur un triangle rectangle ; l'étrange *Pla*

ion, qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, *Platon* qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler DIEU l'éternel géomètre, pour sentir qu'il existe une Intelligence formatrice? *Spinoza* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

Raisons des Athées.

J'AI cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'Intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment: La combinaison de cet univers était possible, puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure, & la Terre; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres ne se trouveront pas où ils sont les uns par-rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent - vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, & notre globe

ne seront pas placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne , il n'y aura que sept cents vingt hazards contre un , pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles , selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cents vingt jets , le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires , toutes leurs combinaisons , tous leurs mouvemens ; tous les êtres qui végètent , qui vivent , qui sentent , qui pensent , qui agissent dans tous les globes , vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité , jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini* , il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde , tel qu'il est , par le seul mouvement : donc il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Il est même nécessaire que dans l'éternité cette combinaison arrive. Ainsi , disent-ils , non-seulement il est possible que le monde soit tel qu'il est par le seul mouvement ; mais il était impossible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaisons infinies.

Réponse.

TOUTE cette supposition me paraît prodigieusement chimérique , pour deux raisons : la première , c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens , & que vous ne sauriez prouver qu'il soit

possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde , c'est que , de votre propre aveu , il y a l'infini contre un à parier , qu'une cause intelligente formatrice annonce l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini , on est bien pauvre.

Encore une fois , *Spinoza* lui-même admet cette intelligence ; c'est la base de son système. Vous ne l'avez pas lu , & il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui , & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abyme où *Spinoza* n'a pas osé descendre ? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes , comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun ? Ou les astres sont de grands géomètres , ou l'éternel Géomètre a arrangé les astres.

Mais , où est l'éternel Géomètre ? Est-il en un lieu ou en tout lieu sans occuper l'espace ? je n'en fais rien. Est-ce de sa propre substance qu'il a arrangé toutes choses ? je n'en fais rien. Est-il immense sans quantité & sans qualité ? je n'en fais rien. Tout ce que je fais , c'est qu'il faut l'adorer & être juste.



Nouvelle Objection d'un Athée moderne.

« PEUT-ON dire que les parties des animaux
 » soient conformées selon leurs besoins ? Quels sont
 » ces besoins ? la conservation & la propagation.
 » Or faut-il s'étonner que des combinaisons infi-
 » nies que le hazard a produites, il n'ait pu sub-
 » sister que celles qui avaient des organes propres
 » à la nourriture & à la continuation de leur es-
 » pèce ? toutes les autres n'ont-elles pas dû néces-
 » sairement périr ? »

Réponse.

Cet discours, rebattu d'après *Lucrèce*, est assez ré-
 futé : par la sensation donnée aux animaux, & par
 l'intelligence donnée à l'homme. Comment des com-
 binaisons que le hazard a produites, produiraient-elles
 cette sensation & cette intelligence ? (ainsi qu'on
 vient de le dire au paragraphe précédent.) Oui
 sans-doute , les membres des animaux sont faits
 pour tous leurs besoins avec un art incompréhen-
 sible , & vous n'avez pas même la hardiesse de le
 nier. Vous n'en parlez plus. Vous sentez que vous
 n'avez rien à répondre à ce grand argument que
 la nature fait contre vous. La disposition d'une
 aile de mouche, les organes d'un limaçon, suffisent
 pour vous atterrer.

Objection de Maupertuis.

« LES physiciens modernes n'ont fait qu'étendre
 » ces prétendus argumens, ils les ont souvent pouf-
 » fés jusqu'à la minutie & à l'indécence. On a trouvé

» DIEU dans les plis de la peau du rhinocéros : on
 » pouvait, avec le même droit, nier son existence à
 » cause de l'écaille de la tortue. »

Réponse.

QUEL raisonnement ! La tortue & le rhinocéros,
 & toutes les différentes espèces, prouvent également
 dans leurs variétés infinies, la même cause, le même
 dessein, le même but, qui sont la conservation, la
 génération & la mort. L'unité se trouve dans cette
 infinie variété ; l'écaille & la peau rendent également
 témoignage. Quoi ! nier DIEU parce que l'écaille ne
 ressemble pas à du cuir ! Et des journalistes ont pro-
 digué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés
 à *Newton* & à *Locke*, tous deux adorateurs de la
 Divinité en connaissance de cause !

Autre Objection de Maupertuis.

« A quoi sert la beauté & la convenance dans la
 » construction du serpent ? Il peut, dit-on, avoir des
 » usages que nous ignorons. Taisons-nous donc au
 » moins ; n'admirons pas un animal que nous ne con-
 » naissons que par le mal qu'il fait. »

Réponse.

TAISEZ-VOUS donc aussi, puisque vous ne conce-
 vez pas son utilité plus que moi ; ou avouez que tout
 est admirablement proportionné dans les reptiles.
 Il y en a de venimeux, vous l'avez été vous-même.
 Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé
 les serpents, les quadrupèdes, les oiseaux, les pois-
 sons, & les bipèdes. Cet art est assez manifeste.

dont des juges infâmes firent-périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs , les cordonniers , & les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier , annonçant qu'il n'y avait point de DIEU , & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier, dont le mauvais gouvernement autorisait de si infâmes licences , méritait bien ce qui lui est arrivé , de devenir l'esclave des Romains , & de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Russes que la Grèce aurait autrefois appelés *barbares* , & qui la protègent aujourd'hui , n'auraient ni empoisonné *Socrate* , ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchissons tout l'espace des tems entre la république romaine & nous. Les Romains, bien plus sages que les Grecs , n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'empire romain. Dès que l'empereur *Frédéric II* a des querelles avec les Papes , on l'accuse d'être athée , & d'être l'auteur du livre des *trois imposteurs* , conjointement avec son chancelier de *Vineis*.

Notre grand - chancelier de l'*Hôpital* se déclare-t-il contre les persécutions? on l'accuse aussitôt d'athéisme. (a) *Homo doctus , sed verus atheus*. Un jésuite , autant au-dessous d'*Aristophane* qu'*Aristophane* est au-dessous d'*Homère* , un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes , le jésuite *Garasse* , en un mot , trouve par-tout des

(a) *Commentarium rerum Gallicarum* , l. 28.

Athéistes ; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéiste ; c'est lui qui a induit le public en erreur sur *Vanini*.

La fin malheureuse de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de *Socrate*, parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger sans mérite : mais enfin, *Vanini* n'était point athée comme on l'a prétendu ; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain, prédicateur & théologien de son métier ; disputeur à outrance sur les quiddités & sur les universaux, & *utrum chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*. Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendit à l'athéisme. Sa notion de DIEU est de la théologie la plus saine & la plus approuvée : « DIEU est son » principe & la fin, père de l'un & de l'autre, & » n'ayant besoin ni de l'un ni de l'autre ; éternel sans » être dans le tems, présent par-tout sans être en » aucun lieu. Il n'y a pour lui ni passé ni futur ; il » est par-tout & hors de tout ; gouvernant tout, & » ayant tout créé ; immuable, infini sans parties ; » son pouvoir est sa volonté, &c. » Cela n'est pas bien philosophique, mais cela est de la théologie la plus approuvée.

Vanini se piquait de renouveler ce beau sentiment de *Platon*, embrassé par *Averroës*, que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel ; idée, à la vérité, plus sublime que

vraie, mais qui est aussi éloignée de l'athéisme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve de savans ou de pédans contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de *Vanini*; sa chaleur & sa grossièreté dans la dispute lui valurent la haine de quelques théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé *Francon* ou *Franconi*, ce *Francon*, ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être athée enseignant l'athéisme.

Ce *Francon* ou *Franconi*, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini* sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de DIEU, répondit qu'il adorait avec l'Eglise un DIEU en trois personnes. Ayant pris à terre une paille: Il suffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un Être suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président *Grammont*, qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son Histoire de France, aujourd'hui si oubliée; & ce même *Grammont*, par un préjugé inconcevable prétend que *Vanini* disait tout cela par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire &

atroce du président *Grammont* ? Il est évident que , sur la réponse de *Vanini* , on devait l'absoudre de l'accusation d'athéisme. Mais qu'arriva-t-il ? ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant , qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuser d'être forcier. On soutint que ce crapaud était le dieu qu'il adorait ; on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres , ce qui est très-aisé & très-commun , en prenant les objections pour les réponses , en interprétant avec malignité quelque phrase louche , en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort , il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le *minime* & très-minime *Merfenne* a poussé la démence jusqu'à imprimer , que *Vanini* était parti de Naples avec douze de ses Apôtres , pour aller convertir toutes les nations à l'athéisme. Quelle pitié ! comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages ? comment aurait-il pu persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette doctrine révoltante au péril de leur vie ? Un Roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéisme ? Personne , avant le père *Merfenne* , n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée , on en a infecté les Journaux , les Dictionnaires historiques ; & le monde , qui aime l'extraordinaire , a cru cette fable sans examen.

Bayle lui-même, dans ses *Pensées diverses*, parle de *Vanini* comme d'un athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'une société d'Athées peut subsister ; il assure que *Vanini* était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ses *Dialogues*, faits à l'imitation d'*Erasme*, qu'il avait eu une maîtresse nommée *Isabelle*. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite ; mais il n'était point athée.

Un siècle après sa mort le savant *la Croze*, & celui qui a pris le nom de *Philalète*, ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite *Hardouin*, plus savant que *Garasse*, & non moins téméraire, accuse d'athéisme, dans son livre intitulé *ATHEI DETECTI*, les *Descartes*, les *Arnaulds*, les *Pascals*, les *Mallebranches* ; heureusement ils n'ont pas eu le sort de *Vanini*.

SECTION IV.

DISONS un mot de la question de morale, agitée par *Bayle*, savoir : Si une société d'Athées pourrait subsister ? Remarquons d'abord sur cet article, quelle est l'énorme contradiction des hommes dans la dispute. Ceux qui se sont élevés contre l'opinion de *Bayle* avec le plus d'emportement ; ceux qui lui ont nié avec le plus d'injures la possibilité d'une société

Athées, ont soutenu depuis avec la même intrépidité, que l'athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le gouvernement chinois : ils n'avaient qu'à lire les édits des Empereurs de ce vaste pays ; ils auraient vu que ces édits sont des sermons , & que par-tout il y est parlé de l'Être suprême , gouverneur , vengeur , & rémunérateur.

Mais en même tems ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'athées ; & je ne fais comment M. *Bayle* a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein , ne pourraient jamais vivre ensemble ; que les lois ne peuvent rien contre les crimes secrets ; qu'il faut un Dieu vengeur , qui punisse , dans ce monde-ci ou dans l'autre , les méchans échappés à la justice humaine.

Les lois de *Moïse* , il est vrai , n'enseignaient point une vie à venir , ne menaçaient point de châtimens après la mort , n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs , loin d'être athées , loin de croire se soustraire à la vengeance divine , étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel , mais ils le croyaient toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes , dans leurs femmes , dans

leurs enfans , dans leur postérité , jusqu'à la quatrième génération : ce frein était très-puissant.

Mais , chez les gentils , plusieurs sectes n'avaient aucun frein ; les Sceptiques doutaient de tout : les Académiciens suspendaient leur jugement sur tout ; les Epicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pouvait se mêler des affaires des hommes , & dans le fond ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance , mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps ; par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les sénateurs & les chevaliers romains étaient de véritables athées , car les Dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat romain était donc réellement une assemblée d'athées , du tems de *César* & de *Cicéron*.

Ce grand orateur , dans sa harangue pour *Cluentius* , dit à tout le sénat assemblé : *Quel mal lui fait la mort ? nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers ; qu'est-ce donc que la mort lui a ôté ? rien que le sentiment des douleurs.*

César , l'ami de *Caïlina* , voulant sauver la vie de son ami contre ce même *Cicéron* , ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir , que la mort n'est rien , que c'est seulement la fin de nos maux , que c'est un moment plus heureux que fatal ? *Cicéron* & tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons ? Les vainqueurs & les législateurs de l'univers connu formaient donc visiblement une société d'hommes

qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables athées.

Bayle examine ensuite si l'idolâtrie est plus dangereuse que l'athéisme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela du sentiment de *Plutarque*; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaise opinion: mais, n'en déplaise à *Plutarque*, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre *Cérès*, *Nephtys*, & *Jupiter*, que de ne rien craindre du tout. Il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, & qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que, dans une ville poliee, il est infiniment plus utile d'avoir une religion, même mauvaise, que de n'en point avoir du tout.

Il paraît donc que *Bayle* devait plutôt examiner quel est le plus dangereux, du fanatisme, ou de l'athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste; car l'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire, mais le fanatisme en inspire: l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes, mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'*Hospital* fût athée; il n'a fait que de sages lois, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres de la Saint-Barthélemi. *Hobbes* passa pour un

athée, il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son tems inondèrent de sang l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande. *Spinoza* était non-seulement athée, mais il enseigna l'athéisme; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'affassinat juridique de *Barneveldt*; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de *With* en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les athées sont pour la plupart des savans hardis & égarés, qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux, n'ont guère le tems de raisonner, & d'embrasser un mauvais système; ils ont autre chose à faire qu'à comparer *Lucrèce* avec *Socrate*. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome, qui était presque tout composé d'athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence, ni à la vie future : ce sénat était une assemblée de philosophes, de voluptueux, & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république. L'épicuréisme subsista sous les Empereurs : les athées du sénat avaient été des factieux dans les tems de *Sylla* & de *César*; ils furent sous *Auguste* & *Tibère* des athées esclaves.

Je ne voudrais pas avoir affaire à un Prince athée, qui trouverait son intérêt à me faire-piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé;

Je ne voudrais pas , si j'étais Souverain , avoir affaire à des courtisans athées , dont l'intérêt serait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre , au hasard, du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les princes & pour les peuples , que l'idée d'un Être suprême , créateur , gouverneur , rémunérateur , & vengeur , soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées , dit *Bayle* dans ses Pensées sur les comètes. Les Caffres , les Hottentots , les Topinambous , & beaucoup d'autres petites nations , n'ont point de DIEU ; ils ne le nient ni ne l'affirment , ils n'en ont jamais entendu parler : dites-leur qu'il y en a un , ils le croiront aisément : dites-leur que tout se fait par la nature des choses , ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées , est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens ; ils ne sont ni pour ni contre *Descartes*. Ce sont de vrais enfans ; un enfant n'est ni athée , ni déiste , il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci ? Que l'athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent ; qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet , quoique leur vie soit innocente , parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place ; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme , il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons sur-tout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais , depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant

sans germe, aucun germe sans dessein, &c., & que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non-philosophes ont rejeté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent ; & , comme on l'a dit déjà , (article *ATHÉE*) un catéchiste annonce DIEU aux enfans , & *Newton* le démontre aux sages.

S'il y a des athées , à qui doit-on s'en prendre ; sinon aux tyrans mercenaires des âmes , qui , en nous révoltant contre leurs fourberies , forcent quelques esprits faibles à nier le DIEU que ces monstres déshonorent ? Combien de fois les sangsues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le Roi ! (*)

Des hommes engraissés de notre substance nous orient : Soyez persuadés qu'une ânesse a parlé ; croyez qu'un poisson a avalé un homme & l'a rendu au bout de trois jours sain & gaillard sur le rivage ; ne doutez pas que le DIEU de l'univers n'ait ordonné à un prophète juif de manger de la merde (*Ézéchiél*) , & à un autre prophète d'acheter deux catins , & de leur faire des fils de p... (*Osée* .) Ce sont les propres mots qu'on fait-prononcer au DIEU de vérité & de pureté ! Croyez cent choses ou visiblement abominables , ou mathématiquement impossibles ; sinon le DIEU de miséricorde vous brûlera , non-seulement pendant des millions de milliers de siècles au feu d'enfer , mais pendant toute l'éternité , soit que vous ayez un corps , soit que vous n'en ayez pas.

(*) Voyez *FRAUDE*.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles & téméraires , aussi bien que des esprits fermes & sages. Ils disent : Nos maîtres nous peignent DIEU comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres : donc il n'y a pas de DIEU ; mais ils devraient dire : Nos maîtres attribuent à DIEU leurs absurdités & leurs fureurs ; donc DIEU est le contraire de ce qu'ils annoncent ; donc DIEU est aussi sage & aussi bon, qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend , il les dénonce à un magistrat sergent de prêtres ; & ce sergent les fait brûler à petit feu , croyant venger & imiter la Majesté divine qu'il outrage.

A T O M E S.

ÉPICURE, aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs , qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense ; après *Epicure* , *Lucrèce* qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques , & (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers ; *Epicure* & *Lucrèce* , dis-je , admirèrent les atômes & le vide : *Gassendi* soutint cette doctrine , & *Newton* la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein : en vain *Leibnitz* , qui avait d'abord adopté le système raisonnable d'*Epicure* , de *Lucrèce* , de *Gassendi* , & de *Newton* , changea d'avis sur le vide ; quand il fut brouillé avec *Newton* son maître. Le plein

est aujourd'hui regardé comme uné chimère. *Boileau* ; qui était un homme de très-grand sens , a dit avec beaucoup de raison :

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir

Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir.

Le vide est reconnu ; on regarde les corps les plus durs comme des cribles , & ils sont tels en effet. On admet des atômes , des principes intécables , inaltérables , qui constituent l'immutabilité des élémens & des espèces ; qui sont que le feu est toujours feu , soit qu'on l'apperçoive , soit qu'on ne l'apperçoive pas ; que l'eau est toujours eau , la terre toujours terre , & que les germes imperceptibles qui forment homme ne forment point un oiseau.

Epicure & *Lucrèce* avaient déjà établi cette vérité , quoique noyée dans des erreurs. *Lucrèce* dit en parlant des atômes :

Sunt igitur solidâ pollentia simplicitate.

Le soutien de leur être est la simplicité.

Dans ces élémens d'une nature immuable , il est à croire que l'univers ne serait qu'un chaos ; & en cela *Epicure* & *Lucrèce* paraissent de vrais philosophes.

Leurs intermèdes qu'on a tant tournés en ridicule , ne sont autre chose que l'espace non-résistant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des tems proportionnels à leurs aires ; ainsi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules , ce furent leurs adversaires.

Mais lorsqu'ensuite *Epicure* nous dit que ses atômes ont décliné par hazard dans le vide ; que cette déclinaison a formé par hazard les hommes & les animaux ; que les yeux par hazard se trouvèrent au haut de la tête , & les pieds au bout des jambes ; que les oreilles n'ont point été données pour entendre ; mais que la déclinaison des atômes ayant fortuitement composé des oreilles, alors les hommes s'en sont servi fortuitement pour écouter : cette démence , qu'on appelait *physique* , a été traitée de ridicule à très-juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis long-tems ce qu'*Epicure* & *Lucrèce* ont de bon , d'avec leurs chimères fondées sur l'imagination & l'ignorance. Les esprits les plus soumis ont adopté la création dans le tems , & les plus hardis ont admis la création de tout tems. Les uns ont reçu avec foi un univers tiré du neant ; les autres , ne pouvant comprendre cette physique , ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand Être , de l'Être suprême & universel : mais tous ont rejeté le concours fortuit des atômes ; tous ont reconnu que le hazard est un mot vide de sens. Ce que nous appelons *hazard* n'est & ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encore les philosophes de penser que l'arrangement prodigieux & ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit des atômes , un effet du hazard ? ni *Spinoza* , ni personne n'a dit cette absurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit , dans son Poëme de la religion :

O toi ! qui follement fais ton Dieu du hazard ,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art ,
Au même ordre toujours architecte fidelle ,
A l'aide de son bec , maçonne l'hirondelle ;
Comment , pour élever ce hardi bâtiment ,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ?

Ces vers sont assurément en pure perte ; personne ne fait son Dieu du hazard ; personne n'a dit qu'une hirondelle en broyant , en arrondissant son ciment , ait élevé son hardi bâtiment par hazard. On dit , au contraire , qu'elle fait son nid par les lois de la nécessité , qui est l'opposé du hazard.

Le poëte *Rousseau* tombe dans le même défaut dans une Epître à ce même *Racine*.

De-là sont nés , Epicures nouveaux ,
Ces plans fameux , ces systèmes si beaux ,
Qui dirigeant sur votre prud'homme
Du monde entier toute l'économie ,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets , d'insensibles atômes ,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hazard ,
Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce versificateur a-t-il trouvé ces plans fameux d'Epicures nouveaux , qui dirigent sur leur prud'homme du monde entier toute l'économie ? Où a-t-il vu que ce grand univers est composé d'un concours divers de corps muets , tandis qu'il y en a tant qui retentissent & qui ont de la voix ? Où a-t-il vu ces insensibles atômes qui forment

Des fantômes conduits par le hazard? C'est ne connaître ni son siècle, ni la philosophie, ni la poésie, ni sa langue, que de s'exprimer ainsi. Voilà un plaisant philosophe! l'auteur des *Epigrammes sur la sodomie & la bestialité* devait-il écrire si magistralement & si mal sur des matières qu'il n'entendait point-du-tout, & accuser des philosophes d'un libertinage d'esprit qu'ils n'avaient point?

Je reviens aux atômes : la seule question qu'on agite aujourd'hui consiste à savoir si l'Auteur de la nature a formé des parties primordiales, incapables d'être divisées, pour servir d'élémens inaltérables; ou si tout se divise continuellement & se change en d'autres élémens. Le premier systême semble rendre raison de tout, & le second de rien; du moins jusqu'à présent.

Si les premiers élémens des choses n'étaient pas indestructibles, il pourrait se trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres, & les changeât en sa propre substance. C'est probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu, & que tout serait détruit par le feu.

On sait que *Robert Boyle*, à qui la physique eut tant d'obligations dans le siècle passé, fut trompé par la fausse expérience d'un chimiste qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites; mais avant qu'il l'eût découverte, *Newton*, abusé par *Boyle*, comme *Boyle* l'avait été par son chimiste, avait déjà pensé que les élémens pouvaient se changer les uns dans les

autres ; & c'est ce qui lui fit - croire que le globe perdait toujours un peu de son humidité, & faisait des progrès en sécheresse ; qu'ainsi Dieu serait un jour obligé de remettre la main à son ouvrage, *matrem emendatricem desideraret.* (a).

Leibnitz se récria beaucoup contre cette idée, & probablement il eut raison cette fois contre *Newton*. *Mundum tradidit disputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre, *Newton* croyait aux atômes insécables, indestructibles, ainsi que *Gassendi* & *Boerhaave* : ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car si l'eau s'était changée en terre, ses élémens se feraient divisés & perdus.

Cette question rentre dans cette autre question fameuse de la matière divisible à l'infini. Le mot d'*atômé* signifie *non partagé*, sans parties. Vous le divisez par la pensée ; car si vous le divisiez réellement, il ne serait plus atôme.

Vous pouvez diviser un grain d'or en dix-huit millions de parties visibles ; un grain de cuivre dissous dans l'esprit de sel ammoniac a montré aux yeux plus de vingt-deux milliers de parties : mais quand vous êtes arrivé au dernier élément, l'atôme échappe au microscope, vous ne divisez plus que par imagination.

Il en est de l'atôme divisible à l'infini, comme de quelques propositions de géométrie. Vous pouvez faire - passer une infinité de courbes entre le cercle &

(a) Voyez le volume de *Physique*.

la tangente : oui, dans la supposition que ce cercle & cette tangente sont des lignes sans largeur ; mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établissez de même que des asymptotes s'approcheront sans jamais se toucher ; mais c'est dans la supposition que ces lignes sont des longueurs sans largeur, des êtres de raison.

Ainsi vous représentez l'unité par une ligne, ensuite vous divisez cette unité & cette ligne en tant de fractions qu'il vous plaît ; mais cette infinité de fractions ne sera jamais que votre unité & votre ligne.

Il n'est pas démontré en rigueur que l'atôme soit indivisible ; mais il paraît prouvé qu'il est indivisé par les lois de la nature.

A V A R I C E.

AVARITIES, *amor habendi*, désir d'avoir, avidité, convoitise.

A proprement parler, l'*avarice* est le désir d'accumuler, soit en grains, soit en meubles, ou en fonds, ou en curiosités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnaie.

Nous n'appelons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carrosse, & qui n'en prêtera pas deux à son ami ; ou bien qui, ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne destinées pour sa table, ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il saura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans, vous ne vous avisez pas

d'exiger qu'il vous en présente un de cinquante louis, vous le regardez comme un homme fort magnifique, & point-du-tout comme un avare.

Celui qui dans les finances, dans les fournitures des armées, dans les grandes entreprises, gagna deux millions chaque année, & qui se trouvant enfin riche de quarante-trois millions, sans compter ses maisons de Paris & son mobilier, dépensa pour sa table cinquante mille écus par année, & prêta quelquefois à des Seigneurs de l'argent à cinq pour cent, ne passa point dans l'esprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute sa vie de la soif d'avoir; le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté; il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie. Cette passion toujours satisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépensait pas la dixième partie de son revenu, & il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faste.

Un père-de-famille qui, ayant vingt mille livres de rente, n'en dépensera que cinq ou six, & qui accumulera ses épargnes pour établir ses enfans, est réputé par ses voisins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre-vert*, *vilain*, *fesse-matthieu*, *gagne-denier*, *grippe-sou*, *cancre*; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviser.

Cependant ce bon bourgeois est beaucoup plus honorable que le Crésus dont je viens de parler; il dépense trois fois plus à proportion. Mais voici la raison qui établit entre leurs réputations une si grande différence.

Les hommes ne haïssent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le sellier, & quelques demoiselles gagnent beaucoup avec notre Crésus, qui est le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe & ferré; ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui se privent du nécessaire, sont abandonnés à *Plaute* & à *Molière*.

Un gros avare mon voisin disait il n'y a pas longtemps: On en veut toujours à nous autres pauvres riches! A *Molière*, à *Molière*.

A U G U R E.

NE faut-il pas être bien possédé du démon de l'étymologie, pour dire, avec *Pezron* & d'autres, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* & *gur*! *Au*, selon ces savans, devait signifier le foie chez les Basques & les Bas-Bretons; parce que *asu*, qui, disent-ils, signifiait *gauche*, devait aussi désigner le foie qui est à droite; & que *gur* voulait dire *homme*, ou bien *jaune* ou *rouge*, dans cette langue celtique dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner!

On a poussé la curiosité absurde (car il faut appeler les choses par leur nom) jusqu'à faire venir du chaldéen & de l'hébreu certains mots teutons & celtiques. *Bochard* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie

ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Biscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiômes de la langue primitive, de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reste plus qu'à dire que les différens ramages de oiseaux viennent du cri des deux premiers perroquets, dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originaiement fondée sur des observations très-naturelles & très-sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons ; on les voit venir par troupes au printemps, & s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait-entendre que dans les beaux jours : il semble qu'il les appelle ; les hirondelles, qui rasent la terre, annoncent la pluie ; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure.

Parmi les observateurs il se trouva sans-doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux, & que leur vol présageait nos destinées, qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'histoire allégorique & intéressante de *Joseph* vendu par ses frères, & devenu premier Ministre du Pharaon d'Egypte pour avoir expliqué ses rêves, infèrent que *Joseph* était savant dans la science des augures, de ce que l'Intendant de *Joseph* est chargé de dire à ses frères : (a)

(a) Gen. chap. XLIV, vers. 5 & suivans.

Pourquoi avez-vous volé la tasse d'argent de mon maître, dans laquelle il boit, & avec laquelle il a coutume de prendre les augures? Joseph ayant fait-revenir ses frères devant lui, leur dit : Comment avez-vous pu agir ainsi? ignorez-vous que personne n'est semblable à moi dans la science des augures?

Juda convient au nom de ses frères (b) que Joseph est un grand devin; que c'est DIEU qui l'a inspiré; DIEU a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Ils prenaient alors Joseph pour un Seigneur égyptien. Il est évident, par le texte, qu'ils croyaient que le Dieu des Egyptiens & des Juifs avait découvert à ce Ministre le vol de sa tasse.

Voilà donc les augures, la divination très-nettement établie dans le livre de la Genèse, & si bien établie qu'elle est défendue ensuite dans le Lévitique, où il est dit : (c) *Vous ne mangerez rien où il y ait du sang; vous n'observerez ni les augures, ni les songes; vous ne couperez point votre chevelure en rond; vous ne vous raserez point la barbe.*

A l'égard de la superstition de voir l'avenir dans une tasse, elle dure encore; cela s'appelle voir dans le verre. Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, se tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per Dominum nostrum*; après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choses qu'on veut. On choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération; il faut qu'ils aient leurs cheveux: une tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le

(b) Gen. chap. XLIV, vers. 16.

(c) Chap. XIX, vers. 26 & 27.

AUGUSTE OCTAVE

Des mœurs d'Auguste. (*)

ON ne peut connaître les mœurs que par les faits , & il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs & des lois , fut longtemps un des plus infâmes débauchés de la république romaine. Son épigramme sur *Fulvie* , faite après l'horreur des proscriptions , démontre qu'il avait autant de mépris des bienfaisances dans les expressions , que de barbarie dans sa conduite.

*Quòd fuit Glaphyram Antonius , hanc mihi pœnam
Fulvia constituit , se quoquè uti futuam.
Aut fute , aut pugnemus , ait ; quid quod mihi vitâ
Charior est ipsâ mentula ? signa canant.*

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. *Sexte Pompée* lui reprocha des faiblesses infâmes. *Effeminatum infectatus est. Antoine* , avant le triumvirat , déclara que *César* , grand-oncle d'Auguste , ne l'avait adopté pour son fils , que parce qu'il avait servi à ses plaisirs ; *adoptionem avunculi stupro meritum.*

Lucius César lui fit le même reproche. & prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper ;

*) Voyez l'article *VELLETRI*.

il passa quelque tems avec elle dans un cabinet voisin , & la ramena ensuite à table , sans que lui , ni elle , ni son mari , en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam cum leges , non inieris Testullam , aut Terentillam , aut Ruffillam , aut Salviam , aut omnes. Anne refert ubi & in quam arrigas ?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs , avec six des principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux & en déesses , & ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova Divorum cœnat adulteria.

Enfin on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinadus orbem digito temperet ?

Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide* , prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain , qui était beaucoup plus honnête-homme que lui , que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julie* , & qu'il ne relégua même la fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable , que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* & de *Julie* ; c'est ce que dit *Suétone* dans la Vie de *Caligula*.

On fait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle ; & il enleva le même jour *Livie* à son mari , grosse de *Tibère* ;

autre monstre qui lui succéda : voilà l'homme à qui *Horace* disait :

*Res italas armis tueris , moribus ornes ,
Legibus emendes , &c.*

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant à la tête des *Géorgiques* , qu'*Auguste* est un des plus grands dieux , & qu'on ne fait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel , s'il régnera dans les airs , ou s'il sera le protecteur des villes , ou bien s'il acceptera l'empire des mers.

*An Deus immensi venias maris , ac tua nautæ
Numina sola colant , tibi serviat ultima Thule.*

L'*Arioste* parle bien plus sensément , comme aussi avec plus de grâce , quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant :

*Non fu sì santò ne benigno Augusto
Come la tromba di Virgilio suona ;
L'aver avuto in poësia buon gusto ,
La proscriptione iniqua gli perdona , &c.*

Tyran de son pays , & scélérat habile ,
Il mit Pérouse en cendre & Rome dans les fers ;
Mais il avait du goût , il se connut en vers :
Auguste au rang des Dieux est placé par Virgile.

Des cruautés d'Auguste.

Autant qu'*Auguste* se livra long-tems à la dissolution la plus effrénée , autant son énorme cruauté fut tranquille & réfléchie. Ce fut au milieu des festins & des fêtes qu'il ordonna des proscriptions ; il y eut près de trois cents sénateurs de pros crits , deux mille chevaliers , & plus de cent pères de famille obscurs , mais

riches, dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* & *Antoine* ne les firent-tuer que pour avoir leur argent, & en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand-chemin qu'on fait-expirer sur la roue.

Octave, immédiatement avant la guerre de *Pérouse*, donna à ses soldats vétérans, toutes les terres des citoyens de Mantoue & de Crémone. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé, depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par un homme sans pudeur, sans foi, sans honneur, sans probité, fourbe, ingrat, avare, sanguinaire, tranquille dans le crime, & qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement d'*Auguste*, parce que Rome goûta sous lui la paix, les plaisirs & l'abondance : *Sénèque* dit de lui : *clementiam non voco lassam crudelitatem.* « Je n'appelle point » clémence la lassitude de la cruauté. »

On croit qu'*Auguste* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire, & qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément ; car après la bataille d'*Actium* il fit-égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César*, & il eut la barbarie de faire-trancher la tête au jeune *Césarion*, fils de *César* & de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour le roi d'*Egypte*.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit-appliquer en sa présence à la torture ; & dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler *tyran* par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit *Suétone*.

On fait que *César*, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis ; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque* ; & ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Sénèque* met la scène en Gaule, & *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos Histoires romaines, compilées à la hâte & sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'Histoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés aussi fautive que tronquée ; l'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convaincu par *Auguste* de quelque infidélité, & qu'après l'éclaircissement, *Auguste* lui ait accordé le vain honneur du consulat : mais il n'est nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conspiration s'emparer

de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan subalterne ait eu la folie de vouloir succéder à un Souverain affermi depuis vingt années, & qui avait des héritiers; & il n'est nullement probable qu'*Auguste* l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de *Cinna* est vraie, *Auguste* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris sur lui un grand ascendant, & qui lui persuada, dit *Sénèque*, que le pardon lui serait plus utile que le châtimement. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par générosité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi & affermi, de jouir en paix du fruit de ses rapines, & de ne pas assassiner tous les jours les fils & les petits-fils des proscrits, quand ils sont à genoux devant lui & qu'ils l'adorent? Il fut un politique prudent, après avoir été un barbare; mais il est à remarquer que la postérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux*, comme à *Titus*, à *Trajan*, aux *Antonins*. Il s'introduisit même une coutume dans les complimens qu'on faisait aux empereurs à leur avènement, c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'*Auguste*, & meilleurs que *Trajan*.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder *Auguste* comme un monstre adroit & heureux.

Louis Racine, fils du grand *Racine*, & héritier d'une partie de ses talens, semble s'oublier un peu quand il dit dans ses réflexions sur la poésie, qu'*Horace* & *Virgile* gâtèrent *Auguste*, qu'ils épuisèrent leur art pour empoisonner *Auguste* par leurs louanges. Ces expressions pourraient faire croire que les éloges si baslement prodigués par ces deux grands poètes, corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* savait très-bien qu'*Auguste* était un fort méchant homme, indifférent au crime & à la vertu, se servant également des horreurs de l'un & des apparences de l'autre, uniquement attentif à son seul intérêt, n'ensenglantant la terre & ne la pacifiant, n'employant les armes & les lois, la religion & les plaisirs, que pour être le maître, & sacrifiant tout à lui-même. *Louis Racine* fait-voir seulement que *Virgile* & *Horace* eurent des ames serviles.

Il a malheureusement trop raison, quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montoron*, & d'avoir dit à ce receveur : *Ce que vous avez de commun avec Auguste, c'est sur-tout cette générosité avec laquelle.....* car enfin, quoiqu'*Auguste* ait été le plus méchant des citoyens romains, il faut convenir que le premier des empereurs, le maître, le pacificateur, le législateur de la terre alors connue, ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier commis d'un Contrôleur-général en Gaule.

Le même *Louis Racine*, en condamnant justement l'abaissement de *Corneille*, & la lâcheté du siècle d'*Horace* & de *Virgile*, relève merveilleusement un passage du petit Carême de *Massillon*. On est aussi

coupable quand on manque de vérité aux Rois que quand on manque de fidélité, & on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.

Père *Maffillon*, je vous demande pardon; mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La Ligue & la Fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de *Quinault*. Il n'y a pas moyen de condamner *Quinault* à être roué comme un rebelle. Père *Maffillon*, *EST modus in rebus* : & c'est ce qui manque net à tous les feseurs de sermons.

AUGUSTIN.

CEn'est pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'Eglise que je considère ici *St Augustin*, natif de Tagaste; c'est en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de physique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me semble que *St Augustin* avait environ quatorze ans, lorsque son père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'usage & la bienséance qu'un père se baignât avec son fils (*); & *Bayle* même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers romains ne se baignaient pas avec leurs enfans dans les éuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût scrupuleux observateur des bienséances des riches?

(*) *Valère-Maxime*, liv. 2. de instit. antiq.

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire & d'argent sur des tapis de pourpre, sans draps, avec sa concubine; sa femme, dans un autre appartement parfumé, couchait avec son amant. Les enfans, les précepteurs, les domestiques, avaient leurs chambres séparées; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne faisait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaste en Afrique. Le père d'*Augustin* menait son fils au bain des pauvres.

Ce saint raconte que son père le vit dans un état de virilité qui lui causa une joie vraiment paternelle, & qui lui fit-espérer d'avoir bientôt des petits fils *in ogni modo*, comme de fait il en eut.

Le bon-homme s'empressa même d'aller conter cette nouvelle à *sainte Monique* sa femme.

Quant à cette puberté prématurée d'*Augustin*, ne peut-on pas l'attribuer à l'usage anticipé de l'organe de la génération? *St Jérôme* parle d'un enfant de dix ans dont une femme abusait, & dont elle conçut un fils. (Epître *ad Vitalem*, tome III.)

St Augustin, qui était un enfant très-libertin, avait l'esprit aussi prompt que la chair. Il dit (a) qu'ayant à peine vingt ans, il apprit sans maître la géométrie, l'arithmétique, & la musique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choses, que dans l'Afrique, que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie*, les corps & les esprits sont plus avancés que chez nous?

Ces avantages précieux de *St Augustin* conduisent

(a) *Confessions*, liv. IV, chap. XVI.

à croire qu'*Empédocle* n'avait pas tant de tort de regarder le feu comme le principe de la nature. Il est aidé, mais par des subalternes. C'est un roi qui fait agir tous ses sujets. Il est vrai qu'il enflamme quelquefois un peu trop les imaginations de son peuple. Ce n'est pas sans raison que *Siphax* dit à *Juba*, dans le *Caton d'Addifon*, « que le soleil qui roule son char sur les têtes africaines, met plus de couleur sur leurs joues, plus de feu dans leurs cœurs, & que les dames de Zama sont très-supérieures aux pâles beautés de l'Europe, que la nature n'a qu'à moitié pétries. »

Où sont à Paris, à Strasbourg, à Ratisbonne, à Vienne les jeunes-gens, qui apprennent l'arithmétique, les mathématiques, la musique sans aucun secours, & qui soient pères à quatorze ans.

Ce n'est point sans doute une fable, qu'*Atlas* prince de Mauritanie, appelé *Os du Ciel* par les Grecs, ait été un célèbre astronome, qu'il ait fait construire une sphère céleste comme il en est à la Chine depuis tant de siècles. Les anciens qui exprimaient tout en allégories, comparèrent ce prince à la montagne qui porte son nom, parce qu'elle élève son sommet dans les nues, & les nues ont été nommées *le Ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choses que sur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les sciences avec succès, & enseignèrent l'Espagne & l'Italie pendant plus de cinq siècles. Les choses sont bien changées. Le pays de *St Augustin* n'est plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la Fran-

ce , qui étaient plongées dans la barbarie, cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc , dans cet article, que faire-voir combien ce monde est un tableau changeant. *Augustin* débauché devient orateur & philosophe. Il se pousse dans le monde , il est professeur de rhétorique ; il se fait manichéen ; du manichéisme il passe au christianisme. Il se fait-baptiser avec un de ses bâtards nommé *Deodatus* : il devient évêque ; il devient père de l'Eglise. Son système sur la grâce est respecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans, des Jésuites trouvent moyen de faire-anathématiser le système de *St Augustin* mot-pour-mot, sous le nom de *Jansénius*, de *Saint-Cyran*, d'*Arnaud*, de *Quesnel* (*) Nous demandons si cette révolution dans son genre n'est pas aussi grande que celle de l'Afrique, & s'il y a rien de permanent sur la terre ?

A V I G N O N.

AVIGNON & son comtat sont des monumens de ce que peuvent à-la-fois l'abus de la religion, l'ambition, la fourberie, & le fanatisme. Ce petit pays, après mille vicissitudes, avait passé au douzième siècle dans la maison des comtes de Toulouse, descendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI comte de Toulouse, dont les aïeux avaient été les principaux héros des croisades, fut dépouillé de ses Etats par une croisade que les Pa-

(*) Voyez GRACE.

pes suscitèrent contre lui. La cause de la croisade était l'envie d'avoir ses dépouilles : le prétexte était que dans plusieurs de ses villes, les citoyens pensaient à-peu-près comme on pense depuis plus de deux cents ans en Angleterre, en Suède, en Danemarck, dans les trois quarts de la Suisse, en Hollande, & dans la moitié de l'Allemagne.

Ce n'était pas une raison pour donner au nom de DIEU les Etats du comte de Toulouse au premier-occupant, & pour aller égorger & brûler ses sujets un crucifix à la main, & une croix blanche sur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus sauvages, n'approche pas des barbaries commises dans cette guerre, appelée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toujours les excès de ces horreurs. On fait que *Raimond VI* fut traîné à une Eglise de Saint-Gilles devant un légat nommé *Milon*, nu jusqu'à la ceinture, sans bas & sans sandales, ayant une corde au cou, laquelle était tirée par un diacre, tandis qu'un second diacre le fouettait, qu'un troisième diacre chantait un *miserere* avec des moines, & que le légat était à dîner.

Telle est la première origine du droit des Papes sur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'était soumis à être fouetté pour conserver ses Etats, subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avait cru conserver par une poignée de verges : il vit ses villes en cendres, & mourut en

1213 , dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas soupçonné d'hérésie comme le père ; mais étant fils d'un hérétique , il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des Décrétales ; c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises , les dimanches & les jours de fêtes , au son des cloches ; & à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de *St Louis* , y levait des décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc & en Provence. *Raimond* se défendait avec courage ; mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le Pape fit la paix , parce que tout son argent se dépensait à la guerre.

Raimond VII vint signer le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat , deux mille à l'abbaye de Cîteaux , cinq cents à l'abbaye de Clervaux , mille à celle de Grand-Selve , trois cents à celle de Belleperche , le tout pour le salut de son ame , comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'Eglise négociait toujours.

Il est très - remarquable que , dans l'instrument de cette paix , le comte de Toulouse met toujours le Légat avant le Roi. « Je jure & promets au Légat & au Roi d'observer de bonne-foi toutes ces choses , & de les faire-observer par mes vassaux & sujets , &c. »

Ce n'était pas tout ; il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaissin au-delà du Rhône , & la suzeraineté de soixante & treize châteaux en-deçà. Le Pape s'adjugea cette amende par un acte particulier, ne voulant pas que, dans un instrument public, l'aveu d'avoir exterminé tant de Chrétiens , pour ravir le bien d'autrui , parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner sans le consentement de l'empereur *Frédéric II*. Les terres du comte, à la gauche du Rhône , étaient un fief impérial. *Frédéric II* ne ratifia jamais cette extorsion.

Alfonse, frère de *St Louis*, ayant épousé la fille de ce malheureux prince, & n'en ayant point eu d'enfans, tous les Etats de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France, ainsi qu'il avait été stipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaissin, qui est dans la Provence ; avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Frédéric II* au comte de Toulouse. Sa fille *Jeanne*, avant de mourir, en avait disposé par son testament en faveur de *Charles d'Anjou*, comte de Provence & roi de Naples.

Philippe le hardi, fils de *St Louis* pressé par le pape *Grégoire X*, donna le comtat Venaissin à l'Eglise romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point-du-tout ; que cette cession était absolument nulle, & que jamais acte ne fut plus contre toutes les lois.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne*

de France, reine de Naples, descendante du frère de *St Louis*, accusée avec trop de vraisemblance d'avoir fait-étrangler son mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui siégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent-jurer en 1347, sur les *Evangelies*, qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment, qu'elle alla vendre Avignon au Pape. L'acte authentique ne fut signé que le 14 Juin 1348; on y stipula, pour prix de la vente, la somme de quatre-vingts mille florins d'or. Le Pape la déclara innocente du meurtre de son mari; mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc Avignon & le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste, qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque *Louis XI* acquit la Provence, il l'acquit avec tous ses droits, & voulut les faire-valoir en 1464, comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir, que les Rois de France condescendirent à la laisser jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les Papes une possession légitime, mais une simple jouissance.

Dans le traité de Pise, fait par *Louis XIV* en 1664, avec *Alexandre VII*, il est dit, qu'on lèvera

tous les obstacles , afin que le Pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant. Le Pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi , & ces pensions sont amovibles.

Avignon & le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers & de tous les contrebandiers. Par-là il causait de grandes pertes , & le Pape n'en profitait guère.

Louis XIV rentra deux fois dans ses droits , mais pour châtier le Pape plus que pour réunir Avignon & le comtat à sa couronne.

Enfin *Louis XV* a fait justice à sa dignité & à ses sujets. La conduite indécente & grossière du pape *Rezzonico* , *Clement XIII* , l'a forcé de faire-revivre les droits de sa couronne en 1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorzième siècle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitième , avec l'applaudissement de l'Europe entière.

Lorsque l'officier-général , chargé des ordres du roi , entra dans Avignon , il alla droit à l'appartement du légat sans se faire-annoncer , & lui dit : *Monsieur , le Roi prend possession de sa ville.*

Il y a loin de-là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses , comme on voit , changent avec le tems. (1)

(1) *Clément XIII* étant mort , son successeur *Ganganelli* répara ses fautes , promit de détruire les Jésuites , & on lui rendit Avignon.

De profonds politiques croient qu'il est bon de laisser Avignon au Pape pour conserver un moyen de le punir s'il abuse de ses clefs : mais qu'on laisse le peuple s'éclairer , & l'on n'aura plus besoin d'Avignon ni pour faire-entendre raison au successeur de *saint Pierre* , ni pour n'en avoir rien à craindre.

A V O C A T S.

ON fait que *Cicéron* ne fut consul , c'est-à-dire le premier homme de l'univers connu , que pour avoir été avocat. *César* fut avocat. Il n'en est pas ainsi de maître *le Dain* , avocat en parlement à Paris , malgré son discours du côté du greffe , contre maître *Huerne* , qui avait défendu les comédiens , par le secours d'une littérature agréable & intéressante. *César* plaida des causes à Rome dans un autre goût que maître *le Dain* , avant qu'il daignât venir nous subjuguier , & faire-pendre *Arioviste*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains , ainsi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé : *Parallèle des anciens Romains & des Français* , il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons , nous partageassions en plusieurs petites portions les talens que les Romains unissaient. Le même homme était chez eux avocat , augure , sénateur & guerrier. Chez nous un sénateur est un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de conseiller , soit aux enquêtes , soit en cour des aides , soit au grenier à sel , selon ses facultés ; le voilà placé pour le reste de sa vie , se carrant dans son cercle dont il ne sort jamais , & croyant jouer un grand rôle sur le globe.

Un avocat est un homme qui , n'ayant pas assez de fortune pour acheter un de ces brillans offices sur lesquels l'univers a les yeux , étudie pendant trois ans les lois de *Théodose* & de *Justinien* pour connaître

tre la coutume de Paris, & qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV*, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une cause, la somme fut trouvée trop forte pour le tems; pour l'avocat, & pour la cause; tous les avocats alors allèrent déposer leur bonnet au greffe, du côté duquel maître *le Dain* a si-bien parlé depuis; & cette aventure causa une consternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Presque tous les Français étaient Welches, excepté un *de Thou*, un *Sulli*, un *Malherbe*, & ces braves capitaines qui secondèrent le grand *Henri*, & qui ne purent le garantir de la main d'un welche endiablé du fanatisme des Welches.

Mais lorsqu'avec le tems la raison a repris ses droits, l'honneur a repris les siens; plusieurs avocats français sont devenus dignes d'être des sénateurs romains. Pourquoi sont-ils devenus désintéressés & patriotes en devenant éloquens? c'est qu'en effet les beaux-arts élèvent l'ame; la culture de l'esprit en tout genre ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des *Calas* en est un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'assemblent plusieurs jours, sans aucun intérêt, pour examiner si un homme roué à deux cents lieues de là est mort innocent ou coupable. Deux d'entre eux,

au nom de tous protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux consume deux années entières à combattre pour elle , à la secourir , à la faire-triompber.

Généreux *Beaumont* ! les siècles à venir sauront que le fanatisme en robe ayant assassiné juridiquement un père-de-famille , la philosophie & l'éloquence ont vengé & honoré sa mémoire.

A U S T É R I T É S.

Mortifications , Flagellations.

QUE des hommes choisis , amateurs de l'étude , se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde ; qu'ils se soient occupés d'adorer DIEU , & de régler les tons de l'année , comme on le dit des anciens Brachmanes & des Mages , il n'est rien là que de bon & d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reste de la terre par une vie frugale ; ils ont pu s'abstenir de toute liqueur enivrante , & du commerce avec leurs femmes , quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modestie & décence. S'ils furent savans , les autres hommes les consultèrent ; s'ils furent justes , on les respecta & on les aima. Mais la superstition , la guerre , la vanité , ne se mirent-elles pas bientôt à la place des vertus ?

Le premier fou qui se fouetta publiquement pour appaiser les Dieux , ne fut-il pas l'origine des prêtres de la Déesse de Syrie , qui se fouettaient en son hon-

neur ; des prêtres d'*Isis*, qui en faisaient autant à certains jours ; des prêtres de Dodône , nommés *Saliens* , qui se faisaient des blessures ; des prêtres de *Bellone* , qui se donnaient des coups de sabre ; des prêtres de *Diane* , qui s'ensanglantaient à coups de verges ; des prêtres de *Cybèle* , qui se faisaient étiqués ; des fakirs des Indes , qui se chargèrent de chaînes ? L'espérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs austérités ?

Les gueux qui se font-enfler les jambes avec de la rithymale , & qui se couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux passans , n'ont-ils pas quelque rapport aux énergomènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des clous dans les fesses , & qui vendaient ces saints clous aux dévots du pays ?

Enfin , la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude ? « Je me fouette , mais c'est pour expier vos fautes ; je marche tout nu , mais c'est pour vous reprocher le faste de vos vêtemens ; je me nourris d'herbe & de colimaçons , mais c'est pour corriger en vous le vice de la gourmandise ; je m'attache un anneau de fer à la verge , pour vous faire-rougir de votre lasciveté. Respectez-moi comme un homme cher aux Dieux , qui attirera leurs faveurs sur vous. Quand vous serez accoutumés à me respecter , vous n'aurez pas de peine à m'obéir ; je serai votre maître au nom des Dieux ; & si quelqu'un de vous alors transgresse la moindre de mes volontés , je le ferai-empaler pour apaiser la colère céleste. »

Si les premiers fakirs ne prononcèrent pas ces pa-

roles, il est bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces austérités affreuses furent peut-être les origines des sacrifices de sang humain. Des gens qui répandaient leur sang en public à coups de verges, & qui se taillaient les bras & les cuisses pour se donner de la considération, firent aisément croire à des sauvages imbécilles, qu'on devait sacrifier aux Dieux ce qu'on avait de plus cher ; qu'il fallait immoler sa fille pour avoir un bon vent ; précipiter son fils du haut d'un rocher, pour n'être point attaqué de la peste ; jeter une fille dans le Nil, pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces superstitions asiatiques ont produit parmi nous les flagellations que nous avons imitées des Juifs. (*) Leurs dévots se fouettaient & se fouettent encore les uns les autres, comme faisaient autrefois les prêtres de Syrie & d'Egypte. (**)

Parmi nous les abbés fouettèrent leurs moines ; les confesseurs fouettèrent leurs pénitens des deux sexes. *St Augustin* écrit à *Marcellin* le tribun, qu'il faut fouetter les *Donatistes*, comme les maîtres d'école en usent avec les écoliers.

On prétend que ce n'est qu'au dixième siècle que les moines & les religieuses commencèrent à se fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence s'établit si bien, que le confesseur de *St Louis* lui donnait très-souvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorberi. (a) *Raimond* comte

(*) Voyez CONFESSION.

(a) En 1209.

(**) Voyez APULÉE.

de Toulouse fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'église de Saint Gilles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons dit.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII* (b) furent condamnés par le légat du pape *Innocent III* à venir aux quatre grandes fêtes, aux portes de la cathédrale de Paris, présenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du Roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre que le Pape lui avait ôtée, après la lui avoir donnée en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le Pape était fort indulgent en ne faisant pas fouetter le Roi lui-même, & en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encore dans Saint Pierre de Rome les grands-pénitenciers de longues baguettes au lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet sur les fesses des cardinaux *d'Offat* & *Duperron*. Tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie, dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du treizième siècle il se forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse & à Bologne. Les jeunes-gens, presque nus, une poignée de verges dans une main, & un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les

(b) En 1223.

regardaient à travers les jalousies des fenêtres , & se fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe : on en voit encore beaucoup en Italie, en Espagne (c), & en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du XVI^e siècle, que les confesseurs fouettaient leurs pénitens sur les fesses. Une Histoire des Pays-Bas, composée par *Meteren* (d), rapporte que le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait ses pénitentes toutes nues.

Le jésuite *Edmond Auger*, confesseur de *Henri III*, (e) engagea ce malheureux prince à se mettre à la tête des flagellans.

Dans plusieurs couvens de moines & de religieuses on se fouette sur les fesses. Il en a résulté quelquefois d'étranges impudicités, sur lesquelles il faut jeter un voile, pour ne pas faire-rougir celles qui portent un voile sacré, & dont le sexe & la profession méritent les plus grands égards. (*)

A U T E L S.

Temples, Rites, Sacrifices, &c.

IL est universellement reconnu que les premiers Chrétiens n'eurent ni temples, ni autels, ni cierges, ni encens, ni eau bénite, ni aucun des rites que la prudence des pasteurs institua depuis, selon les

(c) *Histoire des Flagellans*, page 198.

(d) *Meteren, Historia Belgica, anno 1570.*

(e) *De Thou*, liv. XXVIII.

(*) Voyez EXPIATION.

tems & les lieux , & sur-tout selon le besoin des fidèles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène* ; d'*Athénagore* , de *Théophile* , de *Justin* , de *Tertullien* , que les premiers Chrétiens avaient en abomination les temples & les autels. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement , dans ces commencemens , la permission de bâtir des temples ; mais c'est qu'ils avaient une aversion réelle pour tout ce qui semblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur subsista chez eux pendant deux cents cinquante ans. Cela se démontre par *Minutius Felix* qui vivait au troisième siècle.

Vous pensez , dit-il aux Romains , *que nous cachons ce que nous adorons , parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel simulacre érigerons-nous à DIEU , puisque l'homme est lui-même le simulacre de DIEU ? quel temple lui bâtirons-nous , quand le monde qui est son ouvrage ne peut le contenir ? comment enfermerai-je la puissance d'une telle Majesté dans une seule maison ? ne vaut-il pas bien mieux lui consacrer un temple dans notre esprit & dans notre cœur ?*

« Putatis autem nos occultare quod colimus , si delubra
 » & aras non habemus. Quod enim simulacrum DEO fin-
 » gam , quum , si rectè existimes , sit DEI homo ipse si-
 » mulacrum ? quod templum ei exstruam , quum totus hic
 » mundus , ejus opere fabricatus , eum capere non possit ?
 » & quum homo latius maneam , intra unam ædiculam
 » vim tantæ Majestatis includam ? nonne melius in nostrâ
 » dedicandus est mente , in nostro imo consecrandus est
 » pectore ? »

Les Chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'Eglise était alors très-nombreuse. On avait besoin de

décorations & de rites , qui auraient été jusque-là inutiles & même dangereux à un troupeau faible , long-tems méconnu , & pris seulement pour une petite secte des Juifs dissidens.

Il est manifeste que , dans le tems où ils étaient confondus avec les Juifs , ils ne pouvaient obtenir la permission d'avoir des temples. Les Juifs qui payaient très-chèrement leurs synagogues , s'y feraient opposés ; ils étaient mortels ennemis des Chrétiens , & ils étaient riches. Il ne faut pas dire , avec *Toland* , qu'alors les Chrétiens ne faisaient semblant de mépriser les temples & les autels , que comme le renard disait que les raisins étaient trop verts.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie ; puisque tous les premiers Chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples & d'autels au vrai Dieu.

La providence , en faisant-agir les causes secondes , voulut qu'ils bâaissent un temple superbe dans Nicomédie , résidence de l'empereur *Dioclétien* , dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes ; mais ils avaient encore en horreur les cierges , l'encens , l'eau lustrale , les habits pontificaux : tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu-à-peu sous *Constantin* & sous ses successeurs ; & ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui dans notre Occident , les bonnes femmes qui entendent le dimanche une messe-basse

en latin , servie par un petit garçon , s'imaginent que ce rite a été observé de tout tems , qu'il n'y en a jamais eu d'autre , & que la coutume de s'assembler dans d'autres pays pour prier Dieu en commun est diabolique & toute récente. Une messe-basse est sans contredit quelque chose de très-respectable , puisque elle a été autorisée par l'Eglise. Elle n'est point-du-tout ancienne , mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une seule cérémonie qui ait été en usage du tems des Apôtres. Le St-Esprit s'est toujours conformé aux tems. Il inspirait les premiers disciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ses inspirations dans Saint Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions ; également divin dans le galetas & dans le superbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III* & de *Sixte V.* (*)

A U T E U R S.

AUTEUR est un nom générique, qui peut, comme le nom de toutes les autres professions, signifier du bon & du mauvais, du respectable ou du ridicule, de l'utile & de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses différentes, qu'on dit également *l'Auteur de la Nature*, & *l'auteur des chansons du Pont-neuf*, ou *l'auteur de l'Année littéraire*.

(*) Voyez *EGLISE Primitive*.

Dict. Philos. Tom. II.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire, & de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième, c'est d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre son nom, ce qui est souvent très-dangereux, il faut du moins que ce soit sous une forme modeste; on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Messire* ou *Monseigneur un tel, conseiller du Roi en ses conseils, évêque & comte d'une telle ville*. Le lecteur qui est toujours malin, & qui souvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST n'y a pas mis son nom.

Mais les Apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. -- Cela n'est pas vrai, ils étaient trop modestes. Jamais l'apôtre *Mathieu* n'intitula son livre, *Evangile de St Mathieu*; c'est un hommage qu'on lui rendit depuis. *St Luc* lui-même, qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, & qui dédie son livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc*. Il n'y a que *St Jean* qui se nomme dans l'Apocalypse; & c'est ce qui fit soupçonner que ce livre était de *Cérinthe*, qui prit le nom de *Jean* pour autoriser cette production.

Quoi qu'il en puisse être des siècles passés, il me paraît bien hardi dans ce siècle de mettre son nom & ses titres à la tête de ses Œuvres. Les Evêques n'y manquent pas; & dans les gros in-4° qu'ils nous donnent sous le titre de *Mandemens*,

on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes ; ensuite il est dit un mot de l'humilité chrétienne , & ce mot est suivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui sont , ou d'une autre communion , ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de la Rochefoucauld n'intitula point ses *Pensées* , par *Monseigneur le duc de la Rochefoucauld , pair de France* , &c.

Plusieurs personnes trouvent mauvais qu'une compilation , dans laquelle il y a de très-beaux morceaux , soit annoncée par *Monsieur* , &c. ci-devant professeur de l'université , docteur en théologie , recteur , précepteur des enfans de M. le duc de.... membre d'une académie , & même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On souhaiterait qu'il fût plus court , plus philosophique , moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres & qualités , personne ne s'en soucie.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée , à la vanité dédaigneuse :

*De-là vient cet amas d'ouvrages mercenaires ,
Stances , odes , sonnets , épîtres liminaires ,
Où toujours le héros passe pour sans-pareil ,
Et , fût-il louche & borgne , est réputé soleil.*

Qui croirait que Rohaut soi-disant physicien , dans sa dédicace au duc de Guise lui dit , que ses ancêtres ont maintenu aux dépens de leur sang les vérités politiques , les lois fondamentales de l'Etat , & les droits des souverains ? Le Balafre & le duc de Mayenne seraient

un peu surpris , si on leur lisait cette épître. Et que dirait *Henri IV* ?

On ne fait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent , comme les Capucins chez nous viennent présenter des salades , à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens-de-lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux avilissement ; & jamais ils n'ont eu tant de noblesse dans l'esprit , excepté quelques malheureux qui se disent *gens-de-lettres* , dans le même sens que des barbouilleurs se vantent d'être de la profession de *Raphaël* , & que le cocher de *Vermont* était poète.

Les préfaces sont un autre écueil ; le *moi* est haïssable , disait *Pascal*. Parlez de vous le moins que vous pourrez ; car vous devez savoir que l'amour-propre du lecteur est aussi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous estimer. C'est à votre livre à parler pour lui , s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illustres suffrages dont ma pièce a été honorée , devraient me dispenser de répondre à mes adversaires. Les applaudissemens du public. . . Rayez tout cela , croyez-moi : vous n'avez point eu de suffrages illustres , votre pièce est oubliée pour jamais.

Quelques censeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troisième acte , & que la princesse découvre trop tard dans le quatrième les tendres sentimens de son cœur pour son amant ; à cela je réponds que. . . Ne réponds point , mon ami , car personne n'a parlé ni ne parlera de ta princesse. Ta pièce est tom-

bée, parce qu'elle est ennuyeuse & écrite en vers plats & barbares : ta préface est une prière pour les morts ; mais elle ne les ressuscitera pas.

D'autres attestent l'Europe entière, qu'on n'a pas entendu leur système sur les possibles, sur les supralapsaires, sur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens & les hérétiques valentiniens. Mais vraiment je crois bien que personne ne t'entend, puisque personne ne te lit.

On est inondé de ces fatras, & de ces continuelles répétitions, & des insipides romans qui copient de vieux romans, & de nouveaux systèmes fondés sur d'anciennes rêveries, & de petites historiettes prises dans des Histoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre ? songez qu'il doit être neuf & utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi ! du fond de votre province vous m'assassinerez de plus d'un in-4° pour m'apprendre qu'un Roi doit être juste, & que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula* ! Vous ferez imprimer vos sermons, qui ont endormi votre petite ville incon nue ! Vous mettrez à contribution toutes nos Histoires, pour en extraire la Vie d'un prince sur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux !

Si vous avez écrit une Histoire de votre tems, ne doutez pas qu'il ne se trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette, qui vous relèvera sur une date, sur un nom de baptême, sur un escadron mal-placé par vous à

trois cents pas de l'endroit où il fut en effet posté. Alors corrigez-vous vite.

Si un ignorant, un folliculaire se mêle de critiquer à tort & à travers, vous pouvez le confondre ; mais nommez-le rarement , de peur de souiller vos écrits.

Vous attaque-t-on sur le style ? ne répondez jamais , c'est à votre ouvrage seul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade : contentez-vous de vous bien porter , sans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite santé.

Et sur-tout souvenez-vous que le public s'embarasse fort peu si vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain , & vingt folliculaires font l'extrait, la critique , l'apologie, la satire de ces compilations, dans l'idée d'avoir aussi du pain , parce qu'ils n'ont point de métier.

Tous ces gens-là vont le vendrédi demander au lieutenant de police de Paris la permission de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles - de - joie , qui ne les regardent pas , parce qu'elles savent bien que ce sont de mauvaises pratiques. (1)

(1) En France il existe ce qu'on appelle l'inspection de la librairie : le Chancelier en est chargé en chef ; c'est lui seul qui décide si les Français doivent lire ou croire telle proposition. Les Parlemens ont aussi une juridiction sur les livres ; ils font brûler par leurs bourreaux ceux qui leur déplaisent : mais la mode de brûler les Auteurs avec les livres commence à passer. Les Cours souveraines brûlent aussi en cérémonie les livres qui ne parlent point d'elles avec assez de respect. Le Clergé de son côté tâche, autant qu'il peut, de s'établir une petite juridiction sur les pensées. Comment la vérité s'échappera-t-elle des mains des censeurs, des exempts de police , des bourreaux

Ils s'en retournent avec une permission tacite de faire-vendre & débiter par tout le royaume leurs *Historiettes*, leurs *Recueils de bons-mots*, la *Vie du bien-heureux Regis*, la *Traduction d'un Poëme allemand*, les *Nouvelles Découvertes sur les anguilles*, un *Nouveau choix de Vers*, un *Système sur l'origine des Cloches*, les *Amours du Crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus ; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ses gazettes. Le folliculaire prend leur argent, & dit de leurs *opuscules* tout le mal qu'il peut. Les lésés viennent se plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire ; on se bat à coups de poing chez l'apothicaire *le Liévre* : la scène finit par mener le folliculaire au Fort-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs* !

Ces pauvres gens se partagent en deux ou trois bandes, & vont à la quête comme des moines mendiants ; mais n'ayant point fait de vœux, leur société ne dure que peu de jours ; ils se trahissent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoiqu'ils n'aient nul bénéfice à espérer. Et cela s'appelle *des auteurs* !

& des docteurs ? Elle ira chercher une terre étrangère ; & comme il est impossible que cette tyrannie exercée sur les esprits ne donne un peu d'humeur, elle parlera avec moins de circonspection & plus de violence.

Dans le tems où M. de *Voltaire* a écrit, c'était le Lieutenant-de-police de Paris qui avait, sous le Chancelier, l'inspection des livres : depuis on lui a ôté une partie de ce département ; il n'a conservé que l'inspection des pièces-de-théâtre & des ouvrages au-dessous d'une feuille d'impression. Le détail de cette partie est immense. Il n'est point permis à Paris d'imprimer qu'on a perdu son chien, sans que la police se soit assurée qu'il n'y a dans le signalement de cette pauvre bête aucune proposition contraire aux bonnes mœurs & à la religion.

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profession. C'est un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple, qui peut élever son fils dans un art utile, & ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre se fait jésuite à dix-sept ans. Il est chassé de la société à vingt-quatre, parceque le désordre de ses mœurs a trop éclaté. Le voilà sans pain; il devient folliculaire; il infecte la basse littérature, & devient le mépris & l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs*!

Les auteurs véritables sont ceux qui ont réussi dans un art véritable, soit dans l'épopée, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, soit dans l'histoire ou dans la philosophie; qui ont enseigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé sont parmi les gens-de-lettres, ce que les frêles sont parmi les oiseaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie, mais sur-tout on méprise communément un auteur qui n'est qu'auteur.

A propos de citer un auteur, il faut que je m'amuse à raconter une singulière bévue du révérend père *Viret* cordelier, professeur en théologie. Il lit dans la Philosophie de l'histoire du bon abbé *Bazin*, que *jamaïs aucun auteur n'a cité un passage de Moïse avant Longin, qui vécut & mourut du tems de l'empereur Aurélien.* Aussi-tôt le zèle de *St François* s'allume: *Viret* crie que cela n'est pas vrai, que plusieurs écrivains ont dit qu'il y avait un *Moïse*; que *Josèphe* même en a parlé fort au long, & que l'abbé *Bazin* est un impie

qui veut détruire les sept sacremens. Mais , cher père *Viret*, vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur , & citer un auteur. Parler, faire mention d'un auteur c'est dire, il a vécu , il a écrit en tel tems. Le citer, c'est rapporter un de ses passages : comme *Moïse le dit dans son Exode*, comme *Moïse a écrit dans sa Génèse*. Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger , aucun même des prophètes juifs n'a jamais cité un seul passage de *Moïse*, quoiqu'il soit un auteur divin. Pere *Viret*, en vérité vous êtes un auteur bien malin ; mais on saura du moins , par ce petit paragraphe , que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France , ont été les contrôleurs-généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations, depuis le règne de *Louis XIV* seulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages ; on y a trouvé des propositions erronées , des contradictions. Mais où sont les bons auteurs qui n'aient pas été censurés ?

A U T O R I T É.

MISERABLES humains , soit en robe verte ; soit en turban , soit en robe noire ou en surplis , soit en manteau & en rabat , ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raison , ou consentez à être bafoués dans tous les siècles comme les plus impertinens de tous les hommes , & à subir

la haine publique comme les plus injustes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnez *Galilée*, & moi je vous en parle pour la cent & unième, & je veux que vous en fassiez à jamais l'anniversaire ; je veux qu'on grave à la porte de votre saint-office :

« Ici sept cardinaux , assistés de frères mineurs, firent jeter en prison le maître-à-penser de l'Italie , âgé de soixante & dix ans, le firent-jeûner au pain & à l'eau, parce qu'il instruisait le genre-humain , & qu'ils étaient des ignorans.

« Là on rendit un arrêt en faveur des cathégories d'*Aristote* , & son statua savamment & équitablement la peine des galères contre quiconque serait assez osé pour être d'un autre avis que le Stagyrite , dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

« Plus loin une faculté , qui n'a pas de grandes facultés , fit un décret contre les idées innées , & fit ensuite un décret pour les idées innées , sans que la-dite faculté fût seulement informée par ses bedeaux de ce que c'est qu'une idée.

« Dans des écoles voisines on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

« On a intenté procès contre l'inoculation , & parties ont été assignées par exploit.

« On a saisi à la douane des pensées vingt-&-un volumes *in-folio* , dans lesquels il était dit méchamment & proditoirement que les triangles ont toujours trois angles, qu'un père est plus âgé que son

Els, que *Rhea Silvia* perdit son pucelage avant d'accoucher, & que de la farine n'est pas une feuille de chêne.

« En une autre année on jugea le procès, *Utrum chimæra bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*, & on décida pour l'affirmative.

« En conséquence, on se crut très-supérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Cicéron*, à *Pline*; & on se pavanna dans le quartier de l'université. »

A X E.

D'où vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, & s'abaisse-t-il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, & qui semble la suite de quelque dérangement, ou d'une période d'un nombre prodigieux d'années?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relève continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur, & que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur, que les Egyptiens l'aient dit, & qu'*Hérodote* l'ait rapporté? Ce mouvement de l'écliptique formerait une période d'environ 2 millions d'années; ce n'est point cela qui effraie: car l'axe de la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-six mille ans, qui fait la précession des

équinoxes , & il est auffi aisé à la nature de produire une rotation de vingt mille siècles , qu'une rotation de deux cents soixante siècles.

On s'est trompé, quand on a dit que les Egyptiens avaient , selon *Hérodote* , une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition dont parle *Hérodote* n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale & de l'écliptique ; c'est toute autre chose.

Les prétendus savans d'Egypte disaient que le soleil , dans l'espace de onze mille années , s'était couché deux fois à l'orient , & levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur & l'écliptique auraient coïncidé ensemble , quand toute la terre aurait eu la sphère droite , & que par-tout les jours eussent été égaux aux nuits , le soleil ne changerait pas pour cela son coucher & son lever. La terre aurait toujours tourné sur son axe , d'occident en orient , comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire-coucher le soleil à l'orient , n'est qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte , & montre la profonde ignorance de ces jongleurs qui ont eu tant de réputation.

Il faut ranger ce conte avec les Satyres qui chantaient & danfaient à la suite d'*Osiris* ; avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger qu'après avoir couru 8 lieues pour leur apprendre à conquérir le monde ; avec les deux enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain , & qui par-là firent-découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes eussent parlée ; avec le roi *Psammeticus* qui donna

sa fille à un voleur , pour le récompenser de lui avoir pris son argent très-adroitement , &c. &c. &c.

Ancienne histoire , ancienne astronomie , ancienne physique , ancienne médecine , (à *Hippocrate* près) ancienne géographie , ancienne métaphysique , tout cela n'est qu'une ancienne absurdité , qui doit faire sentir le bonheur d'être nés tard.

Il y a , sans-doute , plus de vérités dans deux pages de l'Encyclopédie , concernant la physique , que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie , dont pourtant on regrette la perte.



B.

B A B E L.

SECTION I^{re}.

BABEL signifiait , chez les Orientaux , DIEU le père , la puissance de DIEU , la porte de DIEU , selon que l'on prononçait ce nom. C'est de-là que Babylone fut la ville de DIEU , la ville sainte. Chaque capitale d'un état était la ville de DIEU , la ville sacrée. Les Grecs les appelèrent toutes *Hierapolis* , & il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel signifiait donc la tour du père de DIEU.

Josèphe , à la vérité , dit que Babel signifiait confusion. *Calmet* dit , après d'autres , que *Bibla* en chaldéen signifie confondue ; mais tous les Orientaux ont été d'un sentiment contraire. Le mot de confusion

serait une étrange origine de la capitale d'un vaste empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce*, à cause des blanches cuisses des dames.

Quoi qu'il en soit, les commentateurs se sont fort tourmentés pour savoir jusqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuse tour de Babel. *St Jérôme* lui donne vingt mille pieds. L'ancien livre juif intitulé *Jalcult* lui en donnait quatre-vingt-un mille. *Paul Lucas* en avait vu les restes, & c'est bien voir à lui. Mais ces dimensions ne sont pas la seule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu savoir comment les enfans de *Noé* (a), ayant partagé entre eux les îles des nations, s'établissant en divers pays, dont chacun eut sa langue, ses familles & son peuple particulier, tous les hommes se trouvèrent ensuite dans la plaine de *Senaar* pour y bâtir une tour, en disant : (b) « Rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. »

La *Génèse* parle des Etats que les fils de *Noé* fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie vinrent tous à *Senaar*, n'ayant tous qu'un même langage & une même volonté.

La vulgate met le déluge en l'année du monde 1656, & on place la construction de la tour de Babel en 1771; c'est-à-dire, cent quinze ans après la destruction du genre-humain, & pendant la vie même de *Noé*.

(a) *Génèse*, chap. X, v. 5.

(b) Chap. XI, v. 2 & 4.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuse célérité ; tous les arts renaquirent en bien peu de tems. Si on réfléchit au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour si haute, on est effrayé d'un si prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus : *Abraham* était né, selon la Bible, environ quatre cents ans après le déluge ; & déjà on voyait une suite de Rois puissans en Egypte & en Asie. *Bochard* & les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de systèmes & de mots phéniciens & chaldéens qu'ils n'entendent point ; ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce, la Grèce pour la Crète, & l'île de Chypre pour Tyr : il n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance, qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné après plusieurs siècles les livres sacrés pour nous rendre plus gens-de-bien, & non pour faire de nous des géographes, & des chronologistes, & des étymologistes.

Babel est Babylone ; elle fut fondée, selon les historiens persans, (c) par un prince nommé *Támu-rath*. La seule connaissance qu'on ait de ses antiquités consiste dans les observations astronomiques de dix-neuf cents trois années, envoyées par *Callisthène*, par ordre d'*Alexandre*, à son précepteur *Aristote*. A cette certitude se joint une probabilité extrême qui lui est presque égale : c'est qu'une nation qui avait une suite d'observations célestes depuis près

(c) Voyez la *Bibliothèque Orientale*.

de deux mille ans, était rassemblée en corps de peuple, & formait une puissance considérable plusieurs siècles avant la première observation.

Il est triste qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs sacrés, & que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques assignées au déluge, n'ait été connu, ni des Egyptiens, ni des Syriens, ni des Babyloniens, ni des Grecs.

Il n'est pas moins triste qu'il ne soit resté sur la terre, chez les auteurs profanes, aucun vestige de la tour de Babel : rien de cette histoire de la confusion des langues ne se trouve dans aucun livre ; cette aventure si mémorable fut aussi inconnue de l'univers entier, que les noms de *Noé*, de *Mathusalem*, de *Cain*, d'*Abel*, d'*Adam* & d'*Eve*.

Cet embarras afflige notre curiosité. *Hérodote*, qui avait tant voyagé, ne parle ni de *Noé*, ni de *Sem*, ni de *Réhu*, ni de *Salé*, ni de *Nembrod*. Le nom de *Nembrod* est inconnu à toute l'antiquité profane ; il n'y a que quelques Arabes & quelques Persans modernes qui aient fait mention de *Nembrod*, en falsifiant les livres des Juifs. Il ne nous reste, pour nous conduire dans ces ruines anciennes, que la foi à la Bible, ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de siècles ; mais heureusement c'est un guide infailible.

Hérodote, qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités, prétend que de son tems, qui était celui de la plus grande puissance des Perses souverains de Babylone, toutes les citoyennes de cette

ville immense étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Myliitta*, déesse qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus*, pour se prostituer aux étrangers ; & que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent , comme un tribut sacré qu'on payait à la déesse.

Ce conte des mille & une nuits ressemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page suivante, que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cents soixante canaux, qui tous ont leur embouchure dans la Mer Caspienne. Que diriez-vous de *Mezeraï*, s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cents soixante canaux qui tombent dans la Méditerranée, & que toutes les dames de sa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie se présenter à l'église de Sainte-Geneviève, & de se prostituer à tous les passans pour de l'argent ?

Il faut remarquer qu'une telle fable est encore plus absurde dans le siècle des *Xerxès*, où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le serait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs & les Gaulois. Les femmes de tous les grands seigneurs étaient soigneusement gardées par des eunuques. Cet usage subsistait de tems immémorial. On voit même dans l'Histoire juive, que lorsque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un Roi, (d) *Samuel*, pour les en détourner & pour conserver son autorité, dit qu'un Roi les tyrannifera, qu'il prendra la dîme des vignes & des blés pour

(d) Livre I des Rois, ch. VIII, v. 15 ; ch. XXII, v. 9 ; ch. VIII, v. 6 ; ch. IX, v. 52 ; ch. XXIV, v. 12 ; & ch. XXV, v. 19.

donner à ses eunuques. Les rois accomplirent cette prédiction : car il est dit dans le troisième livre des Rois, que le roi *Achab* avait des eunuques ; & dans le quatrième, que *Joram*, *Jéhu*, *Joachim*, & *Sédékias*, en avaient aussi.

Il est parlé long-tems auparavant dans la *Génèse* des eunuques du Pharaon ; (e) & il est dit que *Pu-
taphar*, à qui *Joseph* fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babylone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur faisait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier-venu pour de l'argent. Babylone, la ville de DIEU, n'était donc pas un vaste b.... comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainsi que tous les autres contes dans ce goût, sont aujourd'hui si décriés par tous les honnêtes-gens, la raison a fait de si grands progrès, que les vieilles & les enfans mêmes ne croient plus ces sottises : *non est vetula quæ credat, nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.*

Il ne s'est trouvé de nos jours qu'un seul homme qui, n'étant pas de son siècle, a voulu justifier la fable d'*Hérodote* : Cette infamie lui paraît toute simple. Il veut prouver que les princesses babyloniennes se prostituaient par piété au premier-venu, parce qu'il est dit, dans la sainte Ecriture, que les Ammonites faisaient passer leurs enfans par le feu, en les présentant à *Moloc*. Mais cet usage de quelques hordes barbares, cette superstition de faire passer ses enfans par les flammes, ou même de les

(e) Chap. XXXVII, v. 36.

brûler sur des bûchers, en l'honneur de je ne fais quel *Moloc*, ces horreurs iroquoises d'un petit peuple infâme, ont-elles quelque rapport avec une prostitution si incroyable chez la nation la plus jalouse & la plus policée de tout l'Orient connu ? Ce qui se passe chez les Iroquois sera-t-il parmi nous une preuve des usages de la cour d'Espagne, ou de celle de France ?

Il apporte encore en preuve la fête des *Lupercales* chez les Romains, pendant laquelle, dit-il, *des jeunes-gens de qualité & des Magistrats respectables couraient nus par la ville, un fouet à la main, & frappaient de ce fouet des femmes de qualité qui se présentaient à eux sans rougir, dans l'espérance d'obtenir par-là une plus heureuse délivrance.*

Premièrement il n'est point dit que les Romains de qualité courussent tout-nus ; *Plutarque*, au contraire, dit expressément dans ses *Demandes sur les Romains*, qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

Secondement, il semble, à la manière dont s'exprime le défenseur *des coutumes infâmes*, que les dames romaines se troussaient pour recevoir des coups de fouet sur leur ventre nu ; ce qui est absolument faux.

Troisièmement, cette fête des *Lupercales* n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone, qui ordonne aux femmes & aux filles du roi, des *satrapes* & des *mages*, de se vendre & de se prostituer par dévotion aux passans.

Quand on ne connaît ni l'esprit humain, ni les

mœurs des nations ; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des passages de vieux auteurs , qui presque tous se contredisent , il faut alors proposer son sentiment avec modestie ; il faut savoir douter , secouer la poussière du collège , & ne jamais s'exprimer avec une insolence outrageuse.

: *Hérodote* , ou *Ctésias* , ou *Diodore* de Sicile , rapportent un fait ; vous l'avez lu en grec : donc ce fait est vrai. Cette manière de raisonner n'est pas celle d'*Euclide* ; elle est assez surprenante dans le siècle où nous vivons : mais tous les esprits ne se corrigeront pas si-tôt ; & il y aura toujours plus de gens qui compilent , que de gens qui pensent.

Nous ne dirons rien ici de la confusion des langues arrivée tout-d'un-coup pendant la construction de la tour de Babel. C'est un miracle rapporté dans la sainte Écriture. Nous n'expliquons , nous n'examinons même aucun miracle : nous les croyons d'une foi vive & sincère , comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons seulement que la chute de l'Empire romain a produit plus de confusion & plus de langues nouvelles , que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'*Auguste* jusque vers le tems des *Attila* , des *Clodvic* , des *Gondebaud* , pendant six siècles , *terra erat unius labii* , la terre connue de nous était d'une seule langue. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois sous lesquelles vivaient cent nations , étaient écrites en latin , & le grec servait d'amusement ; le jargon barbare de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les

tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouaille partait pour l'Asie mineure, sûr d'être entendu par-tout sur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On se trouvait citoyen de toutes les villes, sur le Danube comme sur le Guadalquivir. Aujourd'hui un Bergamasque, qui voyage dans les petits cantons suisses, dont il n'est séparé que par une montagne, a besoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'est un des plus grands fléaux de la vie.

SECTION II.

LA vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel : « Allons, élevons une tour dont le sommet touche au ciel, & rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. » L'entreprise fut faite du tems d'un nommé *Phaleg* qui comptait le bon-homme *Noé* pour son cinquième aïeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. *St Jérôme*, le même qui a vu des Faunes & des Satyres, n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel ; mais il assure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'est bien peu de chose. L'ancien livre *Jalcult*, écrit par un des plus doctes juifs, démontre que sa hauteur était de quatre-vingt & un mille pieds juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied juif était à-peu-près de la longueur du pied grec. Cette dimension est bien

plus vraisemblable que celle de *Jérôme*. Cette tour subsiste encore , mais elle n'est plus tout-à-fait si haute. Plusieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue , je n'en parlerai pas plus que d'*Adam* mon grand-père , avec qui je n'ai point eu l'honneur de converser. Mais consultez le révérend père dom *Calmet*. C'est un homme d'un esprit fin & d'une profonde philosophie : il vous expliquera la chose. Je ne fais pas pourquoi il est dit dans la *Génèse* que Babel signifie confusion ; car *Ba* signifie père dans les langues orientales , & *Bel* signifie DIEU. Babel signifie la ville de DIEU , la ville sainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion , soit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingt & un mille pieds juifs , soit parce que les langues se confondirent : & c'est évidemment depuis ce tems-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois ; car il est clair , selon le savant *Bochart* , que le chinois est originairement la même langue que le haut allemand.

B A C C H U S.

DE tous les personnages véritables ou fabuleux de l'antiquité profane , *Bacchus* est le plus important pour nous ; je ne dis point par la belle invention que tout l'univers , excepté les Juifs , lui attribua ; mais par la prodigieuse ressemblance de son histoire

fabuleuse avec les aventures véritables de *Moïse*.

Les anciens poètes font naître *Bacchus* en Egypte ; il est exposé sur le Nil ; & c'est de-là qu'il est nommé *Mises* par le premier *Orphée*, ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux*, à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien qu'on n'entend plus. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Nisa*, qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare, qu'il passa la Mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes, de femmes, d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite & à gauche pour le laisser passer ; l'Hidaspe en fit autant. Il commanda au soleil de s'arrêter ; deux rayons lumineux lui sortaient de la tête. Il fit-jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrsé ; il grava ses lois sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Égypte de dix plaies, pour être la copie parfaite de *Moïse*.

Vossius est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranches *Huet* l'a poussé tout aussi loin ; mais il ajoute, dans sa Démonstration évangélique, que non-seulement *Moïse* est *Bacchus*, mais qu'il est encore *Osiris* & *Typhon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin ; *Moïse*, selon lui, est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il est assez plaisant que *Huet*, pour prouver que *Moïse* est *Adonis*, se fonde sur ce que l'un & l'autre ont gardé des moutons :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Adonis & Moïse ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il est *Priape* est qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, & que les Juifs passèrent chez les Gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'est pas canonique, c'est que la verge de *Moïse* pouvait être comparée au sceptre de *Priape* : (a) *sceptrum tribuitur Priapo, virga Mosi*. Ces démonstrations ne sont pas celles d'*Euclide*.

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troie, & que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter*, enfermé dans sa cuisse.

Nous nous arrêtons à celui qui passa pour être né sur les confins de l'Égypte, & pour avoir fait tant de prodiges. Notre respect pour les livres sacrés juifs, ne nous permet pas de douter que les Égyptiens, les Arabes, & ensuite les Grecs, n'aient voulu imiter l'histoire de *Moïse*. La difficulté consistera seulement à savoir comment ils auront pu être instruits de cette histoire incontestable.

À l'égard des Égyptiens, il est très-vraisemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïse*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'historien *Josèphe* & *Philon* n'auraient pas manqué de se prévaloir de ce mot. *Josèphe* dans sa réponse à *Appion*, se fait un devoir de citer tous les auteurs d'Égypte qui ont fait mention de *Moïse*; & il n'en trouve aucun qui rapporte un seul de ces miracles. Aucun Juif n'a jamais cité un au-

(a) *Démonst. évangél.* pages 79, 87 & 110.

teur égyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Égypte ; du passage miraculeux de la Mer Rouge, &c. Ce ne peut donc être chez les Égyptiens qu'on ait trouvé de quoi faire ce parallèle scandaleux du divin *Moïse* avec le profane *Bacchus*.

Il est de la plus grande évidence , que si un seul auteur égyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moïse* , toute la synagogue d'Alexandrie , toute l'Eglise disputante de cette fameuse ville , aurait cité ce mot , & en aurait triomphé , chacune à sa manière. *Athénagore* , *Clément* , *Origène* , qui disent tant de choses inutiles , auraient rapporté mille fois ce passage nécessaire : c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond silence ; donc ils n'avaient rien à dire. Mais aussi comment s'est-il pu faire qu'aucun Égyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit-tuer tous les aînés des familles d'Égypte , qui ensanglanta le Nil , & qui noya dans la mer le roi & toute l'armée ? &c. &c. &c.

Tous nos historiens avouent qu'un *Clodvic* , un Sicambre subjuga la Gaule avec une poignée de barbares : les Anglais sont les premiers à dire que les Saxons , les Danois & les Normands , vinrent tour-à-tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué , l'Europe entière le crierait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvantables de *Moïse* ; de *Josué* , de *Gédéon* , de *Samson* & de tant de prophètes : l'univers s'est ru cependant. O profondeur ! D'un côté il est palpable que tout cela est vrai , puisque tout cela se trouve

dans la sainte Écriture approuvée par l'Église ; de l'autre, il est incontrefable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la Providence, & soumettons-nous.

Les Arabes, qui ont toujours aimé le merveilleux, sont probablement les premiers auteurs des fables inventées sur *Bacchus*, adoptées bientôt & embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes & les Grecs auraient-ils pu être chez les Juifs ? On sait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au tems des *Ptolomées* ; ils regardaient cette communication comme un sacrilège ; & *Joseph* même, pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre, dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit, l'historien *Théopompe* ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage, devint fou pendant trente jours, & le poète tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Plavius Joseph* donne dans sa réponse à *Appion* de ce que l'histoire Juive a été si long-tems inconnue.

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté, qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Josias* ; & cet exemplaire encore avait été long-tems oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* scribe du pontife *Nelcias*, qui le porta au Roi.

Cette aventure arriva, selon le quatrième livre d' *Rois*, six cents vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire, quatre cents ans après *Homère*, & dans les

et les plus florissans de la Grèce. Les Grecs avaient alors à peine qu'il y eût des Hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encore leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Esdra*s les restaurât au bout de soixante & dix ans ; & il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'histoire juive , ils y auraient pris des faits plus intéressans pour le genre-humain. Les aventures d'*Abraham* , celles de *Noé* , de *Mathusalem* , de *Soth* , d'*Enoch* , de *Cain* , d'*Eve* , de son funeste serpent , de l'arbre de la science , tous ces noms leur ont été de tout tems inconnus : & ils n'eurent une faible connoissance du peuple juif que long-tems après la révolution que fit *Alexandre* en Asie & en Europe. L'historien *Josèphe* l'avoue en termes formels, Voici comme il s'exprime dès le commencement de sa réponse à *Appion* qui (par parenthèse) était mort quand il lui répondit : car *Appion* mourut sous l'empereur *Claude* , & *Josèphe* écrivit sous *Vespasien*.

(b) « Comme le pays que nous habitons est éloigné de la
 » mer , nous ne nous appliquons point au commerce , &
 » n'avons point de communication avec les autres nations.
 » Nous nous contentons de cultiver nos terres qui sont très-
 » fertiles , & travaillons principalement à bien élever nos en-
 » fans , parce que rien ne nous paraît si nécessaire que de les
 » instruire dans la connoissance de nos saintes lois , & dans
 » une véritable piété qui leur inspire le désir de les observer.
 » Ces raisons , ajoutées à ce que j'ai dit , & à cette manière

(b) Réponse de *Josèphe*. Traduct. d'*Arnaud* : *Andilli*, ch. V.

» de vie qui nous est particulière , font-voir que dans les
 » siècles passés nous n'avons point eu de communication
 » avec les Grecs , comme ont eu les Egyptiens & les Phé-
 » niciens.... Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre na-
 » tion n'étant point voisine de la mer , n'affectant point de
 » rien écrire , & vivant en la manière que je l'ai dit , elle
 » ait été peu connue ? »

Après un aveu aussi authentique du Juif le plus entêté de l'honneur de sa nation , qui ait jamais écrit , on voit assez qu'il est impossible que les anciens Grecs eussent pris la fable de *Bacchus* dans les livres sacrés des Hébreux , ni même aucune autre fable , comme le sacrifice d'*Iphigénie* , celui du fils d'*Idoménée* , les travaux d'*Hercule* , l'aventure d'*Eurydice* , &c. La quantité d'anciens récits qui se ressembtent est prodigieuse. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en histoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux-esprits se rencontrent ? Enfin , DIEU l'a permis ; cela doit suffire. Qu'importe que les Arabes & les Grecs aient dit les mêmes choses que les Juifs ? Ne lisons l'ancien Testament que pour nous préparer au nouveau , & ne cherchons dans l'un & dans l'autre que des leçons de bienfaisance , de modération , d'indulgence , & d'une véritable charité,



ROGER BACON.

Vous croyez que *Roger Bacon*, ce fameux moine du treizième siècle, était un très-grand homme, & qu'il avait la vraie science, parce qu'il fut persécuté & condamné dans Rome à la prison par des ignorans ? C'est un grand préjugé en sa faveur, je l'avoue : mais n'arrive-t-il pas tous les jours que des charlatans condamnent gravement d'autres charlatans, & que des fous font-payer l'amende à d'autres fous ? Ce monde-ci a été long-tems semblable aux petites-maisons, dans lesq^{es}. celui qui se croit le Père éternel anathématise celui qui se croit le St-Esprit ; & ces aventures ne sont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses qui le rendirent recommandable ; il faut premièrement compter sa prison ; ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit que tous les livres d'*Aristote* n'étaient bons qu'à brûler : & cela dans un tems où les scolastiques respectaient *Aristote*, beaucoup plus que les jansénistes ne respectent *St Augustin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque chose de mieux que la Poétique, la Rhétorique, & la Logique d'*Aristote* ? Ces trois ouvrages immortels prouvent assurément qu'*Aristote* était un très-grand & très-beau génie, pénétrant, profond, méthodique ; & qu'il n'était mauvais physicien, que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique, lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon dans son meilleur ouvrage, où il traite de la lumière & de la vision, s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Aristote*, quand il dit : *La lumière*

fait par voie de multiplication son espèce lumineuse, & cette action est appelée univoque & conforme à l'agent; il a une autre multiplication équivoque, par laquelle la lumière engendre la chaleur, & la chaleur la putréfaction?

Ce Roger d'ailleurs vous dit qu'on peut prolonger sa vie avec du sperma ceti, de l'aloès & de la chair de dragon, mais qu'on peut se rendre immortel avec la pierre philosophale. Vous pensez bien qu'avec ces beaux secrets il possédait encore tous ceux de l'astrologie judiciaire sans exception : aussi assure-t-il bien positivement dans son *Opus majus*, que la tête de l'homme est soumise aux influences du bélier, son cou à celles du taureau, & ses bras au pouvoir des gémeaux, &c. Il prouve même ces belles choses par l'expérience, & il loue beaucoup un grand astrologue de Paris, qui empêcha, dit-il, un médecin de mettre un emplâtre sur la jambe d'un malade, parce que le soleil était alors dans le signe du verseau, & que le verseau est mortel pour les jambes sur lesquelles on applique des emplâtres.

C'est une opinion assez généralement répandue, que notre Roger fut l'inventeur de la poudre-à-canon. Il est certain que de son tems on était sur la voie de cette horrible découverte : car je remarque toujours que l'esprit d'invention est de tous les tems, & que les docteurs, les gens qui gouvernent les esprits & les corps, ont beau être d'une ignorance profonde, ont beau faire-régner les plus insensés préjugés, ont beau n'avoir pas le sens-commun, il se trouve toujours des hommes obscurs, des artistes animés d'un instinct supérieur qui inventent des choses admirables, sur quelles ensuite les savans raisonnent.

Voici mot-à-mot ce fameux passage de Roger Bacon touchant la poudre-à-canon ; il se trouve dans son *Opus majus*, page 464, édit. de Londres :

Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre, car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux dont l'explosion fait tant de bruit, que si on les allumait subitement & de nuit, une ville & une armée ne pourraient le soutenir : les éclats de tonnerre n' pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue, que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'est par de tels artifices, que Gédéon jeta la terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfants qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre avec force dans une petite balle de la grosseur d'un poce ; on la fait crever avec un bruit si violent qu'il surpasse le rugissement du tonnerre ; & il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre.

Il paraît évident, que Roger Bacon ne connaissait que cette expérience commune d'une petite boule pleine de salpêtre, mise sur le feu. Il y a encore bien loin de-là à la poudre-à-canon, dont Roger ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une chose me surprend davantage, c'est qu'il ne connut pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de son tems commençait à être connue en Italie ; mais en récompense il savait très-bien le secret de la baguette de coudrier, & beaucoup d'autres choses semblables, dont il traite dans sa *Dignité de l'art expérimental*.

Cependant, malgré ce nombre effroyable d'absurdités & de chimères, il faut avouer que ce Bacon était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle ? me direz-vous ; c'était celui du gouvernement féodal & des scolastiques. Figurez-vous les Samoïèdes &

les Ostiaques, qui auraient lu *Aristote* & *Avicenne* : voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie & d'optique , & c'est ce qui le fit passer à Rome & à Paris pour un sorcier. Il ne savait pourtant que ce qui est dans l'arabe *Alhazen*. Car dans ces tems-là on ne savait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins & les astrologues de tous les Rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation : mais le docteur était arabe ou juif.

Transportez ce *Bacon* au tems où nous vivons , il serait sans-doute un très-grand homme. C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du tems où il vivait : cet or aujourd'hui serait épuré.

Pauvres humains que nous sommes ! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raison !

DE FRANÇOIS BACON.

Et de l'Attraction.

SECTION PREMIERE.

LE plus grand service peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philosophie , a été de deviner l'attraction.

Il disait sur la fin du XVI^e siècle , dans son livre de la Nouvelle méthode de savoir :

« Il faut chercher s'il n'y aurait point une espèce de force
 » magnétique qui opère entre la terre & les choses pesan-
 » tes , entre la lune & l'océan ; entre les planètes.... Il faut
 » ou que les corps graves soient poussés vers le centre de

» la terre, ou qu'ils en soient mutuellement attirés ; &
 » en ce dernier cas, il est évident que plus les corps en
 » tombant s'approchent de la terre, plus fortement ils s'at-
 » tirent... Il faut expérimenter si la même horloge à poids
 » ira plus vite sur le haut d'une montagne, ou au fond
 » d'une mine. Si la force des poids diminue sur la monta-
 » gne & augmente dans la mine, il ya apparence que la terre
 » a une vraie attraction. »

Environ cent ans après, cette attraction, cette gravitation, cette propriété universelle de la matière, cette cause qui retient les planètes dans leurs orbites, qui agit dans le soleil, & qui dirige un fêru vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée, & démontrée, par le grand *Newton*. Mais quelle sagacité dans *Bacon* de Verulam, de l'avoir soupçonnée lorsque personne n'y pensait !

Ce n'est pas là de la matière subtile produite par des échancrures de petits dés qui tournèrent autrefois sur eux-mêmes, quoique tout fût plein ; ce n'est pas de la matière globuleuse formée de ces dés, ni de la matière cannelée. Ces grotesques furent reçus pendant quelque tems chez les curieux : c'était un très-mauvais roman ; non-seulement il réussit comme *Cyrus* & *Pharamond*, mais il fut embrassé comme une vérité par des gens qui cherchaient à penser. Si vous en exceptez *Bacon*, *Galilée*, *Toricelli*, & un très-petit nombre de sages, il n'y avait alors que des aveugles en physique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons & de la matière cannelée ; & lorsqu'enfin on eut découvert & démontré l'attraction, la gravitation, & ses lois, on

eria aux qualités occultes. Hélas ! tous les premiers ressorts de la nature ne sont-ils pas pour nous des qualités occultes ? Les causes du mouvement , du ressort , de la génération , de l'immutabilité des espèces , du sentiment , de la mémoire , de la pensée , ne sont-elles pas très-occultes ?

Bacon soupçonna , *Newton* démontra l'existence d'un principe jusqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là , jusqu'à ce qu'ils deviennent des Dieux. *Newton* fut assez sage , en démontrant les lois de l'attraction , pour dire qu'il en ignorait la cause ; il ajouta que c'était peut-être une impulsion , peut-être une substance légère prodigieusement élastique , répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'apprivoiser par ces *peut-être* les esprits effarouchés du mot d'*attraction* , & d'une propriété de la matière , qui agit dans tout l'univers sans toucher à rien.

Le premier qui osa dire (du moins en France) qu'il est impossible que l'impulsion soit la cause de ce grand & universel phénomène , s'expliqua ainsi , lors même que les tourbillons & la matière subtile étaient encore fort à la mode :

« On voit l'or , le plomb , le papier , la plume , tomber
 » également vite , & arriver au fond du récipient , & en
 » même-tems dans la machine pneumatique.

« Ceux qui tiennent encore pour le plein de *Descartes* ,
 » pour les prétendus effets de la matière subtile , ne peu-
 » vent rendre aucune bonne raison de ce fait ; car les
 » faits sont leurs écueils. Si tout était plein , quand on
 » leur accorderait qu'il pût y avoir alors du mouvement
 » (ce qui est absolument impossible) au moins cette pré-

» tendue matière subtile remplira exactement le récipient ,
 » elle y serait en aussi grande quantité que de l'eau qu'
 » du mercure qu'on y aurait mis : elle s'opposerait au
 » moins à cette descente si rapide des corps : elle résiste-
 » rait à ce large morceau de papier selon la surface de ce
 » papier , & laisserait tomber la balle d'or ou de plomb
 » beaucoup plus vite. Mais ces chutes se font au même
 » instant ; donc il n'y a rien dans le récipient qui résiste ;
 » donc cette prétendue matière subtile ne peut faire au-
 » cun effet sensible dans ce récipient ; donc il y a une au-
 » tre force qui fait la pesanteur.

» Envain dirait-on qu'il reste une matière subtile dans
 » ce récipient , puisque la lumière le pénètre. Il y a bien
 » de la différence ; la lumière qui est dans ce vase de ver-
 » re n'en occupe certainement pas la cent-millième partie :
 » mais , selon les Cartésiens , il faut que leur matière ima-
 » ginaire remplisse bien plus exactement le récipient , que
 » si je le supposais rempli d'or ; car il y a beaucoup de
 » vide dans l'or , & ils n'en admettent point dans leur
 » matière subtile.

» Or , par cette expérience , la pièce d'or qui pèse cent
 » mille fois plus que le morceau de papier , est descen-
 » due aussi vite que le papier ; donc la force qui l'a fait-
 » descendre a agi cent mille fois plus sur lui que sur le
 » papier : de même qu'il faudra cent fois plus de force à
 » mon bras pour remuer cent livres , que pour remuer
 » une livre ; donc cette puissance qui opère la gravitation agit
 » en raison directe de la masse des corps. Elle agit en ef-
 » fet tellement sur la masse des corps , non selon les sur-
 » faces , qu'un morceau d'or , réduit en poudre , descend
 » dans la machine pneumatique aussi vite que la même
 » quantité d'or , étendue en feuille. La figure du corps
 » ne change ici en rien sa gravité ; ce pouvoir de gravi-

» tation agit donc sur la nature interne des corps , & non
 » en raison des superficies.

» On n'a jamais pu répondre à ces] vérités pressantes ,
 » que par une supposition aussi chimérique que les tour-
 » billons. On suppose que la matière subtile prétendue ,
 » qui remplit tout le récipient , ne pèse point. Etrange
 » idée , qui devient absurde ici ; car il ne s'agit pas dans
 » le cas présent d'une matière qui ne pèse pas , mais d'une
 » matière qui ne résiste pas. Toute matière résiste par sa
 » force d'inertie. Donc si le récipient était plein, la ma-
 » tière quelconque qui le remplirait , résisterait infiniment ;
 » cela paraît démontré en rigueur.

» Ce pouvoir ne résiste point dans la prétendue matiè-
 » re subtile. Cette matière serait un fluide ; tout fluide agit
 » sur les solides en raison de leurs superficies : ainsi le vais-
 »seau présentant moins de surface par sa proue , fend la
 » mer qui résisterait à ses flancs. Or , si la superficie
 » d'un corps est comme le carré de son diamètre , la so-
 » lidité de ce corps est comme le cube de ce même diamètre :
 » le même pouvoir ne peut agir à-la-fois en raison du
 » cube & du carré ; donc la pesanteur , la gravitation ,
 » n'est point l'effet de ce fluide. De plus , il est impossi-
 » ble que cette prétendue matière subtile ait d'un côté as-
 » sez de force pour précipiter un corps de cinquante-qua-
 » tre mille pieds de haut en une minute , (car telle est la
 » chute des corps) & que de l'autre elle soit assez im-
 » puissante pour ne pouvoir empêcher le pendule du bois
 » le plus léger , de remonter de vibration en vibration
 » dans la machine pneumatique , dont cette matière ima-
 » ginaire est supposée remplir exactement tout l'espace.
 » Je ne craindrai donc point d'affirmer que si l'on décou-
 » vrait jamais une impulsion , qui fût la cause de la pesan-
 » teur des corps vers un centre , en un mot , la cause de
 » la gravitation , de l'attraction universelle , cette impulsion

» ferait d'une toute autre nature que celle qui nous est
» connue. »

Cette philosophie fut d'abord très-mal reçue; mais il y a des gens dont le premier aspect choque, & auxquels on s'accoutume.

La contradiction est utile: mais l'auteur du Spectacle de la nature n'a-t-il pas un peu outré ce service rendu à l'esprit humain, lorsqu'à la fin de son Histoire du Ciel il a voulu donner des ridicules à *Newton*, & ramener les tourbillons sur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molières*?

(a) Il vaudrait mieux, dit-il, se tenir en repos, que d'exercer laborieusement sa géométrie à calculer & à mesurer des actions imaginaires, & qui ne nous apprennent rien, &c.

Il est pourtant assez reconnu que *Galilée*, *Kepler*, & *Newton*, nous ont appris quelque chose. Ce discours de *M. Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que *M. Algarotti* rapporte dans le *Neutonia-nismo per le Dame*, d'un brave Italien qui disait: *Souffrirons-nous qu'un Anglais nous instruisse*?

Pluche va plus loin: (b) il raille; il demande comment un homme dans une encoignure de l'Eglise Notre-Dame n'est pas attiré & collé à la muraille?

Huyghens & *Newton* auront donc envain démontré, par le calcul de l'action des forces centrifuges & centripètes, que la terre est un peu aplatie vers les pôles? Vient un *Pluche*, qui vous dit froidement (c) que les terres ne doivent être plus

(a) Tome II, page 299.

(c) Page 319.

(b) Page 300.

hautes vers l'Equateur, qu'afin que, *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air, & que les Nègres de l'Afrique ne soient pas brûlés de l'ardeur du soleil.*

Voilà, je l'avoue, une plaisante raison. Il s'agissait alors de savoir si, par les lois mathématiques, le grand cercle de l'équateur terrestre surpasse le cercle du méridien d'un cent soixante & dix-huitième; & on veut nous persuader que si la chose est ainsi, ce n'est point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Nègres aient environ cent soixante-dix-huit gouttes de vapeurs sur leurs têtes, tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent soixante-dix-sept.

Le même *Pluche* continuant ses railleries de collège, dit ces propres paroles: « Si l'attraction a pu » élargir l'équateur. . . qui empêchera de demander si ce n'est pas l'attraction qui a mis en fail- » lie le devant du globe de l'œil, ou qui a élan- » cé au milieu du visage de l'homme ce morceau de » cartilage qu'on appelle *le nez*? (d) »

Ce qu'il y a de pis, c'est que l'Histoire du Ciel & le Spectacle de la nature contiennent de très-bonnes choses pour les commençans; & que les erreurs ridicules, prodiguées à côté de vérités utiles, peuvent aisément égarer des esprits qui ne sont pas encore formés.

SECTION II.

IL n'y a pas long-tems que l'on agissait dans une compagnie célèbre cette question usée & frivole;

(d) En effet, *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé *la Vérité Physique*, avança cette étrange opinion.

Quel était le plus grand homme de *César*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan*, ou de *Cromwel*? Quelqu'un répondit que c'était sans contredit *Isaac Newton*. Cet homme avait raison; car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, & à s'en être servi pour s'éclairer soi même & les autres; un homme comme *M. Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand-homme; & ces politiques & ces conquérans, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui font des esclaves par violence; c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe sous le nom de *Bacon*, était fils d'un Garde-des-sceaux, & fut long-tems chancelier sous le roi *Jacques I.* Cependant, au milieu des intrigues de la cour & des occupations de sa charge, qui demandaient un homme tout-entier, il trouva le tems d'être grand philosophe, bon historien, écrivain élégant; & ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il vivait dans un siècle où l'on ne connaissait guère l'art de bien écrire, encore moins la bonne philosophie. Il a été, comme c'est l'usage parmi les hommes, plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres; ses admirateurs étaient les étrangers. Lorsque le marquis d'*Effiat* amena en Angleterre la princesse *Marie*, fille de *Henri le grand*, qui devait épouser le roi *Charles*, ce ministre alla

visiter *Bacon*, qui, étant alors malade au lit, le reçut les rideaux fermés. « Vous ressemblez aux Anges, (lui dit d'*Effiat*;) on entend toujours parler d'eux, on les croit bien supérieurs aux hommes, & on n'a jamais la consolation de les voir. »

On fait comment *Bacon* fut accusé d'un crime qui n'est guère d'un philosophe, de s'être laissé corrompre par argent. On fait comment il fut condamné par la chambre des Pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnaie, à perdre sa dignité de chancelier & de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire au point, qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si on me demande ce que j'en pense, je me servirai, pour répondre, d'un mot que j'ai ouï-dire à milord *Bolingbroke*. On parlait en sa présence de l'avarice dont le duc de *Malborough* avait été accusé, & on en citait des traits, sur lesquels on appelait au témoignage de milord *Bolingbroke*, qui, ayant été d'un parti contraire, pouvait peut-être avec bienséance dire ce qui en était. « C'était un grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices. » Je me bornerai donc à vous parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'estime de l'Europe.

Le plus singulier & le meilleur de ses ouvrages, est celui qui est aujourd'hui le moins lu & le plus utile; je veux parler de son *Novum scientiarum Organum*. C'est l'échaffaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie; & quand cet édifice a été élevé, au moins en partie, l'échaffaud n'a plus été d'aucun usage. Le chancelier *Bacon* ne connaissait

pas encore la nature; mais il savait & indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait méprisé de bonne-heure ce que des fous en bonnet-carré enseignaient sous le nom de philosophie, dans les petites-maisons appelées *collèges*; & il faisait tout ce qui dépendait de lui, afin que ces compagnies instituées pour la perfection de la raison humaine, ne continuaissent pas de la gâter par leurs *quiddités*, leurs *horreurs du vide*, leurs *formes substantielles*, & tous ces mots que non-seulement l'ignorance rendait respectables, mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendu sacrés.

Il est le père de la philosophie expérimentale. Il est bien vrai qu'avant lui on avait découvert des secrets étonnans : on avait inventé la boussole, l'imprimerie, la gravure des estampes, la peinture à l'huile, les glaces, l'art de rendre en quelque façon la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *besicles*, la poudre-à-canon, &c.; on avait cherché, trouvé, & conquis un nouveau monde. Qui ne croirait que ces sublimes découvertes eussent été faites par les grands philosophes, & dans des tems bien plus éclairés que le nôtre? Point-du-tout: c'est dans le tems de la barbarie scolastique que ces grands changemens ont été faits sur la terre. Le hazard seul a produit presque toutes ces inventions; on a même prétendu que ce qu'on appelle *hazard*, a eu grande part dans la découverte de l'Amérique: du moins a-t-on cru que *Christophe Colomb* n'entreprit son voyage que sur la foi d'un capitaine de vaisseau, qu'une tempête avait jetté jusqu'à la hauteur des îles Ca-

raibes. Quoi qu'il en soit, les hommes savaient aller au bout du monde; ils savaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel, plus terrible que le tonnerre véritable: mais ils ne connaissaient pas la circulation du sang, la pesanteur de l'air, les lois du mouvement, la lumière, le nombre de nos planètes, &c. Et un homme qui soutenait une thèse sur les catégories d'*Aristote*, sur l'universel à *parte rei*, ou telle autre sottise, était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes & les plus utiles ne sont pas celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique, qui est chez la plupart des hommes, que nous devons la plupart des arts, & nullement à la saine philosophie. La découverte du feu, l'art de faire du pain, de fondre & de préparer les métaux, de bâtir des maisons, l'invention de la navette, sont d'une toute autre nécessité que l'imprimerie & la boussole; cependant, ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs & les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques! Cependant on croyait de leur temps, qu'il y avait des cieus de cristal, & que les étoiles étaient de petites lampes, qui tombaient quelquefois dans la mer; & un de leurs plus grands philosophes, après bien des recherches, avait trouvé que les astres étaient des cailloux, qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot, personne, avant le chancelier *Bacon*, n'avait connu la philosophie expérimentale; & de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis

lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de machines pneumatiques; par lesquelles il devina l'élasticité de l'air; il a tourné tout - autour de la découverte de la pesanteur; il y touchait : cette vérité fut saisie par *Toricelli*. Peu de tems après, la physique expérimentale commença tout-d'un-coup à être cultivée à-la-fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont *Bacon* s'était douté, & que tous les philosophes, encouragés par sa promesse, s'efforcèrent de déterrer. Nous avons vu qu'on trouve dans son livre, en termes exprès, cette attraction nouvelle dont *Newton* passe pour l'inventeur.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant, un historien, un bel-esprit. Ses *Essais de morale* sont très-estimés, mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire; & n'étant ni la satire de la nature humaine, comme les *Maximes de la Rochefoucauld*, ni l'école du scepticisme, comme *Montagne*, ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII* a passé pour un chef-d'œuvre; mais comment se peut-il faire, que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'Histoire de notre illustre M. de *Thou*? En parlant de ce fameux *Perkins*, fils d'un Juif converti, qui prit si hardiment le nom de *Richard IV*, roi d'Angleterre, encouragé par la duchesse de Bourgogne, & qui disputa la couronne à *Henri VII*; voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime : « Environ ce tems le roi *Henri* fut oblé-

» de d'esprits malins par la magie de la duchesse
 » de Bourgogne, qui évoqua des enfers l'ombre
 » d'Edouard IV, pour venir tourmenter le roi *Henri*.
 » Quand la duchesse de Bourgogne eut instruit
 » Perkins, elle commença à délibérer par quelle
 » région du ciel elle ferait paraître cette comète,
 » & elle résolut qu'elle éclaterait d'abord sur l'ho-
 » rison de l'Irlande. » Il me semble que notre sage
 de Thou ne donne guère dans ce phébus, qu'on pre-
 nait autrefois pour du sublime, mais qu'à présent
 on nomme avec raison *galimathias*.

B A D A U D.

QUAND on dira que *Badaud* vient de l'Italien *ba-
 dare*, qui signifie regarder, s'arrêter, perdre son tems,
 on ne dira rien que d'assez vraisemblable. Mais il
 serait ridicule de dire, avec le Dictionnaire de Tré-
 voux, que *Badaud* signifie sot, niais, ignorant,
stolidus, *stupidus*, *bardus*, & qu'il vient du mot la-
 tin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus
 volontiers qu'à un autre, c'est uniquement parce
 qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, &
 par conséquent plus de gens inutiles qui s'attrou-
 pent pour voir le premier objet auquel ils ne
 sont pas accoutumés, pour contempler un char-
 latan, ou deux femmes du peuple qui se disent des
 injures, ou un charretier dont la charrette sera
 renversée, & qu'ils ne relèveront pas. Il y a des

badauds par-tout; mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

B A I S E R.

J'EN demande pardon aux jeunes-gens & aux jeunes demoiselles; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les savans & les gens sérieux, auxquels il ne convient guère.

Il n'est que trop question de baisers dans les comédies du tems de *Molière*. Champagne, dans la comédie de la Mère coquette de *Quinault*, demande des baisers à Laurette; elle lui dit :

*Tu n'es donc pas content ? vraiment c'est une honte,
Je t'ai baisé deux fois.*

Champagne lui répond :

Quoi, tu baisses par compte ?

Les valets demandaient toujours des baisers aux soubrettes; on se baissait sur le théâtre. Cela était d'ordinaire très-fade & très-insupportable, sur-tout dans des acteurs assez vilains, & qui faisaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baisers, qu'il en aille chercher dans le *Pastor fido*; il y a un chœur entier où il n'est parlé que des baisers (a); & la pièce n'est fon-

(a) *Sacci pura bocca curiosa e scaltra
O seno, o fronte, o mano : unqua non fia
Che parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice fia
Se non la bocca ; ove l'una alma e l'altra
Corre, e si baccia anche ella, e con vivaci*

dée que fût un baiser que *Mimillo* donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu de Colin-Maillard, *un bacio molto saporito*.

On connaît le chapitre sur les baisers, dans lequel *Jean de la Caza*, archevêque de Bénévent, dit qu'on peut se baiser de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement; & il conseille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baiser était une manière de saluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés, avant de tuer *César*, lui baisèrent le visage, la main & la poitrine. *Tacite* dit que, lorsque son beau-père *Agricola* revint de Rome, *Domitien* le reçut avec un froid baiser, ne lui dit rien, & le laissa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à saluer son supérieur en le baisant, appliquait sa bouche à sa propre main, & lui envoyait ce baiser, qu'on lui rendait de même si on voulait.

On employait même ce signe pour adorer les

Spiriti pellegrini
Dò vita al bel tesoro,
Di baccianti rubini, &c.

Il y a quelque chose de semblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baisers, dans votre ardente flamme,
 Si vous pressez belle gorge & beaux bras,
 C'est vainement; ils ne les rendent pas.
 Baisez la bouche, elle répond à l'ame.
 L'ame se colle aux lèvres de rubis,
 Aux dents d'ivoire, à la langue amoureuse;
 Ame contre ame alors est fort heureuse,
 Deux n'en font qu'une, & c'est un Paradis.

Dieux Job, dans la parabole (b) qui est pour-être le plus ancien de nos livres connus, dit « qu'il n'a point adoré le soleil & la lune comme les autres Arabes, qu'il n'a point porté la main à sa bouche en regardant des astres. »

Il ne nous est resté, dans notre occident, de cet usage si antique, que la civilité puérile & honteuse qu'on enseigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de baiser leur main droite quand on leur donne quelque sucrerie.

C'était une chose horrible de trahir en baissant ; c'est ce qui rend l'assassinat de César encore plus odieux. Nous connaissions assez les baisers de Judas : ils sont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza*, autre capitaine, lui dit : (c) *Bonjour, mon frère ; & il prit de sa main le menton d'Amaza pour le baiser, & de l'autre main il tira sa grande épée & l'assassina d'un seul coup si terrible, que toutes ses entrailles lui sortirent du corps.*

On ne trouve aucun baiser dans les autres assassins assez fréquens qui se commirent chez les Juifs, si ce n'est peut-être les baisers que donna *Judith* au capitaine *Holopherne*, avant de lui couper la tête dans son lit lorsqu'il fut endormi ; mais il n'en est pas fait mention, & la chose n'est que vraisemblable.

Dans une tragédie de *Shakespeare* nommée *Othello*, cet *Othello* qui est un nègre, donne deux bai-

(b) *Job*, chap. XXXI.

(c) *Liv. II. des Rois*, chap. II.

fers à sa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes-gens; mais des partisans de *Shakespeare* disent que c'est la belle nature, surtout dans un nègre.

Lorsqu'on assassina *Jean-Galeas Sforza*, dans la cathédrale de Milan le jour de St Etienne; les deux *Médicis*, dans l'église de la Reparata; l'amiral *Coligni*, le prince d'*Orange*, le maréchal d'*Ancre*, les frères de *With*, & tant d'autres; du moins on ne les baïsa pas.

Il y avait chez les anciens je ne sais quoi de symbolique & de sacré, attaché au baiser, puisqu'on baïsait les statues des Dieux, & leurs barbes, quand les sculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés se baïsaient aux mystères de *Cérès*, en signe de concorde.

Les premiers chrétiens & les premières chrétiennes se baïsaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot signifiait *repas d'amour*. Ils se donnaient le saint baiser, le baiser de paix, le baiser de frère & de sœur; *agion philema*. Cet usage dura plus de quatre siècles, & fut enfin aboli à cause des conséquences. Ce furent ces baisers de paix, ces agapes d'amour, ces noms de frère & de sœur, qui attirèrent long-tems aux Chrétiens peu connus, ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* & les prêtresses de *Vesta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone*, & dans d'autres auteurs profanes, que les dissolus se nommaient frère & sœur. On crut que, chez les Chrétiens, les mêmes noms signifiaient les mêmes infamies. Ils servirent ino-

cemment

Comment eux-mêmes à répandre ces accusations dans l'Empire romain.

Il y eut dans le commencement dix-sept sociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les Juifs, en comptant les deux espèces de Samaritains. Les sociétés qui se flattaient d'être les plus orthodoxes, accusaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *Gnostique* qui fut d'abord si honorable, & qui signifiait *savant, éclairé, pur*, devint un terme d'horreur & de mépris, un reproche d'hérésie. *St Epiphane*, au troisième siècle, prétendait qu'ils se chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes & femmes, qu'ensuite ils se donnaient des baisers fort impudiques, & qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baisers; que le mari disait à sa femme, en lui présentant un jeune initié : *Fais l'agape avec mon frère*; & qu'ils fesaient l'agape.

Nous n'osons répéter ici dans la chaste langue française ce que *St Epiphane* ajoute en grec. (d) Nous

(d) En voici la traduction littérale en latin : (*) *Postquam enim inter se permixti fuerunt per scortationis affectum, insuper blasphemiam suam in calum extendunt. Et suscipit quidem muliercula, itemque vir, fluxum à masculo in proprias suas manus; & stant ad calum intuentes, & immunditiam in manibus habentes: precantur nimirum Stratiotici quidem & Gnostici appellati, ad Patrem, ut aiunt, universorum, offerentes ipsum hoc quod in manibus habent & dicunt: Offerimus tibi hoc donum corpus CHRISTI. Et sic ipsum edunt, assumentes suam ipsorum immunditiam, & dicunt: Hoc est corpus CHRISTI, & hoc est pascha. Ideò patiuntur corpora nostra, & coguntur confiteri passionem CHRISTI. Eodem verò modo etiam de saminâ, ubi contigerit ipsam in sanguinis fluxu esse, menstruum collectum ab ipsâ immundit. & san-*

(*) *Epiphane contrâ hares. liv. I, tome II.*

Dict. Philos. Tom. II.

M

dirons seulement que peut-être on en imposa un peu à ce saint, qu'il se laissa trop emporter à son zèle, & que tous les hérétiques ne sont pas de vilains débauchés.

La secte des Piétistes, en voulant imiter les premiers Chrétiens, se donne aujourd'hui des baisers de paix en sortant de l'assemblée, en s'appelant *mon frère, ma sœur* : c'est ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiste fort jolie & fort humaine. L'ancienne coutume était de baiser sur la bouche; les Piétistes l'ont soigneusement conservée.

Il n'y avait point d'autre manière de saluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre; c'était le droit des cardinaux de baiser les Reines sur la bouche, & même en Espagne. Ce qui est singulier, c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France, où les dames eurent toujours plus de liberté que par-tout ailleurs; mais *chaque pays a ses cérémonies*, & il n'y a point d'usage si général, que le hazard & l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la pre-

guinem acceptum in communi edunt; & hic est (inquiunt) sanguis CHRISTI.

Comment *saint Epiphane* eût-il reproché des turpitudes si exécrables à la plus savante des premières sociétés Chrétiennes, si elle n'avait pas donné lieu à ces accusations? comment osa-t-il les accuser, s'ils étaient innocens? Ou *saint Epiphane* était le plus grand extravagant des calomnieurs; ou ces Gnostiques étaient les dissolus les plus infâmes, & en même-tems les plus détestables hypocrites qui fussent sur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment sauver le berceau de notre Eglise triomphante des horreurs d'un tel scandale? Certes rien n'est plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, à nous faire sentir notre extrême misère.

mière visite d'un seigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ses moustaches. *C'est une déplaisante coutume*, dit Montagne, (e) & injurieuse à nos dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal-plaisant qu'il soit. Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est désagréable à une jeune & jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille & laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches & vermeilles de vingt à vingt-cinq ans; & c'est ce qui fit - abolir enfin la cérémonie du baiser dans les mystères & dans les agapes. C'est ce qui fit-entrer les femmes chez les Orientaux, afin qu'elles ne baisassent que leurs pères & leurs frères; coutume long-tems introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire, qui va de la bouche au cœur, & de-là plus bas; tant la nature a tout préparé avec l'industrie la plus délicate ! Les petites glandes des lèvres, leur tissu spongieux, leurs mamelons veloutés, la peau fine, chatouilleuse, leur donnent un sentiment exquis & voluptueux, lequel n'est pas sans analogie avec une partie plus cachée & plus sensible encore. La pudeur peut souffrir d'un baiser long-tems savouré entre deux Piétistes de dix-huit-ans.

Il est à remarquer que l'espèce humaine, les tourterelles & les pigeons, sont les seules qui connaissent les baisers; de-là est venu chez les Latins le mot *columbatim*, que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abusé. Le baiser, destiné par la

(e) Liv. III. chap. V.

nature à la bouche , a été prostitué souvent à des membranes qui ne semblaient pas faites pour cet usage. On fait de quoi les Templiers furent accusés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus au long ce sujet intéressant, quoique *Montagne* dise : *Il en faut parler sans vergogne ; nous prononçons hardiment tuer, dérober, trahir ; & de cela nous n'oserions parler qu'entre les dents.*

B A L A ,

B A T A R D S.

B A L A servante de *Rachel*, & *Zelpha* servante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob* ; & vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, aussi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux sœurs *Lia* & *Rachel*. Il est vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction , au lieu que *Guillaume le bâtard* hérita de la Normandie.

Thierry, bâtard de *Clovis* , hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par son père.

Plusieurs rois d'Espagne & de Naples ont été bâtards.

En Espagne les bâtards ont toujours hérité. Le roi *Henri de Transjamar* ne fut point regardé comme roi illégitime , quoiqu'il fût enfant illégitime ; & cette race de bâtards , fondue dans la maison d'Autriche, a régné en Espagne jusqu'à *Philippe V*.

La race d'*Aragon* qui régnait à Naples du tems de *Louis XII* , était bâtarde. Le comte de *Dunois* signait

le bâtard d'Orléans ; & l'on a conservé long-tems des lettres du duc de Normandie , roi d'Angleterre , signées *Guillaume le bâtard*.

En Allemagne , il n'en est pas de même ; on veut des races pures ; les bâtards n'héritent jamais des fiefs , & n'ont point d'état. En France , depuis long-tems , le bâtard d'un Roi ne peut être prêtre sans une dispense de Rome ; mais il est prince sans difficulté , dès que le Roi le reconnaît pour le fils de son péché , fût-il bâtard adultérin de père & de mère. Il en est de même en Espagne. Le bâtard d'un Roi d'Angleterre ne peut être prince , mais duc. Les bâtards de *Jacob* ne furent ni ducs ni princes , ils n'eurent point de terres ; & la raison est que leurs pères n'en avaient point : mais on les appela depuis *patriarches* , comme qui dirait archiperes.

On a demandé si les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour ? Il est vrai que le pape *Jean XI* était bâtard du pape *Sergius III* & de la fameuse *Marozie* : mais un exemple n'est pas une loi. (Voyez à l'article *Lor* , comme toutes les lois & tous les usages se contredisent.)

B A N N I S S E M E N T.

BANNISSEMENT à tems ou à vie , peine à laquelle on condamne les délinquans , ou ceux qu'on veut faire-passer pour tels.

On bannissait , il n'y a pas bien long-tems , du ressort de la juridiction un petit voleur , un petit fauf-

faire , un coupable de voie de-fait. Le résultat était qu'il devenait grand voleur , grand faussaire , & meurtrier dans une autre juridiction. C'est comme si nous jetions dans les champs de nos voisins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres. (1)

Ceux qui ont écrit sur le droit des gens se sont fort tourmentés , pour savoir au juste si un homme qu'on a banni de sa patrie est encore de sa patrie. C'est à-peu-près comme si on demandait si un joueur qu'on a chassé de la table du jeu , est encore un des joueurs.

S'il est permis à tout homme par le droit naturel de se choisir sa patrie , celui qui a perdu le droit de citoyen , peut à plus forte raison se choisir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ses anciens concitoyens ? Il y en a mille exemples. Combien de Protestans français naturalisés en Hollande , en Angleterre , en Allemagne , ont servi contre la France & contre des armées où étaient leurs parens & leurs propres frères ! Les Grecs qui étaient dans les armées du Roi de Perse , ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France. C'est encore pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni ; car après tout , il semble moins malhonnête de tirer l'épée pour se venger , que de la tirer pour de l'argent.

(1) Cet abus subsiste encore. S'il est contre le bon sens de bannir d'une juridiction , on peut regarder le bannissement hors de l'Etat comme une infraction au droit des gens.



B A N Q U E.

LA banque est un trafic d'espèces contre du papier, &c.

Il y a des banques particulières & des banques publiques.

Les banques particulières consistent en lettres-de-change qu'un particulier vous donne pour recevoir votre argent au lieu indiqué. Le banquier prend $\frac{1}{2}$ pour 100, & son correspondant chez qui vous allez prend aussi $\frac{1}{2}$ pour 100 quand il vous paye. Ce premier gain est convenu entre eux sans en avertir le porteur. (1)

Le second gain, beaucoup plus considérable, se fait sur la valeur des espèces. Ce gain dépend de l'intelligence du banquier & de l'ignorance du remettant d'argent. Les banquiers ont entre eux une langue particulière, comme les chimistes; & le passant qui n'est pas initié à ces mystères en est toujours la dupe. Ils vous disent, par exemple : « Nous remettons de Berlin à Amsterdam, l'incertain pour le certain; le change est haut, il est à trente-quatre, trente-cinq; » & avec ce jargon, il se trouve qu'un homme qui croit les entendre perd six ou sept pour cent : de sorte que s'il fait environ quinze voyages à Amsterdam, en remettant toujours son argent

(1) Ce profit est souvent beaucoup moindre; la manière dont on le fait consiste à donner à celui qui vous remet son argent comptant des lettres qui ne sont payables qu'après quelques semaines, en protestant qu'on ne peut lui en fournir à des échéances plus prochaines.

par lettres-de-change, il se trouvera que ses deux banquiers auront eu à la fin tout son bien. C'est ce qui produit d'ordinaire à tous les banquiers une grande fortune. Si on demande ce que c'est que l'*incertain* pour le *certain*, le voici.

Les écus d'Amsterdam ont un prix fixe en Hollande, & leur prix varie en Allemagne. Cent écus ou paragons de Hollande, argent de banque, font cent écus, de soixante sous chacun : il faut partir de là, & voir ce que les Allemands leur donnent pour ces cents écus.

Vous donnez au banquier d'Allemagne, ou 130, ou 131, ou 132 risdales, &c. & c'est-là l'*incertain*.

Pourquoi 131 risdales ou 132 ? parce que l'argent d'Allemagne passe pour être plus faible de titre que celui de Hollande.

Vous êtes censé recevoir poids pour poids & titre pour titre ; il faut donc que vous donniez en Allemagne un plus grand nombre d'écus, puisque vous les donnez d'un titre inférieur.

Pourquoi tantôt 132 ou 133 écus, ou quelquefois 136 ? C'est que l'Allemagne a plus tiré de marchandises qu'à l'ordinaire de la Hollande : l'Allemagne est débitrice, & alors les banquiers d'Amsterdam exigent un plus grand profit, ils abusent de la nécessité où l'on est ; & quand on tire sur eux, ils ne veulent donner leur argent qu'à un prix fort haut. Les banquiers d'Amsterdam disent aux banquiers de Francfort ou de Berlin : Vous nous devez, & vous tirez encore de l'ar-

gent sur nous : donnez-nous donc cent trente-six écus pour cent patagons.

Ce n'est-là encore que la moitié du mystère. J'ai donné à Berlin treize cents soixante écus, & je vais à Amsterdam avec une lettre-de-change de mille écus, ou patagons. Le banquier d'Amsterd. me dit : Voulez-vous de l'argent courant, ou de l'argent de banque ? Je lui réponds que je n'entends rien à ce langage, & que je le prie de faire pour le mieux. Croyez-moi, me dit-il, prenez de l'argent courant. Je n'ai pas de peine à le croire.

Je pense recevoir la valeur de ce que j'ai donné à Berlin ; je crois, par exemple, que si je rapportais sur-le-champ à Berlin l'argent qu'il me compte, je ne perdrais rien ; point-du-tout, je perds encore sur cet article, & voici comment. Ce qu'on appelle argent de banque en Hollande, est supposé l'argent déposé en 1609 à la caisse publique, à la banque générale. Les patagons déposés y furent reçus pour soixante sous de Hollande, & en valaient soixante-trois. (2) Tous les gros payemens se font en billets sur la banque d'Amsterdam ; ainsi je devais recevoir soixante-trois sous à cette banque pour un billet d'un écu. J'y vais, ou bien je négocie mon billet, & je ne reçois que soixante-deux sous & demi, ou soixante-deux sous pour mon patagon de banque ; c'est pour la peine de ces messieurs, ou pour ceux qui m'escomptent mon billet ; cela s'appelle l'*agio*, du mot

(2) Ils ne valent réellement que 60 sous ; mais la monnaie courante que l'on dit valoir 60 sous ne les vaut pas, à cause du faiblage dans la fabrique, & du déchet qu'elle éprouve à l'usage.

italien *aider* : on m'aide donc à perdre un sou par écu , & mon banquier m'aide encore davantage en m'épargnant la peine d'aller aux changeurs : il me fait perdre deux sous en me disant que l'*agio* est fort haut , que l'argent est fort cher ; il me vole , & je le remercie. (3)

Voilà comme se fait la banque des négocians , d'un bout de l'Europe à l'autre.

La banque d'un Etat est d'un autre genre : ou c'est un argent que les particuliers déposent pour leur seule sûreté , sans en tirer de profit , comme on fit à Amsterdam en 1609 , & à Rotterdam en 1636 : ou c'est une compagnie autorisée qui reçoit l'argent des particuliers pour l'employer à son avantage , & qui paye aux déposans un intérêt ; c'est ce qui se pratique en Angleterre , où la banque autorisée par le parlement donne 4 pour 100 aux propriétaires.

En France on voulut établir une banque de l'Etat sur ce modèle , en 1717. L'objet était de payer avec les billets de cette banque , toutes les dépenses courantes de l'Etat , de recevoir les impositions en même paiement , & d'acquitter tous les billets ; de donner

(3) J'ai vu un Banquier très-connu à Paris prendre 2 pour 100 , pour faire-passer à Berlin une somme d'argent au pair : c'est 40 sous par livre pesant ; un chariot de poste transporterait de l'argent de Paris à Berlin à moins de 20 sous par livre. Un des principaux objets que se proposait le Ministère de France en 1775 , dans l'établissement des Messageries royales , était de diminuer ces profits énormes des Banquiers , & de les tenir toujours au-dessous du prix du transport de l'argent ; aussi les Banquiers se mirent à crier que ce Ministère n'entendait rien aux Finances ; & ceux des Financiers qui font commerce de Banque entre les caisses des Provinces & le Trésor royal , ne manquèrent point d'être de l'avis des Banquiers.

sans aucun décompte tout l'argent qui serait tiré sur la banque, soit par les régnicoles, soit par l'étranger, & par-là de lui assurer le plus grand crédit. Cette opération doublait réellement les espèces en ne fabriquant de billets de banque qu'autant qu'il y avait d'argent courant dans le royaume, & le triplait, si en faisant deux fois autant de billets qu'il y avait de monnaie, on avait soin de faire les payemens à point nommé; car la caisse ayant pris faveur, chacun y eût laissé son argent, & non-seulement on eût porté le crédit au triple, mais on l'eût poussé encore plus loin, comme en Angleterre. Plusieurs gens de finance, plusieurs gros banquiers, jaloux du *sieur Law*, inventeur de cette banque, voulurent l'anéantir dans sa naissance; ils s'unirent avec des négocians hollandais, & tirèrent sur elle tout son fonds en huit jours. Le gouvernement, au lieu de fournir de nouveaux fonds pour les payemens, (ce qui était le seul moyen de soutenir la banque,) imagina de punir la mauvaise volonté de ses ennemis, en portant par un édit la monnaie un tiers au-delà de sa valeur; de sorte que quand les agens hollandais vinrent pour recevoir les derniers payemens, on ne leur paya en argent que les deux tiers réels de leurs lettres-de-change; mais ils n'avaient plus que peu de chose à retirer. Leurs grands coups avaient été frappés, la banque était épuisée; ce haussément de la valeur numéraire des espèces acheva de la décrir. Ce fut la première époque du bouleversement du fameux système de *Law*. Depuis ce tems il n'y eut plus en France de banque publique; & ce qui n'était pas arrivé à la Suède, à Ve-

nise , à l'Angleterre , à la Hollande , dans les tems les plus dévastateurs , arriva à la France au milieu de la paix & de l'abondance.

Tous les bons gouvernemens sentent les avantages d'une banque d'Etat ; cependant la France & l'Espagne n'en ont point : c'est à ceux qui sont à la tête de ces royaumes d'en pénétrer la raison.

BANQUEROUTE.

ON connaissait peu de banqueroutes en France avant le seizième siècle. La grande raison , c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des Lombards , des Juifs prêtaient sur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change , les remises en pays étrangers , étaient un secret ignoré de tous les juges.

Ce n'est pas que beaucoup de gens ne se ruinaient ; mais cela ne s'appelait point *banqueroute* : on disait *déconfiture* ; ce mot est plus doux à l'oreille. On se servait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais *rompture* ne sonne pas si bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie , *banco-rotto* , *bancarotta* , *gambarotta e. la giustizia non impicar*. Chaque négociant avait son banc dans la place du change ; & quand il avait mal fait ses affaires , qu'il se déclarait *fallito* , & qu'il abandonnait son bien à ses créanciers moyennant qu'il en retint une bonne partie pour lui , il était libre & réputé très-galant homme. On n'avait rien à lui dire , son banc était cassé , *banco rotto* , *banca rotta* ; il pouvait même dans certaines villes garder tous ses biens & frustrer ses

créanciers, pourvu qu'il s'assît le derrière nu sur une pierre en présence de tous les marchands. C'était une dérivation donc de l'ancien proverbe romain *solvere aut in are aut in cute*, payer de son argent ou de sa peau. Mais cette coutume n'existe plus ; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre & dans d'autres pays, on se déclare banqueroutier dans les gazettes. Les associés & les créanciers s'affemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cafés, & ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a souvent de frauduleuses, il a fallu les punir. Si elles sont portées en justice, elles sont par-tout regardées comme un vol, & les coupables par-tout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'est pas vrai qu'on ait statué en France peine de mort contre les banqueroutiers sans distinction. Les simples faillites n'emportent aucune peine ; les banqueroutiers frauduleux furent soumis à la peine de mort aux états d'Orléans sous *Charles IX*, & aux états de Blois en 1686 ; mais ces édits renouvelés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il est trop difficile de prouver qu'un homme s'est déshonoré exprès, & a cédé volontairement tous ses biens à ses créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'est contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banquier soit un mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités.

tès la dernière année du règne de *Louis XIV*, & pendant la régence. Le triste état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas payer la quantité d'effets invendus ou invendables, la crainte de l'interruption de tout commerce, obligèrent le gouvernement en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722, & 1726, à faire suspendre toutes les procédures contre ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les discussions de ces procès furent renvoyées aux juges consuls; c'est une juridiction de marchands très-experts dans ces cas, & plus faite pour entrer dans ces détails de commerce, que des parlemens, qui ont toujours été plus occupés des lois du royaume que de la finance. Comme l'Etat faisait alors banqueroute, il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables, banqueroutiers frauduleux; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme-de-lettres de ma connaissance perdit quatre-vingts mille francs à la banqueroute d'un magistrat important, qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père, & qui, outre l'importance de sa charge & de sa personne, possédait encore une dignité assez importante à la cour. Il mourut malgré tout cela; & monsieur son fils, qui avait acheté aussi une charge importante, s'empara des meilleurs effets.

L'homme-de-lettres lui écrivit, ne doutant pas de sa loyauté, attendu que cet homme avait une dignité

L'homme-de-loi. L'important lui mandait qu'il protégerait toujours les gens-de-lettres, s'enfuit, & ne paya rien.

BAPTÊME,

Mot grec qui signifie Immersion.

SECTION I^{re}.

Nous ne parlons point du baptême en théologiens; nous ne sommes que de pauvres gens-de-lettres qui n'entrérons jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens, de tems immémorial, se plongeaient & se plongent encore dans le Gange. Les hommes, qui se conduisent toujours par les sens, imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps, lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés.

*O nimium faciles, qui tristia crimina cadis
Flumined tolli posse putatis aquâ!*

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingts ans, traduisit comiquement ces deux vers :

C'est une drôle de maxime,
Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même, **DIEU** daigna consacrer cette coutume chez le peuple hébreu. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine; ils étaient appelés *prosélytes de domicile*.

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision ; mais seulement à embrasser les sept préceptes des Noachides , & à ne sacrifier à aucun Dieu des étrangers. Les profélytes de justice étaient circoncis & baptisés ; on baptisait aussi les femmes profélytes , toutes nues , en présence de trois hommes.

Les Juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'est pourquoi on courut à *St Jean* , qui baptisait dans le Jourdain.

JESUS-CHRIST même , qui ne baptisa jamais personne , daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet usage ayant été long-tems un accessoire de la religion judaïque , reçut une nouvelle dignité , un nouveau prix de notre Sauveur même ; il devint le principal rite & le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous Juifs. Les Chrétiens de la Palestine conservèrent très-long-tems la circoncision. Les Chrétiens de *St Jean* ne reçurent jamais le baptême du CHRIST.

Plusieurs autres sociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge , déterminés à cette étonnante opération par ces paroles de *St Jean-Baptiste* , rapportées par *St Luc* : *Je baptise par l'eau , mais celui qui vient après moi baptisera par le feu.*

Les Seleuciens , les Herméniens , & quelques autres , en usaient ainsi. Ces paroles , *il baptisera par le feu* , n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont *St Luc* & *St Matthieu* parlent. La plus vraisemblable , peut-être , est que c'était une allusion à l'ancienne coutume des dévots.

à la Déesse de Syrie , qui, après s'être plongés dans l'eau, s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était superstition chez les misérables hommes; & Jesus substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace & divin, à ces superstitions ridicules. (a)

Dans les premiers siècles du christianisme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Constantin* en est une assez forte preuve. *St Ambroise* n'était pas encore baptisé quand on le fit Evêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

(a) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou & au poignet, afin de mieux faire-savoir par ces marques apparentes, qu'on était initié & qu'on appartenait à la Déesse. Voyez le chapitre de la Déesse de Syrie, écrit par un initié, & inséré dans *Lucien. Plutarque*, dans son Traité de la superstition, dit que cette Déesse donnait des ulcères au gras des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui, après avoir défendu de manger de l'ixion, du grison, du chameau, de l'anguille, &c., dit : (*) *Si vous n'observez pas ces commandemens, vous serez maudits, &c.... Le Seigneur vous donnera des ulcères malins, dans les genoux & dans les gras des jambes. C'est ainsi que le mensonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque, qui a fait place elle-même à une vérité plus lumineuse.*

Le Baptême par le feu, c'est-à-dire ces stigmates, étaient presque par-tout en usage. Vous lisez dans *Ezéchiel* : (**) *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui seront marqués du thau.* Voyez dans l'Apocalypse : (***) *Ne frappez point la terre, la mer & les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de DIEU sur le front. Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.*

(*) Chap. XXVIII, v. 35.

(***) Chap. VII, v. 4 & 5.

(**) Chap. IX, v. 9.

Du Baptême des morts.

ON baptisa aussi les morts. Ce baptême est constaté par ce passage de *St Paul* dans sa lettre aux Corinthiens : *Si on ne ressuscite point , que feront ceux qui reçoivent le baptême pour les morts ?* C'est ici un point de fait. Ou l'on baptisait les morts mêmes , ou l'on recevait le baptême en leur nom , comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les âmes de ses amis & de ses parens.

St Epiphane & *St Chrysostome* nous apprennent que dans quelques sociétés chrétiennes, & principalement chez les Marcionites , on mettait un vivant sous le lit d'un mort ; on lui demandait s'il voulait être baptisé ? le vivant répondait *oui* ; alors on prenait le mort , & on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée : *St Paul* en fait mention , mais il ne la condamne pas ; au contraire , il s'en sert comme d'un argument invincible qui prouve la résurrection.

Du Baptême d'aspersion.

LES Grecs conservèrent toujours le baptême par immersion. Les Latins, vers la fin du huitième siècle, ayant étendu leur religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids , substituèrent la simple aspersion ; ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise grecque.

On demanda à *St Cyprien* , évêque de Carthage , si ceux-là étaient réellement baptisés , qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps ? Il répond dans

sa soixante & seizième lettre, « que plusieurs Églises » ne croyaient pas que ces arrosés fussent chrétiens ; » que pour lui il pense qu'ils sont chrétiens , mais » qu'ils ont une grâce infiniment moindre que ceux » qui ont été plongés trois fois selon l'usage. »

On était initié chez les Chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce tems on n'était que catéchumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans, des cautions , qu'on appelait d'un nom qui répond à *parrains* , afin que l'Église s'assurât de la fidélité des nouveaux-chrétiens , & que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi , dans les premiers siècles, les Gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des Chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mystères d'Isis & de Cérès Eleusine.

Cyrille d'Alexandrie, dans son écrit contre l'empereur Julien, s'exprime ainsi : *Je parlerais du baptême, si je ne craignais que mon discours ne parvint à ceux qui ne sont pas initiés.* Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ses mystères, ses associations, ses catéchumènes, ses initiés, ses profès. Chaque secte exigeait de nouvelles vertus, & recommandait à ses pénitens une nouvelle vie, *Initium novæ vitæ*, & de-là le mot d'initiation. L'initiation des chrétiens & des chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide ; la rémission de tous les péchés était attachée à ce signe. Mais la différence entre le baptême chrétien & les cérémonies grecques, syriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité & le mensonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le second siècle , on commença à baptiser les enfans ; il était naturel que les Chrétiens desirassent que leurs enfans , qui auraient été damnés sans ce sacrement , en fussent pourvus. On conclut enfin , qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours ; parce que , chez les Juifs , c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise grecque est encore dans cet usage.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés , selon les Pères de l'Eglise les plus rigoureux. Mais *Pierre Chrysologue* , au cinquième siècle , imagina les *limbes* , espèce d'enfer mitigé , & proprement bord d'enfer , faubourg d'enfer , où vont les petits enfans morts sans baptême , & où les patriarches restaient avant la descente de JESUS-CHR. aux enfers. De sorte que l'opinion que JESUS-CHR. était descendu aux limbes , & non aux enfers , a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable ? On a répondu que non. Si on pouvait baptiser avec de l'eau rose ? & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure ; que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers Pasteurs qui l'ont établie.

Les Anabaptistes , & quelques autres communions qui sont hors du giron , ont cru qu'il ne fallait baptiser , initier personne , qu'en connaissance de cause. Vous faites-promettre , disent-ils , qu'on fera de la société chrétienne ; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant , un parrain ;

mais c'est un abus d'un ancien usage. Cette précaution était très-convenable dans le premier établissement. Quand des inconnus, hommes faits, femmes & filles adultes, venaient se présenter aux premiers disciples pour être reçus dans la société, pour avoir part aux aumônes, ils avaient besoin d'une caution qui répondit de leur fidélité ; il fallait s'assurer d'eux ; ils juraient d'être à vous : mais un enfant est dans un cas diamétralement opposé. Il est arrivé souvent qu'un enfant baptisé par des Grecs à Constantinople, a été ensuite circoncis par des Turcs ; chrétien à huit jours, musulman à treize ans, il a trahi les sermens de son parrain. C'est une des raisons que les Anabaptistes peuvent alléguer ; mais cette raison, qui serait bonne en Turquie, n'a jamais été admise dans des pays chrétiens, où le baptême assure l'état d'un citoyen. Il faut se conformer aux lois & aux rites de sa patrie.

Les Grecs rebaptisent les Latins qui passent d'une de nos communions latines à la communion grecque ; l'usage était dans le siècle passé que ces catéchumènes prononçaient ces paroles : *Je crache sur mon père & ma mère qui m'ont fait mal baptiser*. Peut-être cette coutume dure encore, & durera long-tems dans les provinces.

Idee des Unitaires rigides sur le Baptême.

« Il est évident pour quiconque veut raisonner sans préjugé, que le baptême n'est ni une marque de grâce conférée, ni un sceau d'alliance, mais une simple marque de profession.

de JÉSUS ; c'est une preuve incontestable que *Jean-Baptiste* avait de son tems beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptisa. Une grande multitude le suivait , dit ce célèbre historien , & les Juifs paraissaient disposés à entreprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît par ce passage que *Jean* était non-seulement un chef de secte , mais un chef de parti. *Josèphe* ajoute qu'*Hérode* en conçut de l'inquiétude. En effet , il se rendit redoutable à *Hérode* , qui le fit enfin mourir ; mais JÉSUS n'eut affaire qu'aux Pharisiens : voilà pourquoi *Josèphe* fait mention de *Jean* comme d'un homme qui avait excité les Juifs contre le roi *Hérode* , comme d'un homme qui s'était rendu par son zèle criminel d'État , au lieu que JÉSUS n'ayant pas approché de la cour , fut ignoré de l'historien *Josèphe*.

La secte de *Jean-Baptiste* subsista très-différente de la discipline de JÉSUS. On voit dans les Actes des Apôtres que , vingt ans après le supplice de JÉSUS , *Apollo* d'Alexandrie , quoique devenu chrétien , ne connaissait que le baptême de *Jean* , & n'avait aucune notion du Saint-Esprit. Plusieurs voyageurs , & entre autres *Chardin* , le plus accrédité de tous , disent qu'il y a encore en Perse des disciples de *Jean* , qu'on appelle *Sabis* , qui se baptisent en son nom , & qui reconnaissent à la vérité JÉSUS pour un prophète , mais non pas pour un Dieu.

A l'égard de JÉSUS , il reçut le baptême , mais ne le conféra à personne : ses Apôtres baptisaient les catéchumènes , ou les circoncisaient , selon l'occasion ; c'est ce qui est évident par l'opération de la cir-

concision

Concision que *Paul* fit à *Timothée* son disciple.

Il paraît encore que quand les Apôtres baptisèrent, ce fut toujours au seul nom de JESUS-CHRIST. Jamais les Actes des Apôtres ne font mention d'aucune personne baptisée au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit : c'est ce qui peut faire-croire que l'auteur des Actes des Apôtres ne connaissait pas l'Evangile de *Matthieu*, dans lequel il est dit : *Allez enseigner toutes les nations, & baptisez-les au nom du Père & du Fils & du Saint-Esprit.* La religion chrétienne n'avait pas encore reçu sa forme : le symbole même qu'on appelle le *symbole des Apôtres*, ne fut fait qu'après eux ; & c'est de quoi personne ne doute. On voit, par l'épître de *Paul* aux Corinthiens, une coutume fort singulière qui s'introduisit alors, c'est qu'on baptisait les morts ; mais bientôt l'Eglise naissante réserva le baptême pour les seuls vivans : on ne baptisa d'abord que les adultes ; souvent même on attendait jusqu'à cinquante ans, & jusqu'à la dernière maladie, afin de porter dans l'autre monde la vertu toute entière d'un baptême encore récent.

Aujourd'hui on baptise tous les enfans : il n'y a que les Anabaptistes qui réservent cette cérémonie pour l'âge où l'on est adulte ; ils se plongent tout le corps dans l'eau. Pour les Quakers qui composent une société fort nombreuse en Angleterre & en Amérique, ils ne font point usage du Baptême : ils se fondent sur ce que JESUS-CHRIST ne baptisa aucun de ses Disciples, & ils se piquent de n'être chrétiens que comme on l'était du tems de JESUS-CHR.

ce qui met entr'eux & les autres communions une prodigieuse différence.

Addition de M. l'abbé Nicaise à l'art. Baptême.

L'EMPER. *Julien le philosophe*, dans son immortelle Satyre des Césars, met ces paroles dans la bouche de *Constance*, fils de *Constantin* : « Quiconque se sent » coupable de viol, de meurtre, de rapine, de fa- » crilège & de tous les crimes les plus abominables, » dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il sera net » & pur. »

C'est en effet cette fatale doctrine qui engagea les Empereurs chrétiens & les grands de l'Empire à différer leur baptême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel, & de mourir vertueux.

Quelle étrange idée tirée de la lessive, qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! Aujourd'hui qu'on baptise tous les enfans, parce qu'une idée non-moins absurde les supposa tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à ce qu'ils aient l'usage de raison, & qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vite pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste, qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient ; Nous faisons à ces petits innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie, & nous leur donnons la vie éternelle.



BARAC ET DEBORA;

Et par occasion, des Chars de guerre.

Nous ne prétendons point discuter ici en quel tems *Barac* fut chef du peuple juif; pourquoi étant chef, il laissa commander son armée par une femme; si cette femme, nommée *Débora*, avait épousé *Lapidoth*; si elle était la parente ou l'amie de *Barac*, ou même sa fille ou sa mère; ni quel jour se donna la bataille du Thabor en Galilée, entre cette *Débora* & le capitaine *Sizara*, général des armées du roi *Jabin*; lequel *Sizara* commandait vers la Galilée une armée de trois cents mille fantassins, dix mille cavaliers & trois mille chars armés en guerre, si l'on en croit l'historien *Josephe*. (a).

Nous laisserons même ce *Jabin*, roi d'un village nommé *Azor*, qui avait plus de troupes que le grand Turc. Nous plaignons beaucoup la destinée de son grand-visir *Sizara*, qui ayant perdu la bataille en Galilée, sauta de son chariot à quatre chevaux, & s'enfuit à pied pour courir plus vite. Il alla demander l'hospitalité à une sainte femme juive qui lui donna du lait, & qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête quand il fut endormi. Nous en sommes très-fâchés; mais ce n'est pas cela dont il s'agit; nous voulons parler des chariots de guerre.

C'est au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Cifon, que se donna la bataille. Le mont Thabor

(a) Antiq. jud. liv. X.

impuissans n'ont point de barbe , par la raison qu'ils manquent de cette liqueur , laquelle doit être repompée par des vaisseaux absorbans , s'unir à la lymphe nourricière , & lui fournir des petits oignons de poils sous le menton , sur les joues , &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les singes ; on prétend que ce sont les plus dignes de propager leur espèce , les plus vigoureux , les plus prêts à tout , & on leur fait souvent beaucoup trop d'honneur , ainsi qu'à certaines dames qui sont un peu velues , & qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine*. Le fait est que les hommes & les femmes sont tous velus de la tête aux pieds ; blondes ou brunes , bruns ou blonds , tout cela est égal. Il n'y a que la paume de la main & la plante du pied qui soient absolument sans poil. La seule différence , sur-tout dans nos climats froids , c'est que les poils des dames , & sur-tout des blondes , sont plus folets , plus doux , plus imperceptibles. Il y a aussi beaucoup d'hommes dont la peau semble très-unie ; mais il en est d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours , s'ils avaient une queue.

Cette affinité constante entre le poil & la liqueur féminale ne peut guère se contester dans notre hémisphère. On peut seulement demander pourquoi les eunuques & les impuissans étant sans barbe , ont pourtant des cheveux ? La chevelure serait-elle d'un autre genre que la barbe & que les autres poils ? n'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur féminale ? Les eunuques ont des sourcils & des cils aux paupières ; voilà encore une nouvelle exception. Cela pourrait

nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe est dans les testicules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout-court les suppositions les mieux établies. Les systèmes sont comme les rats qui peuvent passer par vingt petits trous, & qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémisphère entier qui semble déposer contre l'union fraternelle de la barbe & de la semence. Les Américains, de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque stature qu'ils soient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil sur le corps, excepté les fourcils & les cheveux. J'ai des attestations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, conversé, combattu avec trente nations de l'Amérique septentrionale; ils attestent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil sur le corps, & ils se moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, se copiant les uns les autres, disent que les Américains ne sont sans poil que parce qu'ils, se l'arrachent avec les pincettes; comme si *Christophe Colomb*, *Fernand Cortez*, & les autres conquérans, avaient chargé leurs vaisseaux de ces petites pincettes avec lesquelles nos dames arrachent leurs poils solets, & en avaient distribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru long-tems que les Esquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde; mais on m'assure qu'ils sont imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili, au Pérou, en Canada, insi que dans notre continent barbu. La virilité n'est point attachée en Amérique à des poils tirant sur le noir ou sur le jaune. Il y a donc

une différence spécifique entre ces bipèdes & nous , de même que leurs lions , qui n'ont point de crinière , ne sont pas de la même espèce que nos lions d'Afrique. (*)

Il est à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié sur leur considération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été , & est encore l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long & la barbe imposent du respect. Les Occidentaux ont presque toujours changé d'habit , & , si on l'ose dire , de menton. On porta des moustaches sous *Louis XIV* jusques vers l'année 1672. Sous *Louis XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait carrée. *Charles-Quint* , *Jules II* , *François I* remirent en honneur à leurs cours la large barbe , qui était depuis long-tems passée de mode. Les gens-de-robe alors , par gravité , & par respect pour les usages de leurs pères , se faisaient-raser , tandis que les courtisans , en pourpoint & en petit manteau , portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les Rois alors , quand ils voulaient envoyer un homme-de-robe en ambassade , priaient ses confrères de souffrir qu'il laissât croître sa barbe , sans qu'on se moquât de lui dans la chambre des comptes ou des enquêtes. En voilà trop sur les barbes.

(*) Voyez l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des Nations*.



BATAILLON.

Ordonnance Militaire.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été successivement composé, a changé depuis l'impression de l'Encyclopédie, & on changera encore les calculs par lesquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du quarré, les moyens de faire ce quarré plein ou vide, & de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du *cuneus* des anciens, qui n'était cependant point un triangle Voilà ce qui est déjà à l'art. *BATAILLON*, dans l'Encyclopédie, & nous n'ajouterons que quelques remarques sur les propriétés, ou sur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons sur trois hommes de hauteur, leur donne, selon plusieurs officiers, un front fort étendu, & des flancs très-faibles : le flottement, suite nécessaire de ce grand front, ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légèrement sur l'ennemi ; & la faiblesse de ses flancs l'expose à être battu toutes les fois que ses flancs ne sont pas appuyés ou protégés : alors il est obligé de se mettre en quarré, & il devient presque immobile. Voilà, dit on, ses défauts.

Ses avantages, ou plutôt son seul avantage, c'est de donner beaucoup de feu, parce que tous les hommes qui les composent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compense pas ses défauts, surtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui est toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon ; on avance un peu plus ensuite pour donner & recevoir des coups de fusil , & l'armée qui la première s'ennuie de ce tapage , a perdu la bataille. L'artillerie française est très-bonne ; mais le feu de son infanterie est rarement supérieur , & fort souvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité , que la nation française attaque avec la plus grande impétuosité , & qu'il est très-difficile de résister à son choc : le même homme qui ne peut pas souffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il est immobile , & qui aura peur même , volera à la batterie , ira avec rage , s'y fera tuer , ou enclouera le canon ; c'est ce qu'on a vu plusieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce serait augmenter inutilement cet article , que de citer des faits connus ; on fait que le maréchal de Saxe voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poste. Pour cette même raison *les Français l'emporteront sur les ennemis* , dit Folard , *si on les abandonne dessus ; mais ils ne valent rien si on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiser la baïonnette avec l'ennemi ; & , pour le faire avec plus d'avantage , mettre les bataillons sur un front moins étendu & en augmenter la profondeur ; ses flancs seraient plus sûrs , sa marche plus prompte , & son attaque plus forte.

(Cet article est de M. D. P. Officier de l'Etat-major.)

Addition.

REMARQUONS que l'ordre , la marche , les évolutions des bataillons , tels à-peu-près qu'on les met aujourd'hui en usage , ont été rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire , par *Machiavel*, secrétaire de Florence. Bataillons sur trois , sur quatre ; sur cinq de hauteur ; bataillons marchant à l'ennemi ; bataillons quarrés pour n'être point entamés après une déroute ; bataillons de quatre de profondeur soutenus par d'autres en colonne ; bataillons flanqués de cavalerie ; tout est de lui. Il apprit à l'Europe l'art de la guerre : on la faisait depuis long-tems , mais on ne la savait pas.

Le grand - duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* & de *Clitè* commandât l'exercice à ses troupes selon sa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde ; il ne voulut pas que les officiers & les soldats se moquassent d'un général en manteau noir : les officiers exercèrent les troupes en sa présence , & il se réserva pour le conseil.

C'est une chose singulière , que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un soldat. Il exige d'abord la *gagliardia* , & cette gaillardise signifie *vigueur alerte* ; il veut des yeux vifs & assurés , dans lesquels il y ait même de la gaieté ; le cou nerveux , la poitrine large , le bras musculeux , les flancs arrondis , peu de ventre , les jambes & les pieds secs , tous signes d'agilité & de force.

Mais il veut sur-tout que le soldat ait de l'honneur , & que ce soit par l'honneur qu'on le mène. « *La*

» guerre, dit-il, ne corrompt que trop les mœurs ; »
 & il rappelle le proverbe italien , qui dit : *La guerre*
forme les voleurs , & la paix leur dresse des potences.

Machiavel fait très-peu de cas de l'infanterie française ; il faut avouer que , jusqu'à la bataille de Rocroi , elle a été fort mauvaise. C'était un étrange homme que ce *Machiavel* ! il s'amusait à faire des vers , des comédies , à montrer de son cabinet l'art de se tuer régulièrement , & à enseigner aux princes l'art de se parjurer , d'assassiner & d'empoisonner dans l'occasion : grand art que le pape *Alexandre VI.* , & son bâtard *César Borgia* , pratiquaient merveilleusement sans avoir besoin de ces leçons.

Observons que dans tous les ouvrages de *Machiavel* , sur tant de différens sujets , il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable , pas un mot qui parte du cœur. C'est une remarque qu'on a faite sur *Boileau* même. Il est vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu ; mais il la peint comme nécessaire.

BAYLE.

MAIS se peut-il que *Louis Racine* ait traité *Bayle* de cœur cruel & d'homme affreux , dans une épître à *Jean-Baptiste Rousseau* , qui est assez peu connue , quoique imprimée ?

Il compare *Bayle* , dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systèmes , à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

Ainsi , d'un oeil content , *Marius* dans sa fuite
 Contemplait les débris de Carthage détruite.

Voilà une similitude bien peu ressemblante, comme dit *Pope*, (*simile unlike.*) *Marius* n'avait point détruit Carthage, comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaisir; au contraire, pénétré d'une douleur sombre & noble, en contemplant la vicissitude des choses humaines, il fit cette mémorable réponse : *Dis au proconsul d'Afrique que tu as vu Marius sur les ruines de Carthage.* (a)

Nous demandons en quoi *Marius* peut ressembler à *Bayle*?

On consent que *Louis Racine* donne le nom de cœur affreux & d'homme cruel à *Marius*, à *Sylla*, aux trois triumvirs, &c. &c. &c. Mais à *Bayle* ! détestable plaisir, cœur cruel, homme affreux, il ne fallait pas mettre ces mots dans la sentence portée par *Louis Racine* contre un philosophe, qui n'est convaincu que d'avoir pesé les raisons des Manichéens, des Pauliciens, des Ariens, des Eutichiens, & celles de leurs adversaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait se souvenir que *Bayle* combattait *Spinoza* trop philosophe, & *Jurieu* qui ne l'était point - du - tout. Il devait respecter les mœurs

(a) Il semble que ce grand mot soit au-dessus de la pensée de *Lucain*.

. *Solatia fati*
Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes
Ignovère Diis.

« *Carthage* & *Marius*, couchés sur le même sable, se consolèrent & pardonnèrent aux Dieux. »

Mais ils ne sont contents ni dans *Lucain*, ni dans la réponse du Romain.

de *Bayle* , & apprendre de lui à raisonner. Mais il était janséniste , c'est-à-dire , il savait les mots de la langue du jansénisme , & les employait au hazard.

Vous appelleriez avec raison *cruel & affreux* , un homme puissant qui commanderait à ses esclaves, sous peine de mort , d'aller faire une moisson de froment où il aurait semé des chardons ; qui donnerait aux uns trop de nourriture , & qui laisserait mourir de faim les autres ; qui tuerait son fils aîné pour laisser un gros héritage au cadet. C'est-là ce qui est affreux & cruel , *Louis Racine* ! On prétend que c'est-là le Dieu de tes Jansénistes : mais je ne le crois pas.

O gens de parti ! gens attaqués de la jaunisse , vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penseur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de philosophie , adressait-il sa malheureuse épître dévote contre le vertueux *Bayle* ? A *Rousseau* ; à un poète qui pensait encore moins ; à un homme dont le principal mérite avait consisté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente ; à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la sodomie & la bestialité , qui traduisait tantôt un pseaume , & tantôt une ordure du *Moyen de parvenir* , à qui il était égal de citer JESUS-CHRIST ou *Giton*. Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déferait *Bayle* comme un scélérat. Quel motif avait pu faire - tomber le frère de *Phèdre* & d'*Iphigénie* dans un si prodigieux travers ? Le voici

Rousseau avait fait des vers pour les Jansénistes qu'il croyait alors en crédit.

C'est tellement la rage de la faction qui s'est déchaînée sur *Bayle*, que vous n'entendez aucun des chiens qui ont hurlé contre lui, aboyer contre *Lucrèce*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Epicure*, ni contre tant de philosophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle*; il est leur concitoyen, il est de leur siècle; sa gloire les irrite. On lit *Bayle*, on ne lit point *Nicole*; c'est la source de la haine janséniste. On lit *Bayle*, on ne lit ni le révérend père *Croiset*, ni le révérend père *Caussin*; c'est la source de la haine jésuitique.

Envain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur, en rendant son testament valide, malgré la sévérité de la loi. (1) La démençe de parti ne connaît ni honneur ni justice. Je n'ai donc point inféré cet article pour faire l'éloge du meilleur des Dictionnaires, éloge qui sied pourtant si-bien dans celui-ci, mais dont *Bayle* n'a pas besoin. Je l'ai écrit pour rendre, si je puis, l'esprit de parti odieux & ridicule.

B D E L L I U M.

ON s'est fort tourmenté pour savoir ce que c'est que ce *bdellium* qu'on trouvait au bord du Phison,

(1) L'Académie de Toulouse proposa, il y a quelques années, l'éloge de *Bayle* pour sujet d'un prix; mais les Prêtres toulousains écrivirent en Cour, & obtinrent une lettre-de-cachet qui défendit de dire du bien de *Bayle*. L'Académie changea donc le sujet de son prix, & demanda l'éloge de *saint Exupère*, évêque de Toulouse.

fleuve du paradis terrestre, qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or. *Calmet* en compilant rapporte que, (a) selon plusieurs compilateurs, le bdellium est l'escarboucle, mais que ce pourrait bien être aussi du cristal; ensuite que c'est la gomme d'un arbre d'Arabie: puis il nous avertit que ce sont des câpres. Beaucoup d'autres assurent que ce sont des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bechard* qui puissent éclaircir cette question. J'aurais voulu que tous ces commentateurs eussent été sur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là, fait-voir évidemment, dit *Calmet*, que c'est le pays de Colchos: la toison d'or en est une preuve. C'est dommage que les choses aient si fort-changé depuis. La Mingrelie, ce beau pays si fameux par les amours de *Médée* & de *Jason*, ne produit pas plus aujourd'hui d'or & de bdellium, que de taureaux qui jettent feu & flamme, & de dragons qui gardent les toisons: tout change dans ce monde; & si nous ne cultivons pas bien nos terres, & si l'Etat est toujours endetté, nous deviendrons Mingrelie.

B E A U.

PUISQUE nous avons cité *Platon* sur l'amour; pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau, puisque le beau se fait-aimer? On sera peut-être curieux de savoir comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans.

(a) Notes sur le chap. II de la Genèse.

« L'homme expié dans les mystères sacrés, quand il
 » voit un beau visage décoré d'une forme divine, ou
 » bien quelque espèce incorporelle, sent d'abord un fré-
 » missement secret, & je ne fais quelle crainte respectueuse;
 » il regarde cette figure comme une divinité.
 » Quand l'influence de la beauté entre dans son ame par
 » les yeux, il s'échauffe; les ailes de son ame sont arro-
 » sées, elles perdent leur dureté qui retenait leur ger-
 » me, elles se liquéfient; ces germes, enflés dans les ra-
 » cines de ses ailes, s'efforcent de sortir par toute l'espèce
 » de l'ame, » (car l'ame avait des ailes autrefois) &c.

Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de *Platon*; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le *to kalon*? il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un Nègre de Guinée: le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable: il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes, & une queue. Consultez enfin les Philosophes: ils vous répondront par du galimathias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence, au *to kalon*.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un Philosophe: Que cela est beau! disait-il.--Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je.--C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but... Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but,

lui dis-je; voilà une belle médecine!. Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentimens, & que c'était-là le *to kalon*, le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre: on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle fit-bâiller tous les spectateurs. Oh oh, dit-il, le *to kalon* n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut, après bien des réflexions, que le beau est souvent très-relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome, & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin; & il s'éparigna la peine de composer un long Traité sur le *beau*.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *César*, ennemis mortels l'un de l'autre, se portent un défi, non à qui répandra le sang l'un de l'autre derrière un buisson en tierce & en quarte, comme chez nous; mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les Barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repoussé les ennemis, est près de succomber; l'autre vole à son secours, lui sauve la vie, & achève la victoire.

Un ami se dévoue à la mort pour son ami; un fils pour son père:..... l'Algonquin, le Français, le Chinois, diront tous que cela est fort *beau*, que ces actions leur font plaisir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale; de celle-ci de *Zoroastre*: *Dans le doute si une*

l'action est juste, abstiens-toi ; de celle-ci de Confucius : Oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits.

Le Nègre aux yeux ronds , au nez épaté , qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles* , le donnera sans hésiter à ces actions & à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'ose imiter. Le beau qui ne frappe que les sens , l'imagination , & ce qu'on appelle *l'esprit* , est donc souvent incertain. Le beau qui parle au cœur ne l'est pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'Iliade ; mais personne ne vous niera que le dévouement de *Codrûs* pour son peuple ne soit fort beau , supposé qu'il soit vrai.

Le frère *Attiret* , Jésuite natif de Dijon , était employé comme dessinateur dans la maison-de-campagne de l'empereur *Cam-hi* , à quelques *lis* de Pékin.

Cette maison des champs , dit-il dans une de ses lettres à M. *Dassaut* , est plus grande que la ville de Dijon. Elle est partagée en mille corps de logis sur une même ligne ; chacun de ces palais a ses cours , ses parterres , ses jardins & ses eaux ; chaque façade est ornée d'or , de vernis , & de peintures. Dans le vaste enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt jusqu'à soixante pieds. Les vallons sont arrosés d'une infinité de canaux qui vont au loin se rejoindre pour former des étangs & des mers. On se promène sur ces mers dans des barques vernies & dorées , de douze à treize toises de long sur quatre de large. Ces barques por-

tent des vallons magnifiques ; & les bords de ces canaux , de ces mers , & de ces étangs , sont couverts de maisons toutes dans des goûts différens. Chaque maison est accompagnée de jardins & de cascades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes , ornées de pavillons & de grottes. Aucun vallon n'est semblable ; le plus vaste de tous est entouré d'une colonnade , derrière laquelle sont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maisons répondent à la magnificence du dehors ; tous les canaux ont des ponts de distance en distance ; ces ponts sont bordés de balustrades de marbre blanc , sculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher , & sur ce rocher un pavillon quarré où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon quarré on découvre tous les palais , toutes les maisons , tous les jardins de cet enclos immense ; il y en a plus de quatre cents.

Quand l'Empereur donne quelque fête , tous ces bâtimens sont illuminés en un instant ; & de chaque maison on voit un feu d'artifice.

Ce n'est pas tout : au bout de ce qu'on appelle *la mer* , est une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaisseaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtisans se déguisent en marchands , en ouvriers de toute espèce ; l'un tient un café , l'autre un cabaret ; l'un fait le métier de filou , l'autre d'archer qui court après lui. L'Empereur , l'Impératrice & toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux

Marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur disent qu'il est honteux de tant disputer sur le prix, qu'ils font de mauvaises pratiques. Leurs Majestés répondent qu'ils ont affaire à des fripons; les marchands se fâchent & veulent s'en aller; on les apaise: l'Empereur achète tout, & en fait des loteries pour toute sa cour. Plus loin sont les spectacles de toute espèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Versailles, il le trouva petit & triste. Des Allemands qui s'extasiaient en parcourant les bosquets, s'étonnaient que frère *Attiret* fût si difficile. C'est encore une raison qui me détermine à ne point faire un Traité du *beau*.

B E K E R ,

Ou du Monde enchanté , du Diable , du Livre d'Enoch , & des Sorciers.

CE *Bakhozar Béker*, très-bon-homme, grand ennemi de l'enfer éternel & du Diable, & encore plus de la précision, fit beaucoup de bruit en son tems par son gros livre du Monde enchanté.

Un *Jacques-George de Chauffepied*, prétendu continuateur de *Bayle*, assure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raisons pour croire que ce fut à *Franecker*. On est fort en doute & fort en peine à la cour sur ce point d'histoire.

Le fait est que, du tems de *Béker*, ministre du saint Evangile, (comme on dit en Hollande) le

Diabie avait encore un crédit prodigieux chez les Théologiens de toutes les espèces, au milieu du dix-septième siècle, malgré les bons esprits qui commençaient à éclairer le monde. La sorcellerie, les possessions, & tout ce qui est attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, & avaient souvent des suites funestes.

Il n'y avait pas un siècle que le roi *Jacques* lui-même, surnommé par *Henri IV*, *Maître Jacques*, ce grand ennemi de la communion romaine & du pouvoir papal, avait fait-imprimer sa *Démonologie* (quel livre pour un Roi!) & dans cette *Démonologie*, *Jacques* reconnaît des enforcellemens, des incubes, des succubes; il avoue le pouvoir du Diable, & du Pape qui, selon lui, a le droit de chasser *Satan* du corps des possédés, tout comme les autres prêtres. Nous-mêmes, nous malheureux Français, qui nous vantons aujourd'hui d'avoir recouvré un peu de bon-sens, dans quel horrible cloaque de barbarie stupide étions-nous plongés alors! Il n'y avait pas un parlement, pas un présidial, qui ne fût occupé à juger des sorciers; point de grave juriscônulte qui n'écrivît de savans mémoires sur les possessions du Diable. La France retentissait des tourmens que les juges infligeaient dans les tortures à de pauvres imbécilles à qui on faisait accroire qu'elles avaient été au sabbat, & qu'on faisait-mourir sans pitié dans des supplices épouvantables. Catholiques & Protestans étaient également infectés de cette absurde & horrible superstition, sous prétexte que dans un des *Evangiles* des Chré-

ylens, il est dit que des disciples furent envoyés pour chasser les Diables. C'était un devoir sacré de donner la question à des filles, pour leur faire-avouer qu'elles avaient couché avec *Satan*; que ce *Satan* s'en était fait-aimer sous la forme d'un bouc, qui avait sa verge au derrière. Toutes les particularités des rendez-vous de ce bouc avec nos filles, étaient détaillées dans les procès criminels de ces malheureuses. On finissait par les brûler, soit qu'elles avouassent, soit qu'elles niaissent, & la France n'était qu'un vaste théâtre de carnages juridiques.

J'ai entre les mains un recueil de ces procédures infernales, fait par un conseiller de grand'chambre du parlement de Bordeaux, nommé de *Langre*, imprimé en 1612, & adressé à *Monseigneur Silleri*, chancelier de France, sans que monseigneur *Silleri* ait jamais pensé à éclairer ces infâmes magistrats. Il eût fallu commencer par éclairer le chancelier lui-même. Qu'était donc la France alors? une Saint-Barthélemi continuelle depuis le massacre de Vassy, jusqu'à l'assassinat du maréchal d'*Ancre* & de son innocente épouse.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit-brûler en 1652, du tems de ce même *Béker*, une pauvre fille nommée *Magdelène Chaudron*, à qui on persuada qu'elle était forcière?

Voici la substance très-exacte de ce que porte le procès-verbal de cette sortise affreuse, qui n'est pas le dernier monument de cette espèce.

« *Michelle* ayant rencontré le Diable, en sortant de la ville, le Diable lui donna un baiser, reçut son hom-

» mage, & imprima sur sa lèvre supérieure & à son téton
 » droit, la marque qu'il a coutume d'appliquer à toutes
 » les personnes qu'il reconnaît pour ses favorites. Ce
 » sceau du Diable est un petit seing qui rend la peau in-
 » sensible, comme l'affirment tous les jurisconsultes démo-
 » nographes.

» Le Diable ordonna à *Michelle Chaudron* d'enforceler
 » deux filles. Elle obéit à son seigneur ponctuellement. Les
 » parens des filles l'accusèrent juridiquement de diablerie &
 » les filles furent interrogées & confrontées avec la cou-
 » pable. Elles attestèrent qu'elles sentaient continuellement
 » une fourmilière dans certaines parties de leur corps ,
 » & qu'elles étaient possédées. On appela les médecins ,
 » ou du moins ceux qui passaient alors pour médecins.
 » Ils visitèrent les filles ; ils cherchèrent sur le corps de
 » *Michelle* le sceau du Diable , que le procès-verbal ap-
 » pelle les *marques sataniques*. Ils y enfoncèrent une lon-
 » gue aiguille, ce qui était déjà une torture douloureuse.
 » Il en sortit du sang , & *Michelle* fit-connaître par ses cris
 » que les marques sataniques ne rendent point insensible.
 » Les juges ne voyant pas de preuve complète que *Mi-
 » chelle Chaudron* fût sorcière , lui firent-donner la question ,
 » qui produit infailliblement ces preuves : cette malheu-
 » reuse , cédant à la violence des tourmens , confessa enfin
 » tout ce qu'on voulut.

» Les médecins cherchèrent encore la marque satani-
 » que. Ils la trouvèrent à un petit seing-noir sur une de
 » ses cuisses. Ils y enfoncèrent l'aiguille ; les tourmens
 » de la question avaient été si horribles , que cette pauvre
 » créature expirante sentit à peine l'aiguille ; elle ne cria
 » point : ainsi le crime fut avéré. Mais comme les mœurs
 » commençaient à s'adoucir , elle ne fut brûlée qu'après
 » avoir été pendue & étranglée. »

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne reten-
 tissaient

tissaient encore de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré si long-tems, que de nos jours, à Wurtzbourg en Franconie, on a encore brûlé une forcière en 1750. Et quelle forcière ! une jeune dame de qualité, abbesse d'un couvent ; & c'est de nos jours, c'est sous l'empire de *Marie-Thérèse* d'Autriche !

De telles horreurs dont l'Europe a été si long-tems pleine, déterminèrent le bon *Béker* à combattre le Diable. On eut beau lui dire, en prose & en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui ressemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible : rien ne l'arrêta ; il commença par nier absolument le pouvoir de *Satan*, & s'enhardit même jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. « S'il y avait un » Diable, disait-il, il se vengerait de la guerre que » je lui fais. »

Béker ne raisonnait que trop bien, en disant que le Diable le punirait s'il existait. Les ministres ses confrères prirent le parti de *Satan*, & déposèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunié aussi
Au nom de DIEU. Genève imite Rome,
Comme le singe est copiste de l'homme.

Béker entre en matière dès le second tome. Selon lui, le serpent qui séduisit nos premiers parens n'était point un Diable, mais un vrai serpent ; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable, & comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était si bien un vrai serpent, que toute son espèce, qui marchait auparavant sur ses pieds,

Dict. Philos. Tom. II.

O

fut condamnée à ramper sur le ventre. Jamais ni serpent, ni autre bête n'est appelée *Satan*, ou *Bel-qébuch*, ou *Diable*, dans le Pentateuque. Jamais il n'y est question de *Satan*.

Le Hollandais destructeur de *Satan*, admet à la vérité des Anges ; mais en même-tems il assure qu'on ne peut prouver par la raison qu'il y en ait : & s'il y en a, dit-il dans son chapitre huitième du tome second, *il est difficile de dire ce que c'est. L'Ecriture ne nous dit jamais ce que c'est, en tant que cela concerne la nature, ou en quoi consiste la nature d'un esprit. . . . La Bible n'est pas faite pour les Anges, mais pour les hommes. JESUS n'a pas été fait ange pour nous, mais homme.*

Si *Béker* a tant de scrupule sur les Anges, il n'est pas étonnant qu'il en ait sur les Diables ; & c'est une chose assez plaisante de voir toutes les contorsions où il met son esprit pour se prévaloir des textes qui lui semblent favorables, & pour éluder ceux qui lui sont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que le Diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, & en cela il est plus prolix que les amis même de ce saint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son tems à le lire : & je suis persuadé que, si le Diable lui-même avait été forcé de lire le Monde enchanté de *Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir si prodigieusement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien Hollandais, est d'expliquer ces paroles : *JESUS fut*

transporté par l'esprit au désert pour être tenté par le Diable, par le Knathbull. Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzebuth* tant qu'il voudra, mais il faut de nécessité qu'il l'admette; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que si on veut savoir précisément ce que c'est que le Diable, il faut s'en informer chez le jésuite *Schotus*; personne n'en a parlé plus au long. C'est bien pis que *Béker*.

En ne consultant que l'Histoire, l'ancienne origine du Diable est dans la doctrine des Perses. *Hariman* ou *Arimane*, le mauvais principe, corrompt tout ce que le bon principe a fait de salutaire. Chez les Egyptiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut; tandis qu'*Oshiret* que nous nommons *Osiris*, fait, avec *Ishet* ou *Isis*, tout le bien dont il est capable.

Avant les Egyptiens & les Perses, (*) *Mozaxor* chez les Indiens, s'était révolté contre DIEU; & était devenu le Diable; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* & les Sociniens avaient su cette anecdote de la chute des Anges indiens & de leur rétablissement, ils en auraient bien profité pour soutenir leur opinion que l'enfer n'est pas perpétuel; & pour faire-espérer leur grâce aux damnés qui liront leurs livres.

On est obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des Anges dans l'ancien Testament; mais il en est question dans le nouveau.

(*) Voyez BRACHMANES.

On attribua vers le tems de l'établissement du Christianisme, un livre à *Enoch*, septième homme après *Adam*, concernant le diable & ses associés. *Enoch* dit que le chef des Anges rebelles était *Semïaxah*; qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampsifer* étaient ses lieutenans; que les capitaines des Anges fidèles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. : mais il ne dit point que la guerre se fit dans le Ciel; au contraire, on se battit sur une montagne de la terre, & ce fut pour des filles.

St Jude cite ce livre dans son Epître : DIEU a gardé, dit-il, dans les ténèbres enchaînés jusqu'au jugement du grand jour, les Anges qui ont dégénéré de leur origine, & qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi les traces de *Çaïn*, desquelles *Enoch*, septième homme après *Adam*, a prophétisé.

St Pierre, dans sa seconde Epître, fait allusion au livre d'*Enoch*, en s'exprimant ainsi : DIEU n'a pas épargné les Anges qui ont péché; mais il les a jetés dans le Tartare avec des câbles de fer.

Il était difficile que *Béker* résistât à des passages si formels. Cependant il fut encore plus inflexible sur les Diables que sur les Anges : il ne se laissa point subjugué par le livre d'*Enoch*, septième homme après *Adam*; il soutint qu'il n'y avait pas plus de Diable que de livre d'*Enoch*. Il dit que le Diable était une imitation de l'ancienne mythologie, que ce n'est qu'un réchauffé, & que nous ne sommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelons *Lucifer* l'esprit malin, que la traduction hébraïque & le livre attribué à *Edoch* appellent *Se-*

miaxah, ou, si on veut, *Semexiah* ? C'est que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babylone. *Isaïe* lui-même l'appelle *parabole*. Il dit dans son *xiv^e* chapitre au roi de Babylone :

A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins se sont réjouis ; tes commis ne viendront plus nous-mettre à la taille. Comment ta hauteesse est-elle descendue au tombeau malgré les sons de tes musettes ? Comment es-tu couché avec les vers & la vermine ? Comment es-tu tombée du ciel, Etoile du matin, Helel ? toi qui pressais les nations, tu es abbatue en terre !

On traduisit ce mot chaldéen hébraïsé *Helel*, par *Lucifer*. Cette étoile du matin, cette étoile de *Vénus* fut donc le Diable, *Lucifer*, tombé du ciel, & précipité dans l'enfer. C'est ainsi que les opinions s'établissent, & que souvent un seul mot, une seule syllabe mal-entendus, une lettre changée ou supprimée, ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mot *Soracté* on a fait *St Oreste* ; du mot *Rabboni* on a fait *St Raboni*, qui rabonnit les maris jaloux, ou qui les fait-mourir dans l'année ; de *Semo sancus* on a fait *St Simon* le magicien. Ces exemples sont innombrables.

Mais que le Diable soit l'étoile de *Vénus*, ou le *Semixah* d'*Enoch*, ou le *Satan* des Babyloniens, ou le *Moxaxor* des Indiens, ou le *Typhon* des Egyptiens, *Béker* a raison de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une si énorme puissance que celle dont nous l'avons cru revêtu jusqu'à nos derniers tems. C'est trop que de lui avoir immolé une femme-de-qualité de Wurtzbourg, *Magdelène Chaudron*, le cu-

reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du *sentiment*, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. *Qui* a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces *facultés* ? celui qui fait-croître l'herbe des champs, & qui fait-graviter la terre vers le soleil.

Les ames des bêtes sont des formes *substantielles*, a dit *Aristote* ; & après *Aristote*, l'école arabe ; & après l'école arabe, l'école angélique ; & après l'école angélique, la sorbonne ; & après la sorbonne, personne au monde.

Les ames des bêtes sont matérielles, crient d'autres philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle ? il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation. Mais qui lui a donné cette sensation ? c'est une ame matérielle : c'est-à-dire, que c'est de la matière qui donne de la sensation à la matière ; ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes. Leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, & sa mesure d'idées & de combinaisons, mais qui ne pourra jamais savoir ce que fait un enfant de six ans ? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être, qui n'est pas corps, périt avec le corps ?.. Les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau système. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose

d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le systême de ces messieurs, revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps, ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de savoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse, laisse entrer l'air, se relève, & le pousse par un tuyau, quand je fais-mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait-mouvoir le soufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait-mouvoir les astres. Le philosophe qui a dit, *Deus est anima brutorum*, avait raison : mais il devait aller plus loin.

BETHSAMÈS, ou BETHSHEMESH;

DES cinquante mille & soixante-&-dix Juifs morts de mort subite, pour avoir regardé l'Arche; des cinq trous du cul d'or payés par les Philistins, & de l'incrédulité du docteur Kennicott.

LES gens-du-monde seront peut-être étonnés que ce mot soit le sujet d'un article; mais on ne s'adresse qu'aux savans, & on leur demande des instructions.

Bethshemesh ou Bethsamès était un village ap-
Ov.

partenant au peuple de DIEU , situé à deux milles au nord de Jérusalem, selon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du tems de *Samuel*, & leur ayant pris leur Arche d'alliance dans la bataille où ils leur tuèrent trente mille hommes, en furent sévèrement punis par le Seigneur. (a)

Percussit eos in secretiori parte natium , & ebullierunt villæ & agri..... & nati sunt mures , & facta est confusio mortis magna in civitate. Mot à mot : « Il les frappa dans la plus » secrète partie des fesses , & les granges & les champs bouillirent... & il naquit des rats , & une grande confusion de mort » se fit dans la cité. »

Les prophètes des Phéniciens ou Philistins , les ayant avertis qu'ils ne pouvaient se délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or, & cinq anses d'or, & en lui renvoyant l'Arche jui-ve, ils accomplirent cet ordre, & renvoyèrent, selon l'express commandement de leurs prophètes, l'Arche avec les cinq rats & les cinq anses, sur une charrette attelée de deux vaches qui nourrissaient chacune leur veau, & que personne ne condui-
sair.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-même l'Arche & les présens droit à Bethsamès ; les Bethsamites s'approchèrent & voulurent regarder l'Arche : cette liberté fut punie encore plus sévèrement que ne l'avait été la profanation des Phéniciens. Le Seigneur frappa de mort subite soixante-& dix personnes du peuple , & cinquante mille hommes de la populace

(a) Livre de *Samuel*, ou I^{er} des Rois , chap. V & VI.

Le révérend docteur *Kennicott*, Irlandais, a fait-imprimer, en 1768, un commentaire français sur cette aventure, & l'a dédié à sa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule, à la tête de ce commentaire, *docteur en rhéologie, membre de la société royale de Londres, de l'académie Palatine, de celle de Gottingue, & de l'académie des inscriptions de Paris*. Tout ce que je fais, c'est qu'il n'est pas de l'académie des inscriptions de Paris. Peut-être en est-il correspondant. Sa vaste érudition a pu le tromper ; mais les titres ne font rien à la chose.

Il avertit le public que sa brochure se vend à Paris chez *Saillant* & chez *Molini*, à Rome chez *Monaldini*, à Venise chez *Pasquali*, à Florence chez *Cambiagi*, à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, à la Haye chez *Gosse*, à Leyde chez *Jaquau*, à Londres chez *Béquet*, qui reçoivent les souscriptions.

Il prétend prouver dans sa brochure, appelée en anglais *Pamphlet*, que le texte de l'Écriture est corrompu. Il nous permettra de n'être pas de son avis. Presque toutes les Bibles s'accordent dans ces expressions : soixante-&-dix hommes du peuple, & cinquante mille de la populace, *de populo septuaginta viros, & quiquaginta millia plebis*.

Le révérend docteur *Kennicott* dit au révérend milord Evêque d'Oxford, qu'autrefois il avoit de fers préjugés en faveur du texte hébraïque ; mais que, depuis dix-sept ans, sa grandeur & lui sont bien revenus de leurs préjugés, après la lecture réfléchie de ce chapitre.

Nous ne ressemblons point au docteur *Kennicott* ; & plus nous lisons ce chapitre, plus nous respec-

tons les voies du Seigneur qui ne sont pas nos voies.

Il est impossible, (dit Kennicott,) à un lecteur de bonne foi de ne se pas sentir étonné & affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un seul village, & encore c'était cinquante mille hommes occupés à la moisson.

Nous avouons que cela supposerait environ cent mille personnes au moins dans ce village. Mais monsieur le Docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham* que sa postérité se multiplierait comme le sable de la mer ?

Les Juifs & les Chrétiens, ajoute-t-il, ne se sont point fait de scrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette destruction de cinquante mille soixante-&-dix hommes.

Nous répondons que nous sommes chrétiens, & que nous n'avons nulle répugnance à ajouter foi à tout ce qui est dans les saintes Ecritures. Nous répondrons avec le révérend père dom *Calmet*, que s'il fallait rejeter tout ce qui est extraordinaire & hors de la portée de notre esprit, il faudrait rejeter toute la Bible. Nous sommes persuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même, ne-devaient éprouver que des évènements marqués au sceau de la Divinité, & absolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous osons même avancer que la mort de ces cinquante mille soixante-&-dix hommes est une des choses les moins surprenantes qui soient dans l'ancien Testament.

On est saisi d'un étonnement encore plus respectueux, quand le serpent d'*Eve* & l'âne de *Balaam* parlent, quand l'eau des cataractes s'élève avec la

Pluie quinze coudées au-dessus de toutes les montagnes , quand on voit les plaies de l'Égypte , & six cents trente mille Juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte & suspendue , quand *Josué* arrête le soleil & la lune à midi , quand *Samson* tue mille Philistins avec une mâchoire d'âne... Tout est miracle sans exception dans ces tems divins ; & nous avons le plus profond respect pour tous ces miracles , pour ce monde ancien qui n'est pas notre monde , pour cette nature qui n'est pas notre nature , pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne , c'est la liberté que prend M. *Kennicott* d'appeller *déistes* & *athées* ceux qui , en révéant la Bible plus que lui , sont d'une autre opinion que lui. On ne croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées soit de l'académie des inscriptions & médailles. Peut-être est-il de l'académie de Bedlam , la plus ancienne , la plus nombreuse de toutes , & dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

BIBLIOTHEQUE.

UNE grande bibliothèque a cela de bon , qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cents mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer ; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même : « On ne lit point la plupart de ces livres-là ; & on pourra me lire. » Il se compare à la goutte-d'eau qui se plaignait d'être confondue & ignorée dans l'Océan ;

un Génie eut pitié d'elle, il la fit-avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient, & fut le principal ornement du trône du grand-Mogol. Ceux qui ne sont que compilateurs, imitateurs, commentateurs, éplucheurs de phrases, critiques à la petite semaine; enfin ceux dont un Génie n'a point eu pitié, resteront toujours gouttes-d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de son galeas avec l'espérance de devenir perle.

Il est vrai que, dans cette immense collection de livres, il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais, du moins de suite; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques-uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage, pour quiconque veut s'instruire, de trouver sous sa main dans le palais des Rois le volume & la page qu'il cherche, sans qu'on le fasse-attendre un moment.

C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique & plus utile.

La Bibliothèque publique du Roi de France est la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre & la rareté des volumes, que par la facilité & la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savans. Cette Bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cents mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choisit trois ou quatre

amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens.

Un homme qui veut s'instruire un peu de son être, & qui n'a pas de tems à perdre, est bien embarrassé. Il voudrait lire à-la-fois *Hobbes*, *Spinoza*, *Bayle* qui a écrit contr'eux, *Leibnitz* qui a disputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a disputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui passe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet* qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui pense être au-dessus d'eux, parce qu'il n'est entendu de personne. On mourrait de vieillesse avant d'avoir feuilleté la centième partie des romans métaphysiques.

On est bien aise d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'est-là ce qui fait l'honneur d'une bibliothèque. Les plus anciens livres du monde sont les cinq Kings des Chinois, le *Shaftabah* des brames dont *M. Holwell* nous a fait-connaître les passages admirables, ce qui peut rester de l'ancien *Zoroastre*, les fragmens de *Sanchoniathon* qu'*Eusèbe* nous a conservés, & qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du *Pentateuque*, qui est au-dessus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que l'hiérophante récitait dans les anciens mystères des Grecs. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul Maître de l'univers. Il est un; il est seul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur existence; il agit dans eux & par eux. Il voit tout, & jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

St Clément d'Alexandrie , le plus savant des pères de l'Église , ou plutôt le seul savant dans l'antiquité profane , lui donne presque toujours le nom d'*Orphée* de Thrace , d'*Orphée* le théologien , pour le distinguer de ceux qui ont écrit depuis sous son nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des mystères : (a)

Lui seul il est parfait ; tout est sous son pouvoir. .

Il voit tout l'univers , & nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Musée* , ni de *Linus*. Quelques petits passages de ces prédécesseurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothèque.

Auguste avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La statue d'*Apollon* y présidait. L'empereur l'orna des bustes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques considérables en Europe. Choisissez ce qui vous convient , & tâchez de ne vous pas ennuyer. (*)

(a) *Strom.* liv. V.

(*) Voyez l'art. LIVRES.



BIEN, SOUVERAIN BIEN,

Chimère.

SECTION PREMIERE.

Le bonheur est une idée abstraite, composée de quelques sensations de plaisir. *Platon*, qui écrivait mieux qu'il ne raisonnait, imagina son *Monde archétype*, c'est-à-dire, son monde original, ses idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juste, comme s'il y avait des êtres éternels appelés *ordre*, *bien*, *beau*, *juste*, dont dérivassent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas juste, beau & bon.

C'est donc d'après lui que les philosophes ont recherché le souverain bien, comme les chimistes cherchent la pierre philosophale : mais le souverain bien n'existe pas plus que le souverain quarré ou le souverain cramoisi ; il y a des couleurs cramoisies, il y a des quarrés : mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainsi. Cette chimérique manière de raisonner a gâté long-tems la philosophie.

Les animaux ressentent du plaisir à faire toutes les fonctions auxquelles ils sont destinés. Le bonheur qu'on imagine serait une suite non-interrompue de plaisirs : une telle série est incompatible avec nos organes, & avec notre destination. Il y a un grand plaisir à manger & à boire ; un plus grand plaisir est dans l'union des deux sexes : mais il est clair que si l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extase de la jouissance, ses organes n'y pourraient

suffire : il est encore évident qu'il ne pourrait remplir les destinations de la vie , & que le genre-humain en ce cas périrait par le plaisir.

Passer continuellement , sans interruption , d'un plaisir à un autre , est encore une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche , ce qui est une peine ; il faut que l'homme tende le bois & taille la pierre , ce qui n'est pas un plaisir.

Si on donne le nom de *bonheur* à quelques plaisirs répandus dans cette vie , il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaisir toujours permanent , ou à une suite continue & variée de sensations délicieuses , le bonheur n'est pas fait pour ce globe terraque : cherchez ailleurs.

Si on appelle *bonheur* une situation de l'homme , comme des richesses , de la puissance , de la réputation , &c. , on ne se trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel Souverain. Qu'on demande à *Cromwell* s'il a été plus content quand il était Protecteur , que quand il allait au cabaret dans sa jeunesse ? il répondra probablement que le tems de sa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaisirs. Combien de laides bourgeoises sont plus satisfaites qu'*Hélène* & que *Cléopâtre* !

Mais il y a une petite observation à faire ici ; c'est que quand nous disons , il est probable qu'un tel homme est plus heureux qu'un tel autre , qu'un jeune muletier a de grands avantages sur *Charles-Quint* , qu'une marchande de modes est plus satisfaite qu'une princesse ; nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un ma-

letier se portant bien a plus de plaisir que *Charles-Quint* mangé de goutte ; mais il se peut bien faire aussi que *Charles-Quint* avec des béquilles repasse dans sa tête avec tant de plaisir qu'il a tenu un Roi de France & un Pape prisonniers , que son sort vaille encore mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU , à un être qui verrait dans tous les cœurs , de décider quel est l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un seul cas où un homme puisse affirmer que son état actuel est pire ou meilleur que celui de son voisin : ce cas est celui de la rivalité , & le moment de la victoire.

Je suppose qu'*Archimède* a un rendez-vous la nuit avec sa maitresse. *Nomentanus* a le même rendez-vous à la même heure : *Archimède* se présente à la porte ; on la lui ferme au nez , & on l'ouvre à son rival , qui fait un excellent souper , pendant lequel il ne manque pas de se moquer d'*Archimède* , & jouit ensuite de sa maitresse , tandis que l'autre reste dans la rue exposé au froid , à la pluie & à la grêle. Il est certain que *Nomentanus* est en droit de dire : Je suis plus heureux cette nuit qu'*Archimède* , j'ai plus de plaisir que lui ; mais il faut qu'il ajoute : supposé qu'*Archimède* ne soit occupé que du chagrin de ne point faire un bon souper , d'être méprisé & trompé par une belle femme , d'être supplanté par son rival , & du mal que lui font la pluie , la grêle & le froid. Car si le philosophe de la rue fait réflexion que ni une catin , ni la pluie , ne doivent troubler son

ame ; s'il s'occupe d'un beau problème , & s'il découvre la proportion du cylindre & de la sphère , il peut éprouver un plaisir cent fois au-dessus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le seul cas du plaisir actuel & de la douleur actuelle où l'on puisse comparer le sort de deux hommes , en faisant abstraction de tout le reste. Il est indubitable que celui qui jouit de sa maîtresse , est plus heureux dans ce moment que son rival méprisé qui gémit. Un homme sain qui mange une bonne perdrix , a sans-doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique : mais on ne peut aller au-delà avec sûreté ; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre ; on n'a point de balance pour peser les desirs & les sensations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & son souverain bien ; nous le finirons par *Solon* , & par ce grand mot qui a fait tant de fortune : *Il ne faut appeler personne heureux avant sa mort*. Cet axiome n'est au fond qu'une puérilité , comme tant d'apophthegmes consacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le sort qu'on a éprouvé dans la vie ; on peut périr d'une mort violente & infâme , & avoir goûté jusque-là tous les plaisirs dont la nature-humaine est susceptible. Il est très-possible & très-ordinaire , qu'un homme heureux cesse de l'être : qui en doute ? mais il n'a pas moins eu ses monumens heureux.

Que veut donc dire le mot de *Solon* ? qu'il n'est pas sûr qu'un homme qui a du plaisir aujourd'hui,

en ait demain ? en ce cas , c'est une vérité si incontestable & si triviale , qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.

SECTION II.

LE bien-être est rare. Le souverain bien en ce monde ne pourrait-il pas être regardé comme souverainement chimérique ? Les philosophes grecs discutèrent longuement à leur ordinaire cette question. Ne vous imaginez-vous pas , mon cher lecteur , voir des mendiants qui raisonnent sur la pierre philosophale ?

Le souverain bien ! quel mot ! autant aurait-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu , ou le souverain ragout , le souverain marcher , le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut , & en a autant qu'il peut à sa façon & à bien petite mesure.

Quid dem , quid non dem , renuis tu quod jubet alter.

Castor gaudet equis , ovo prognatus eodem

Pugnis , &c.

Castor veut des chevaux , Pollux veut des luteurs :

Comment concilier tant de goûts , tant d'humeurs ?

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force , qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose ; comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à vous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine , & ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices , ni extrêmes tourmens , qui puissent durer toute la vie : le souverain bien & le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de *Crantor* ; il fait-comparaître aux jeux olympiques la Richesse, la Volupté, la Santé, la Vertu ; chacune demande la pomme : la Richesse dit : *C'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens* ; la Volupté dit : *La pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir* : la Santé assure « que sans elle il n'y a point de » volupté, & que la richesse est inutile : » enfin la Vertu représente « qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs, & de la » santé, on peut se rendre très-méprisable si on se » conduit mal. » La Vertu eut la pomme.

La fable est très-ingénieuse ; elle le serait encor plus, si *Crantor* avait dit que le souverain bien est l'assemblage des quatre rivales réunies, vertu, santé, richesse, volupté : mais cette fable ne résout ni ne peut résoudre la question absurde du souverain bien. La vertu n'est pas un bien, c'est un devoir ; elle est d'un genre différent, d'un ordre supérieur. Elle n'a rien à voir aux sensations douloureuses ou agréables. Un homme vertueux avec la pierre & la goutte, sans appui, sans amis, privé du nécessaire, persécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui se porte bien, est très-malheureux ; & le persécuté insolent qui caresse une nouvelle maîtresse sur son lit de pourpre est très-heureux. Dites que le sage persécuté est préférable à son indigne persécuteur : dites que vous aimez l'un, & que vous détestez l'autre ; mais avouez que le sage dans les fers enrage. Si le sage n'en convient pas, il vous trompe, c'est un charlatan.



B I E N.

Du Bien & du Mal , physique & moral.

VOICI une question des plus difficiles & des plus importantes. Il s'agit de toute la vie humaine. Il ferait bien plus important de trouver un remède à nos maux ; mais il n'y en a point , & nous sommes réduits à rechercher tristement leur origine. C'est sur cette origine qu'on dispute depuis *Zoroastre* , & qu'on a , selon les apparences , disputé avant lui. C'est pour expliquer ce mélange de bien & de mal , qu'on a imaginé les deux principes ; *Oromase* , l'auteur de la lumière , & *Arimane* , l'auteur des ténèbres : la boîte de *Pandore* , les deux tonneaux de *Jupiter* , la pomme mangée par *Eve* ; & tant d'autres systèmes. Le premier des dialecticiens , non pas le premier des philosophes , l'illustre *Bayle* a fait assez voir comment il est difficile aux Chrétiens qui admettent un seul DIEU , bon & juste , de répondre aux objections des Manichéens qui reconnaissent deux Dieux , dont l'un est bon & l'autre est méchant.

Le fond du système des Manichéens , tout ancien qu'il est , n'en était pas plus raisonnable. Il faudrait avoir établi des lemmes géométriques pour oser en venir à ce théorème. Il y a deux êtres nécessaires , tous deux suprêmes , tous deux infinis , tous deux également puissans , tous deux s'étant fait la guerre , & s'accordant enfin pour verser sur cette petite planète , l'un tous les trésors de sa bénéficence , & l'autre tout l'abyme de sa malice.

En vain, par cette hypothèse, expliquent-ils la cause du bien & du mal; la fable de *Prométhée* l'explique encore mieux : mais toute hypothèse qui ne sert qu'à rendre raison des choses, & qui n'est pas d'ailleurs fondée sur des principes certains, doit être rejetée.

Des docteurs chrétiens (en faisant abstraction de la révélation qui fait tout croire) n'expliquent pas mieux l'origine du bien & du mal, que les sectateurs de *Zoroastre*.

Dès qu'ils disent : DIEU est un père tendre, DIEU est un roi juste; dès qu'ils ajoutent l'idée de l'infini à cet amour, à cette bonté, à cette justice humaine qu'ils connaissent, ils tombent bientôt dans la plus horrible des contradictions. Comment ce Souverain qui a la plénitude infinie de cette justice que nous connaissons; comment un Père qui a une tendresse infinie pour ses enfans; comment cet Être infiniment puissant, a-t-il pu former des créatures à son image, pour les faire l'instant d'après tenter par un être malin, pour les faire-succomber, pour faire-mourir ceux qu'il avait créés immortels, pour inonder leur postérité de malheurs & de crimes? On ne parle pas ici d'une contradiction qui paraît encore bien plus révoltante à notre faible raison. Comment DIEU rachetant ensuite le genre-humain par la mort de son fils unique, ou plutôt comment DIEU lui-même fait homme, & mourant pour les hommes, livre-t-il à l'horreur des tortures éternelles presque tout ce genre-humain pour lequel il est mort? Certes, à ne regarder ce système qu'en philosophes, (sans le secours

secours de la foi ,) il est monstrueux , il est abominable. Il fait de DIEU , ou la malice même , & la malice infinie , qui a fait des êtres pensans pour les rendre éternellement malheureux; ou l'impuissance & l'imbécillité même , qui n'a pu ni prévoir ni empêcher les malheurs de ses créatures. Mais il n'est pas question , dans cet article , du malheur éternel ; il ne s'agit que des biens & des maux que nous éprouvons dans cette vie. Aucun des docteurs de tant d'Eglises qui se combattent tous sur cet article , n'a pu persuader aucun sage.

On ne conçoit pas comment *Bayle* , qui maniait avec tant de force & de finesse les armes de la dialectique , s'est contenté de faire-argumenter (a) un Manichéen, un Calviniste, un Moliniste, un Socinien; que n'a-t-il fait-parler un homme raisonnable ? que *Bayle* n'a-t-il parlé lui-même ? il aurait dit bien mieux que nous , ce que nous allons hazarder.

Une père qui tue ses enfans est un monstre; un roi qui fait-tomber dans le piège ses sujets pour avoir un prétexte de les livrer à des supplices, est un tyran exécration. Si vous concevez dans DIEU la même bonté que vous exigez d'un père, la même justice que vous exigez d'un roi , plus de ressource pour disculper DIEU : & en lui donnant une sagesse & une bonté infinies, vous le rendez infiniment odieux ; vous faites-souhaiter qu'il n'existe pas , vous donnez des armes à l'athée , & l'athée sera toujours en droit de vous dire : Il vaut mieux ne point reconnaître de

(a) Voyez les articles *Manichéens* , *Marcionites* , *Pauliciens* , dans *Bayle*.

Divinité , que de lui imputer précisément ce que vous puniriez dans les hommes.

Commençons donc par dire : Ce n'est pas à nous à donner à DIEU les attributs humains , ce n'est pas à nous à faire DIEU à notre image. Justice humaine , bonté humaine , sagesse humaine , rien de tout cela ne lui peut convenir. On a beau étendre à l'infini ces qualités , ce ne seront jamais que des qualités humaines dont nous reculons les bornes ; c'est comme si nous donnions à DIEU la solidité infinie , le mouvement infini , la rondeur , la divisibilité infinies. Ces attributs ne peuvent être les siens.

La philosophie nous apprend que cet univers doit avoir été arrangé par un Être incompréhensible , éternel , existant par sa nature ; mais encore une fois , la philosophie ne nous apprend pas les attributs de cette nature. Nous savons ce qu'il n'est pas , & non ce qu'il est.

Point de bien ni de mal pour DIEU , ni en physique ni en morale.

Qu'est-ce que le mal physique ? De tous les maux le plus grand sans-doute est la mort. Voyons s'il était possible que l'homme eût été immortel.

Pour qu'un corps tel que le nôtre fût indissoluble , impérissable , il faudrait qu'il ne fût point composé de parties ; il faudrait qu'il ne naquît point , qu'il ne prît ni nourriture ni accroissement , qu'il ne pût éprouver aucun changement. Qu'on examine toutes ces questions , que chaque lecteur peut étendre à son gré , & l'on verra que la proposition de l'homme immortel est contradictoire.

Si notre corps organisé était immortel, celui des animaux le serait aussi; or il est clair qu'en peu de tems le globe ne pourrait suffire à nourrir tant d'animaux; ces êtres immortels, qui ne subsistent qu'en renouvelant leur corps par la nourriture, périraient donc faute de pouvoir se renouveler; tout cela est contradictoire. On pourrait dire beaucoup davantage: mais tout lecteur vraiment philosophe verra que la mort était nécessaire à tout ce qui est né, que la mort ne peut être ni une erreur de DIEU, ni un mal, ni une injustice, ni un châtement de l'homme.

L'homme, né pour mourir, ne pouvait pas plus être soustrait aux douleurs qu'à la mort. Pour qu'une substance organisée & douée de sentiment n'éprouvât jamais de douleur, il faudrait que toutes les lois de la nature changeassent, que la matière ne fût plus divisible; qu'il n'y eût plus ni pesanteur, ni action, ni force; qu'un rocher pût tomber sur un animal sans l'écrâser, que l'eau ne pût le suffoquer, que le feu ne pût le brûler. L'homme impassible est donc aussi contradictoire que l'homme immortel.

Ce sentiment de douleur était nécessaire pour nous avertir de nous conserver, & pour nous donner des plaisirs, autant que le comportent les lois générales auxquelles tout est soumis.

Si nous n'éprouvions pas la douleur, nous nous blesserions à tout moment sans le sentir. Sans le commencement de la douleur, nous ne ferions aucune fonction de la vie, nous ne la communiquerions pas, nous n'aurions aucun plaisir. La faim est un commencement de douleur, qui nous avertit de prendre

de la nourriture , l'ennui une douleur qui nous force à nous occuper , l'amour un besoin qui devient douloureux quand il n'est pas satisfait. Tout desir , en un mot , est un besoin , une douleur commencée. La douleur est donc le premier ressort de toutes les actions des animaux. Tout animal doué de sentiment , doit être sujet à la douleur , si la matière est divisible ; la douleur était donc aussi nécessaire que la mort. Elle ne peut donc être ni une erreur de la Providence , ni une malice , ni une opinion. Si nous n'avions vu souffrir que les brutes , nous n'accuserions pas la nature ; si , dans un état impassible , nous étions témoins de la mort lente & douloureuse des colombes , sur lesquelles fond un épervier qui dévore à loisir leurs entrailles , & (qui ne fait que ce que nous faisons , nous serions loin de murmurer : mais de quel droit nos corps seront-ils moins sujets à être déchirés que ceux des brutes ? Est-ce parce que nous avons une intelligence supérieure à la leur ? Mais qu'a de commun ici l'intelligence avec une matière divisible ? Quelques idées de plus ou de moins dans un cerveau , doivent-elles , peuvent-elles empêcher que le feu ne nous brûle , & qu'un rocher ne nous écrâse ?

Le mal moral , sur lequel on a écrit tant de volumes , n'est au fond que le mal physique. Ce mal moral n'est qu'un sentiment douloureux , qu'un être organisé cause à un autre être organisé. Les rapines , les outrages , &c. ne sont un mal qu'autant qu'ils en causent. Or comme nous ne pouvons assurément faire aucun mal à DIEU , il est clair , par les lumié-

res de la raison , (indépendamment de la foi qui est toute autre chose) qu'il n'y a point de mal moral par rapport à l'Être suprême.

Comme le plus grand des maux physiques est la mort , le plus grand des maux en morale est assurément la guerre : elle traîne après elle tous les crimes , calomnies dans les déclarations , perfidies dans les traités ; la rapine , la dévastation , la douleur & la mort sous toutes les formes.

Tout cela est un mal physique pour l'homme , & n'est pas plus mal moral par-rapport à DIEU , que la rage des chiens qui se mordent. C'est un lieu-commun , aussi faux que faible , de dire qu'il n'y a que les hommes qui s'entr'égorgent ; les loups , les chiens , les chats , les coqs , les cailles , &c. se battant entre eux , espèce contre espèce ; les araignées de bois se dévorent les unes les autres : tous les mâles se battent pour les femelles. Cette guerre est la suite des lois de la nature , des principes qui sont dans leur sang ; tout est lié , tout est nécessaire.

La nature a donné à l'homme environ vingt-deux ans de vie , l'un portant l'autre : c'est-à-dire , que de mille enfans nés dans un mois , les uns étant morts au berceau , les autres ayant vécu jusqu'à trente ans , d'autres jusqu'à cinquante , quelques-uns jusqu'à quatre-vingts ; faites ensuite une règle de compagnie , vous trouverez environ vingt-deux ans pour chacun.

Qu'importe à DIEU qu'on meure à la guerre , ou qu'on meure de la fièvre ? La guerre emporte moins de mortels que la petite-vérole. Le fléau de

la guerre est passager , & celui de la petite-vérole règne toujours dans toute la terre à la suite de tant d'autres ; & tous les fléaux sont tellement combinés , que la règle des vingt-deux ans de vie est toujours constante en général.

L'homme offense DIEU en tuant son prochain ; dites-vous. Si cela est , les conducteurs des nations sont d'horribles criminels ; car ils font-égorger , en invoquant DIEU même , une foule prodigieuse de leurs semblables , pour de vils intérêts qu'il vaudrait mieux abandonner. Mais commét offensent-ils DIEU ? (à ne raisonner qu'en philosophes) comme les tigres & les crocodiles l'offensent ; ce n'est pas DIEU assurément qu'ils tourmentent , c'est leur prochain ; ce n'est qu'envers l'homme que l'homme peut être coupable. Un voleur de grand - chemin ne saurait voler DIEU. Qu'importe à l'Être éternel qu'un peu de métal jaune soit entre les mains de Jérôme ou de Bonaventure ? Nous avons des desirs nécessaires , des passions nécessaires , des lois nécessaires pour les réprimer ; & tandis que sur notre fourmilière nous nous disputons un brin de paille pour un jour , l'univers marche à jamais par des lois éternelles & immuables , sous lesquelles est rangé l'atôme qu'on nomme la terre.

BIEN , TOUT EST BIEN.

JE vous prie , Messieurs , de m'expliquer le *Tout est bien* , car je ne l'entends pas.

Cela signifie-t-il *tout est arrangé , tout est ordonné , sui-*

vant la théorie des forces mouvantes ? Je comprends & je l'avoue.

Entendez-vous que chacun se porte bien, qu'il a de quoi vivre, & que personne ne souffre ? vous savez combien cela est faux.

Votre idée est-elle que les calamités lamentables qui affligent la terre sont *bien* par-rapport à DIEU & le réjouissent ? Je ne crois point cette horreur, ni vous non-plus.

De grâce, expliquez-moi le *Tout est bien*. Platon le raisonneur daigna laisser à DIEU la liberté de faire cinq mondes, par la raison, dit-il, qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers en géométrie, le tétraèdre, le cube, l'exaèdre, le dodécaèdre, l'icosaèdre. Mais pourquoi resserrer ainsi la puissance divine ? pourquoi ne lui pas permettre la sphère, qui est encore plus régulière, & même le cône, la pyramide à plusieurs faces, le cylindre ? &c.

DIEU choisit, selon lui, nécessairement le meilleur des mondes possibles ; ce système a été embrassé par plusieurs philosophes chrétiens, quoiqu'il semble répugner au dogme du péché originel. Car notre globe, après cette transgression, n'est plus le meilleur des globes : il l'était auparavant ; il pourrait donc l'être encore ; & bien des gens croient qu'il est le pire des globes, au lieu d'être le meilleur.

Leibnitz, dans sa Théodicée, prit le parti de Platon. Plus d'un lecteur s'est plaint de n'entendre pas plus l'un que l'autre ; pour nous, après les avoir lus tous deux plus d'une fois, nous avouons notre igno-

rance, selon notre coutume : & puisque l'Evangile ne nous a rien révélé sur cette question , nous demeurons sans remords dans nos ténèbres.

Leibnitz, qui parle de tout , a parlé du péché originel aussi ; & comme tout homme à système fait-entrer dans son plan tout ce qui peut le contredire il imagina que la désobéissance envers DIEU , & les malheurs épouvantables qui l'ont suivie , étaient des parties intégrantes du meilleur des mondes , des ingrédiens nécessaires de toute la félicité possible. *Calla calla señor don Carlos : todo che se haze e por su ben.*

Quoi ! être chassé d'un lieu de délices , où l'on aurait vécu à jamais , si on n'avait pas mangé une pomme ! Quoi ! faire , dans la misère , des enfans-misérables & criminels , qui souffriront tout , qui feront tout souffrir aux autres ! Quoi ! éprouver toutes les maladies , sentir tous les chagrins , mourir dans la douleur , & pour rafraîchissement être brûlé dans l'éternité des siècles ? ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; & en quoi cela peut-il être bon pour DIEU ?

Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre ; aussi fit-il de gros livres dans lesquels ils ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait eu du mal , cela peut-être dit en riant par un *Lucullus* qui se porte bien , & qui fait un bon dîner avec ses amis & sa maitresse dans le fallon d'*Apollon* ; mais , qu'il mette la tête à la

fenêtre, il verra des malheureux : qu'il ait la fièvre, il le fera lui-même.

Je n'aime point à citer ; c'est d'ordinaire une besogne épineuse ; on néglige ce qui précède & ce qui suit l'endroit qu'on cite, & on s'expose à mille querelles. Il faut pourtant que je cite *Lastance*, père de l'Eglise, qui, dans son chapitre XIII de la colère de DIEU, fait parler ainsi *Epicure* :

« Ou DIEU veut ôter le mal de ce monde, & ne le peut ; ou il le peut, & ne le veut pas ; ou il ne le peut, ni ne le veut ; ou enfin il le veut, & le peut. S'il le veut, & ne le peut pas, c'est impuissance, ce qui est contraire à la nature de DIEU ; s'il le peut, & ne le veut pas, c'est méchanceté, & cela est non moins contraire à sa nature ; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est à-la-fois méchanceté & impuissance ; s'il le veut, & le peut, (ce qui seul de ces parties convient à DIEU) d'où vient donc le mal sur la terre ? »

L'argument est pressant : aussi *Lastance* y répond fort mal, en disant que DIEU veut le mal ; mais qu'il nous a donné la sagesse avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponse est bien faible en comparaison de l'objection ; car elle suppose que DIEU ne pouvait donner la sagesse qu'en produisant le mal ; & puis, nous avons une plaisante sagesse !

L'origine du mal a toujours été un abyme dont personne n'a pu voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens philosophes & de législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. *Typhon* était le mauvais principe chez les Egyptiens, *Arimane* chez les Perses. Les Manichéens adoptèrent,

comme on fait , cette théologie ; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon ni au mauvais principe , il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge , & qu'on peut mettre au nombre de nos maux , ce n'est pas une absurdité légère , que d'avoir supposé deux êtres tout-puissans , se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde , & faisant un traité comme les deux médecins de *Molière* : « Passez-moi » l'émétique , & je vous passerai la saignée. »

Basilide , après les Platoniciens , prétendit , dès le premier siècle de l'Eglise , que DIEU avait donné notre monde à faire à ses derniers Anges ; & que ceux-ci n'étant pas habiles , firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussière par l'objection terrible , qu'il n'est pas dans la nature d'un DIEU tout-puissant & tout-sage , de faire-bâtir un monde par des architectes qui n'y entendent rien.

Simon , qui a senti l'objection , la prévient en disant que l'Ange qui présidait à l'atelier est damné pour avoir si-mal fait son ouvrage ; mais la brûlure de cet Ange ne nous guérit pas.

L'aventure de *Pandore* chez les Grecs ne répond pas mieux à l'objection. La boîte où se trouvent tous les maux , & au fond de laquelle reste l'espérance est à la vérité une allégorie charmante ; mais cette *Pandore* ne fut faite par *Vulcain* que pour se venger de *Prométhée* , qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré. DIEU ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la drogue : l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine ; & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginèrent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrième ciel, ils s'avisèrent de manger d'une galette, au lieu de l'ambroisie qui était leur mets naturel. L'ambroisie s'exhalait par les pores ; mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prièrent un Ange de leur enseigner où était la garde-robe. « Voyez-vous, leur dit l'Ange, cette petite planète, grande comme rien, qui est à quelques 60 millions de lieues d'ici : c'est-là le privé de l'univers, allez-y au plus vite. » Ils y allèrent, on les y laissa ; & c'est depuis ce tems que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi DIEU permit que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantables ?

Je passe vite de ce quatrième ciel à milord *Bolingbroke*, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans-doute un grand génie, donna au célèbre *Pope* son plan du *Tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les Œuvres posthumes de milord *Bolingbroke*, & que milord *Shaftesbury* avait auparavant inséré dans ses *Caractéristiques*. Lisez dans *Shaftesbury* le chapitre des moralistes vous y verrez ces paroles :

348 BIEN, TOUT EST BIEN.

« On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts
 » de la nature. Comment est-elle sortie si impuissante &
 » si défectueuse des mains d'un Être parfait ? mais je nie
 » qu'elle soit défectueuse..... sa beauté résulte des contra-
 » riétés, & la concorde universelle naît d'un combat per-
 » pétuel..... Il faut que chaque être soit immolé à d'autres ;
 » les végétaux aux animaux, les animaux à la terre.....
 » & les lois du pouvoir central, & de la gravitation, qui
 » donnent aux corps célestes leur poids & leur mouve-
 » ment, ne seront point dérangées pour l'amour d'un chétif
 » animal, qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois,
 » sera bientôt par elles réduit en poussière. »

Bolingbroke, Shaftesbury, & Pope, leur metteur
 en œuvre, ne résolvent pas mieux la question que
 les autres : leur *Tout est bien* ne veut dire autre chose,
 sinon que le tout est dirigé par des lois im-
 muables. Qui ne le fait pas ? Vous ne nous apprenez
 rien, quand vous remarquez, après tous les
 petits enfans, que les mouches sont nées pour être
 mangées par des araignées, les araignées par des
 hirondelles, les hirondelles par les pie-grièches,
 les pie-grièches par les aigles, les aigles pour
 être tués par les hommes, les hommes pour se
 tuer les uns les autres, & pour être mangés par
 les vers, & ensuite par les diables, au moins mille
 sur un.

Voilà un ordre net & constant parmi les ani-
 maux de toute espèce ; il y a de l'ordre par-tout.
 Quand une pierre se forme dans ma vessie, c'est
 une mécanique admirable : des sucs pierreux pas-
 sent petit-à-petit dans mon sang ; ils se filtrent dans
 les reins, passent par les uretères, se déposent

dans ma vessie, s'y assemblent par une excellente attraction newtonienne; le caillou se forme, se grossit; je souffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde: un chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par *Tubalcain*, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, saisit ma pierre avec ses pincettes; elle se brise sous ses efforts par un mécanisme nécessaire; & par le même mécanisme je meurs dans des tourmens affreux: *tout cela est bien*, tout cela est la suite évidente des principes physiques inaltérables; j'en tombe d'accord, & je le savais comme vous.

Si nous étions insensibles, il n'y aurait rien à dire à cette physique. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit; nous vous demandons s'il n'y a point de maux sensibles, & d'où ils viennent? *Il n'y a point de maux*, dit *Pope* dans sa quatrième Epître sur le *TOUT EST BIEN*; *s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général*.

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la goutte, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la mort & de la damnation.

La chute de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulières du corps & de l'âme, que vous appelez *santé générale*; mais *Shaftesbury* & *Bolingbroke* ont osé attaquer le péché originel; *Pope* n'en parle point: il est clair que leur système sape la religion chrétienne par ses fondemens, & n'explique rien du tout.

Cependant ce système a été approuvé depuis

peu par plusieurs rhéologiens, qui admettent volontiers les contraires; à la bonne heure, il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inondent. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce système est consolant. *DIEU* (dit *Pope*) voit d'un même œil périr le héros & le moineau, un atôme ou mille planètes précipitées dans la ruine, une boule de savon ou un monde se former.

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation. Ne trouvez-vous pas un grand légitif dans l'ordonnance de milord *Shaftesbury*, qui dit que *DIEU* n'ira pas déranger ses lois éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre en criant, pourquoi ces lois éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu?

Ce système du *Tout est bien*, ne représente l'Auteur de toute la nature, que comme un roi puissant & malfaisant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cents mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la disette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes possibles console, elle est désespérante pour les philosophes qui l'embrassent. La question du bien & du mal, demeure un chaos indébrouillable pour

ceux qui cherchent de bonne-foi ; c'est un jeu d'esprit pour ceux qui disputent ; ils sont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le peuple non-pensant , il ressemble assez à des poissons qu'on a transportés d'une rivière dans un réservoir ; ils ne se doutent pas qu'ils sont là pour être mangés le carême : aussi ne favons-nous rien du tout par nous-mêmes des causes de notre destinée.

Mettons à la fin de presque tous les chapitres de métaphysique les deux lettres des juges romains quand ils n'entendaient pas une cause, *N. L. non liquet*, « cela n'est pas clair. » Imposons sur-tout silence aux scélérats , qui, étant accablés comme nous du poids des calamités humaines, y ajoutent la fureur de la calomnie. Contondons leurs exécrationnelles impostures, en recourant à la foi & à la Providence. (a)

Des raisonneurs ont prétendu qu'il n'est pas dans la nature de l'Être des êtres que les choses soient autrement qu'elles sont. C'est un rude système ; je n'en fais pas assez pour oser seulement examiner.

(a) Voyez le poëme sur le désastre de Lisbonne, volume de *Poëmes*.

« Mon malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être, &c. »

BIENS D'EGLISE.

SECTION I^{re}.

L'EVANGILE défend à ceux qui veulent atteindre à la perfection, d'amafter des trésors, & de conserver leurs biens temporels.

(a) *Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra.* — (b) *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, & da pauperibus.* — (c) *Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, & vitam æternam possidebit.*

Les Apôtres & leurs premiers successeurs ne recevaient aucun immeuble, ils n'en acceptaient que le prix; & après avoir prélevé ce qui était nécessaire pour leur subsistance, ils distribuaient le reste aux pauvres. *Saphire & Ananie* ne donnèrent pas leurs biens à *St Pierre*, mais ils le vendirent & lui en apportèrent le prix : *Vende quæ habes, & da pauperibus.*

L'Eglise possédait déjà des biens-fonds considérables sur la fin du troisième siècle, puisque *Dioclétien & Maximien* en prononcèrent la confiscation en 302.

Dès que *Constantin* fut sur le trône des Césars, il permit de doter les Eglises comme l'étaient les Temples de l'ancienne religion; & dès-lors l'Eglise acquit de riches terres. *St Jérôme* s'en plaint dans une de ses lettres à *Eustochie*. « Quand vous » les voyez, dit-il, aborder d'un air doux & satisfait les riches veuves qu'ils rencontrent, vous » croiriez que leur main ne s'étend que pour leur » donner des bénédictions; mais c'est au contraire pour recevoir le prix de leur hypocrisie. »

Les saints prêtres recevaient sans demander. *Va-*

(a) *Matth.* chap. VI, v. 19.

(c) *Ibid.* v. 29.

(b) *Ibid.* v. 25.

Justinien I crut devoir défendre aux ecclésiastiques de rien recevoir des veuves & des femmes par testament, ni autrement. Cette loi que l'on trouve au *Code Théodosien*, fut révoquée par *Martien* & par *Justinien*.

Justinien, pour favoriser les ecclésiastiques, défendit aux juges par sa nouvelle XVIII, chap. II, d'annuler les testamens faits en faveur de l'Eglise, quand-même ils ne seraient pas revêtus des formalités prescrites par les lois.

Anastase avait statué, en 491, que les biens d'Eglise se prescriraient par quarante ans. *Justinien* intégrera cette loi dans son Code; (d) mais ce prince qui changea continuellement la jurisprudence, étendit cette prescription à cent ans. Alors quelques ecclésiastiques, indignes de leur profession, supposèrent de faux titres; (e) ils tirèrent de la poussière de vieux testamens, nuls selon les anciennes lois, mais valables suivant les nouvelles. Les citoyens étaient dépouillés de leur patrimoine par la fraude. Les possessions qui jusque-là avaient été regardées comme sacrées, furent envahies par l'Eglise. Enfin, l'abus fut si criant, que *Justinien* lui-même fut obligé de rétablir les dispositions de la loi d'*Anastase*, par sa nouvelle CXXXI, chap. VI.

Les tribunaux français ont long-tems adopté le chap. XI de la nouvelle XVIII, quand les legs faits à l'Eglise n'avaient pour objet que des sommes d'argent, ou des effets mobiliers; mais depuis l'or-

(d) Cod. tit. de fund. patrim.

(e) Cod. leg. XXIV, de sacro-sanctis Ecclesiis.

donnance de 1735 les legs pieux n'ont plus ce privilège en France.

Pour les immeubles, presque tous les Rois de France depuis *Philippe le hardi*, ont défendu aux Eglises d'en acquérir sans leur permission. Mais la plus efficace de toutes les lois, c'est l'édit de 1749, rédigé par le chancelier d'*Aguesseau*. Depuis cet édit, l'Eglise ne peut recevoir aucun immeuble, soit par donation, par testament, ou par échange, sans lettres-patentes du Roi enregistrées au parlement.

SECTION II.

LES biens d'Eglise, pendant les cinq premiers siècles de notre ère, furent régis par des diacres qui en faisaient la distribution aux clercs & aux pauvres. Cette communauté n'eut plus lieu dès la fin du cinquième siècle; on partagea les biens de l'Eglise en quatre parts: on en donna une aux évêques, une autre aux clercs, une autre à la fabrique, & la quatrième fut assignée aux pauvres.

Bientôt-après ce partage, les évêques se chargèrent seuls des quatre portions; & c'est pourquoi le clergé inférieur est en général très-pauvre.

Le parlement de Toulouse rendit un arrêt, le 18 Avril 1651, qui ordonnait que dans trois jours les évêques du ressort pourvoiraient à la nourriture des pauvres, passé lequel tems, faisie serait faite du sixième de tous les fruits que les évêques prennent dans les paroisses dudit ressort, &c.

En France l'Eglise n'aliène pas valablement ses

biens fans de grandes formalités , & si elle ne trouve pas de l'avantage dans l'aliénation. On juge que l'on peut prescrire sans titre, par une possession de quarante ans, les biens d'Eglise; mais s'il paraît un titre, & qu'il soit défectueux, c'est-à-dire, que toutes les formalités n'y aient pas été observées, l'acquéreur, ni ses héritiers ne peuvent jamais prescrire. Et de-là cette maxime : *Melius est non habere titulum, quàm habere vitiosum*. On fonde cette jurisprudence sur ce que l'on présume que l'acquéreur dont le titre n'est pas en forme, est de mauvaise-foi, & que, suivant les canons, un possesseur de mauvaise-foi ne peut jamais prescrire. Mais celui qui n'a point de titres, ne devrait-il pas plutôt être présumé usurpateur ? Peut-on prétendre que le défaut d'une formalité que l'on a ignorée, soit une présomption de mauvaise-foi ? Doit-on dépouiller le possesseur sur cette présomption ? Doit-on juger que le fils qui a trouvé un domaine dans l'hoirie de son père, le possède avec mauvaise-foi, parce que celui de ses ancêtres qui acquit ce domaine, n'a pas rempli une formalité ?

Les biens de l'Eglise nécessaires au maintien d'un ordre respectable, ne sont point d'une autre nature que ceux de la noblesse & du tiers-état; les uns & les autres devraient être assujettis aux mêmes règles. On se rapproche aujourd'hui, autant qu'on le peut, de cette jurisprudence équitable.

Il semble que les prêtres & les moines qui aspirent à la perfection évangélique, ne devraient ja-

mais avoir de procès; (f) & ei qui vult tecum iudicio contendere, & tunicam tuam tollere, dimittit ei & pallium.

St Basile entend sans-doute parler de ce passage, lorsqu'il dit (g) qu'il y a dans l'Evangile une loi expresse, qui défend aux Chrétiens d'avoir jamais aucun procès. Salvien a entendu de même ce passage. (h) *Jubet Christus ne litigemus, nec solum jubet, sed in tantum hoc jubet, ut ipsa nos de quibus lis est, relinquere jubent dummodò litibus exuamur.*

Le quatrième concile de Carthage a aussi réitéré ces défenses. *Episcopus nec provocatus de rebus transforiis litiget.*

Mais d'un autre côté il n'est pas juste qu'un Evêque abandonne ses droits; il est homme, il doit jouir du bien que les hommes lui ont donné; il ne faut pas qu'on le vole parce qu'il est prêtre.

(Ces deux Sections sont de M. CHRISTIN, célèbre Avocat au Parlement de Besançon, qui s'est fait une réputation immortelle dans son pays, en plaidant pour abolir la servitude.)

S E C T I O N I I I.

DE la pluralité des Bénéfices, des Abbayes en commun-de, & des Moines qui ont des esclaves.

IL en est de la pluralité des gros bénéfices, archevêchés, évêchés, abbayes, de trente, quarante, cinquante, soixante mille florins d'Empire, comme de la pluralité des femmes; c'est un droit qui n'appartient qu'aux hommes puissans.

(f) Math. chap. V, v. 40. (h) De gubern. Dei, l. III, ch. 47.

(g) Homel. de legend. grac. édit. de Paris 1645.

Un prince de l'Empire, cadet de sa maison, ferait bien peu chrétien s'il n'avait qu'un seul évêché ; il lui en faut quatre ou cinq pour constater sa catholicité. Mais un pauvre curé qui n'a pas de quoi vivre, ne peut guère parvenir à deux bénéfices ; du moins rien n'est plus rare.

Le Pape qui disait qu'il était dans la règle, qu'il n'avait qu'un seul bénéfice, & qu'il s'en contentait, avait très-grande raison.

On a prétendu qu'un nommé *Ebroïn*, évêque de Poitiers, fut le premier qui eut à-la-fois une abbaye & un évêché. L'empereur *Charles le Chauve* lui fit ces deux présens. L'abbaye était celle de Saint-Germain-des-Prés-lès-Paris. C'était un gros morceau, mais pas si gros qu'aujourd'hui.

Avant cet *Ebroïn* nous voyons force gens d'Eglise posséder plusieurs abbayes.

Alcuin, diacre, favori de *Charlemagne*, possédait à-la-fois celles de Saint-Martin-de-Tours, de Ferrières, de Cormery, & quelques autres. On ne saurait trop en avoir ; car si on est un saint, on édifie plus d'ames ; & si on a le malheur d'être un honnête-homme du monde, on vit plus agréablement.

Il se pourrait bien que dès ce tems-là ces abbés fussent commendataires ; car ils ne pouvaient réciter l'office dans sept ou huit endroits à-la-fois. *Charles Martel*, & *Pepin* son fils, qui avaient pris pour eux tant d'abbayes, n'étaient pas des abbés réguliers.

Quelle est la différence entre un abbé commen-

On n'entend plus en chaire un cordelier *Ménét* criant :

« Deux croffes , deux mitres , » & *adhuc non sunt contenti.* » Entre vous , Mesdames , qui faites à monsieur l'Evêque le plaisir que savez , & puis dites : Oh , oh ! il » fera du bien à mon fils , ce sera un des mieux pour- » vus en l'Eglise. » *Isti protonotarii qui habent illas dispensas ad tria , immò in quindecim beneficia¹ , & sunt simoniaci & sacrilegi , & non cessant arripere beneficia incompatibilia ; idem est eis. Si vacet episcopatus , pro eo habendo dabitur unus grossus fasciculus aliorum beneficiorum. Primò accumulantur archidiaconatus , abbatia , duo prioratus , quatuor aut quingue præbendæ , & dabuntur hæc omnia pro compensatione.*

« Si ces protonotaires , qui ont des dispenses pour » trois ou mêmes quinze bënéfices , sont simoniaques & » sacrilèges , & si on ne cesse d'accrocher des bënéfices » incompatibles , c'est même chose pour eux. Il vaque un » bënéficé ; pour l'avoir , on vous donnera une poignée » d'autres bënéfices , un archidiaconat , des abbayes , deux » prieurés , quatre ou cinq prébendes , & tout cela pour » faire la compensation. »

Le même prédicateur , dans un autre endroit , s'exprime ainsi :

« Dans quatre plaideurs qu'on rencontre au palais , il » y a toujours un moine ; & si on leur demande ce qu'ils » font là , un *clericus* répondra : Notre chapitre est bandé » contre le doyen , contre l'Evêque , & contre les autres » officiers , & je vais après les queues de ces messieurs » pour cette affaire... Et toi , maître moine , que fais-tu » ici ?-- Je plaide une abbaye de huit cents livres de rente » pour mon maître... Et toi , moine blanc ?-- Je plaide un » petit prieuré pour moi... Et vous , mendiants , qui n'a- » vez terre , ni fillon , que battez-vous ici le pavé ?-- Le

» Roi

« Roi nous a octroyé du sel, du bois & autres choses :
 « mais ses officiers nous les dénieut. Ou bien, un tel
 « curé par son avarice & envie nous veut empêcher la
 « sépulture, & la dernière volonté d'un qui est mort ces
 « jours passés, tellement qu'il nous est force d'en venir à la
 « cour. »

Il est vrai que ce dernier abus, dont rétentissent tous les tribunaux de l'Eglise catholique-romaine, n'est point déraciné.

Il en est un plus funeste encore, c'est celui d'avoir permis aux Bénédictins, aux Bernardins, aux Chartreux mêmes, d'avoir des main-mortables, des esclaves. On distingue sous leur domination dans plusieurs provinces de France & en Allemagne,

Esclavage de la personne,

Esclavage des biens,

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapacité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans, s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur père dans la même maison & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura, mis entre les mains d'un notaire de Paris, devient dans Paris même la proie de ceux qui originellement avaient embrassé la pauvreté évangélique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maison que son père a bâtie, & les moines, bien loin de lui donner cette aumône, s'arrogent jusqu'au droit de ne point payer les créanciers du père, & de regarder comme nulles les dettes hypothéquées sur la maison dont ils s'emparent. La

d'un homme qui aura pris le non de DIEU en vain ; qui dans l'emportement de la colère aura ce qu'on appelle *juré le nom de DIEU* , C'est un blasphémateur ; mais on ne dira pas , C'est un sacrilège. L'homme sacrilège est celui qui se parjure sur l'Evangile , qui étend sa rapacité sur les choses sacrées , qui détruit les autels , qui trempe sa main dans le sang des prêtres.

Les grands sacrilèges ont toujours été punis de mort chez toutes les nations , & sur-tout les sacrilèges avec effusion de sang.

L'auteur des *Instituts au droit criminel* compte , parmi les crimes de lèse-majesté divine au second chef , l'inobservation des fêtes & des dimanches. Il devait ajouter , l'inobservation accompagnée d'un mépris marqué ; car la simple négligence est un péché , mais non pas un sacrilège , comme il le dit. Il est absurde de mettre dans le même rang , comme fait cet auteur , la simonie , l'enlèvement d'une religieuse , & l'oubli d'aller à vêpres un jour de fête. C'est un grand exemple des erreurs où tombent les jurisconsultes , qui n'ayant pas été appelés à faire des lois , se mêlent d'interpréter celles de l'Etat.

Les blasphèmes prononcés dans l'ivresse , dans la colère , dans l'excès de la débauche , dans la chaleur d'une conversation indiscrette , ont été soumis par les Législateurs à des peines beaucoup plus légères. Par exemple , l'avocat que nous avons déjà cité , dit que les lois de France condamnent les simples blasphémateurs à une amende pour la première fois , double pour la seconde , triple pour la troisième , qua-

druple pour la quatrième. Le coupable est mis au carcan pour la cinquième récidive ; au carcan encore pour la sixième , & la lèvre supérieure est coupée avec un fer chaud ; & pour la septième fois on lui coupe la langue. Il fallait ajouter que c'est l'ordonnance de 1666.

Les peines sont presque toujours arbitraires ; c'est un grand défaut dans la jurisprudence. Mais aussi ce défaut ouvre une porte à la clémence , à la compassion ; & cette compassion est d'une justice étroite : car il serait horrible de punir un emportement de jeunesse , comme on punit des empoisonneurs & des parricides. Une sentence de mort pour un délit qui ne mérite qu'une correction , n'est qu'un assassinat commis avec le glaive de la justice.

N'est-il pas à propos de remarquer ici que ce qui fut blasphème dans un pays , fut souvent piété dans un autre ?

Un marchand de Tyr abordé au port de Canope , aura pu être scandalisé de voir porter en cérémonie un oignon , un chat , un bouc ; il aura pu parler indécemment d'*Ishèth* , d'*Oshireth* , & d'*Horeth* ; il aura peut-être détourné la tête , & ne se sera point mis à genoux en voyant passer en procession les parties génitales du genre humain plus grandes que nature. Il en aura dit son sentiment à souper ; il aura même chanté une chanson dans laquelle les matelots tyriens se moquaient des absurdités égyptiennes. Une servante de cabaret l'aura entendu ; sa conscience ne lui permet pas de cacher ce crime énorme. Elle court dénoncer le coupable au premier shoen qui porte

l'image de la vérité sur la poitrine ; & on fait comment l'image de la vérité est faite. Le tribunal des shoén ou shotim condamne le blasphémateur tyrien à une mort affreuse , & confisque son vaisseau. Ce marchand était regardé à Tyr comme un des plus pieux personnages de la Phénicie.

Numa voit que sa petite horde de Romains est un ramas de flibustiers latins qui volent à droite & à gauche tout ce qu'ils trouvent , bœufs , moutons , volailles , filles. Il leur dit qu'il a parlé à la nymphe *Egérie* dans une caverne , & que la nymphe lui a donné des lois de la part de *Jupiter*. Les sénateurs le traitent d'abord de blasphémateur , & le menacent de le jeter de la roche Tarpéienne la tête en bas. *Numa* se fait un parti puissant. Il gagne des sénateurs , qui vont avec lui dans la grotte d'*Egérie*. Elle leur parle ; elle les convertit. Ils convertissent le sénat & le peuple. Bientôt ce n'est plus *Numa* qui est un blasphémateur ; ce nom n'est plus donné qu'à ceux qui doutent de l'existence de la nymphe.

Il est triste parmi nous , que ce qui est blasphème à Rome , à Notre-Dame de Lorette , dans l'enceinte des chanoines de San - Gennaro ; soit piété dans Londres , dans Amsterdam , dans Stockholm , dans Berlin , dans Copenhague , dans Berne , dans Basse , dans Hambourg. Il est encore plus triste que dans le même pays , dans la même ville , dans la même rue , on se traite réciproquement de blasphémateurs.

Que dis-je ? des dix mille Juifs qui sont à Rome , il n'y en a pas un seul qui ne regarde le Pape comme le chef de ceux qui blasphèment ; & réciproquement

Les cent mille Chrétiens qui habitent Rome à la place de deux millions de Joviens (a) qui la remplissaient du tems de *Trajan*, croient fermement que les Juifs s'assembloient les samedis dans leurs synagogues pour blasphémer.

Un cordelier accorde sans difficulté le titre de blasphémateur au dominicain, qui dit que la sainte Vierge est née dans le péché originel, quoique les Dominicains aient une bulle du Pape, qui leur permet d'enseigner dans leurs couvens la conception maculée, & qu'outre cette bulle ils aient pour eux la déclaration expresse de *St Thomas d'Aquin*.

La première origine de la scission faite dans les trois quarts de la Suisse, & dans une partie de la basse-Allemagne, fut une querelle dans l'Eglise cathédrale de Francfort entre un cordelier dont j'ignore le nom, & un dominicain nommé *Vigand*.

Tous deux étaient ivres, selon l'usage de ce tems-là. L'ivrogne cordelier qui prêchait, remercia DIEU dans son sermon de ce qu'il n'était pas jacobin, jurant qu'il fallait exterminer les Jacobins blasphémateurs, qui croyaient la sainte Vierge née en péché mortel, & délivrée du péché par les seuls mérites de son fils. L'ivrogne jacobin lui dit tout-haut : Vous en avez menti, blasphémateur vous-même ! Le cordelier descend de chaire, un grand crucifix de fer à la main, en donne cent coups à son adversaire, & le laisse presque mort sur la place.

Ce fut pour venger cet outrage, que les Dominicains firent beaucoup de miracles en Allemagne &

(a) Joviens, adorateurs de *Jupiter*.

en Suisse. Ils prétendaient prouver leur foi par ces miracles. Enfin ils trouvèrent le moyen de faire-imprimer dans Berne les stigmates de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST à un de leurs frères lais nommé *Jetzer* : ce fut la sainte Vierge elle-même qui lui fit cette opération ; mais elle emprunta la main du souprieur, qui avait pris un habit de femme , & entouré sa tête d'une auréole. Le malheureux petit frère-lai , exposé tout en sang sur l'autel des Dominicains de Berne à la vénération du peuple , cria enfin au meurtre , au sacrilège ! les moines , pour l'appaiser , le communiquèrent au plus vite avec une hostie saupoudrée de sublimé corrosif ; l'excès de l'acrimonie lui fit-rejeter l'hostie. (b)

Les moines alors l'accusèrent devant l'évêque de Lausanne d'un sacrilège horrible. Les Bernois indignés accusèrent eux-mêmes les moines ; quatre d'entre eux furent brûlés à Berne , le 13 Mai 1509 , à la porte de Marfilly.

C'est ainsi que finit cette abominable histoire , qui déterminâ enfin les Bernois à choisir une religion mauvaise à la vérité à nos yeux catholiques , mais dans laquelle ils seraient délivrés des Cordeliers & des Jacobins.

La foule de semblables sacrilèges est incroyable. C'est à quoi l'esprit de parti conduit.

(b) Voyez les *Voyages de Burnet* , évêque de Salisbury ; l'*Histoire des Dominicains de Berne* par Abraham Ruchat , professeur à Lausanne ; le *Procès-verbal de la commémoration des Dominicains* ; & l'*original du Procès* , conservé dans la bibliothèque de Berne. Le même fait est rapporté dans l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des Nations*. Puisse-t-il être par-tout ! Personne ne le connaissait en France il y a vingt ans.

Les Jésuites ont soutenu pendant cent ans que les Jansénistes étaient des blasphémateurs, & l'ont prouvé par mille lettres-de-cachet. Les Jansénistes ont répondu par plus de quatre mille volumes, que c'étaient les Jésuites qui blasphémaient. L'écrivain des *gazettes ecclésiastiques* prétend que tous les honnêtes-gens blasphèment contre lui, & il blasphème du haut de son grenier contre tous les honnêtes-gens du royaume. Le libraire du gazetier blasphème contre lui, & se plaint de mourir de faim. Il vaudrait mieux être poli & honnête.

Une chose aussi remarquable que consolante, c'est que jamais, en aucun pays de la terre, chez les idolâtres les plus fous, aucun homme n'a été regardé comme un blasphémateur pour avoir reconnu un DIEU suprême, éternel, & tout-puissant. Ce n'est pas sans-doute pour avoir reconnu cette vérité, qu'on fit-boire la ciguë à *Socrate*, puisque le dogme d'un DIEU suprême était annoncé dans tous les mystères de la Grèce. Ce fut une faction qui perdit *Socrate*. On l'accusa au hazard de ne pas connaître les Dieux secondaires; ce fut sur cet article qu'on le traita de blasphémateur.

On accusa de blasphème les premiers Chrétiens par la même raison; mais les partisans de l'ancienne religion de l'empire, les Joviens qui reprochaient le blasphème aux premiers Chrétiens, furent enfin condamnés eux-mêmes comme blasphémateurs sous *Théodose II.*

Dryden a dit:

This side to day and the otehr to motrow burns;

Qv

And they are all god's ablmighty in their turn's.

Tel est chaque parti dans sa rage obstiné,
Aujourd'hui condamnant , & demain condamné.

B L E D O U B L É.

SECTION I^{re}.

Origine du mot & de la chose.

IL faut être pyrrhonien outré pour douter que *pain* vienne de *panis*. Mais pour faire du pain il faut du blé. Les Gaulois avaient du blé du tems de *César* ; où avaient-ils pris ce mot de *blé* ? On prétend que c'est de *bladum*, mot employé dans la latinité barbare du moyen âge par le chancelier *Des Vignes* , de *Vineis* , à qui l'empereur *Frédéric II* fit , dit-on , crever les yeux.

Mais les mots latins de ces siècles barbares n'étaient que d'anciens mots celtes ou tudesques , latinisés. *Bladum* venait donc de notre *blead* , & non pas notre *blead* de *bladum*. Les Italiens disaient *biada* ; & les pays où l'ancienne langue romance s'est conservée , disent encore *blia*.

Cette science n'est pas infiniment utile : mais on ferait curieux de savoir où les Gaulois & les Teutons avaient trouvé du blé pour le semer ? On vous répond que les Tyriens en avaient apporté en Espagne , les Espagnols en Gaule , & les Gaulois en Germanie. Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé ? chez les Grecs probablement , dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

Qui avait fait ce présent aux Grecs ? c'était autrefois *Cérès* sans-doute ; & quand on a remonté à *Cérès*, on ne peut guère aller plus haut. Il faut que *Cérès* soit descendue exprès du ciel pour nous donner du froment , du seigle , de l'orge , &c.

Mais comme le crédit de *Cérès* qui donna le blé aux Grecs , & celui d'*Ishet* ou *Isis* qui en gratifia l'Égypte, est fort déchu aujourd'hui , nous restons dans l'incertitude sur l'origine du blé.

Sanchoniathon assure que *Dagon* ou *Dagan* , l'un des petits-fils de *Thaut* , avait en Phénicie l'intendance du blé. Or son *Thaut* est à-peu-près du tems de notre *Jared*. Il résulte de-là que le blé est fort ancien , & qu'il est de la même antiquité que l'herbe. Peut-être que ce *Dagon* fut le premier qui fit du pain ; mais cela n'est pas démontré.

Chose étrange ! nous savons positivement que nous avons l'obligation du vin à *Noé* , & nous ne savons pas à qui nous devons le pain. Et , chose encore plus étrange ! nous sommes si ingrats envers *Noé* , que nous avons plus de deux mille chansons en l'honneur de *Bacchus* , & qu'à peine en chantons-nous une seule en l'honneur de *Noé* notre bienfaiteur.

Un Juif m'a assuré que le blé venait de lui-même en Mésopotamie , comme les pommes , les poires sauvages , les châtaignes , les nêfles dans l'Occident. Je le veux croire , jusqu'à ce que je sois sûr du contraire ; car enfin il faut bien que le blé croisse quelque part. Il est devenu la nourriture ordinaire & indispensable dans les plus beaux climats , & dans tout le Nord.

De grands philosophes * dont nous estimons les talens , & dont nous ne suivons point les systêmes , ont prétendu dans l'*Histoire naturelle du Chien* , page 195 , que les hommes ont fait le blé ; que nos pères , à force de semer de l'ivraie & du gramen , les ont changés en froment. Comme ces philosophes ne sont pas de notre avis sur les coquilles , ils nous permettront de n'être pas du leur sur le blé. Nous ne pensons pas qu'avec du jasmin on ait jamais fait - venir des tulipes. Nous trouvons que le germe du blé est tout-différent de celui de l'ivraie , & nous ne croyons à aucune transmutation. Quand on nous en montrera , nous nous rétracterons.

Nous avons vu à l'article *ARBRE-A-PAIN* , qu'on ne mange point de pain dans les trois quarts de la terre. On prétend que les Éthiopiens se moquaient des Égyptiens qui vivaient de pain. Mais enfin , puisque c'est notre nourriture principale , le blé est devenu un des plus grands objets du commerce & de la politique. On a tant écrit sur cette matière , que si un laboureur semait autant de blé pesant que nous avons de volumes sur cette denrée , il pourrait espérer la plus ample récolte , & devenir plus riche que ceux qui dans leurs fallons vernis & dorés ignorent l'excès de sa peine & de sa misère.

SECTION II.

Richesse du Blé.

Dès qu'on commence à balbutier en économie politique , on fait comme font dans notre rue tous

* M. de Buffon.

les voisins & les voisines qui demandent : Combien a-t-il de rentes ? comment vit-il ? combien sa fille aura-t-elle en mariage ? &c. On demande en Europe : L'Allemagne a-t-elle plus de blés que la France ? L'Angleterre recueille-t-elle (& non pas récolte-t-elle) de plus belles moissons que l'Espagne ? Le blé de Pologne produit-il autant de farine que celui de Sicile ? La grande question est de savoir si un pays purement agricole est plus riche qu'un pays purement commerçant ?

La supériorité du pays de blé est démontrée par le livre , aussi petit que plein , de *M. Melon* , le premier homme qui ait raisonné en France , par la voie de l'Imprimerie , immédiatement après la déraison universelle du système de *Lafs*. *M. Melon* a pu tomber dans quelques erreurs , relevées par d'autres écrivains instruits , dont les erreurs ont été relevées à leur tour. En attendant qu'on relève les miennes , voici le fait.

L'Égypte devint la meilleure terre à froment de l'univers , lorsqu'après plusieurs siècles , qu'il est difficile de compter au juste , les habitans eurent trouvé le secret de faire-servir à la fécondité du sol un fleuve destructeur , qui avait toujours inondé le pays , & qui n'était utile qu'aux rats d'Égypte , aux insectes , aux reptiles & aux crocodiles. Son eau même , mêlée d'une bourbe noire , ne pouvait désaltérer ni laver les habitans. Il fallut des travaux immenses , un tems prodigieux pour dompter le fleuve , le partager en canaux , fonder des villes dans un terrain autrefois

mouvant, & changer les cavernes des rochers en vastes bâtimens.

Tout cela est plus étonnant que les pyramides ; tout cela fait, voilà un peuple sûr de sa nourriture avec le meilleur blé du monde, sans même avoir presque besoin de labourer. Le voilà qui élève & qui engraisse de la volaille supérieure à celle de Caux. Il est vêtu du plus beau lin dans le climat le plus tempéré. Il n'a donc aucun besoin réel des autres peuples.

Les Arabes-ses voisins au contraire ne recueillent pas un fetier de blé, depuis le désert qui entoure le lac de Sodome, & qui va jusqu'à Jérusalem, jusqu'au voisinage de l'Euphrate, à l'Yemen, & à la terre de Gad ; ce qui compose un pays quatre fois plus étendu que l'Égypte. Ils disent : Nous avons des voisins qui ont tout le nécessaire ; allons dans l'Inde leur chercher du superflu ; portons-leur du sucre, des aromates, des épiceries, des curiosités ; soyons les pourvoyeurs de leurs fantaisies, & ils nous donneront de la farine. Ils en disent autant des Babyloniens ; ils s'établissent courtiers de ces deux nations opulentes, qui regorgent de blé ; & en étant toujours leurs serviteurs, ils restent toujours pauvres. Memphis & Babylone jouissent, & les Arabes les servent. La terre à blé demeure toujours la seule riche ; le superflu de son froment attire les métaux, les parfums, les ouvrages d'industrie. Le possesseur du blé impose donc toujours la loi à celui qui a besoin de pain ; & *Midas* aurait donné tout son or à un laboureur de Picardie.

La Hollande paraît de nos jours une exception , & n'en est point une. Les vicissitudes de ce monde ont tellement tout bouleversé , que les habitans d'un marais , persécutés par l'Océan qui les menaçait de les noyer , & par l'inquisition qui apportait des fagots pour les brûler , allèrent au bout du monde s'emparer des îles qui produisent des épiceries , devenues aussi nécessaires aux riches que le pain l'est aux pauvres.

Les Arabes vendaient de la myrrhe , du baume & des perles à Memphis & à Babylone : les Hollandais vendent de tout à l'Europe & à l'Asie , & mettent le prix à tout.

Ils n'ont point de blé , dites-vous ; ils en ont plus que l'Angleterre & la France. Qui est réellement possesseur du blé ? c'est le marchand qui l'achète du laboureur. Ce n'était pas le simple agriculteur de Chaldée ou d'Égypte , qui profitait beaucoup de son froment ; c'était le marchand chaldéen ou l'égyptien adroit qui en faisait des amas , & les vendait aux Arabes ; il en retirait des aromates , des perles , des rubis , qu'il vendait chèrement aux riches. Tel est le Hollandais ; il achète par-tout & revend par-tout ; il n'y a point pour lui de mauvaise récolte ; il est toujours propre à secourir pour de l'argent ceux qui manquent de farine.

Que trois ou quatre negocians entendus , libres , sôbres , à l'abri de toute vexation , exempts de toute crainte , s'établissent dans un port ; que leurs vaisseaux soient bons , que leur équipage sache vivre de gros fromage & de petite bière ; qu'ils fassent acheter

à bas prix du froment à Dantzick & à Tunis, qu'ils sachent le conserver, qu'ils sachent attendre; & ils feront précisément ce que font les Hollandais!

S E C T I O N I I I.

Histoire du Blé en France.

DANS les anciens gouvernemens ou anciennes anarchies barbares, il y eut je ne sais quel seigneur ou roi de Soissons qui mit tant d'impôts sur les laboureurs, les batteurs en grange, les meuniers, que tout le monde s'enfuit, & le laissa sans pain régner tout seul à son aise. (a)

Comment fit-on pour avoir du blé, lorsque les Normands qui n'en avaient pas chez eux, vinrent ravager la France & l'Angleterre; lorsque les guerres féodales achevèrent de tout détruire; lorsque ces brigandages féodaux se mêlèrent aux irruptions des Anglais; quand Édouard III détruisit les moissons de Philippe de Valois, & Henri V celles de Charles VI; quand les armées de l'empereur Charles-Quint & celles de Henri VIII mangeaient la Picardie; enfin tandis que les bons Catholiques & les bons Réformés coupaient le blé en herbe, égorgeaient pères, mères & enfans, pour savoir si on devait se servir de pain fermenté ou de pain azyme les dimanches?

Comment on faisait? Le peuple ne mangeait pas la moitié de son besoin; on se nourrissait très-mal, on périssait de misère; la population était très-médiocre; des cirés étaient désertes.

(a) C'était un Chitpérie. La chose arriva l'an 562.

Cependant voyez encore de prétendus historiens qui vous répètent que la France possédait vingt-neuf millions d'habitans du tems de la Saint-Barthélemi.

C'est apparemment sur ce calcul que l'abbé de *Caveirac* a fait l'apologie de la Saint-Barthélemi ; il a prétendu que le massacre de soixante-&-dix mille hommes, plus ou moins , était une bagatelle dans un royaume alors florissant, peuplé de vingt-neuf millions d'hommes qui nageaient dans l'abondance.

Cependant la vérité est que la France avait peu d'hommes & peu de blé ; & qu'elle était excessivement misérable , ainsi que l'Allemagne.

Dans le court espace du règne enfin tranquille de *Henri IV* , pendant l'administration économe du duc de *Sully* , les Français en 1597 eurent une abondante récolte ; ce qu'ils n'avaient pas vu depuis qu'ils étaient nés. Aussitôt ils vendirent tout leur blé aux étrangers , qui n'avaient pas fait de si heureuses moissons , ne doutant pas que l'année 1598 ne fût encore meilleure que la précédente. Elle fut très-mauvaise : le peuple alors fut dans le cas de mademoiselle *Bernard* , qui avait vendu ses chemises & ses draps pour acheter un collier ; elle fut obligée de vendre son collier à perte , pour avoir des draps & des chemises. Le peuple pâtit davantage. On racheta chèrement le même blé qu'on avait vendu à un prix médiocre.

Pour prévenir une telle imprudence & un tel malheur , le ministère défendit l'exportation ; & cette loi ne fut point révoquée. Mais sous *Henri IV* , sous *Louis XIII* & sous *Louis XIV* , non-seulement la loi

dre. Enfin le cri de la nation obtint du gouvernement, en 1764, la liberté de l'exportation (3).

Aussitôt on exporta. Il arriva précisément ce qu'on avait éprouvé du tems de *Henri IV* ; on vendit un peu trop : une année stérile survint ; il fallut pour la seconde fois que mademoiselle *Bernard* revendît son collier pour avoir ses draps & ses chemises. Alors quelques plaignans passèrent d'une extrémité à l'autre. Ils éclatèrent contre l'exportation qu'ils avaient demandée : ce qui fait-voir combien il est difficile de contenter tout le monde & son père.

Des gens de beaucoup d'esprit, & d'une bonne volonté, sans intérêt, avaient écrit avec autant de sagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'esprit & des vues aussi pures, écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté ; & M. l'abbé *Gagliani*, napolitain, réjouit la nation française sur l'exportation des blés ; il trouva le secret de faire, même en français, des dialogues aussi amusans que nos meilleurs romans, & aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation ; ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partisans de l'exportation illimitée lui répondirent vertement. Le résultat fut que les lecteurs ne furent plus où ils en étaient : la plupart se

(3) Cette liberté fut limitée ; il ne sortit que très-peu de blé, & bientôt les mauvaises récoltes rendirent toute exportation impossible. Il résulterait de grands biens d'une liberté absolue de l'exportation ; l'encouragement de l'agriculture, & une plus grande constance dans le prix du grain.

mirent à lire des romans, en attendant trois ou quatre années abondantes de suite qui les mettraient en état de juger. Les dames ne furent pas distinguer davantage le froment du seigle. Les habitués de paroisse continuèrent de croire que le grain doit mourir & pourrir en terre pour germer.

S E C T I O N I V.

Des Blés d'Angleterre.

LES Anglais, jusqu'au dix-septième siècle, furent des peuples chasseurs & pasteurs, plutôt qu'agriculteurs. La moitié de la nation courait le renard en selle rase avec un bridon ; l'autre moitié nourrissait des moutons & préparait les laines. Les sièges des pairs ne sont encore que de gros sacs de laine, pour les faire-souvenir qu'ils doivent protéger la principale denrée du royaume. Ils commencèrent à s'appercevoir au tems de la restauration, qu'ils avaient aussi d'excellentes terres à froment. Ils n'avaient guère jusqu'alors labouré que pour leurs besoins. Les trois quarts de l'Irlande se nourrissaient de pommes-de-terre, appelées alors *potâts*, & par les Français *pinambous*, & ensuite *pommes de terre*. La moitié de l'Ecosse ne connaissait point le blé. Il courait une espèce de proverbe en vers anglais assez plaisans, dont voici le sens :

Si l'époux d'Eve la seconde

Au pays d'Ecosse était né,

A demeurer chez lui Dieu l'aurait condamné,

Et non pas à courir le monde,

avait trop long-tems négligée ; mais aussi elle la devait à son terrain. Plus sa terre a valu, plus elle s'est encore améliorée. On a eu plus de chevaux, de bœufs, & d'engrais. Enfin on prétend qu'une récolte abondante peut nourrir l'Angleterre cinq ans, & qu'une même récolte peut à peine nourrir la France deux années.

Mais aussi la France a presque le double d'habitans ; & en ce cas l'Angleterre n'est que d'un cinquième plus riche en blé, pour nourrir la moitié moins d'hommes : ce qui est bien compensé par les autres denrées, & par les manufactures de la France.

S E C T I O N V.

Mémoire court sur les autres pays.

L'ALLEMAGNE est comme la France ; elle a des provinces fertiles en blé, & d'autres stériles ; les pays voisins du Rhin & du Danube, la Bohême, sont les mieux partagés. Il n'y a guère de grand commerce de grain que dans l'intérieur.

La Turquie ne manque jamais de blé, & en vend peu. L'Espagne en manque quelquefois, & n'en vend jamais. Les côtes d'Afrique en ont, & en vendent. La Pologne en est toujours bien fournie, & n'en est pas plus riche.

Les provinces méridionales de la Russie en regorgent ; on le transporte à celles du Nord avec beaucoup de peine : on en peut faire un grand commerce par Riga.

La

La Suède ne recueille du froment qu'en Scanie ; le reste ne produit que du seigle ; les provinces septentrionales rien.

Le Danemarck peu.

L'Ecosse encore moins.

La Flandre autrichienne est bien partagée.

En Italie tous les environs de Rome , depuis Viterbe jusqu'à Terracine , sont stériles. Le Bolonais , dont les Papes se sont emparés , parce qu'il était à leur bienfaisance , est presque la seule province qui leur donne du pain abondamment.

Les Vénitiens en ont à peine de leur cru pour le besoin , & sont souvent obligés d'acheter des *firmans* à Constantinople ; c'est-à-dire , des permissions de manger. C'est leur ennemi & leur vainqueur qui est leur pourvoyeur.

Le Milanais est la terre-promise , en supposant que la *terre-promise* avait du froment.

La Sicile se souvient toujours de *Cérès* ; mais on prétend qu'on n'y cultive pas aussi-bien la terre que du tems d'*Hieron* , qui donnait tant de blé aux Romains. Le royaume de Naples est bien moins fertile que la Sicile , & la disette s'y fait-sentir quelquefois , malgré *San Gennaro*.

Le Piémont est un des meilleurs pays.

La Savoie a toujours été pauvre , & le sera.

La Suisse n'est guère plus riche ; elle a peu de froment : il y a des cantons qui en manquent absolument.

Un marchand de blé peut se régler sur ce petit mémoire ; & il sera ruiné , à moins qu'il ne s'infor-

me au juste de la récolte de l'année & du besoin du moment.

R É S U M É.

Suivez le précepte d'*Horace* : ayez toujours une année de blé par-devers vous ; *provisæ frugis in annu.*

S E C T I O N V I.

Blé , Grammaire , Morale.

ON dit proverbialement, *manger son blé en herbe, être pris comme dans un blé ; crèr famine sur un tas de blé.* Mais de tous les proverbes que cette production de la nature & de nos soins a fournis, il n'en est point qui mérite plus l'attention des législateurs que celui-ci :

« *Ne nous remets pas au gland, quand nous avons du » bled.* »

Cela signifie une infinité de bonnes choses, comme par exemple :

« *Ne nous gouverne pas dans le dix-huitième siècle, comme on gouvernait du tems d'Albouin, de Gondebald, de Clodérick nommé en latin Clodovæus.*

» *Ne parle plus des lois de Dagobert, quand nous avons les œuvres de chancelier d'Aguesseau, les discours de MM. les Gens du roi, Montclar, Servan, Castillon, la Chalotais, du Paty, &c.*

» *Ne nous cite plus les miracles de St. Amable, dont les gants & le chapeau furent portés en l'air pendant tout le voyage qu'il fit à pied du fond de l'Auvergne à Rome.*

» Laisse pourrir tous les livres remplis de pareilles nepties ; songe dans quel siècle nous vivons.

» Si jamais on assassine à coups de pistolet un maréchal d'*Ancre* , ne fais point brûler sa femme en qualité de forcière , sous prétexte que son médecin italien lui a ordonné de prendre du bouillon fais avec un coq blanc , tué au clair de la lune , pour la guérison de ses vapeurs.

» Distingue toujours les honnêtes-gens qui pensent , de la populace qui n'est point faite pour penser.

» Si l'usage t'oblige à faire une cérémonie ridicule en faveur de cette canaille , & si en chemin tu rencontres quelques gens - d'esprit , avertis-les par un signe de tête , par un coup-d'œil , que tu penses comme eux , mais qu'il ne faut pas rire.

» Affaiblis peu-à-peu toutes les superstitions anciennes , & n'en introduis aucune nouvelle.

» Les lois doivent être pour tout le monde ; mais laisse chacun suivre ou rejeter à son gré ce qui ne peut être fondé que sur un usage indifférent.

» Si la servante de *Bayle* meurt entre tes bras ne lui parle point comme à *Bayle* , ni à *Bayle* comme à sa servante.

» Si les imbéciles veulent encore du gland , laisse-les en manger ; mais trouve bon qu'on leur présente du pain. »

En un mot , ce proverbe est excellent en mille occasions.



B Œ U F A P I S (P R Ê T R E S D U).

HERODOTE raconte que *Cambyse*, après avoir tué de sa main le dieu-bœuf, fit bien fouetter les prêtres. Il avait tort, si ces prêtres avaient été de bonnes-gens, qui se fussent contentés de gagner leur pain dans le culte d'*Apis*, sans molester les citoyens. Mais s'ils avaient été persécuteurs, s'ils avaient forcé les consciences, s'ils avaient établi une espèce d'inquisition & violé le droit naturel, *Cambyse* avait un autre tort, c'était celui de ne les pas faire pendre. (*Voyez APIS.*)

B O I R E A L A S A N T É.

D'ou vient cette coutume ? est-ce depuis le tems qu'on boit ? Il paraît naturel qu'on boive du vin pour sa propre santé, mais non pas pour la santé d'un autre.

Le *propino* des Grecs, adopté par les Romains, ne signifiait pas, Je bois afin que vous vous portiez bien ; mais, Je bois avant vous pour que vous buviez ; je vous invite à boire.

Dans la joie d'un festin on buvait pour célébrer sa maîtresse, & non pas pour qu'elle eût une bonne santé. Voyez dans *Martial*,

Navia sex ciathis, septem Justina bibatur.

Six coups pour Névja, sept au moins pour Justine.

Les Anglais, qui se font piqués de renouveler plu-

leurs coutumes de l'antiquité , boivent à l'honneur des dames ; c'est ce qu'ils appellent *tofter* ; & c'est parmi eux un grand sujet de dispute , si une femme est tostable ou non , si elle est digne qu'on la toste.

On buvait à Rome pour les victoires d'*Auguste* , pour le retour de la santé. *Dion Cassius* rapporte qu'après la bataille d'*Actium* le sénat décréta que dans les repas on lui ferait des libations au second service. C'est un étrange décret. Il est plus vraisemblable que la flatterie avait introduit volontairement cette bassesse. Quoi qu'il en soit , vous lisez dans *Horace* :

Hinc ad vina redit latus , & alteris

Te mensis adhibet Deum.

Te multa precor , te prosequitur masso

Defuso pateris ; & laribus tuum

Miscet numen , uti Gracia Castoris ,

Et magni memor Herculis.

Longas ô utinam , dux bone , ferias

Præstes. Hesperia : dicimus integro

Sicci manè die , dicimus uvidi

Quùm sol oceano subest.

Sois le Dieu des festins , le Dieu de l'allégresse ;

Que nos tables soient tes autels.

Préside à nos jeux solennels ,

Comme Hercule aux jeux de la Grèce.

Seul tu fais les beaux jours ; que tes jours soient sans fin.

C'est ce que nous disons en revoyant l'aurore ,

Car qu'en nos douces nuits nous redisons encore ,

Entre les bras du Dieu du vin. (a)

(a) *Dacier* a traduit *sicci* & *uvidi* „ dans nos prières du soir & du matin.

peur qu'il ne se corrompît , & que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur répliqua que la Méditerranée a des ports, & point de reflux. *Muffchembrock* lui-même est tombé dans cette inadvertance.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire précisément comment une bûche se change dans son foyer en charbon ardent , & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche ?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux est-il bien connu ? fait-on bien nettement comment la génération s'opère ? a-t-on deviné ce qui nous donne les sensations, les idées, la mémoire ? Nous ne connaissons pas plus l'essence de la matière , que les enfans qui en touchent la superficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de blé que nous jettons en terre se relève pour produire un tuyau chargé d'un épi , & comment le même sol produit une pomme au haut de cet arbre, & une châtaigne à l'arbre voisin ? Plusieurs Docteurs ont dit: Que ne fais-je pas ? *Monsieur* disait: Que fais-je ?

Décideur impitoyable , pédagogue à phrases , raisonneur fourré , tu cherches les bornes de ton esprit. Elles sont au bout de ton nez.

Parle: m'apprendras-tu par quels subtils ressorts

L'éternel Artisan fait végéter les corps ? &c. (*)

(*) Voyez les *Discours en vers sur l'homme* , volume de *Poésies*.

B. O U C.

Befialité , Sorcellerie.

LES honneurs de toute espèce que l'antiquité a rendus aux boucs seraient bien étonnans , si quelque chose pouvait étonner ceux qui sont un peu familiarisés avec le monde ancien & moderne. Les Egyptiens & les Juifs désignèrent souvent les Rois & les chefs du peuple par le mot *bouc*. Vous trouvez dans *Zacharie* :

(a) *La jureur du Seigneur s'est irritée contre les pasteurs du peuple , contre les boucs ; elle les visitera : il a visité son troupeau la maison de Juda , & il en a fait son cheval de bataille.*

(b) *Sortez de Babylone , dit Jérémie aux chefs du peuple ; soyez les boucs à la tête du troupeau.*

Isaïe s'est servi aux chapitres X & XIV du terme de *bouc*, qu'on a traduit par celui de *prince*.

Les Egyptiens firent bien plus que d'appeler leurs Rois *boucs*; ils consacrèrent un bouc dans Mendès, & l'on dit même qu'ils l'adorèrent. Il se peut très-bien que le peuple ait pris en effet un emblème pour une divinité ; c'est ce qui ne lui arrive que trop souvent.

Il n'est pas vraisemblable que les shoen ou shosim d'Egypte , c'est-à-dire les prêtres , aient à-la-fois immolé & adoré des boucs. On sait qu'ils avaient leur bouc *Maazel*, qu'ils précipitaient orné & couronné de fleurs pour l'expiation du peuple; & que

(a) Chap. X , v. 3.

(b) Chap. L , v. 8.

les Juifs prirent d'eux cette cérémonie , & jusqu'au nom même d'*Hazazel* , ainsi qu'ils adoptèrent plusieurs autres rites de l'Egypte.

Mais les boucs reçurent encore un honneur plus singulier ; il est constant qu'en Egypte plusieurs femmes donnèrent avec les boucs le même exemple que donna *Pasiphaé* avec son taureau. *Hérodote* raconte que , lorsqu'il était en Egypte , une femme eut publiquement ce commerce abominable dans le nome de Mendès : il dit qu'il en fut très-étonné , mais il ne dit point que la femme fut punie.

Ce qui est encore plus étrange , c'est que *Plutarque* & *Pindare* , qui vivaient dans des siècles si éloignés l'un de l'autre , s'accordent tous deux à dire qu'on présentait des femmes au bouc consacré. (c) Cela fait-frémir la nature. *Pindare* dit , ou bien on lui fait-dire :

Charimantes filles de Mendès ,
 Quels amans cueillent sur vos lèvres
 Les doux baisers que je prendrais ?
 Quoi ! ce sont les maris des chèvres !

Les Juifs n'imitèrent que trop ces abominations. (d) *Jéroboam* institua des prêtres pour le service de ses veaux & de ses boucs. Le texte hébreu porte expressément *boucs*. Mais ce qui outragea le plus la nature humaine , ce fut le brutal égarement de quelques Juives qui furent passionnées pour des boucs , & des Juifs qui s'accouplèrent avec des chèvres.

(c) M. *Larcher* , du collège Mazarin , a fort approfondi cette matière.

(d) Liv. II. Paralip. ch. XI , v. 15.

Il fallut une loi expresse pour réprimer cette horrible turpitude. Cette loi fut donnée dans le Lévitique (e), & y est exprimée à plusieurs reprises. D'abord c'est une défense éternelle de sacrifier aux velus avec lesquels on a forniqué. (f) Ensuite une autre défense aux femmes de se prostituer aux bêtes, & aux hommes de se fouiller du même crime. Enfin, il est ordonné (g) que quiconque se fera rendu coupable de cette turpitude, sera mis à mort avec l'animal dont il aura abusé. L'animal est réputé aussi criminel que l'homme & la femme; il est dit que le sang retombera sur eux tous.

C'est principalement des boucs & des chèvres dont il s'agit dans ces lois, devenues malheureusement nécessaires au peuple hébreu. C'est aux boucs & aux chèvres, aux *asirim*, qu'il est dit que les Juifs se sont prostitués; *asiri*, un bouc & une chèvre; *asirim*, des boucs & des chèvres. Cette fatale dépravation était commune dans plusieurs pays chauds. Les Juifs alors erraient dans un désert où l'on ne peut guère nourrir que des chèvres & des boucs. On ne fait que trop combien cet excès a été commun chez les bergers de la Calabre, & dans plusieurs autres contrées de l'Italie. *Virgile* même en parle dans sa troisième églogue: le *Novimus* & qui te.. *transversa tuentibus hircis*, n'est que trop connu.

On ne s'en tint pas à ces abominations. Le culte du bouc fut établi dans l'Egypte, & dans les sables

(e) Lévit. ch. XVIII, v. 7.

(g) Chap. XX, v. 15 & 16.

(f) Chap. XVIII, v. 23.

d'une partie de la Palestine. On crut opérer des enchantemens par le moyen des boucs , des égyptans , & de quelques autres monstres auxquels on donnait toujours une tête de bouc.

La magie , la sorcellerie passa bientôt de l'Orient dans l'Occident , & s'étendit dans toute la terre. On appelait *sabbatum* chez les Romains l'espèce de sorcellerie qui venait des Juifs , en confondant ainsi leur jour sacré avec leurs secrets infâmes. C'est de-là qu'enfin être sorcier & aller au sabbat , fut la même chose chez les nations voisines.

De misérables femmes de village ; trompées par des fripons , & encore plus par la faiblesse de leur imagination , crurent qu'après avoir prononcé le mot *abraxa* , & s'être frottées d'un onguent mêlé de bouse de vache & de poil de chèvre , elles allaient au sabbat sur un manche à balai pendant leur sommeil , qu'elles y adoraient un bouc , & qu'il avait leur jouissance.

Cette opinion était universelle. Tous les docteurs prétendaient que c'était le Diable qui se métamorphosait en bouc. C'est ce qu'on peut voir dans les *Disquisitions* de *Del Rio* , & dans cent autres auteurs. Le théologien *Grillandus* , l'un des grands promoteurs de l'inquisition , cité par *Del Rio* , (h) dit que les sorciers appellent le bouc *Martinet*. Il assure qu'une femme qui s'était donnée à *Martinet* , montait sur son dos , & était transportée en un instant dans les airs à un endroit nommé *la Noix de Benevent*.

Il y eut des livres où les mystères des sorciers

(h) *Del Rio*, page 190.

étaient écrits. J'en ai vu un, à la tête duquel on avait dessiné assez mal un bouc, & une femme à genoux derrière lui. On appelait ces livres *grimoires* en France, & ailleurs *l'alphabet du Diable*. Celui que j'ai vu ne contenait que quatre feuillets en caractères presque indéchiffrables, tels à-peu-près que ceux de l'*Almanach du berger*.

La raison & une meilleure éducation auraient suffi pour extirper en Europe une telle extravagance; mais au lieu de raison on employa les supplices. Si les prétendus forciers eurent leur grimoire, les juges eurent leur code des forciers. Le jésuite *Dal Rio*, docteur de Louvain, fit imprimer ses *Disquisitions magiques* en l'an 1599: il assure que tous les hérétiques sont magiciens, & il recommande souvent qu'on leur donne la question. Il ne doute pas que le Diable ne se transforme en bouc, & n'accorde ses faveurs à toutes les femmes qu'on lui présente. (i) Il cite plusieurs juriconsultes qu'on nomme *Démonographes* (k), qui prétendent que *Luther* naquit d'un bouc & d'une femme. Il assure qu'en l'année 1599 une femme accoucha dans Bruxelles d'un enfant que le Diable lui avait fait, déguisé en bouc, & qu'elle fut punie, mais il ne dit pas de quel supplice. Celui qui a le plus approfondi la jurisprudence de la forcellerie, est un nommé *Boguet*, grand-juge en dernier ressort d'une abbaye de Saint-Claude en Franche-Comté. Il rend raison de tous les supplices auxquels il a condamné des forcieres & des forciers; le nombre en est très-considérable. Presque toutes ces

(i) Page 180.

(k) Page 181.

forcières sont supposées avoir couché avec le bouc :

On a déjà dit que plus de cent mille prétendus forciers ont été exécutés à mort en Europe. La seule philosophie a guéri enfin les hommes de cette abominable chimère, & a enseigné aux juges qu'il ne faut pas brûler les imbécilles. (*)

B O U F F O N , B U R L E S Q U E.

Bas comique.

IL était bien subtil, ce scolaste qui a dit le premier que l'origine de *bouffon* est due à un petit sacrificateur d'Athènes, nommé *bupho*, qui lassé de son métier s'enfuit, & qu'on ne revit plus. L'aréopage ne pouvant le punir, fit le procès à la hache de ce prêtre. Cette farce, dit-on, qu'on jouait tous les ans dans le temple de *Jupiter* s'appela *bouffonnerie*. Cette historiette ne paraît pas d'un grand poids. Bouffon n'était pas un nom propre ; *bouphonos* signifie *immolateur de bœufs*. Jamais plaisanterie chez les Grecs ne fut appelée *bouphonia*. Cette cérémonie, toute frivole qu'elle paraît, peut avoir une origine sage, humaine, digne des vrais Athéniens.

Une fois l'année le sacrificateur subalterne, ou plutôt le boucher sacré, prêt à immoler un bœuf, s'enfuyait comme saisi d'horreur, pour faire-souvenir les hommes que, dans des tems plus sages & plus heureux, on ne présentait aux Dieux que des fleurs & des fruits, & que la barbarie d'immoler des ani-

(*) Voyez BEKER.

maux innocens & utiles, ne s'introduisit que lorsqu'il y eut des prêtres qui voulurent s'engraisser de ce sang, & vivre aux dépens des peuples. Cette idée n'a rien de bouffon.

Ce mot de *bouffon* est reçu depuis long-tems chez les Italiens & chez les Espagnols ; il signifiait *mimus*, *scurra*, *joculator* ; mime, farceur, jongleur. *Ménage* après *Saumaïse* le dérive de *bocca infiata*, boursoufflé ; & en effet on veut dans un bouffon un visage rond & la joue rebondie. Les Italiens disent *bufo magro*, maigre bouffon, pour exprimer un mauvais plaisant qui ne vous fait pas rire.

Bouffon, *bouffonnerie*, appartiennent au bas comique, à la foire, à Gilles, à tout ce qui peut amuser la populace. C'est par-là que les tragédies ont commencé, à la honte de l'esprit humain. *Theſpis* fut un bouffon avant que *Sophocle* fût un grand-homme.

Aux seizième & dix-septième siècles, les tragédies espagnoles & anglaises furent toutes avilies par des bouffonneries dégoûtantes. (*)

Les cours furent encore plus déshonorées par les bouffons que le théâtre. La rouille de la barbarie était si forte, que les hommes ne savaient pas goûter des plaisirs honnêtes.

Boileau a dit de *Molière* :

C'est par-là que *Molière* illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût emporté le prix ;
Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût fait quelquefois grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,

(*) Voyez ART DRAMATIQUE.

Et sans honte à Tércence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,

Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

Mais il faut considérer que *Raphaëla* daignoit peindre des grotesques. *Molière* ne ferait point descendu si bas, s'il n'eût eu pour spectateurs que des *Louis XIV*, des *Condé*, des *Turenne*, des ducs de la *Roche-foucauld*, de *Montausier*, des *Beauvilliers*, des dames de *Montefpan* & de *Thiangé* ; mais il travaillait aussi pour le peuple de Paris, qui n'était pas encore décaflé ; le bourgeois aimait la grosse farce, & la payait. Les *Jodelets* de *Scarron* étaient à la mode. On est obligé de se mettre au niveau de son siècle, avant d'être supérieur à son siècle ; & après tout, on aime quelquefois à rire. Qu'est-ce que la *Batrachomyomachie* attribuée à *Homère*, sinon une bouffonnerie, un poëme burlesque ?

Ces ouvrages ne donnent point de réputation, & ils peuvent avilir celle dont on jouit.

Le bouffon n'est pas toujours dans le style burlesque. Le Médecin malgré lui, les Fourberies de Scapin, ne sont point dans le style des *Jodelets* de *Scarron*. *Molière* ne va pas rechercher des termes d'argot comme *Scarron*. Ses personnages les plus bas n'affectent point des plaisanteries de Gilles. La bouffonnerie est dans la chose, & non dans l'expression. Le style burlesque est celui de *Don Japhet d'Arménie*.

Et bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,

Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison,

Quand tout le genre humain but plus que de raison.

Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,

Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.

Pour dire qu'il veut se promener, il dit qu'il va exercer sa vertu caminante. Pour faire-entendre qu'on ne pourra lui parler, il dit :

Vous aurez avec moi difette de loquelle.

C'est presque par-tout le jargon des gueux, le langage des halles ; même il est inventeur dans ce langage.

Tu m'as tout compté, pisseuse abominable !

Enfin, la grossièreté de sa bassesse est poussée jusqu'à chanter sur le théâtre :

Amour nabor,

Qui du jabor

De don Japhet

A fait

Une ardente fournaise ;

Et dans mon pis

A mis

Une essence de braise.

Et ce sont ces plates infamies qu'on a jouées pendant plus d'un siècle alternativement avec le Misanthrope ; ainsi qu'on voit passer dans une rue indifféremment un magistrat & un chiffonnier.

Le Virgile travesti est à-peu-près dans ce goût ; mais rien n'est plus abominable que la Mazarinade.

Norve Jules n'est pas César ;

C'est un caprice du hazard ,

Qui naquit garçon & fut garce.

Qui n'était né que pour la farce.

Tous ses desseins prennent un rat.

Dans la moindre affaire d'Etat.

Singe du prélat de Sorbonne,
 Ma foi tu nous la bailles bonne.
 Tu n'es à ce cardinal-duc
 Comparable qu'en aqueduc.
 Illustre en ta partie honteuse,
 Ta seule braguette est fameuse.

.
 Va rendre compte au vatican ;
 De tes meules , mis à l'encan ;
 D'être cause que tout se perde ,
 De tes caleçons pleins de merde.

Ces saletés font-vomir, & le reste est si exécrationnable qu'on n'ose le copier. Cet homme était digne du tems de la Fronde. Rien n'est peut-être plus extraordinaire que l'espèce de considération qu'il eut pendant sa vie, si ce n'est ce qui arriva dans sa maison après sa mort.

On commença par donner d'abord le nom de poème burlesque au *Lutrin* de *Boileau*; mais le sujet était burlesque; le style fut agreable & fin, quelquefois même héroïque.

Les Italiens avaient une autre sorte de burlesque, qui était bien supérieur au nôtre: c'est celui de l'*Aretin*, de l'archevêque *la Caza*, du *Berni*, du *Mauro*, du *Dolce*. La décence y est souvent sacrifiée à la plaisanterie; mais les mots deshonnêtes en sont communément bannis. Le *Capitole del forno* de l'archevêque *la Caza*, roule à la vérité sur un sujet qui fait enfermer à Bicêtre les abbés *Desfontaines*, & qui mène en Grève les *Deschaufours*; cependant il n'y a pas un mot qui offense les oreilles chastes; il faut deviner.

Trois ou quatre Anglais ont excellé dans ce genre. *Butler* dans son *Hudibras*, qui est la guerre civile excitée par les Puritains, tournée en ridicule ; le docteur *Garth* dans la Querelle des apothicaires & des médecins ; *Prior* dans son Histoire de l'ame, où il se moque fort plaisamment de son sujet ; *Philipps* dans sa pièce du Brillant Schelling.

Hudibras est autant au-dessus de *Scarron*, qu'un homme de bonne-compagnie est au-dessus d'un chansonnier des cabarets de la Courtille. Le héros d'*Hudibras* était un personnage très-réel, qui avait été capitaine dans les armées de *Fairfax* & de *Cromwell* ; il s'appelait le chevalier *Samuel-Luke*. (Voyez le commencement de ce poème assez fidèlement traduit à l'article *PRIOR, BUTLER & SWIFT*.)

Le poème de *Garth* sur les médecins & les apothicaires, est moins dans le style burlesque que dans celui du *Lutrin* de *Boileau* ; on y trouve beaucoup plus d'imagination, de variété, de naïveté, &c. que dans le *Lutrin* : & ce qui est étonnant, c'est qu'une profonde érudition y est embellie par la finesse & par les grâces. Il commence à-peu-près ainsi :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londres & des apothicaires,
Contre le genre-humain si long-tems réunis.
Quel Dieu, pour nous sauver, les rendit ennemis ?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades ?
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La séringue en canon, la pillule en boulet ?
Ils connurent la gloire ; acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie, & nous laissaient la nôtre.

Prior, que nous avons vu plénipotentiaire en France avant la paix d'Utrecht, se fit médiateur entre les philosophes qui disputent sur l'âme. Son poëme est dans le style d'*Hudibras*, qu'on appelle *Doggerel rhymes*; c'est le *stilo Berniesco* des Italiens.

La grande question est d'abord de savoir si l'âme est toute en tout, ou si elle est logée derrière le nez & les deux yeux sans sortir de sa niche. Suivant ce dernier système, *Prior* la compare au Pape qui reste toujours à Rome, d'où il envoie ses nonces & ses espions pour savoir ce qui se passe dans la chrétienté.

Prior, après s'être moqué de plusieurs systèmes, propose le sien. Il remarque que l'animal à deux pieds, nouveau-né, remue les pieds tant qu'il peut, quand on a la bêtise de l'emmailleter : & il juge de-là que l'âme entre chez lui par les pieds; que vers les quinze ans elle a monté au milieu du corps; qu'elle va ensuite au cœur, puis à la tête, & qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie.

A la fin de ce poëme singulier, rempli de vers ingénieux & d'idées aussi fines que plaisantes, on voit ce vers charmant de *Fontenelle*:

Il est des hochets pour tout âge.

Prior prie la fortune de lui donner des hochets pour sa vieillesse.

Give us play things for our old age.

Et il est bien certain que *Fontenelle* n'a pas pris ce vers de *Prior*, ni *Prior* de *Fontenelle*. L'ouvrage de *Prior* est antérieur de vingt ans, & *Fontenelle* n'entendait pas l'anglais.

Le poëme est terminé par cette conclusion :

Je n'aurai point la fantaisie
 D'imiter ce pauvre Caton ,
 Qui meurt dans notre tragédie
 Pour une page de Platon.
 Car , entre nous , Platon m'ennuie.
 La tristesse est une folie ;
 Être gai , c'est avoir raison.
 Ça qu'on m'ôte mon Cicéron ,
 D'Aristote la rapsodie ,
 De René la philosophie ;
 Et qu'on m'apporte mon flacon.

Distinguons bien dans tous ces poëmes le plaisant , le léger , le naturel , le familier , du grotesque , du bouffon , du bas , & sur-tout du forcé. Ces nuances sont démêlées par les connaisseurs , qui seuls à la longue font le destin des ouvrages.

La Fontaine a bien voulu quelquefois descendre au style burlesque.

Autrefois carpillon fretin
 Eut beau prêcher , il eut beau dire ;
 On le mit dans la poêle à frite.

Il appelle les louveteaux , *Messieurs les Louveteaux*. *Phèdre* ne se sert jamais de ce style dans les fables ; mais aussi il n'a pas la grace & la naïve mollesse de *la Fontaine* , quoiqu'il ait plus de précision & de pureté.



BOULEVERT O U BOULEVART.

BOULEVART], fortification , rempart. Belgrade est le boulevard de l'empire Ottoman du côté de la Hongrie. Qui croirait que ce mot ne signifie dans son origine qu'un jeu de boule ? Le peuple de Paris jouait à la boule sur le gazon du rempart ; ce gazon s'appelait le *vert*, de même que le marché aux herbes *On boulaait sur le vert*. De-là vient que les Anglais , dont la langue est une copie de la nôtre presque dans tous les mots qui ne sont pas saxons , ont appelé leur jeu de boule *boulin - gren*, le vert du jeu de boule. Nous avons repris d'eux [ce que nous leur avons prêté. Nous avons appelé d'après eux *boulingrins*, sans savoir la force du mot, les parterres de gazon que nous avons introduits dans nos jardins.

J'ai entendu autrefois de bonnes bourgeoisies qui s'allaient promener sur le *boulevert*, & non pas sur le *boulevard*. On se moquait d'elles, & on avait tort. Mais en tout genre l'usage l'emporte ; & tous ceux qui ont raison contre l'usage, sont sifflés ou condamnés.

B O U R G E S.

Nos questions ne roulent guère sur la géographie ; mais qu'on nous permette de marquer en deux mots notre étonnement sur la ville de Bourges. Le Dic-

tionnaire de Trévoux prétend que *c'est une des plus anciennes de l'Europe, qu'elle était le siège de l'empire des Gaules, & donnait des Rois aux Celtes.*

Je ne veux combattre l'ancienneté d'aucune ville, ni d'aucune famille. Mais, y a-t-il jamais eu un empire des Gaules ? Les Celtes avaient-ils des Rois ? Cette fureur d'antiquité est une maladie dont on ne guérira pas sitôt. Les Gaules, la Germanie, le Nord, n'ont rien d'antique, que le sol, les arbres, & les animaux. Si vous voulez des antiquités, allez vers l'Asie, & encore c'est fort peu de chose. Les hommes sont anciens, & les monumens nouveaux : c'est ce que nous avons en vue dans plus d'un article.

Si c'était un bien réel d'être né dans une enceinte de pierre ou de bois plus ancienne qu'une autre, il serait très-raisonnable de faire remonter la fondation de sa ville au tems de la guerre des Géans : mais puisqu'il n'y a pas le moindre avantage dans cette vanité, il faut s'en détacher.

C'est tout ce que j'avais à dire sur *Bourges*.

B O U R R E A U.

IL semble que ce mot n'aurait point dû souiller un Dictionnaire des arts & des sciences ; cependant il tient à la jurisprudence & à l'histoire. Nos grands poètes n'ont pas dédaigné de se servir fort-souvent de ce mot dans les tragédies ; *Elytemnestre* dans *Iphigénie* dit à *Agamemnon* :

Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

On emploie gaiement ce mot en comédie : *Mercure* dit dans l'*Amphitryon* :

Comment ! bourreau , tu fais des cris ?

Le joueur dit :

Que je chante , bourreau !

Et les Romains se permettaient de dire :

Quorsum vadis , carnisex ?

Le Dictionnaire encyclopédique , au mot *EXÉCUTEUR* , détaille tous les privilèges du bourreau de Paris ; mais un auteur nouveau a été plus loin. (a) Dans un roman d'éducation , qui n'est ni celui de *Xénophon* , ni celui de *Télémaque* , il prétend que le Monarque doit donner sans balancer la fille du bourreau en mariage à l'héritier présomptif de la couronne , si cette fille est bien élevée , & si elle a beaucoup de convenance avec le jeune Prince. C'est dommage qu'il n'ait pas stipulé la dot qu'on devait donner à la fille , & les honneurs qu'on devait rendre au père le jour des noces.

Par convenance on ne pouvait guère pousser plus loin la morale approfondie , les règles nouvelles de l'honnêteté publique , les beaux paradoxes , les maximes divines , dont cet auteur a régalié notre siècle. Il aurait été sans-doute par convenance un des garçons..... de la noce. Il aurait fait l'épithalame de la Princesse , & n'aurait pas manqué de célébrer les hautes œuvres de son père. C'est pour lors que la nouvelle mariée aurait donné des baisers âcres ; car le même écrivain introduit dans un autre roman ,

(a) Roman intitulé *Emile* , tome IV , pages 177 & 178.

intitulé *Héloïse*, un jeune suisse qui a gagné dans Paris. une de ces maladies qu'on ne nomme pas, & qui dit à sa suisse : *Garde tes baisers, ils sont trop âpres.*

On ne croira pas un jour que de tels ouvrages aient eu une espèce de vogue. Elle ne ferait pas honneur à notre siècle, si elle avait duré. Les pères-de-famille ont conclu bientôt qu'il n'était pas honnête de marier leurs fils aînés à des filles de bourreau, quelque *convenance* qu'on pût appercevoir entre le poursuivant & la pourlue.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

BRACHMANES, BRAMES.

AMI lecteur, observez d'abord que le père *Thomassin*, l'un des plus savans hommes de notre Europe, dérive les Brachmanes du mot juif *barac* par un C, supposé que les Juifs eussent un C. Ce *barac* signifiait, dit-il, *s'enfuir*, & les Brachmanes s'enfuyaient des villes, supposé qu'alors il y eût des villes.

Ou, si vous l'aimez mieux, Brachmanes vient de *barack* par un K, qui veut dire *bénir*, ou bien *prier*. Mais pourquoi les Biscayens n'auraient-ils pas nommé les Brames du mot *bran* qui exprimait quelque chose que je ne veux pas dire ? ils y avaient autant de droit que les Hébreux. Voilà une étrange érudition. En-la rejetant entièrement on saurait moins & on saurait mieux.

N'est-il pas vraisemblable que les Brachmanes sont les premiers législateurs de la terre, les premiers philosophes, les premiers théologiens ?

Le peu de monumens qui nous restent de l'ancienne histoire, ne forment-ils pas une grande présomption en leur faveur, puisque les premiers philosophes grecs allèrent apprendre chez eux les mathématiques, que les curiosités les plus antiques, & recueillies par les Empereurs de la Chine, sont toutes indiennes, ainsi que les relations l'attestent dans la collection de *du Halde*.

Nous parlerons ailleurs du *Shafta*; c'est le premier livre de théologie des Brachmanes, écrit environ quinze cents ans avant leur *Veidam*; & antérieur à tous les autres livres.

Leurs annales ne font mention d'aucune guerre entreprise par eux en aucun tems. Les mots d'*armes*, de *tuer*, de *mutiler*, ne se trouvent ni dans les fragmens du *Shafta*, que nous avons, ni dans l'*Ezourveidam*, ni dans le *Cormoveidam*. Je puis du moins assurer que je ne les ai point vus dans ces deux derniers recueils : & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le *Shafta* qui parle d'une conspiration dans le Ciel, ne fait mention d'aucune guerre dans la grande presque-île enfermée entre l'*Indus* & le *Gange*.

Les Hébreux, qui furent connus si tard, ne nomment jamais les Brachmanes; ils ne connurent l'Inde qu'après les conquêtes d'*Alexandre*, & leurs établissemens dans l'*Egypte*, de laquelle ils avaient dit tant de mal. On ne trouve le nom de l'Inde que dans le livre d'*Esther*, & dans celui de *Job* qui n'é-

tait pas hébreu. (*) On voit un singulier contraste entre les livres sacrés des Hébreux & ceux des Indiens. Les livres indiens n'annoncent que la paix & la douceur ; ils défendent de tuer les animaux : les livres hébreux ne parlent que de tuer , de massacrer hommes & bêtes ; on y égorge tout au nom du Seigneur ; c'est tout un autre ordre de choses.

C'est incontestablement des Brachmanes que nous tenons l'idée de la chute des êtres célestes révoltés contre le Souverain de la nature ; & c'est là probablement que les Grecs ont puisé la fable des Titans. C'est aussi là que les Juifs prirent enfin l'idée de la révolte de Lucifer , dans le premier siècle de notre ère.

Comment ces Indiens purent-ils supposer une révolte dans le Ciel , sans en avoir vu sur la terre ? Un tel saut de la nature humaine à la nature divine ne se conçoit guère. On va d'ordinaire du connu à l'inconnu.

On n'imagine une guerre de géans , qu'après avoir vu quelques hommes plus robustes que les autres tyranniser leurs semblables. Il fallait , ou que les premiers Brachmanes eussent éprouvé des discordes violentes , ou qu'ils en eussent vu du moins chez leurs voisins , pour en imaginer dans le Ciel.

C'est toujours un très-étonnant phénomène , qu'une société d'hommes qui n'a jamais fait la guerre , & qui a inventé une espèce de guerre faite dans les espaces imaginaires , ou dans un globe éloigné du nôtre , ou dans ce qu'on appelle le *firmament* , l'em-

(*) Voyez JOB.

pyrée. (*) Mais il faut bien soigneusement remarquer que dans cette révolte des êtres célestes contre leur Souverain , il n'y eut point de coups donnés, point de sang céleste répandu , point de montagnes jetées à la tête , point d'Anges coupés en deux , ainsi que dans le poème sublime & grotesque de *Milton*.

Ce n'est , selon le *Shafta* , qu'une désobéissance formelle aux ordres du Très-haut , une cabale , que DIEU punit en reléguant les Anges rebelles dans un vaste lieu de ténèbres nommé *Ondér* pendant le tems d'un mononthour entier. Un mononthour est de quatre cents vingt-six millions de nos années. Mais DIEU daigna pardonner aux coupables au bout de cinq mille ans , & leur ondéra ne fut qu'un purgatoire.

Il en fit des *Mhur* , des hommes , & les plaça dans notre globe , à condition qu'ils ne mangeraient point d'animaux , & qu'ils ne s'accoupleraient point avec les mâles de leur nouvelle espèce , sous peine de retourner à l'ondéra.

Ce sont-là les principaux articles de la foi des Brachmanes , qui a duré sans interruption de tems immémorial jusqu'à nos jours : il nous paraît étrange que ce fût parmi eux un péché aussi grave de manger un poulet que d'exercer la sodomie.

Ce n'est-là qu'une petite partie de l'ancienne cosmogonie des Brachmanes. Leurs rites , leurs pagodes , prouvent que tout était allégorique chez eux ; ils représentent encore la Vertu sous l'emblème d'une

(*) Voyez CIEL MATÉRIEL.

femme qui a dix bras , & qui combat dix péchés mortels figurés par des monstres. Nos Missionnaires n'ont pas manqué de prendre cette image de la Vertu pour celle du Diable , & d'affurer que le Diable est adoré dans l'Inde. Nous n'avons jamais été chez ces peuples que pour nous y enrichir , & pour les calomnier.

De la métempsychose des Brachmanes.

LA doctrine de la métempsychose vient d'une ancienne loi de se nourrir de lait de vache , ainsi que de légumes , de fruits & de riz. Il parut horrible aux Brachmanes de tuer & de manger sa nourrice : on eut bientôt le même respect pour les chèvres , les brebis , & pour tous les autres animaux ; ils les crurent animés par ces Anges rebelles qui achevaient de se purifier de leurs fautes dans les corps des bêtes , ainsi que dans ceux des hommes. La nature du climat seconda cette loi , ou plutôt en fut l'origine : une atmosphère brûlante exige une nourriture rafraîchissante , & inspire de l'horreur pour notre coutume d'engloutir des cadavres dans nos entrailles.

L'opinion que les bêtes ont une ame , fut générale dans tout l'Orient , & nous en trouvons des vestiges dans les anciens livres sacrés. DIEU , dans la Genèse , (a) défend aux hommes de manger *leur chair avec leur sang & leur ame*. C'est ce que porte le texte Hébreu : *Je vengerai* , dit-il , (b) *le sang de vos ames de la griffe des bêtes & de la main des hommes*.

(a) Genèse , chap. IX , v. 4.

(b) Ibid. v. 5.

Il dit dans le Lévitique, (c) *l'ame de la chair est dans le sang*. Il fait plus ; il fait un pacte solennel avec les hommes & avec tous les animaux, (d) ce qui suppose dans les animaux une intelligence.

Dans des tems très-postérieurs, l'Ecclésiaste dit formellement : (e) *DIEU fait voir que l'homme est semblable aux bêtes ; car les hommes meurent comme les bêtes , leur condition est égale ; comme l'homme meurt , la bête meurt aussi. Les uns & les autres respirent de même : l'homme n'a rien de plus que la bête.*

Jonas, quand il va prêcher à Ninive , fait-jeûner les hommes & les bêtes.

Tous les auteurs anciens attribuent de la connaissance aux bêtes , les livres sacrés comme les profanes ; & plusieurs les font-parler. Il n'est donc pas étonnant que les Brachmanes , & les Pythagoriciens après eux, aient cru que les ames passaient successivement , dans les corps des bêtes & des hommes. En conséquence ils se persuadèrent , ou du moins ils dirent que les ames des Anges délinquans, pour achever leur purgatoire , appartenaient tantôt à des bêtes , tantôt à des hommes : c'est une partie du roman du jésuite *Bougeant*, qui imagina que les Diables sont des esprits envoyés dans le corps des animaux. Ainsi de nos jours , au bord de l'Occident , un Jésuite renouvelle sans le savoir un article de la foi des plus anciens prêtres orientaux.

(c) Lév. chap. XVII, v. 14. (e) Ecclési. chap. XVIII, v. 19.

(d) Genèse, ch. IX, v. 10.

Des Hommes & des Femmes qui se brûlent chez les Brachmanes.

LES Brames ou Bramins d'aujourd'hui , qui font les mêmes que les anciens Brachmanes , ont conservé , comme on fait , cette horrible coutume. D'où vient que chez un peuple qui ne répandait jamais le sang des hommes , ni celui des animaux , le plus bel acte de devotion fut-il & est-il encore de se brûler publiquement ? La superstition , qui allie tous les contraires , est l'unique source de cet affreux sacrifice ; coutume beaucoup plus ancienne que les lois d'aucun peuple connu.

Les Brames prétendent que *Brama* leur grand prophète , fils de DIEU , descendit parmi eux , & eut plusieurs femmes ; qu'étant mort , celle de ses femmes qui l'aimait le plus , se brûla sur son bûcher pour le rejoindre dans le Ciel. Cette femme se brûla-t-elle en effet , comme on prétend que *Porcia* , femme de *Brutus* , avala des charbons ardents pour rejoindre son mari ? Ou est-ce une fable inventée par les prêtres ? Y eut-il un *Brama* , qui se donna en effet pour un prophète & pour un fils de DIEU ? Il est à croire qu'il y eut un *Brama* , comme dans la suite on vit des *Zoroastre* , des *Bacchus*. La fable s'empara de leur histoire , ce qu'elle a toujours continué de faire par-tout.

Dès que la femme du fils de DIEU se brûle , il faut bien que des dames de moindre condition se brûlent aussi. Mais comment retrouveront-elles leurs maris , qui sont devenus chevaux , éléphants ou éperviers ? comment démêler précisément la bête que

le défunt anime ? comment le reconnaître & être encore sa femme ? Cette difficulté n'embarrasse point les théologiens indous ? ils trouvent aisément des *distinguo*, des solutions *in sensu composito*, *in sensu diviso*. La métempsychose n'est que pour les personnes du commun ; ils ont pour les autres ames une doctrine plus sublime. Ces ames étant celles des Anges jadis rebelles, vont se purifiant ; celles des femmes qui s'immolent sont béatifiées, & retrouvent leurs maris tout-purifiés ; enfin les prêtres ont raison, & les femmes se brûlent.

Il y a plus de quatre mille ans que ce terrible fanatisme est établi chez un peuple doux, qui croirait faire un crime de tuer une cigale. Les prêtres ne peuvent forcer une veuve à se brûler ; car la loi invariable est que ce dévouement soit absolument vo'ontaire. L'honneur est d'abord déferé à la plus ancienne mariée des femmes du mort ; c'est à elle de descendre au bûcher ; si elle ne s'en soucie pas, la seconde se présente : ainsi du reste. On prétend qu'il y en eut une fois dix-sept qui se brûlèrent à-la-fois sur le bûcher d'un raïa ; mais ces sacrifices sont devenus assez rares : la foi s'affaiblit depuis que les Mahométans gouvernent une grande partie du pays, & que les Européens négocient dans l'autre.

Cependant il n'y a guère de gouverneur de Madras & de Pondichéry, qui n'ait vu quelque Indienne périr volontairement dans les flammes. M. *Holwell* rapporte qu'une jeune veuve de dix-neuf ans, d'une beauté singulière, mère de trois enfans,

se brûla en présence de Madame Roussel femme de l'amiral, qui était à la rade de Madras : elle résista aux prières, aux larmes de tous les assistans. Madame Roussel la conjura au nom de ses enfans, de ne les pas laisser orphelins : l'Indienne lui répondit : DIEU qui les a fait naître aura soin d'eux ; ensuite elle arrangea tous les préparatifs elle-même, mit de sa main le feu au bûcher, & consumma son sacrifice avec la sérénité d'une de nos religieuses qui allume des cierges.

M. Shernoc, négociant anglais, voyant un jour une de ces étonnantes victimes, jeune & aimable, qui descendait dans le bûcher, l'en arracha de force lorsqu'elle allait y mettre le feu ; &, secondé de quelques Anglais, l'enleva & l'épousa. Le peuple regarda cette action comme le plus horrible sacrilège.

Pourquoi les maris ne sont-ils jamais brûlés pour aller trouver leurs femmes ? Pourquoi un sexe naturellement faible & timide a-t-il eu toujours cette force frénétique ? Est-ce parce que la tradition ne dit point qu'un homme ait jamais épousé une fille de *Brama*, au lieu qu'elle assure qu'une Indienne fut mariée avec le fils de ce dieu ? est-ce parce que les femmes sont plus superstitieuses que les hommes ? est-ce parce que leur imagination est plus faible, plus tendre, plus faite pour être dominée ?

Les anciens Brachmanes se brûlaient quelquefois pour prévenir l'ennui & les maux de la vieillesse, & sur-tout pour se faire admirer. *Calan* ou *Calanus* ne se ferait peut-être pas mis sur un bûcher, sans le plai-

sir d'être regardé par *Alexandre*. Le chrétien renégat *Pellegrinus* se brûla en public, par la même raison qu'un fou parmi nous s'habille quelquefois en Arménien pour attirer les regards de la populace.

N'entre-t-il pas aussi un malheureux mélange de vanité dans cet épouvantable sacrifice des femmes indiennes ? Peut-être, si on portait une loi de ne se brûler qu'en présence d'une seule femme-de-chambre, cette abominable coutume serait pour jamais détruite.

Ajoutons un mot ; une centaine d'Indiennes, tout au plus, a donné ce terrible spectacle : & nos inquisitions, nos fous atroces qui se sont dits juges, ont fait mourir dans les flammes plus de cent mille de nos frères, hommes, femmes, enfans, pour des choses que personne n'entendait. Plaignons & condamnons les Brames : mais rentrons en nous-mêmes, misérables que nous sommes !

Vraiment nous avons oublié une chose fort essentielle dans ce petit article de Brachmanes, c'est que leurs livres sacrés sont remplis de contradictions. Mais le peuple ne les connaît pas, & les docteurs ont des solutions prêtes, des sens figurés & figurans, des allégories, des types, des déclarations expressees de *Birma*, de *Brama*, & de *Vishnou*, qui fermeraient la bouche à tout raisonneur.



BULGARES ou BOULGARES.

PUISQU'ON a parlé des Bulgares dans le Dictionnaire encyclopédique, quelques lecteurs seront peut-être bien aises de savoir qui étaient ces étranges gens qui parurent si méchants, qu'on les traita d'*hérétiques*, & dont ensuite on donna le nom en France aux non-conformistes, qui n'ont pas pour les dames toute l'attention qu'ils leur doivent; de sorte qu'aujourd'hui on appelle ces messieurs *Boulgares*, en retranchant l & a.

Les anciens Boulgares ne s'attendaient pas qu'un jour dans les halles de Paris, le peuple, dans la conversation familière, s'appellerait mutuellement *Boulgares*, en y ajoutant des épithètes qui enrichissent la langue.

Ces peuples étaient originairement des Huns qui s'étaient établis auprès du Volga, & de *Volgares* on fit aisément *Boulgares*.

Sur la fin du septième siècle, ils firent des irruptions vers le Danube, ainsi que tous les peuples qui habitaient la Sarmatie, & ils inondèrent l'empire romain comme les autres. Ils passèrent par la Moldavie, la Valachie, où les Russes leurs anciens compatriotes ont porté leurs armes victorieuses en 1769, sous l'empire de *Catherine II*.

Ayant affranchi le Danube, ils s'établirent dans une partie de la Dacie & de la Mœsie, & donnèrent leur nom à ces pays qu'on appelle encore *Bulgarie*.

Leur domination s'étendait jusqu'au mont Hémus, & au Pont-Euxin.

L'empereur *Nicéphore* successeur d'*Irène*, du tems de *Charlemagne*, fut assez imprudent pour marcher contre eux après avoir été vaincu par les Sarrazins ; il le fut aussi par les Bulgares. Leur Roi nommé *Crom* lui coupa la tête, & fit de son crâne une coupe dont il se servait dans ses repas, selon la coutume de ces peuples, & de presque tous les hyperboréens.

On conte qu'au neuvième siècle, un *Bogoris* qui faisait la guerre à la princesse *Théodora*, mère & tutrice de l'empereur *Michel*, fut si charmé de la noble réponse de cette impératrice à sa déclaration de guerre, qu'il se fit chrétien.

Les Boulgares, qui n'étaient pas si complaisans, se révoltèrent contre lui ; mais *Bogoris* leur ayant montré une croix, ils se firent tous baptiser sur-le-champ. C'est ainsi que s'en expliquent les auteurs grecs du bas empire ; & c'est ainsi que le disent après eux nos compilateurs.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Théodora était, disent-ils, une princesse très-religieuse, & qui même passa ses dernières années dans un couvent. Elle eut tant d'amour pour la religion catholique-grecque, qu'elle fit mourir par divers supplices cent mille hommes qu'on accusait d'être Manichéens (a). « C'était, dit le modeste continuateur d'*Echard*, la plus impie, la plus détestable,

(a) Histoire Romaine, prétendue traduite de *Laurent Echard*, tome II, page 242.

» la plus dangereuse, la plus abominable de toutes
 » les hérésies. Les censures ecclésiastiques étaient
 » des armes trop faibles contre des hommes qui ne
 » reconnaissaient point l'Eglise. »

On prétend que les Bulgares voyant qu'on tuait tous les Manichéens, eurent dès ce moment du penchant pour leur religion, & la crurent la meilleure puisqu'elle était persécutée; mais cela est bien fin pour des Bulgares.

Le grand schisme éclata dans ce tems-là plus que jamais entre l'Eglise grecque, sous le patriarche *Photius*, & l'Eglise latine sous le pape *Nicolas I.* Les Bulgares prirent le parti de l'Eglise grecque. Ce fut probablement dès-lors qu'on les traita en Occident d'hérétiques, & qu'on y ajouta la belle épithète dont on les charge encore aujourd'hui.

L'empereur *Basile* leur envoya en 871 un prédicateur nommé *Pierre de Sicile*, pour les préserver de l'hérésie du manichéisme; & on ajoute que dès qu'ils l'eurent écouté, ils se firent manichéens. Il se peut très-bien que ces Bulgares, qui buvaient dans le crâne de leurs ennemis, ne fussent pas d'excellens rhéologiens, non-plus que *Pierre de Sicile*.

Il est singulier que ces barbares, qui ne savaient ni lire ni écrire, aient été regardés comme des hérétiques très-déliés, contre lesquels il était très-dangereux de disputer. Ils avaient certainement autre chose à faire qu'à parler de controverse, puisqu'ils firent une guerre sanglante aux Empereurs de Constantinople pendant quatre siècles de suite, & qu'ils assiégèrent même la capitale de l'empire.

Au commencement du treizième siècle, l'empereur *Alexis* voulant se faire-reconnaître par les Bulgares, leur roi *Joannic* lui répondit qu'il ne serait jamais son vassal. Le pape *Innocent III* ne manqua pas de saisir cette occasion pour s'attacher le royaume de Bulgarie. Il envoya au roi *Joannic* un légat pour le sacrer Roi, & prétendit lui avoir conféré le royaume, qui ne devait plus relever que du Saint-Siège.

C'était le tems le plus violent des croisades; le Bulgare indigné fit alliance avec les Turcs, déclara la guerre au Pape & à ses croisés, prit le prétendu empereur *Baudouin* prisonnier, lui fit-couper les bras, les jambes & la tête, & se fit une coupe de son crâne à la manière de *Crom*. C'en était bien assez pour que les Bulgares fussent en horreur à toute l'Europe: on n'avait pas besoin de les appeler *Manichéens*, nom qu'on donnait alors à tous les hérétiques; car *Manichéen*, *Patarin*, & *Vaudois*, c'était la même chose. On prodiguait ces noms à quiconque ne voulait pas se soumettre à l'Eglise romaine.

Le mot de *Boulgare*, tel qu'on le prononçait, fut une injure vague & indéterminée, appliquée à quiconque avait des mœurs barbares ou corrompues. C'est pourquoi, sous *St Louis*, frère *Robert*, grand-inquisiteur, qui était un scélérat, fut accusé juridiquement d'être un *boulgare* par les communes de Picardie. *Philippe le Bel* donna cette épithète à *Boniface VIII*. (*)

Ce terme changea ensuite de signification vers les

(*) Voyez BULLE.

frontières de France ; il devint un terme d'amitié. Rien n'était plus commun en Flandre, il y a quarante ans , que de dire d'un jeune - homme bien fait, *C'est un joli **boulgare** ; un bon-homme était un bon **boulgare**.*

Lorsque *Louis XIV* alla faire la conquête de la Flandre, les Flamands disaient en le voyant : *Notre gouverneur est un bien plat **boulgare** en comparaison de celui-ci.*

En voilà assez pour l'étymologie de ce beau nom.

B U L L E.

CE mot désigne la boule ou le fœau d'or , d'argent , de cire , ou de plomb , attaché à un instrument , ou charte quelconque. Le plomb pendant aux rescrits expédiés en cour romaine, porte d'un côté les têtes de *St Pierre* à droite , & de *St Paul* à gauche. On lit au revers le nom du Pape régnant , & l'an de son pontificat. La bulle est écrite sur parchemin. Dans la salutation le Pape ne prend que le titre de *serviteur des serviteurs de DIEU* , suivant cette sainte parole de JESUS à ses disciples : (a) *Celui qui voudra être le premier d'entre vous , sera votre serviteur.*

Des hérétiques prétendent que par cette formule, humble en apparence , les Papes expriment une espèce de système féodal , par lequel la chrétienté est soumise à un chef qui est DIEU , dont les grands vassaux *St Pierre* & *St Paul* sont représentés par le pontife leur serviteur ; & les arrière-vassaux sont

(a) *Matthieu* , chap. XX , v. 27.

tous les princes séculiers , soit Empereurs , Rois , ou Ducs.

Ils se fondent , sans doute , sur la fameuse bulle *IN CANA DOMINI* , qu'un cardinal-diacre lit publiquement à Rome chaque année , le jour de la cène ou le jeudi-saint , en présence du Pape , accompagné des autres cardinaux & des évêques. Après cette lecture , sa Sainteté jette un flambeau allumé dans la place publique , pour marque d'anathème.

Cette bulle se trouve page 714 , tome I du *Bullaire* imprimé à Lyon en 1673 , & page 118 de l'édition de 1727. La plus ancienne est de 1536. *Paul III* , sans marquer l'origine de cette cérémonie , y dit que c'est une ancienne coutume des souverains pontifes de publier cette excommunication le jeudi-saint , pour conserver la pureté de la religion chrétienne , & pour entretenir l'union des fidèles. Elle contient vingt-quatre paragraphes , dans lesquels ce Pape excommunie :

1°. Les hérétiques , leurs fauteurs , & ceux qui lisent leurs livres.

2°. Les pirates , & sur-tout ceux qui osent aller en course sur les mers du souverain pontife .

3°. Ceux qui imposent dans leurs terres de nouveaux péages.

10°. Ceux qui , en quelque manière que ce puisse être , empêchent l'exécution des lettres apostoliques , soit qu'elles accordent des grâces , ou qu'elles prononcent des peines.

11°. Les juges laïques qui jugent les ecclésiastiques , & les tirent à leur tribunal , soit que ce tri-

Bunal s'appelle *audience , chancellerie , conseil , ou parlement.*

12°. Tous ceux qui ont fait ou publié , feront ou publieront des édits , réglemens , pragmatiques , par lesquels la liberté ecclésiastique , les droits du Pape & ceux du Saint-Siège seront blessés ou restraints en la moindre chose , tacitement ou expressement.

14°. Les chanceliers , conseillers ordinaires ou extraordinaires , de quelque Roi ou prince que ce puisse être , les présidens des chancelleries , conseils , ou parlemens , comme aussi les procureurs-généraux , qui évoquent à eux les causes ecclésiastiques , ou qui empêchent l'exécution des lettres apostoliques , même quand ce serait sous prétexte d'empêcher quelque violence.

Par le même paragraphe le Pape se réserve à lui seul d'absoudre lesdits chanceliers , conseillers , procureurs-généraux , & autres excommuniés , lesquels ne pourront être absous qu'après qu'ils auront publiquement révoqué leurs arrêts , & les auront arrachés des registres.

20°. Enfin le Pape excommunie ceux qui auront la présomption de donner l'absolution aux excommuniés ci-dessus , & afin qu'on n'en puisse prétendre cause d'ignorance , il ordonne :

21°. Que cette bulle sera publiée & affichée à la porte de la basilique du prince des Apôtres , & à celle de Saint-Jean de Latran.

22°. Que tous patriarches , primats , archevêques & évêques , en vertu de la sainte obédience , aient

à publier solennellement cette bulle , au moins une fois l'an.

24. Il déclare que si quelqu'un ose aller contre la disposition de cette bulle , il doit savoir qu'il va encourir l'indignation de DIEU tout-puissant , & celle des bienheureux Apôtres *St Pierre & St Paul*.

Les autres bulles postérieures , appelées aussi *In cænâ Domini* , ne sont qu'ampliatives. L'article 21 , par exemple , de celle de *Pie V* , de l'année 1567 , ajoute au paragraphe 3 de celle dont nous venons de parler , que tous les princes qui mettent dans leurs États de nouvelles impositions , de quelque nature qu'elles soient , ou qui augmentent les anciennes , à moins qu'ils n'en aient obtenu l'approbation du Saint-Siège , sont excommuniés *ipso facto*.

La troisième bulle *In cænâ Domini* , de 1610 , contient trente paragraphes , dans lesquels *Paul V* renouvelle les dispositions des deux précédentes.

La quatrième & dernière bulle *In cænâ Domini* ; qu'on trouve dans le Bullaire , est du 1^{er} Avril 1627. *Urbain VIII* y annonce qu'à l'exemple de ses prédécesseurs , pour maintenir inviolablement l'intégrité de la foi , la justice & la tranquillité publique , il se sert du glaivè spirituel de la discipline ecclésiastique , pour excommunier , en ce jour qui est l'anniversaire de la cène du Seigneur :

1°. Les hérétiques.

2°. Ceux qui appellent du Pape au futur concile ; & le reste comme dans les trois premières.

On dit que celle qui se lit à présent est de plus fraîche date , & qu'on y a fait quelques additions.

L'Histoire de Naples par *Giannone* fait voir quels désordres les ecclésiastiques ont causés dans ce royaume, & quelles vexations ils y ont exercées sur tous les sujets du roi, jusqu'à leur refuser l'absolution & les sacrements, pour tâcher d'y faire-recevoir cette bulle, laquelle vient enfin d'y être proscrire solennellement, ainsi que dans la Lombardie autrichienne, dans les États de l'Impératrice-reine, dans ceux du duc de Parme, & ailleurs. (b)

L'an 1580, le clergé de France avait pris le tems des vacances du parlement de Paris pour faire-publier la même bulle *IN cœna Domini*. Mais le procureur-général s'y opposa, & la chambre des vacations, présidée par le célèbre & malheureux *Briffon*, rendit le 4 Octobre un arrêt qui enjoignait à tous les gouverneurs de s'informer, quels étaient les archevêques, évêques, ou les grands-vicaires, qui avaient reçu ou cette bulle ou une copie sous le titre, *Littera processus*, & quel était celui qui la leur avait envoyée pour la publier; d'en empêcher la publication si elle n'était pas encore faite; d'en retirer les exemplaires, & de les envoyer à la chambre; & en cas qu'elle fût publiée, d'ajourner les archevêques, les évêques, ou leurs grands-vicaires, à comparaître devant la chambre, & à répondre au réquisitoire du procureur-général; & cependant de saisir leur temporel, & de le mettre sous la main du Roi; de faire défense d'empêcher l'exé-

(b) Le pape *Ganganelli*, informé des résolutions de tous les Princes Catholiques, & voyant que tous les peuples à qui ses prédécesseurs avaient crevé les deux yeux commençaient à en ouvrir un, ne publia point cette fameuse Bulle le Jeudi de l'absoute l'an 1770.

cution de cet arrêt, sous peine d'être puni comme ennemi de l'État & criminel de lèse-majesté ; avec ordre d'imprimer cet arrêt, & d'ajouter foi aux copies collationnées par des notaires, comme à l'original même.

Le parlement ne faisait en cela qu'imiter faiblement l'exemple de *Philippe le Bel*. La bulle *AUSCULTA FILII*, du 5 Décembre 1301, lui fut adressée par *Boniface VIII*, qui, après avoir exhorté ce roi à l'écouter avec docilité, lui disait : « DIEU nous a établi sur les Rois » & les royaumes, pour arracher, détruire, perdre, » dissiper, édifier, & planter, en son nom & par sa » doctrine. Ne vous laissez donc pas persuader que » vous n'ayez point de supérieur, & que vous ne » soyez pas soumis au chef de la hiérarchie ecclésiastique. Qui pense ainsi est insensé, & qui le soutient » opiniâtrément est un infidèle, séparé du troupeau » du bon Pasteur. » Ensuite ce Pape entra dans le plus grand détail sur le gouvernement de France, jusqu'à faire des reproches au Roi sur le changement de la monnaie.

Philippe le Bel fit-brûler à Paris cette bulle, & publier à son de trompe cette exécution par toute la ville, le dimanche 11 Février 1302. Le Pape, dans un concile qu'il tint à Rome la même année, fit beaucoup de bruit, & éclata en menaces contre *Philippe le Bel*, mais sans venir à l'exécution. Seulement on regarde comme l'ouvrage de ce concile la fameuse décrétale *UNAM SANCTAM*, dont voici la substance :

«/Nous croyons & confessons une Église sainte, catholique & apostolique, hors laquelle il n'y a point de salut ; nous reconnaissons aussi qu'elle est unique, que

« c'est un seul corps qui n'a qu'un chef, & non pas deux
 « comme un monstre. Ce seul chef est JESUS-CHRIST,
 « & *St Pierre* son vicaire & le successeur de *St Pierre*. Soit
 « donc les Grecs, soit d'autres, qui disent qu'ils ne sont pas
 « soumis à ce successeur, il faut qu'ils avouent qu'ils ne sont
 « pas des ouailles de JESUS-CHR., puisqu'il a dit lui-même
 (*Jean*, ch. X, v. 16.) qu'il n'y a qu'un troupeau & un pasteur.

« Nous apprenons que dans cette Église & sous sa puis-
 « sance sont deux glaives, le spirituel & le temporel ;
 « mais ; l'un doit être employé par l'Église & par la main
 « du pontife, l'autre pour l'Église & par la main des rois
 « & des guerriers, suivant l'ordre ou la permission du pon-
 « tife. Or il faut qu'un glaive soit soumis à l'autre, c'est-à-di-
 « re, la puissance temporelle à la spirituelle ; autrement elles
 « ne seraient point ordonnées, & elles doivent l'être selon
 « l'Apôtre, (*Rom.* chap. XIII, v. 1.) Suivant le témoi-
 « gnage de la vérité, la puissance spirituelle doit instituer
 « & juger la temporelle, & ainsi se vérifie à l'égard de
 « l'Église la prophétie de *Jérémie* : (chap. I, v. 10.) *Je t'ai*
 « *établi sur les nations & les royaumes, & le reste.* »

Philippe le Bel de son côté assembla les États-géné-
 raux ; & les communes, dans la requête qu'ils pré-
 sentèrent à ce monarque, disaient en propres termes :
 « C'est grande abomination d'ouïr que ce *Boniface*
 entende malement comme *Boulgaré* (en retranchant
 l & a) cette parole d'espiritualité : (en *St Matthieu*
 chap. XVI, v. 19.) *Ce que tu lieras en terre sera lié*
au ciel ; comme si cela signifiait que s'il mettait un
 homme en prison temporelle, DIEU pour ce le
 mettrait en prison au ciel. »

Clément V, successeur de *Boniface VIII*, révoqua
 & annulla l'odieuse décision de la bulle *Unam sanc-*
tam, qui étend le pouvoir des Papes sur le temporel

des rois , & condamne , comme hérétiques , ceux qui ne reconnaissent point cette puissance chimérique. C'est en effet la prétention de *Boniface* que l'on doit regarder comme une hérésie , d'après ce principe des théologiens : « On pèche contre la règle de la foi , » & on est hérétique , non-seulement en niant ce » que la foi nous enseigne , mais aussi lorsqu'on » établit comme de foi ce qui n'en est pas. » (*Joan. maj. m. 3. sent. dist. 37 , q. 26.*)

Avant *Boniface VIII* d'autres Papes s'étaient déjà arrogé dans des bulles les droits de propriété sur différens royaumes. On connaît celle où *Grégoire VII* dit à un Roi d'Espagne : *Je veux que vous sachiez que le royaume d'Espagne , par les anciennes ordonnances ecclésiastiques , a été donné en propriété à St Pierre & à la sainte Église romaine.*

Le roi d'Angleterre *Henri II* , ayant aussi demandé au pape *Adrien IV* la permission d'envahir l'Irlande , ce pontife le lui permit , à condition qu'il imposât à chaque famille d'Irlande une taxe d'un *carolus* pour le Saint-Siège , & qu'il tint ce royaume comme un fief de l'Église romaine : *car , lui écrit-il , on ne doit point douter que toutes les îles auxquelles JESUS-CHRIST , le soleil de justice , s'est levé , & qui ont reçu les enseignemens de la foi chrétienne , ne soient de droit à St Pierre , & n'appartiennent à la sacrée & sainte Église romaine.*

Bulles de la Croisade & de la Composition.

Si l'on disait à un Africain ou à un Asiatique sensé , que , dans la partie de notre Europe où des hommes ont défendu à d'autres hommes de manger de la chair

le samedi., le Pape donne la permission d'en manger par une bulle, moyennant deux réales de plate, & qu'une autre bulle permet de garder l'argent qu'on a volé, que diraient cet Asiatique & cet Africain? Ils conviendraient du moins que chaque pays a ses usages, & que dans ce monde, de quelque nom qu'on appelle les choses, & quelque déguisement qu'on y apporte, tout se fait pour de l'argent comptant.

Il y a deux bulles sous le nom de la *Cruzada*, la *Croisade*; l'une du tems d'*Isabelle* & de *Ferdinand*, l'autre de *Philippe V.* La première vend la permission de manger les samedis ce qu'on appelle la *grossura*, les *issues*, les *foies*, les *rognons*, les *animelles*, les *gestiers*, les *ris de veau*, le *mou*, les *fressures*, les *fraises*, les *riens*, les *cous*, les *haut-d'ailes*, les *pieds*.

La seconde bulle, accordée par le pape *Urbain VIII*, donne la permission de manger *agras* pendant tout le carême, & absout de tout crime, excepté celui d'hérésie.

Non-seulement on vend ces bulles, mais il est ordonné de les acheter; & elles coûtent plus cher, comme de raison, au Pérou & au Mexique qu'en Espagne: on les y vend une piastre. Il est juste que les pays qui produisent l'or & l'argent, payent plus que les autres.

Le prétexte de ces bulles est de faire la guerre aux Maures. Les esprits difficiles ne voient pas quel est le rapport entre des fressures & une guerre contre les Africains; & ils ajoutent que JESUS-CHRIST n'a

jamais ordonné qu'on fit la guerre aux Mahométans sous peine d'excommunication.

La bulle qui permet de garder le bien d'autrui, est appelée la *bulle de la composition*. Elle est affermée, & a rendu long-tems des sommes honnêtes dans toute l'Espagne, dans le Milanais, en Sicile & à Naples. Les adjudicataires chargent les moines les plus éloquens de prêcher cette bulle. Les pécheurs qui ont volé le Roi, ou l'État, ou les particuliers, vont trouver ces prédicateurs, se confessent à eux, leur exposent combien il serait triste de restituer le tout. Ils offrent cinq, six, & quelquefois sept pour cent aux moines, pour garder le reste en sûreté de conscience; & la composition faite, ils reçoivent l'absolution.

Le frère prêcheur auteur du *Voyage d'Espagne & d'Italie*, imprimé à Paris avec privilège, chez Jean-Baptiste de l'Épine, s'exprime ainsi sur cette bulle :

(c) « N'est-il pas bien gracieux d'en être quitte à un prix si raisonnable, sauf à en voler davantage quand on aura besoin d'une plus grosse somme ? »

Bulle *Unigenitus*.

LA bulle *In cœná Domini* indigna tous les Souverains catholiques, qui l'ont enfin proscrite dans leurs États; mais la bulle *Unigenitus* n'a troublé que la France. On attaquait dans la première les droits des princes & des magistrats de l'Europe; ils les soutinrent. On ne proscrivait dans l'autre que quelques maximes de morale & de piété; personne ne s'en

Soucia, hors les parties intéressées dans cette affaire passagère ; mais bientôt ces parties intéressées remplirent la France entière. Ce fut d'abord une querelle des Jésuites tout-puissans, & des restes de Port-Royal écrasé.

Le prêtre de l'Oratoire *Quesnel*, réfugié en Hollande, avait dédié un commentaire sur le nouveau Testament au cardinal de *Noailles*, alors évêque de Châlons-sur-Marne. Cet Évêque l'approuva, & l'ouvrage eut le suffrage de tous ceux qui lisent ces sortes de livres.

Un nommé *le Tellier*, jésuite, confesseur de *Louis XIV*, ennemi du cardinal de *Noailles*, voulut le mortifier en faisant-condamner à Rome ce livre qui lui était dédié, & dont il faisait un très-grand cas.

Ce jésuite, fils d'un procureur de Vire en basse-Normandie, avait dans l'esprit toutes les ressources de la profession de son père. Ce n'était pas assez de commettre le cardinal de *Noailles* avec le Pape, il voulut le faire-disgracier par le Roi son maître. Pour réussir dans ce dessein, il fit composer par ses émissaires des Mandemens contre lui, qu'il fit-signer par quatre Évêques. Il minuta encore des lettres au Roi, qu'il leur fit-signer.

Ces manœuvres, qui auraient été punies dans tous les tribunaux, réussirent à la cour ; le Roi s'aigrit contre le cardinal, madame de *Maintenon* l'abandonna.

Ce fut une suite d'intrigues dont tout le monde voulut se mêler d'un bout du royaume à l'autre ; & plus la France était malheureuse alors dans une guerre

funeste , plus les esprits s'échauffaient pour une querelle de théologie.

Pendant ces mouvemens , *le Tellier* fit-demander à Rome, par *Louis XIV* lui-même, la condamnation du livre de *Quesnel*, dont ce monarque n'avait jamais lu une page. *Le Tellier*, & deux autres Jésuites nommés *Doucín* & *Lallemant*, extraient cent trois propositions que le pape *Clément XI* devait condamner : la cour de Rome en retrancha deux, pour avoir du moins l'honneur de paraître juger par elle-même.

Le cardinal *Fabroni*, chargé de cette affaire, & livré aux Jésuites, fit dresser la bulle par un cordelier nommé frère *Palerne*, *Elie* capucin, le barnabite *Terrovi*, le servite *Castelli*, & même un jésuite nommé *Alfaro*.

Le pape *Clément XI* les laissa faire ; il voulait seulement plaire au Roi de France, qu'il avait long-tems indisposé en reconnaissant l'archiduc *Charles*, depuis empereur, pour roi d'Espagne. Il ne lui en coûtait, pour satisfaire le Roi, qu'un morceau de parchemin scellé en plomb, sur une affaire qu'il méprisait lui-même.

Clément XI ne se fit pas prier, il envoya la bulle ; & fut tout-étonné d'apprendre qu'elle était reçue presque dans toute la France avec des sifflets & des huées. Comment donc, disait-il au cardinal *Carpègne* ? On me demande instamment cette bulle, je la donne de bon cœur, tout le monde s'en moque !

Tout le monde fut surpris en effet de voir un Pape qui, au nom de JESUS-CHRIST, condamnait comme hérétique, sentant l'hérésie, mal-son-

nante & offensant les oreilles pieuses , cette proposition : *Il est bon de lire des livres de piété le dimanche , sur-tout la sainte Écriture.* Et cette autre : *La crainte d'une excommunication injuste ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir.*

Les partisans des Jésuites étaient alarmés eux-mêmes de cette censure, mais ils n'osaient parler. Les hommes sages & désintéressés criaient au scandale, & le reste de la nation au ridicule.

Le Tellier n'en triompha pas moins jusqu'à la mort de *Louis XIV* ; il était en horreur , mais il gouvernait. Il n'est rien que ce malheureux ne tentât pour faire-déposer le cardinal de *Noailles* ; mais ce boute-feu fut exilé après la mort de son pénitent. Le duc d'*Orléans* , dans sa régence , apaisa ces querelles en s'en moquant. Elles jetèrent depuis quelques étincelles ; mais enfin elles sont oubliées, & probablement pour jamais. C'est bien assez qu'elles aient duré plus d'un demi-siècle. Heureux encore les hommes , s'ils n'étaient divisés que pour des sottises qui ne font point verser le sang humain !

B U R L E S Q U E , Voyez B O U F F O N .



C.

CALEBASSE.

Ce fruit, gros comme nos citrouilles, croît en Amérique aux branches d'un arbre aussi haut que les plus grands chênes.

Ainsi *Matthieu Garo* (*) qui croit avoir eu tort en Europe de trouver mauvais que les citrouilles rampent à terre; & ne soient pas pendues au haut des arbres, aurait eu raison au Mexique. Il aurait eu encore raison dans l'Inde, où les cocos sont fort élevés. Cela prouve qu'il ne faut jamais se hâter de conclure. *DIEU fait bien ce qu'il fait*, sans-doute; mais il n'a pas mis les citrouilles à terre dans nos climats, de peur qu'en tombant de haut elles n'écrasent le nez de *Matthieu Garo*.

La calebasse ne servira ici qu'à faire-voir qu'il faut se défier de l'idée que tout a été fait pour l'homme. Il y a des gens qui prétendent que le gazon n'est verd que pour réjouir la vue. Les apparences pourtant seraient que l'herbe est plutôt faite pour les animaux qui la broutent, que pour l'homme à qui le gramin & le trèfle sont assez inutiles. Si la nature a produit les arbres en faveur de quelque espèce, il est difficile de dire à qui elle a donné la préférence: les feuilles, & même l'écorce, nourrissent une multitude prodigieuse d'insectes: les oiseaux mangent leurs fruits, habitent entre leurs branches, y com-

(*) Voyez la fable de *Matthieu Garo* dans *la Fontaine*.

posent l'industriel artifice de leurs nids , & les troupeaux se reposent sous leurs ombres.

L'auteur du *Spectacle de la nature* prétend que la mer n'a un flux & un reflux que pour faciliter le départ & l'entrée de nos vaisseaux. Il paraît que *Mathieu Garo* raisonnait encore mieux : la Méditerranée sur laquelle on a tant de vaisseaux , & qui n'a de marée qu'en trois ou quatre endroits, détruit l'opinion de ce philosophe.

Jouissons de ce que nous avons , & ne croyons pas être la fin & le centre de tout. Voici sur cette maxime quatre petits vers d'un géomètre ; il les calcula un jour en ma présence : ils ne sont pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te poud.

Tu te fais centre : encor si c'était ligne !

Mais dans l'espace à grand'peine es-tu point.

Va, sois zéro ; ta sottise en est digne.

C A R A C T È R E.

Du mot grec IMPRESSION, GRAVURE. C'est ce que la nature a gravé dans nous.

PEUT-ON changer de caractère ? Oui , si on change de corps. Il se peut qu'un homme né brouillon , inflexible & violent , étant tombé dans sa vieillesse en apoplexie , devienne un fort enfant pleureur , timide & paisible. Son corps n'est plus le même. Mais tant que ses nerfs , son sang & sa moelle allongée , seront dans le même état , son naturel

ne changera pas plus que l'instinct d'un loup & d'une fouine.

L'auteur anglais du *Dispensari*, poëme très-supérieur aux *Capitoli* italiens, & peut-être même au Lutrin de Boileau, a très-bien dit, ce me semble :

Un mélange secret de feu, de terre & d'eau,
Fit le cœur de César, & celui de Naffau.
D'un ressort inconnu le pouvoir invincible
Rendit Stone impudent, & sa femme sensible.

Le caractère est formé de nos idées & de nos sentimens : or il est très-prouvé qu'on ne se donne ni sentimens ni idées ; donc notre caractère ne peut dépendre de nous.

S'il en dépendait, il n'y a personne qui ne fût parfait.

Nous ne pouvons nous donner des goûts, des talens ; pourquoi nous donnerions-nous des qualités ?

Quand on ne réfléchit pas, on se croit le maître de tout ; quand on y réfléchit, on voit qu'on n'est maître de rien.

Voulez-vous changer absolument le caractère d'un homme ? purgez-le tous les jours avec des délayans¹, jusqu'à ce que vous l'ayez tué. *Charles XII*, dans la fièvre de suppuration sur le chemin de Bender, n'était plus le même homme ; on disposait de lui comme d'un enfant.

Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un masque. Puis-je davantage sur le caractère que m'a donné la nature ?

Un homme né violent, emporté, se présente de

vant *François I*, roi de France, pour se plaindre d'un passe-droit; le visage du prince, le maintien respectueux des courtisans, le lieu même où il est, font une impression puissante sur cet homme: il baisse machinalement les yeux, sa voix rude s'adoucit, il présente humblement sa requête; on le croirait né aussi doux que le sont (dans ce moment au moins) les courtisans, au milieu desquels il est même déconcerté: mais si *François I* se connaît en physionomies, il découvre aisément dans ses yeux baissés, mais allumés d'un feu sombre, dans les muscles tendus de son visage, dans ses lèvres serrées l'une contre l'autre, que cet homme n'est pas si doux, qu'il est forcé de le paraître. Cet homme le suit à Pavie, est pris avec lui, mené avec lui en prison à Madrid; la majesté de *François I* ne fait plus sur lui la même impression; il se familiarise avec l'objet de son respect. Un jour, en tirant les bottes du roi, & les tirant mal, le roi aigri par son malheur, se fâche; mon homme envoie promener le roi, & jette ses bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant; ce caractère semble adouci dans les épreuves de son noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans son ordre? il s'empporte contre un gardien, & l'assomme à coups de poing. Est-il inquisiteur à Venise? il exerce sa charge avec infolence. Le voilà cardinal, il est possédé *dalla rabbia papale*: cette rage l'empporte sur son naturel; il ensevelit dans l'obscurité sa personne & son caractère; il contrefait l'humble & le moribond.

On l'élit pape; ce moment rend au ressort, que la politique avait plié, toute son élasticité long-temps retenue; il est le plus fier & le plus despotique des souverains.

Naturam expellas furcâ, tamen usquè recurret.

Chassez le naturel, il revient au galop.

La religion, la morale, mettent un frein à la force du naturel, elles peuvent le détruire. L'ivrogne dans un cloître, réduit à un demi-setier de cidre à chaque repas, ne s'enivrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractère; c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toujours de même nature; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu; mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on ferait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose? ne recevons-nous pas tout? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apathie l'âme bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la musique & pour la poésie à celui qui manque de goût & d'oreille; vous n'y parviendrez pas plus, que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveuglé. Nous perfectionnons, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un cultivateur: Vous avez trop de poissons dans ce vivier, ils ne prospéreront pas; voilà trop de bestiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que

les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moitié de ses moutons; le reste engraisse. S'applaudira-t-on de son économie? Ce campagnard c'est toi-même; une de tes passions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes officiers qui faisaient un peu de désordre avec des filles, leur dit tout en colère: Messieurs, est-ce là l'exemple que je vous donne?

C A R Ê M E.

SECTION PREMIÈRE.

Nos questions sur le carême ne regarderont que la police. Il paraît utile qu'il y ait un tems dans l'année où l'on égorge moins de bœufs, de veaux, d'agneaux, de volaille. On n'a point encore de jeunes poulets ni de pigeons en février & en mars, tems auquel le carême arrive. Il est bon de faire cesser le carnage quelques semaines dans les pays où les pâturages ne sont pas aussi gras que ceux de l'Angleterre & de la Hollande.

Les magistrats de la police ont très-sagement ordonné que la viande fût un peu plus chère à Paris pendant ce tems, & que le profit en fût donné aux hôpitaux. C'est un tribut presque insensible que payent alors le luxe & la gourmandise à l'indigence; car ce sont les riches qui n'ont pas la force de faire carême; les pauvres jeûnent toute l'année.

Il est très-peu de cultivateurs qui mangent de la viande une fois par mois. S'il fallait qu'ils en mangeassent tous les jours, il n'y en aurait pas assez pour le plus florissant royaume. Vingt-millions de livres de viande par jour feraient sept milliards trois cents millions de livres par année. Ce calcul est effrayant.

Le petit nombre de riches, financiers, prélats, principaux magistrats, grands seigneurs, grandes dames, qui daignent faire-servir du maigre (a) à leurs tables, jeûnent pendant six semaines avec des soles, des faumons, des vives, des turbots, des esturgeons.

Un de nos plus fameux financiers avait des courriers, qui lui apportaient chaque jour pour cent écus de marée à Paris. Cette dépense faisait-vivre les courriers, les maquignons qui avaient vendu les chevaux, les pêcheurs qui fournissaient le poisson, les fabricateurs de filets, (qu'on nomme en quelques endroits les *filetiers*) les constructeurs de bateaux, &c., les épiciers chez lesquels on prenait toutes les drogues raffinées qui donnent au poisson un goût supérieur à celui de la viande. *Lucullus* n'aurait pas fait carême plus voluptueusement.

Il faut encore remarquer que la marée, en entrant dans Paris, paye à l'Etat un impôt considérable.

Le secrétaire des commandemens du riche, les valets-de-chambre, les demoiselles de Madame, le

(a) Pourquoi donner le nom de *maigre* à des poissons plus gras que les poulardes, &c qui donnent de si terribles indigestions ?

chef-d'office, &c. mangent la desserte du *Crésus*, & jeûnent aussi délicieusement que lui.

Il n'est pas de même des pauvres. Non-seulement s'ils mangent pour quatre sous d'un mouon coriace, ils commettent un grand péché, mais ils chercheront envain ce misérable aliment. Que mangeront-ils donc ? ils n'ont que leurs châtaignes, leur pain de seigle, les fromages qu'ils ont pressurés du lait de leurs vaches, de leurs chèvres ou de leurs brebis, & quelque peu d'œufs de leurs poules.

Il y a des Eglises où l'on a pris l'habitude de leur défendre les œufs & le laitage. Que leur resterait-il à manger ? rien. Ils consentent à jeûner ; mais ils ne consentent pas à mourir. Il est absolument nécessaire qu'ils vivent, quand ce ne serait que pour labourer les terres des gros bénéficiers & des moines.

On demande donc s'il n'appartient pas uniquement aux magistrats de la police du royaume, chargés de veiller à la santé des habitans, de leur donner la permission de manger les fromages que leurs mains ont pétris, & les œufs que leurs poules ont pondus ?

Il paraît que le lait, les œufs, le fromage, tout ce qui peut nourrir le cultivateur, sont du ressort de la police, & non pas une cérémonie religieuse.

Nous ne voyons pas que JESUS-CHRIST ait défendu les omelettes à ses Apôtres ; au contraire, il leur a dit : (b) *Mangez ce qu'on vous donnera.*

(b) *Saint Luc*, chap. X, v. 8.

La sainte Eglise a ordonné le carême ; mais , en qualité d'Eglise, elle ne commande qu'au cœur ; elle ne peut infliger que des peines spirituelles : elle ne peut faire-brûler aujourd'hui, comme autrefois, un pauvre homme qui , n'ayant que du lard rance, aura mis un peu de ce lard sur une tranche de pain noir le lendemain du mardi gras.

Quelquefois dans les provinces, des curés s'emportant au-delà de leurs devoirs, & oubliant les droits de la magistrature, s'ingèrent d'aller chez les aubergistes, chez les traiteurs, voir s'ils n'ont pas quelques onces de viande dans leurs marmites, quelques vieilles poules à leur croc, ou quelques œufs dans une armoire lorsque les œufs sont défendus en carême. Alors ils intimident le pauvre peuple ; ils vont jusqu'à la violence envers des malheureux, qui ne savent pas que c'est à la seule magistrature qu'il appartient de faire la police. C'est une inquisition odieuse & punissable.

Il n'y a que les magistrats qui puissent être informés au juste des denrées plus ou moins abondantes qui peuvent nourrir le pauvre peuple des provinces. Le clergé a des occupations plus sublimes. Ne serait-ce donc pas aux magistrats qu'il appartiendrait de régler ce que le peuple peut manger en carême ? Qui aura l'inspection sur le comestible d'un pays, sinon la police du pays ?



S E C T I O N I I.

LES premiers qui s'avisèrent de jeûner, se mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin, pour avoir eu des indigestions?

Le défaut d'appétit qu'on se sent dans la tristesse, fut-il la première origine des jours de jeûne prescrits dans les religions tristes?

Les Juifs prirent-ils la coutume de jeûner des Egyptiens, dont ils imitèrent tous les rites, jusqu'à la flagellation & au bouc émissaire?

Pourquoi JESUS jeûna-t-il quarante jours dans le désert où il fut emporté par le Diable, par le *Chath-bull*? St *Mathieu* remarque qu'après ce carême il eut faim; il n'avait donc pas faim dans ce carême.

Pourquoi, dans les jours d'abstinence, l'Eglise romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terrestres, & comme une bonne-œuvre de se faire-servir des soles & des saumons? Le riche papiste qui aura eu sur sa table pour cinq cents francs de poisson, sera sauvé; & le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre sous de petit salé, sera damné!

Pourquoi faut-il demander permission à son Evêque de manger des œufs? Si un Roi ordonnait à son peuple de ne jamais manger d'œufs, ne passerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans? Quelle étrange aversion les Evêques ont-ils pour les omelettes?

Croirait-on que chez les papistes il y ait eu des tribunaux assez imbécilles, assez lâches, assez barbares, pour condamner à la mort de pauvres citoyens

qui n'avaient fait d'autres crimes que d'avoir mangé du cheval en carême ? le fait n'est que trop vrai : j'ai entre les mains un arrêt de cette espèce. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les juges qui ont rendu de pareilles sentences se sont crus supérieurs aux Iroquois.

Prêtres idiots & cruels ! à qui ordonnez-vous le carême ? Est-ce aux riches ? ils se gardent bien de l'observer. Est-ce aux pauvres ? ils font le carême toute l'année. Le malheureux cultivateur ne mange presque jamais de viande, & n'a pas de quoi acheter du poisson. Fous que vous êtes, quand corrigerez-vous vos lois absurdes ?

C A R T É S I A N I S M E.

ON a pu voir à l'article *ARISTOTE*, que ce philosophe & ses sectateurs se sont servi de mots qu'on n'entend point, pour signifier des choses qu'on ne conçoit pas. *Entéléchies*, *formes substantielles*, *espèces intentionnelles*.

Ces mots, après tout, ne signifiaient que l'existence des choses dont nous ignorons la nature & la fabrique. Ce qui fait qu'un rosier produit une rose & non pas un abricot, ce qui détermine un chien à courir après un lièvre, ce qui constitue les propriétés de chaque être, a été appelé *forme substantielle* ; ce qui fait que nous pensons, a été nommé *entéléchie* ; ce qui nous donne la vue d'un objet, a été nommé *espèce intentionnelle* : nous n'en favons pas

plus aujourd'hui sur le fonds des choses. Les mots de *force*, d'*ame*, de *gravitation* même, ne nous font nullement connaître le principe & la nature de la *force*, ni de l'*ame*, ni de la *gravitation*. Nous en connaissons les propriétés, & probablement nous nous en tiendrons là tant que nous ne serons que des hommes.

L'essentiel est de nous servir avec avantage des instrumens que la nature nous a donnés, sans pénétrer jamais dans la structure intime du principe de ces instrumens. *Archimède* se servait admirablement du ressort, & ne savait pas ce que c'est que le ressort.

La véritable physique consiste donc à bien déterminer tous les effets. Nous connaissons les causes premières, quand nous serons des Dieux. Il nous est donné de calculer, de peser, de mesurer, d'observer ; voilà la philosophie naturelle ; presque tout le reste est chimère.

Le malheur de *Descartes* fut de n'avoir pas, dans son voyage d'Italie, consulté *Galilée*, qui calculait, pesait, mesurait ; observait ; qui avait inventé le compas de proportion, trouvé la pesanteur de l'atmosphère, découvert les satellites de Jupiter, & la rotation du soleil sur son axe.

Ce qui est sur-tout bien étrange, c'est qu'il n'ait jamais cité *Galilée*, & qu'au contraire il ait cité le jésuite *Scheiner* (a), plagiaire & ennemi de *Galilée*, qui déféra ce grand-homme à l'inquisition, & qui

(a) *Principes de Descartes*, troisième partie, page 159.

par-là couvrit l'Italie d'opprobre lorsque *Galilée* la couvrait de gloire.

Les erreurs de *Descartes* sont :

1°. D'avoir imaginé trois élémens qui n'étaient nullement évidens, après avoir dit qu'il ne fallait rien croire sans évidence.

2°. D'avoir dit qu'il y a toujours également du mouvement dans la nature, ce qui est démontré faux.

3°. Que la lumière ne vient point du soleil , & qu'elle est transmise à nos yeux en un instant : démontré faux par les expériences de *Römer*, de *Molineux* , & de *Bradley*, & même par la simple expérience du prisme.

4°. D'avoir admis le plein, dans lequel il est démontré que tout mouvement serait impossible , & qu'un pied cube d'air peserait autant qu'un pied cube d'or.

5°. D'avoir supposé un tournoïement imaginaire dans les prétendus globules de lumière, pour expliquer l'arc-en-ciel.

6°. D'avoir imaginé un prétendu tourbillon de matière subtile, qui emporte la terre & la lune parallèlement à l'équateur , & qui fait-tomber les corps graves dans une ligne tendante au centre de la terre ; tandis qu'il est démontré que , dans l'hypothèse de ce tourbillon imaginaire , tous les corps tomberaient suivant une ligne perpendiculaire à l'axe de la terre.

7°. D'avoir supposé que des comètes qui se meuvent d'orient en occident , & du nord au sud , sont

poussées par des tourbillons qui se meuvent d'occident en orient.

8°. D'avoir supposé que, dans le mouvement de rotation, les corps les plus denses allaient au centre, & les plus subtils à la circonférence ; ce qui est contre toutes les lois de la nature.

9°. D'avoir voulu étayer ce roman par des suppositions encore plus chimériques que le roman même ; d'avoir supposé, contre toutes les lois de la nature, que ces tourbillons ne se confondraient pas ensemble.

10°. D'avoir donné ces tourbillons pour la cause des marées & pour celle des propriétés de l'aimant.

11°. D'avoir supposé que la mer a un cours continu, qui la porte d'orient en occident.

12°. D'avoir imaginé que la matière de son premier élément, mêlée avec celle du second, forme le mercure, qui, par le moyen de ces deux élémens, est coulant comme l'eau, & compacte comme la terre.

13°. Que la terre est un soleil encroûté.

14°. Qu'il y a de grandes cavités sous toutes les montagnes, qui reçoivent l'eau de la mer, & qui forment les fontaines.

15°. Que les mines de sel viennent de la mer.

16°. Que les parties de son troisième élément composent des vapeurs qui forment des métaux & des diamans.

17°. Que le feu est produit par un combat du premier & du second élément.

18°. Que les pores de l'aimant sont remplis de

la matière cannelée, enfilée par la matière subtile qui vient du pôle boréal.

19°. Que la chaux vive ne s'enflamme lorsqu'on y jette de l'eau, que parce que le premier élément chasse le second élément des pores de la chaux.

20°. Que les viandes digérées dans l'estomac passent, par une infinité de trous, dans une grande veine qui les porte au foie, ce qui est entièrement contraire à l'anatomie.

21°. Que le chile, dès qu'il est formé, acquiert dans le foie la forme du sang, ce qui n'est pas moins faux.

22°. Que le sang se dilate dans le cœur par un feu sans lumière.

23°. Que le pouls dépend des onze petites peaux qui ferment & ouvrent les entrées des quatre vaisseaux dans les deux concavités du cœur.

24°. Que quand le foie est pressé par ses nerfs, les plus subtiles parties du sang montent incontinent vers le cœur.

25°. Que l'ame réside dans la glande pinéale du cerveau. Mais comme il n'y a que deux petits filamens nerveux qui aboutissent à cette glande, & qu'on a distillé des sujets dans qui elle manquait absolument, on la plaça depuis dans les corps cannelés, dans les *nates*, les *testes*, l'*infundibulum*, dans tout le cercelet. (Ensuite *Lancisi*, & après lui *la Peyronie*, lui donnèrent pour habitation le corps calleux. L'auteur ingénieux & savant qui a donné dans l'Encyclopédie l'excellent paragraphe *AME*, marqué d'une étoile,

dit avec raison qu'on ne fait plus où la mettre.)

26°. Que le cœur se forme des parties de la semence qui se dilate ; c'est assurément plus que les hommes n'en peuvent savoir : il faudrait avoir vu la semence se dilater , & le cœur se former.

23°. Enfin , sans aller plus loin , il suffira de remarquer que son système sur les bêtes n'étant fondé ni sur aucune raison physique , ni sur aucune raison morale , ni sur rien de vraisemblable , a été justement rejeté de tous ceux qui raisonnent & de tous ceux qui n'ont que du sentiment.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une seule nouveauté dans la physique de *Descartes* , qui ne fût une erreur. Ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup de génie ; au contraire , c'est parce qu'il ne consulta que ce génie , sans consulter l'expérience & les mathématiques : il était un des plus grands géomètres de l'Europe , & il abandonna sa géométrie pour ne croire que son imagination. Il ne substitua donc qu'un chaos au chaos d'*Aristote*. Par-là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'esprit humain. (1) Ses erreurs étaient d'autant plus condamnables , qu'il avait , pour se conduire dans le labyrinthe de la physique , un fil qu'*Aristote* ne pouvait avoir , celui des expériences , les découvertes de *Galilée* , de *Toricelli* , de

(1) On ne peut nier que , malgré ses erreurs , *Descartes* n'ait contribué aux progrès de l'esprit humain ; 1°. Par ses découvertes mathématiques , qui changèrent la face de ces sciences ; 2°. Par ses discours sur la méthode , où il donne le précepte & l'exemple ; 3°. Parce qu'il apprit à tous les Savans à secouer en philosophie le joug de l'autorité , en ne reconnaissant pour maîtres , que la raison , le calcul , & l'expérience.

Gudric, &c. & sur-tout sa propre géométrie.

On a remarqué que plusieurs universités condamnèrent dans sa philosophie les seules choses qui fussent vraies, & qu'elles adoptèrent enfin toutes celles qui étaient fausses. Il ne reste aujourd'hui, de tous ces faux systèmes, & de toutes les ridicules disputes qui en ont été la suite, qu'un souvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconise encore quelquefois *Descartes*, & même cette espèce d'amour-propre qu'on appelle *national*, s'est efforcé de soutenir sa philosophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni *Descartes* ni *Newton*, ont prétendu que *Newton* lui avait obligation de toutes ses découvertes. Mais il est très-certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices imaginaires de *Descartes* une seule pierre sur laquelle *Newton* ait bâti. Il ne l'a jamais ni suivi, ni expliqué, ni même réfuté; à peine le connaissait-il. Il voulut un jour en lire un volume; il mit en marge à sept ou huit pages *Error*, & ne le relut plus. Ce volume a été long-tems entre les mains du neveu de *Newton*.

Le cartésianisme a été une mode en France; mais les expériences de *Newton* sur la lumière, & ses principes mathématiques, ne peuvent pas plus être une mode que les démonstrations d'*Euclide*.

Il faut être vrai, il faut être juste: le philosophe n'est ni français, ni anglais, ni florentin; il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de *Marlborough*, qui, dans une fièvre tierce, ne voulait pas prendre du quinquina, parce qu'on l'appelait en Angleterre *la poudre des Jésuites*.

Le philosophe, en rendant hommage au génie de *Descartes*, foule aux pieds les ruines de ses systèmes.

Le philosophe sur-tout dévoué à l'exécration publique & au mépris éternel, les persécuteurs de *Descartes*, qui osèrent l'accuser d'athéisme, lui qui avait épuisé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence de DIEU. Lisez le morceau de M. *Thomas* dans l'éloge de *Descartes*, où il peint d'une manière si énergique l'infâme théologien, nommé *Voëtius*, qui calomnia *Descartes*, comme depuis le fanatique *Jurieu* calomnia *Bayle*, &c. &c. &c. ; comme *Patouillet* & *Nonotte* ont calomnié un philosophe ; comme le vinaigrier *Chauveix* & *Fréron* ont calomnié l'Encyclopédie ; comme on calomnie tous les jours..... Et plutôt à Dieu qu'on ne pût que calomnier !

DE CATON, DU SUICIDE,

*Et du Livre de l'Abbé de Saint-Cyran qui
légitime le Suicide.*

L'INGÉNIEUX *la Motte* s'est exprimé ainsi sur *Caton* dans une de ses odes plus philosophiques que poétiques :

Caton, d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de *Pharsale*,
Eût souffert que Rome pliât ;
Mais, incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

C'est, jecrois, parce que l'ame de *Caton* fut toujours égale, & qu'elle conserva jusqu'au dernier moment le même amour pour les lois & pour la patrie, qu'il aima mieux périr avec elle que de ramper sous un tyran; il finit comme il avait vécu.

Incapable de se rendre! Et à qui? à l'ennemi de Rome, à celui qui avait volé de force le trésor public pour faire la guerre à ses concitoyens, & les asservir avec leur argent même.

Un pardon! il semble que *la Motte-Houdart* parle d'un sujet révolté qui pouvait obtenir sa grâce de sa majesté, avec des lettres en chancellerie,

Malgré sa grandeur usurpée,
Le fameux vainqueur de Pompée
Ne put triompher de Caton.
C'est à ce juge inébranlable
Que César, cet heureux coupable,
Aurait dû demander pardon.

Il paraît qu'il y a quelque ridicule à dire que *Caton* se tua par *faiblesse*. Il faut une ame forte pour surmonter ainsi l'instinct le plus puissant de la nature. Cette force est quelquefois celle d'un frénétique; mais un frénétique n'est pas faible.

Le suicide est défendu chez nous par le droit canon. Mais les Décrétales, qui font la jurisprudence d'une partie de l'Europe, furent inconnues à *Caton*, à *Brutus*, à *Cassius*, à la sublime *Arria*, à l'empereur *Othon*, à *Marc-Antoine*, & à cent héros de la véritable Rome, qui préférèrent une mort volontaire à une vie qu'ils croyaient ignominieuse.

Nous nous tuons aussi nous autres; mais c'est

quand nous avons perdu notre argent, ou dans l'exces très-rare d'une folle passion pour un objet qui n'en vaut pas la peine. J'ai connu des femmes qui se sont tuées pour les plus fots hommes du monde, On se tue aussi quelquefois parce qu'on est malade; & c'est en cela qu'il y a de la faiblesse.

Le dégoût de son existence, l'ennui de soi-même; est encore une maladie qui cause des suicides. Le remède serait un peu d'exercice, de la musique, la chasse, la comédie, une femme aimable. Tel homme qui dans un accès de mélancolie se tue aujourd'hui, aimerait à vivre s'il attendait huit jours.

J'ai presque vu de mes yeux un suicide qui mérite l'attention de tous les physiciens. Un homme d'une profession sérieuse, d'un âge mûr, d'une conduite régulière, n'ayant point de passions, étant au-dessus de l'indigence, s'est tué le 17 octobre 1769, & a laissé au conseil de la ville où il était né l'apologie par écrit de sa mort volontaire, laquelle on n'a pas jugé à propos de publier, de peur d'encourager les hommes à quitter une vie dont on dit tant de mal. Jusque-là il n'y a rien de bien d'extraordinaire; on voit par-tout de tels exemples Voici l'étonnant.

Son frère & son père s'étaient tués, chacun au même âge que lui. Quelle disposition secrète d'organes, quelle sympathie, quel concours de lois physiques fait périr le père & les deux enfans de leur propre main, & du même genre de mort, précisément quand ils ont atteint la même année? Est-ce une maladie qui se développe à la longue dans une famille, comme on voit souvent les pères & les enfans

mourir de la petite-vérole , de la pulmonie , ou d'un autre mal ? Trois , quatre générations sont devenues sourdes , aveugles ou goutteuses , ou scorbutiques , dans un tems préfix.

Le physique , ce père du moral , transmet le même caractère de père en fils pendant des siècles. Les *Appius* furent toujours fièrs & inflexibles ; les *Catons* toujours sévères. Toute la lignée des *Guises* fut audacieuse , téméraire , factieuse , pétrie du plus insolent orgueil & de la politesse la plus séduisante. Depuis *François de Guise* , jusqu'à celui qui seul & sans être entendu alla se mettre à la tête du peuple de Naples , tous furent d'une figure , d'un courage , & d'un tour d'esprit au-dessus du commun des hommes. J'ai vu des portraits en pied de *François de Guise* , du *Balafré* & de son fils ; leur taille est de six pieds ; mêmes traits , même courage , même audace sur le front , dans les yeux , & dans l'attitude.

Cette continuité , cette série d'êtres semblables est bien plus remarquable encore dans les animaux ; & si l'on avait la même attention à perpétuer les belles races d'hommes , que plusieurs nations ont encore à ne pas mêler celles de leurs chevaux & de leurs chiens-de-chasse , les généalogies seraient écrites sur les visages , & se manifesteraient dans les mœurs.

Il y a eu des races de bossus , de six-digitaires ; comme nous en voyons de rousseaux , de lippus , de longs nez , & de nez plats.

Mais que la nature dispose tellement les organes de toute une race , qu'à un certain âge tous ceux de cette famille auront la passion de se tuer , c'est

un

un problème que toute la sagacité des anatomistes les plus attentifs ne peut résoudre. L'effet est certainement tout physique ; mais c'est de la physique occulte. Eh quel est le secret principe qui ne soit pas occulte ?

On ne nous dit point, & il n'est pas vraisemblable que, du tems de *Jules-César* & des Empereurs, les habitans de la Grande-Bretagne se tuassent aussi délibérément qu'ils le font aujourd'hui, quand ils ont des vapeurs qu'ils appellent le *spleen*, & que nous prononçons le *spline*.

Au contraire, les Romains, qui n'avaient point le *spline*, ne faisaient aucune difficulté de se donner la mort. C'est qu'ils raisonnaient ; ils étaient philosophes, & les sauvages de l'île *Britain* ne l'étaient pas. Aujourd'hui les citoyens Anglais sont philosophes, & les citoyens Romains ne sont rien. Aussi les Anglais quittent la vie fièrement, quand il leur en prend fantaisie. Mais il faut à un citoyen Romain une *indulgentia in articulo mortis* ; ils ne savent ni vivre ni mourir.

Le chevalier *Temple* dit qu'il faut partir quand il n'y a plus d'espérance de rester agréablement. C'est ainsi que mourut *Atticus*.

Les jeunes filles qui se noient & qui se pendent par amour, ont donc tort ; elles devraient écouter l'espérance du changement, qui est aussi commun en amour qu'en affaires.

Un moyen presque sûr de ne pas céder à l'envie de vous tuer, c'est d'avoir toujours quelque chose à faire. *Creech*, le commentateur de *Lucrèce*, mit

sur son manuscrit : N. B. *Qu'il faudra que je me perde quand j'aurai fini mon commentaire.* Il se tint parole, pour avoir le plaisir de finir comme son auteur. S'il avait entrepris un commentaire sur Ovide, j'aurait vécu plus long-tems.

Pourquoi avons-nous moins de suicides dans les campagnes que dans les villes ? C'est que dans les champs il n'y a que le corps qui souffre ; à la ville c'est l'esprit. Le laboureur n'a pas le tems d'être mélancolique ; ce sont les oisifs qui se tuent, ce sont ces gens si heureux aux yeux du peuple !

Je résumerai ici quelques suicides arrivés de mon tems, & dont quelques-uns ont déjà été publiés dans d'autres ouvrages. Les morts peuvent être utiles aux vivans.

Précis de quelques Suicides singuliers.

Philippe Mordaunt, cousin-germain de ce fameux comte de *Peterborough* si connu dans toutes les cours de l'Europe, & qui se vantait d'être l'homme de l'univers qui avait vu le plus de postillons & le plus de rois ; *Philippe Mordaunt*, dis-je, était un jeune-homme de vingt-sept ans, beau, bien fait, riche, né d'un sang illustre, pouvant prétendre à tout, & ce qui vaut encore mieux, passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce *Mordaunt* un dégoût de la vie ; il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, & même fit des vers dont voici les derniers traduits en français :

L'opium peut aider le sage ;
Mais, selon mon opinion,

Il lui faut, au lieu d'opium,

Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ces principes, & se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison, sinon que son ame était lassée de son corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut en sortir. Il semblait qu'il eût voulu mourir, parce qu'il était dégoûté de son bonheur.

Richard Smith, en 1726, donna un étrange spectacle au monde pour une cause fort différente. *Richard Smith* était dégoûté d'être réellement malheureux : il avait été riche, & il était pauvre ; il avait eu de la santé, & il était infirme. Il avait une femme à laquelle il ne pouvait faire-partager que sa misère : un enfant au berceau était le seul bien qui lui restât. *Richard Smith* & *Bridget Smith*, d'un commun consentement, après s'être tendrement embrassés, & avoir donné le dernier baiser à leur enfant, ont commencé par tuer cette pauvre créature, & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connais nulle-part aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à *M. Brindley* leur cousin avant leur mort, est aussi singulière que leur mort même. « Nous croyons, disent-ils, que DIEU » nous pardonnera, &c. Nous avons quitté la vie, » parce que nous étions malheureux sans ressour- » ce ; & nous avons rendu à notre fils unique le » service de le tuer, de peur qu'il ne devienne » aussi malheureux que nous, &c. » Il est à re-

marquer que ces gens , après avoir tué leur fils par tendresse paternelle , ont écrit à un ami pour leur recommander leur chat & leur chien. Ils ont cru apparemment qu'il était plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde , que celui d'un enfant , & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Milord *Scarborough* quitta la vie en 1727 , avec le même sang-froid qu'il avait quitté sa place de grand-écuyer. On lui reprochait dans la chambre des pairs , qu'il prenait le parti du Roi , parce qu'il avait une belle charge à la cour. « Messieurs , dit-il , » pour vous prouver que mon opinion ne dépend » pas de ma place , je m'en démens dans l'instant. » Il se trouva depuis embarrassé entre une maitresse qu'il aimait , mais à qui il n'avait rien promis , & une femme qu'il estimait , mais à qui il avait fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras.

Toutes ces histoires tragiques , dont les gazettes anglaises fourmillent , ont fait-penser à l'Europe qu'on se tue plus volontiers en Angleterre qu'ailleurs. Je ne fais pourtant si à Paris il n'y a pas autant de fous ou de héros qu'à Londres ; peut-être que , si nos gazettes tenaient un registre exact de ceux qui ont eu la démence de vouloir se tuer , & le triste courage de le faire , nous pourrions , sur ce point , avoir le malheur de tenir tête aux Anglais. Mais nos gazettes sont plus discrètes : les aventures des particuliers ne sont jamais exposées

à la médifance publique dans ces journaux avoués par le gouvernement.

Tout ce que j'ose dire avec affurance, c'est qu'il ne fera jamais à craindre que cette folie de fe tuer devienne une maladie épidémique : la nature y a trop bien pourvu ; l'efpérance, la crainte, font les refforts puiffans dont elle fe fert pour arrêter très-fouvent la main du malheureux prêt à fe frapper.

On entendit un jour le cardinal *Dubois* fe dire à lui-même : Tue-toi donc ! lâche, tu n'oserais.

On dit qu'il y a eu des pays où un confeil était établi pour permettre aux citoyens de fe tuer quand ils en avaient des raifons valables. Je répons, ou que cela n'est pas, ou que ces magiftrats n'avaient pas une grande occupation.

Ce qui pourrait nous étonner, & ce qui mérite, je crois, un férieux examen, c'est que les anciens héros romains fe tuaient prefque tous, quand ils avaient perdu une bataille dans les guerres civiles : & je ne vois point que ni du tems de la Ligue, ni de celui de la Fronde, ni dans les troubles d'Italie, ni dans ceux d'Angleterre, aucun chef ait pris le parti de mourir de fa propre main. Il est vrai que ces chefs étaient chrétiens, & qu'il y a bien de la différence entre les principes d'un guerrier chrétien, & ceux d'un héros païen ; cependant pourquoi ces hommes, que le chriftianisme retenait quand ils voulaient fe procurer la mort, n'ont-ils été retenus par rien, quand ils ont voulu empoifonner, affaffiner, ou faire-mourir leurs ennemis vaineus fur des échafauds, &c ? La religion chré-

tienne ne défend-elle pas ces homicides-là, encore plus que l'homicide de soi-même, dont le nouveau Testament n'a jamais parlé?

Les apôtres du suicide nous disent qu'il est très-permis de quitter sa maison quand on en est las. D'accord; mais la plupart des hommes aiment mieux coucher dans une vilaine maison que de dormir à la belle-étoile.

Je reçus un jour d'un Anglais une lettre circulaire, par laquelle il proposait un prix à celui qui prouverait le mieux qu'il faut se tuer dans l'occasion. Je ne lui répondis point : je n'avais rien à lui prouver; il n'avait qu'à examiner s'il aimait mieux la mort que la vie.

Un autre Anglais, nommé *Bacon Meris*, vint me trouver à Paris en 1724; il était malade, & me promit qu'il se tuerait s'il n'était pas guéri au 20 Juillet. En conséquence il me donna son épitaphe, conçue en ces mots : *Valete, curæ!* « Adieu les soucis ! » Il me chargea aussi de vingt-cinq louis pour lui dresser un petit monument au bout du faubourg Saint-Martin. Je lui rendis son argent le vingt Juillet, & je gardai son épitaphe.

De mon tems, le dernier prince de la maison de *Courtenai*, très-vieux, & le dernier prince de la branche de *Lorraine-Harcourt*, très-jeune, se sont donné la mort sans qu'on en ait presque parlé. Ces aventures font un fracas terrible le premier jour, & quand les biens du mort sont partagés, on n'en parle plus.

Voici le plus fort de tous les suicides. Il vient de s'exécuter à Lyon, au mois de Juin 1770.

Un jeune-homme très-connu , beau , bien fait ; aimable , plein de talens , est amoureux d'une jeune fille que les parens ne veulent point lui donner. Jusqu'ici ce n'est que la première scène d'une comédie ; mais l'étonnante tragédie va suivre.

L'amant se rompt une veine par un effort. Les chirurgiens lui disent qu'il n'y a point de remède ; sa maitresse lui donne un rendez-vous avec deux pistolets & deux poignards , afin que , si les pistolets manquent leur coup , les deux poignards servent à leur percer le cœur en même-tems. Ils s'embrassent pour la dernière fois ; les détentés des pistolets étaient attachées à des rubans couleur de rose ; l'amant tient le ruban du pistolet de sa maitresse , elle tient le ruban du pistolet de son amant. Tous deux tirent à un signal donné , tous deux tombent au même instant.

La ville entière de Lyon en est témoin. *Arrie & Petus* , vous en aviez donné l'exemple ; mais vous étiez condamnés par un tyran , & l'amour seul a immolé ces deux victimes. On leur a fait cette épitaphe :

A votre sang mêlons nos pleurs :

Attendrißons-nous d'âge-en-âge

Sur vos amours & vos malheurs ;

Mais admirons votre courage.

Des Lois contre le Suicide.

Y a-t-il une loi , civile ou religieuse , qui ait prononcé défense de se tuer , sous peine d'être pen-

Viv

des après sa mort, ou sous peine d'être damnés ?

Il est vrai que *Virgile* a dit :

*Proxima deinde tenent maesti loca, qui sibi lethum
Infantes peperere manu, Lucemque perosi
Projecte animas. Quàm vellent aethere in alto
Nunc & pauperiem & duros perferre labores !
Fata obstant, tristisque palus inamabilis undâ
Alligat, & novies Styx interfusa coercet.*

VIRG. *Æneïd.* lib. VI, v. 434, & seq.

Là sont ces insensés, qui, d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire ;
Qui n'ont pu supporter, faibles & furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.
Hélas ! ils voudraient tous se rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière :
Ils regrettent la vie, ils pleurent ; & le sort,
Le sort, pour les punir, les retient dans la mort ;
L'abyme du Cocyte, & l'Achéron terrible
Met entr'eux & la vie un obstacle invincible.

Telle était la religion de quelques païens ; & , malgré l'ennui qu'on allait chercher dans l'autre monde, c'était un honneur de quitter celui-ci. & de se tuer, tant les mœurs des hommes sont contradictoires. Parmi nous le duel n'est-il pas encore malheureusement honorable, quoique défendu par la raison, par la religion, & par toutes les lois ? Si *Caton* & *César*, *Antoine* & *Auguste* ne se sont pas battus en duel, ce n'est pas qu'ils ne fussent aussi braves que nos Français. Si le duc de *Monmorency*, le maréchal de *Marillac*, de *Thou*, *Cinq-Mars*, & tant d'autres, ont mieux aimé être traînés au dernier supplice dans une charrette, com-

me des voleurs de grand - chemin , que de se tuer comme *Caton & Brutus* , ce n'est pas qu'ils n'eussent autant de courage que ces romains , & qu'ils n'eussent autant de ce qu'on appelle *honneur*. La véritable raison , c'est que la mode n'était pas alors à Paris de se tuer en pareil cas , & cette mode était établie à Rome.

Les femmes de la côte de Malabar se jettent toutes vives sur le bûcher de leurs maris : ont-elles plus de courage que *Cornélie* ? non ; mais la coutume est dans ce pays-là , que les femmes se brûlent.

Coutume, opinion, reines de notre sort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Au Japon , c'est la coutume que quand un homme d'honneur a été outragé par un homme d'honneur , il s'ouvre le ventre en présence de son ennemi , & lui dit : Fais-en autant , si tu as du cœur. L'agresseur est deshonoré à-jamais , s'il ne se plonge pas incontinent un grand couteau dans le ventre.

La seule religion dans laquelle le suicide soit défendu par une loi claire & positive, est le mahométisme. Il est dit dans le *sura iv* : *Ne vous tuez pas vous-même , car DIEU est miséricordieux envers vous ; & quiconque se tue par malice & par méchanceté , sera certainement rôti au feu d'enfer.*

Nous traduis mot-à-mot. Le texte semble n'avoir pas le sens commun ; ce qui n'est pas rare dans les textes. Que veut dire , *Ne vous tuez point vous-même , car DIEU est miséricordieux* ? Peut-être faut-il entendre : Ne succombez pas à vos malheurs , que

DIEU peut adoucir ; Ne soyez pas assez fou pour vous donner la mort aujourd'hui , pouvant être heureux demain.

Et quiconque se tue par malice & par méchanceté. Cela est plus difficile à expliquer. Il n'est peut-être jamais arrivé dans l'antiquité, qu'à la Phèdre d'Euripide, de se pendre exprès pour faire-accroire à Thésée qu'Hippolyte l'avait violée. De nos jours, un homme s'est tiré un coup de pistolet dans la tête, ayant tout arrangé pour faire-jetter le soupçon sur un autre.

Dans la comédie de George Dandin, la coquine de femme qu'il a épousée le menace de se tuer pour le faire-pendre. Ces cas sont rares ; si Mahomet les a prévus, on peut dire qu'il voyait de loin.

Le fameux *Duverger de Haurane*, abbé de Saint-Cyran, regardé comme le fondateur de Port-royal, écrivit vers l'an 1608 un Traité sur le suicide, (a) qui est devenu un des livres les plus rares de l'Europe.

« Le Décalogue (dit-il) ordonne de ne point tuer. L'hommeicide de soi-même ne semble pas moins compris dans ce précepte, que le meurtre du prochain. Or s'il est des cas où il est permis de tuer son prochain, il est aussi des cas où il est permis de se tuer soi-même.

« On ne doit attenter sur sa vie, qu'après avoir consulté la raison. L'autorité publique, qui tient la place de DIEU, peut disposer de notre vie. La raison de l'homme peut aussi tenir lieu de la raison de DIEU ; c'est un rayon de la lumière éternelle.

(a) Il fut imprimé in-12 à Paris chez *Toussaints du Brai*, en 1609, avec privilège du Roi : il doit être dans la bibliothèque de Sa Majesté.

St-Cyran étend beaucoup cet argument, qu'on peut prendre pour un pur sophisme. Mais quand il vient à l'explication & aux détails, il est plus difficile de lui répondre. « On peut, dit-il, se tuer pour le bien » de son prince, pour celui de sa patrie, pour ce-
» lui de ses parens. »

Nous ne voyons pas en effet qu'on puisse condamner les *Codrus* & les *Curtius*. Il n'y a point de Souverain qui osât punir la famille d'un homme qui se serait dévoué pour lui; que dis-je? il n'en est point qui osât ne la pas récompenser. *Saint Thomas*, avant *St-Cyran*, avait dit la même chose. Mais on n'a besoin ni de *Thomas*, ni de *Bonaventure*, ni de *Duverger de L'aurane*, pour favoir qu'un homme qui meurt pour sa patrie est digne de nos éloges.

L'abbé de *St-Cyran* conclut qu'il est permis de faire pour soi-même ce qu'il est beau de faire pour un autre. On fait assez tout ce qui est allégué dans *Plutarque*, dans *Sénèque*, dans *Montagne*, & dans cent autres philosophes, en faveur du suicide. C'est un lieu-commun épuisé. Je ne prétends point ici faire l'apologie d'une action que les lois condamnent; mais ni l'anc. Testament, ni le nouveau, n'ont jamais défendu à l'homme de sortir de la vie quand il ne peut plus la supporter. Aucune loi romaine n'a condamné le meurtré de soi-même. Au contraire, voici la loi de l'empereur *Marc-Antonin*, qui ne fut jamais révoquée.

« (b) Si votre père, ou votre frère, n'étant pré-

(b) Premier Cod. *De bonis eorum qui sibi mortem. Leg. 3 ff. cod.*

» venu d'aucun crime , se tue ou pour se soustraire
 » aux douleurs , ou par ennui de la vie , ou par
 » désespoir , ou par démence , que son testament
 » soit valable , ou que ses héritiers succèdent par
 » intestat. »

Malgré cette loi humaine de nos maîtres , nous traînons encore sur la claie , nous traversons d'un pieu le cadavre d'un homme qui est mort volontairement , nous rendons sa mémoire infâme autant qu'on le peut. Nous déshonorons sa famille , autant qu'il est en nous. Nous punissons le fils d'avoir perdu son père , & la veuve d'être privée de son mari.

On confisque même le bien du mort ; ce qui est en effet ravir le patrimoine des vivans auxquels il appartient. Cette coutume , comme plusieurs autres , est dérivée de notre droit-canon , qui prive de la sépulture ceux qui meurent d'une mort volontaire. On conclut de-là qu'on ne peut hériter d'un homme qui est censé n'avoir point d'héritage au Ciel. Le droit-canon , au titre *De pœnitentia* , assure que *Judas* commit un plus grand péché en s'étranglant , qu'en vendant Notre-Seigneur JESUS-CHRIST.

CAUSES FINALES.

SECTION I^{re}.

VIRGILE dit :

Mens agitat molem , & magno se corpore miscet.

L'esprit régit le monde ; il s'y mêle , il l'anime :

Virgile a bien dit : & *Benoît Spinoza* (a) qui n'a pas la clarté de *Virgile*, & qui ne le vaut pas, est forcé de reconnaître une intelligence qui préside à tout. S'il me l'avait niée, je lui aurais dit : « *Benoît*, tu es fou ; tu as une intelligence & tu la nies, & à qui la nies-tu ? »

Il vient en 1770 un homme très-supérieur à *Spinoza* à quelques égards, aussi éloquent que le juif hollandais est sec ; moins méthodique, mais cent fois plus clair ; peut-être aussi géomètre, sans affecter la marche ridicule de la géométrie dans un sujet métaphysique & moral : c'est l'auteur du *Système de la nature*. Il a pris le nom de *Mirabaud*, secrétaire de l'académie française. Hélas ! notre bon *Mirabaud* n'était pas capable d'écrire une page du livre de notre redoutable adversaire. Vous tous, qui voulez vous servir de votre raison & vous instruire, lisez cet éloquent & dangereux passage du *Système de la nature*, II^e part. chap. V, pag. 153 & suivantes.

« On prétend que les animaux nous fournissent une
 » preuve convaincante d'une cause puissante de leur existence ; on nous dit que l'accord admirable de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours mutuels afin
 » de remplir leurs fonctions & de maintenir leur ensemble, nous annoncent un ouvrier qui réunit la puissance
 » à la sagesse. Nous ne pouvons douter de la puissance de la
 » nature ; elle produit tous les animaux à l'aide des combinai-

(a) Ou plutôt *Baruch* ; car il s'appelait *Baruch*, comme on le dit ailleurs. Il signait *B. Spinoza*. Quelques Chrétiens fort mal instruits, & qui ne savaient pas que *Spinoza* avait quitté le judaïsme sans embrasser le christianisme, prirent ce *B.* pour la première lettre de *Benedictus*, *Benoît*.

» sons de la matière qui est dans une action continuelle :
 » l'accord des parties de ces mêmes animaux est une suite
 » des lois nécessaires de leur nature & de leur combinai-
 » son ; dès que cet accord cesse , l'animal se détruit né-
 » cessairement. Que deviennent alors la sagesse , l'intelli-
 » gence ou la bonté de la cause prétendue à qui l'on faisait
 » honneur d'un accord si vanté ? Ces animaux si merveil-
 » leux , quel'on dit être les ouvrages d'un DIEU immuable ,
 » ne s'altèrent-ils point sans-cesse , & ne finissent-ils pas tou-
 » jours par se détruire ? Où est la sagesse , la bonté , la pré-
 » voyance , l'immutabilité (c) d'un ouvrier , qui ne paraît oc-
 » cupé qu'à déranger & briser les ressorts des machines qu'on
 » nous annonce comme les chef-d'œuvres de sa puissance &
 » de son habileté ? Si ce DIEU ne peut faire autrement , (d)
 » il n'est ni libre ni tout-puissant. S'il change de volon-
 » té , il n'est point immuable. S'il permet que des machines
 » qu'il a rendues sensibles éprouvent de la douleur , il
 » manque de bonté. (e) S'il n'a pu rendre ses ouvrages plus
 » solides , c'est qu'il a manqué d'habileté. En voyant que
 » les animaux , ainsi que tous les autres ouvrages de la
 » Divinité , se détruisent , nous ne pouvons nous empêcher
 » d'en conclure , ou que tout ce que la nature fait est né-
 » cessaire , & n'est qu'une suite de ses lois ; ou que l'ou-
 » vrier qui la fait-agir est dépourvu de plan , de puissance ,
 » de constance , d'habileté , de bonté.

» L'homme , qui se regarde lui-même comme le chef-
 » d'œuvre de la Divinité , nous fournirait plus que toute

(b) Y a-t-il moins d'intelligence , parce que les générations se succèdent ?

(c) Il y a immutabilité de dessein , quand vous voyez immutabilité d'effets. Voyez DIEU.

(d) Être libre , c'est faire sa volonté. S'il l'opère , il est libre.

(e) Voyez la réponse dans les articles *ATHÉISME & DIEU*.

» autre production la preuve de l'incapacité ou de la ma-
 » lice (f) de son auteur prétendu. Dans cet être sensible ,
 » intelligent, pensant, qui se croit l'objet constant de la
 » prédilection divine, & qui fait son DIEU d'après son
 » propre modèle, nous ne voyons qu'une machine plus
 » mobile, plus frêle, plus sujette à se déranger par sa grande
 » complication que celle des êtres les plus grossiers. Les
 » bêtes dépourvues de nos connaissances, les plantes qui
 » végètent, les pierres privées de sentiment, sont, à bien
 » des égards, des êtres plus favorisés que l'homme ; ils
 » sont au moins exempts des peines-d'esprit, des tourmens
 » de la pensée, des chagrins dévorans, dont celui-ci est
 » si souvent la proie. Qui est-ce qui ne voudrait point
 » être un animal ou une pierre, toutes les fois qu'il se rap-
 » pelle la perte irréparable d'un objet aimé ? (g) Ne vau-
 » drait il pas mieux être une masse inanimée qu'une super-
 » stitieux inquiet, qui ne fait que trembler ici-bas sous le
 » joug de son DIEU, & qui prévoit encore des tourmens
 » infinis dans une vie future ? Les êtres privés de sentiment,
 » de vie, de mémoire & de pensée, ne sont point affligés
 » par l'idée du passé, du présent & de l'avenir ; ils ne se
 » croient pas en danger de devenir éternellement malheu-
 » reux pour avoir mal raisonné, comme tant d'êtres favori-
 » sés, qui prétendent que c'est pour eux que l'Architecte du
 » monde a construit l'univers.

» Qu'on ne nous dise point que nous ne pouvons avoir
 » l'idée d'un ouvrage, sans avoir celle d'un ouvrier distingué

(f) S'il est malin, il n'est point capable ; & s'il est capable,
 ce qui comprend pouvoir & sagesse, il n'est pas malin.

(g) L'Auteur tombe ici dans une inadvertance à laquelle
 nous sommes tous sujets. Nous disons souvent : J'aimerais mieux
 être oiseau, quadrupède, que d'être homme, avec les cha-
 grins que j'essuie. Mais quand on tient ce discours, on ne
 songe pas qu'on souhaite d'être anéanti ; car si vous êtes autre
 que vous-même, vous n'avez plus rien de vous-même,

„ son ouvrage. La nature n'est point un ouvrage : elle
 „ a toujours existé par elle-même (h), c'est dans son
 „ sein que tout se fait ; elle est un atelier immense pourvu
 „ de matériaux , & qui fait les instrumens dont elle se sert
 „ pour agir : tous ses ouvrages sont des effets de son
 „ énergie , & des agens ou causes qu'elle fait , qu'elle ren-
 „ ferme , qu'elle met en action. Des élémens éternels , in-
 „ créés , indestructibles , toujours en mouvement , en se
 „ combinant diversement , font - éclore tous les êtres , &
 „ les phénomènes que nous voyons , tous les effets bons
 „ ou mauvais que nous sentons , l'ordre ou le désordre ,
 „ que nous ne distinguons jamais que par les différentes fa-
 „ çons dont nous sommes affectés , en un mot toutes les
 „ merveilles sur lesquelles nous méditons & raisonnons.
 „ Ces élémens n'ont besoin pour cela que de leurs pro-
 „ priétés ; soit particulières , soit réunies , & du mouve-
 „ ment qui leur est essentiel , sans qu'il soit nécessaire de
 „ recourir à un ouvrier inconnu pour les arranger , les fa-
 „ conner , les combiner , les conserver & les dissoudre.

„ Mais , en supposant pour un instant qu'il soit impossible
 „ de concevoir l'univers sans un ouvrier qui l'ait formé &
 „ qui veille à son ouvrage , où placerons-nous cet ouvrier ?
 „ (i) Sera-t-il dedans ou hors de l'univers ? Est-il matière ,
 „ ou mouvement ? ou bien n'est-il que l'espace , le néant ,
 „ ou le vide ? Dans tous ces cas , ou il ne serait rien , ou
 „ il serait contenu dans la nature & soumis à ses lois. S'il
 „ est dans la nature , je n'y pense voir que de la matière
 „ en mouvement , & je dois en conclure que l'agent qui
 „ la meut est corporel & matériel , & que par conséquent
 „ il est sujet à se dissoudre. Si cet agent est hors de la na-

(h) Vous supposez ce qui est en question , & cela n'est que
 trop ordinaire à ceux qui font des systèmes.

(i) Est-ce à nous à lui trouver sa place ? C'est à lui de nous
 donner la nôtre. Voyez la *réponse*.

» ture , je n'ai plus aucune idée (*k*) du lieu qu'il occupe ,
 » ni d'un être immatériel , ni de la façon dont un esprit
 » sans étendue peut agir sur la matière dont il est séparé.

Ces espaces ignorés , que l'imagination a placés au-delà
 » du monde visible , n'existent point pour un être qui voit
 » à peine à ses pieds (*l*) : la puissance idéale qui les
 » habite , ne peut se peindre à mon esprit que lorsque
 » mon imagination combinera au hasard les couleurs fan-
 » tastiques qu'elle est toujours forcée de prendre dans le
 » monde où je suis ; dans ce cas je ne ferai que repro-
 » duire en idée ce que mes sens auront réellement aperçu ;
 » & ce DIEU , que je m'efforce de distinguer de la nature ,
 » & de placer hors de son enceinte , y rentrera toujours
 » nécessairement & malgré moi.

» L'on insistera , & l'on dira que si l'on portait une statue
 » ou une montre à un sauvage qui n'en aurait jamais vu ,
 » il ne pourrait s'empêcher de reconnaître que ces choses
 » sont des ouvrages de quelque agent intelligent , plus habile
 » & plus industrieux que lui-même : l'on conclura de là
 » que nous sommes pareillement forcés de reconnaître que
 » la machine de l'univers , que l'homme , que les phé-
 » nomènes de la nature , sont des ouvrages d'un agent dont
 » l'intelligence & le pouvoir surpassent de beaucoup les
 » nôtres.

» Je réponds , en premier lieu , que nous ne pouvons
 » douter que la nature ne soit très-puissante & très-in-
 » dustrieuse (*m*) ; nous admirons son industrie toutes les
 » fois que nous sommes surpris des effets étendus , variés

(*k*) Êtes-vous fait pour avoir des idées de tout , & ne voyez-
 vous pas dans cette nature une intelligence admirable ?

(*l*) Ou le monde est infini , ou l'espace est infini , choisissez.

(*m*) Puissante & industrieuse ; je m'en tiens là. Celui qui
 est assez puissant pour former l'homme & le monde , est DIEU.
 Vous admettez DIEU malgré vous.

« & compliqués, que nous trouvons dans ceux de ces ou-
 « vrages que nous prenons la peine de méditer : cependant
 « elle n'est ni plus ni moins industrieuse dans l'un de ses
 « ouvrages que dans les autres. Nous ne comprenons pas
 « plus comment elle a pu produire une pierre ou un métal,
 « qu'une tête organisée comme celle de *Newton* : nous ap-
 « pelons *industriels* un homme qui peut faire des choses
 « que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes. La nature
 « peut tout ; & dès qu'une chose existe, c'est une preuve
 « qu'elle a pu la faire. Ainsi ce n'est jamais que relativement
 « à nous-mêmes que nous jugeons la nature industrieuse :
 « nous la comparons alors à nous-mêmes ; & comme nous
 « jouissons d'une qualité que nous nommons *intelligence*,
 « à l'aide de laquelle nous produisons des ouvrages où
 « nous montrons notre industrie, nous en concluons que
 « les ouvrages de la nature qui nous étonnent le plus,
 « ne lui appartiennent point, mais sont dus à un ouvrier
 « intelligent comme nous, dont nous proportionnons l'in-
 « telligence à l'étonnement que ses œuvres produisent en
 « nous ; c'est à-dire à notre faiblesse & à notre propre
 « ignorance. » (n)

Voyez la réponse à ces argumens aux articles
 ATHÉISME & DIEU, & à la section suivante, écrite
 long-tems avant le *Système de la nature*.

SECTION II.

SI une horloge n'est pas faite pour montrer l'heure,
 j'avouerai alors que les causes finales sont des chi-
 mères ; & je trouverai fort-bon qu'on m'appelle *cause-
 finalier*, c'est-à-dire, un imbécille.

Toutes les pièces de la machine de ce monde sem-

(n) Si nous sommes si ignorans, comment oserons-nous affir-
 mer que tout se fait sans Dieu ?

blent pourtant faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales, rejetées par *Épicure* & par *Lucrèce*. C'est plutôt, comme semble, d'*Épicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir, mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est aperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux, la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là cependant avouaient que les tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maisons pour les loger; & ils osaient nier à la nature, au grand Être, à l'intelligence universelle, ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Il ne faut pas sans-doute abuser des causes finales; nous avons remarqué qu'en vain *M. le Prieur*, dans le *Spectacle de la nature*, prétend que les marées sont données à l'Océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe. En vain dirait-il que les jambes sont faites pour être bottées, & les nez pour porter des lunettes.

Pour qu'on puisse s'affurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tous tems & sur toutes les mers; ainsi l'on ne peut pas dire que l'Océan ait été fait pour les vaisseaux. On sent combien il serait ridicule

de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru si tard ; mais il est bien évident que si les nez n'ont pas été faits pour les bécicles , ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muscle circulaire du poignet nous procurent.

Cicéron, qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des causes finales.

Il paraît bien difficile sur-tout, que les organes de la génération ne soient pas destinés à perpétuer les espèces. Ce mécanisme est bien admirable ; mais la sensation que la nature a jointe à ce mécanisme est plus admirable encore. *Épicure* devait avouer que le plaisir est divin, & que ce plaisir est une cause finale, par laquelle sont produits sans cesse ces êtres sensibles qui n'ont pu se donner la sensation.

Cet *Épicure* était un grand-homme pour son tems ; il vit ce que *Descartes* a nié, ce que *Gassendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement sans vide. Il conçut la nécessité des atômes, pour servir de parties constituantes aux espèces invariables. Ce sont-là des idées très-philosophiques. Rien n'était sur-tout plus respectable que la morale des vrais *Épicuriens* : elle consistait dans l'éloignement des affaires publiques, incompatibles avec la sagesse, & dans l'amitié, sans laquelle la

vie est un fardeau. Mais pour le reste de la physique d'*Épicure*, elle ne paraît pas plus admissible que la matière cannelée de *Descartes*. C'est, ce me semble, se boucher les yeux & l'entendement, que de prétendre qu'il n'y a aucun dessein dans la nature ; & , s'il y a du dessein , il y a une cause intelligente , il existe un DIEU.

On nous objecte les irrégularités du globe , les volcans , les plaines de sables mouvans , quelques petites montagnes abymées & d'autres formées par des tremblemens-de-terre , &c. Mais de ce que les moyeux des roues de votre carosse auront pris feu , s'ensuit-il que votre carosse n'ait pas été fait exprès pour vous porter d'un lieu à un autre ?

Les chaines des montagnes qui couronnent les deux hémisphères , & plus de fix cents fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers ; toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs , & qui grossissent les fleuves , après avoir fertilisé les campagnes ; des milliers de fontaines qui partent de la même source , & qui abreuvent le genre animal & le végétal ; tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atômes , que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière , le cristallin qui les réfracte , l'enclume , le marteau , l'étrier , le tambour de l'oreille qui reçoit les sons , les routes du sang dans nos veines , la systole & la diastole du cœur , ce balancier de la machine qui fait la vie.



SECTION III.

IL paraît qu'il faut être forcé, pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté il faut avoir un étrange amour des causes finales, pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, & que les vers-à-soie sont nés à la Chine afin que nous ayons du satin en Europe.

Mais, dit-on, si DIEU a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la Providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement sans objet, nul effet sans cause; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale; donc il est aussi vrai de dire que les nez ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de bagues, qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les sons, & les yeux pour recevoir la lumière.

Il ne résulte de cette objection rien autre chose, ce me semble, sinon que tout est l'effet prochain ou éloigné d'une cause finale générale, que tout est la suite des lois éternelles.

Quand les effets sont invariablement les mêmes, en tout lieu, & en tout tems; quand ces effets uniformes sont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a visiblement une cause finale.

Tous les animaux ont des yeux, ils voient ; tous ont des oreilles, & ils entendent ; tous une bouche par laquelle ils mangent ; un estomac, ou quelque chose d'approchant, par lequel ils digèrent ; tous un orifice qui expulse les excréments ; tous un instrument de la génération : & ces dons de la nature opèrent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, & c'est pervertir notre faculté de penser, que de nier une vérité si universelle.

Mais les pierres, en tout lieu & en tout tems, ne composent pas des bâtimens ; tous les nez ne portent pas des lunettes ; tous les doigts n'ont pas une bague ; toutes les jambes ne sont pas couvertes de bas de soie. Un ver-à-toie n'est donc pas fait pour couvrir mes jambes, précisément comme votre bouche est faite pour manger, & votre derrière pour aller à la garde-robe. Il y a donc des effets immédiats produits par les causes finales, & des effets en très-grand nombre qui sont des produits éloignés de ces causes.

Tout ce qui appartient à la nature est uniforme, immuable, est l'ouvrage immédiat du Maître ; c'est lui qui a créé les lois par lesquelles la lune entre pour les trois quarts dans la cause du flux & du reflux de l'Océan, & le soleil pour son quart : c'est lui qui a donné un mouvement de rotation au soleil, par lequel cet astre envoie, en sept minutes & demie, des rayons de lumière dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, si après bien des siècles nous nous sommes avisés d'inventer des ciseaux & des broches, de tondre

avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre chose, sinon que DIEU nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions nécessairement industrieux & carnaffiers ?

Les moutons n'ont pas sans-doute été faits absolument pour être cuits & mangés, puisque plusieurs nations s'abstiennent de cette horreur. Les hommes ne sont point créés essentiellement pour se massacrer, puisque les Brame, & les respectables primitifs qu'on nomme *Quakers* ne tuent personne : mais la pâte dont nous sommes pétris produit souvent des massacres, comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions, & des impertinences. Ce n'est pas que la formation de l'homme soit précisément la cause finale de nos fureurs & de nos sottises ; car une cause finale est universelle & invariable en tout tems & en tout lieu. Mais les horreurs & les absurdités de l'espèce humaine n'en sont pas moins dans l'ordre éternel des choses. Quand nous battons notre blé, le fléau est la cause finale de la séparation du grain. Mais si ce fléau, en battant mon grain, écrase mille insectes, ce n'est point par ma volonté déterminée, ce n'est pas non-plus par hasard, c'est que ces insectes se sont trouvés cette fois sous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'est une suite de la nature des choses, qu'un homme soit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il soit vainqueur ou qu'il soit battu ; mais jamais on ne pourra dire :

L'homme

CAUSES FINALES

L'homme a été créé de DIEU pour être tué à la guerre.

Les instrumens que nous a donnés la nature ne peuvent être toujours des causes finales en mouvement. Les yeux, donnés pour voir, ne sont pas toujours ouverts : chaque sens a ses tems de repos. Il y a même des sens dont on ne fait jamais d'usage. Par exemple, une malheureuse imbécille, enfermée dans un cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait sortir une génération nouvelle : mais la cause finale ne subsiste pas moins ; elle agira dès qu'elle sera libre.

C E L T E S.

P ARMI ceux qui ont eu assez de loisir, de secours & de courage pour rechercher l'origine des peuples, il y en a eu qui ont cru trouver celle de nos Celtes, ou qui du moins ont voulu faire accroire qu'ils l'avaient rencontrée : cette illusion était le seul prix de leurs travaux immenses ; il ne faut pas la leur envier.

Du moins quand vous voulez connaître quelque chose des Huns, (quoiqu'ils ne méritent guère d'être connus, puisqu'ils n'ont rendu aucun service au genre-humain) vous trouvez quelques faibles notices de ces barbares chez les Chinois, ce peuple le plus ancien des nations connues, après les Indiens. Vous apprenez d'eux que les Huns allèrent dans certains tems, comme des loups affamés, ravager des pays regardés encore aujourd'hui comme des lieux d'exil

& d'horreur. C'est une bien triste & bien misérable science. Il vaut mieux sans-doute cultiver un art utile à Paris, à Lyon & à Bordeaux, que d'étudier sérieusement l'histoire des Huns & des ours ; mais enfin on est aidé dans ces recherches par quelques archives de la Chine.

Pour les Celtes, point d'archives ; on ne connaît pas plus leurs antiquités, que celles des Samoïèdes & des terres australes.

Nous n'avons rien appris de nos ancêtres, que par le peu de mots que *Jules-César* leur conquérant a daigné en dire. Il commence ses commentaires par distinguer toutes les Gaules en Belges, Aquitains, & Celtes.

De-là quelques fièrs savans ont conclu que les Celtes étaient les Scythes, & dans ces Scythes-Celtes ils ont compris toute l'Europe. Mais pourquoi pas toute la terre ? pourquoi s'arrêter en si beau chemin ?

On n'a pas manqué de nous dire que *Japhet*, fils de *Noé*, vint au plus vite au sortir de l'arche peupler de Celtes toutes ces vastes contrées, qu'il gouverna merveilleusement bien. Mais des auteurs plus modestes rapportent l'origine de nos Celtes à la tour de Babel, à la confusion des langues ; à *Gomer*, dont jamais personne n'entendit parler, jusqu'au tems très-récent où quelques occidentaux lurent le nom de *Gomer* dans une mauvaise traduction des Septante.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Bochart, dans sa *Chronologie sacrée*, (quelle chronologie !) prend un tour fort différent, il fait de ces

Hordes innombrables de Celtes une colonie égyptienne, conduite habilement & facilement des bords fertiles du Nil par *Hercule* dans les forêts & dans les marais de la Germanie, où sans-doute ces colons portèrent tous les arts, la langue égyptienne, & les mystères d'*Isis*, sans qu'on ait pu jamais en retrouver la moindre trace.

Ceux-là m'ont paru avoir encore mieux rencontré, qui ont dit que les Celtes des montagnes du Dauphiné étaient appelés *Cottiens*, de leur roi *Cotizius*; les *Bérichons* de leur roi *Betrich*, les *Welches* ou *Gaulois* de leur roi *Wallus*, les *Belges* de *Balgem*, qui veut dire *hargneux*.

Une origine encore plus belle, c'est celle des *Celtes-Pannoniens*, du mot latin *pannus*, drap; attendu, nous dit-on, qu'ils se vêtissaient de vieux morceaux de drap, mal-cousus, assez ressemblans à l'habit d'*Arlequin*. Mais la meilleure origine est sans contredit la tour de *Babel*.

O braves & généreux compilateurs, qui avez tant écrit sur des hordes de sauvages qui ne savaient ni lire ni écrire, j'admire votre laborieuse opiniâtreté! Et vous, pauvres *Celtes-Welches*, permettez-moi de vous dire, aussi-bien qu'aux *Huns*, que des gens qui n'ont pas eu la moindre teinture des arts utiles ou agréables, ne méritent pas plus nos recherches, que les porcs & les ânes qui ont habité leur pays.

On dit que vous étiez anthropophages; mais qui ne l'a pas été?

On me parle de vos *Druides*, qui étaient de très-savans prêtres. Allons donc à l'article *DRUIDES*.

CÉRÉMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c.

TOUTES ces choses qui seraient inutiles , & même fort impertinentes dans l'état de pure nature , sont fort utiles dans l'état de notre nature corrompue & ridicule.

Les Chinois sont , de tous les peuples , celui qui a poussé le plus loin l'usage des cérémonies : il est certain qu'elles servent à calmer l'esprit autant qu'à l'ennuyer. Les porte-faix , les charretiers chinois sont obligés , au moindre embarras qu'ils causent dans les rues , de se mettre à genoux l'un devant l'autre , & de se demander mutuellement pardon selon la formule prescrite. Cela prévient les injures , les coups , les meurtres ; ils ont le tems de s'apaiser , après quoi ils s'aident mutuellement.

Plus un peuple est libre , moins il a de cérémonies , moins de titres fastueux , moins de démonstrations d'anéantissement devant son supérieur. On disait à Scipion , *Scipion* ; & à César , *César* : & dans la suite des tems on dit aux Empereurs , *votre majesté* , *votre divinité*.

Les titres de *St Pierre* & de *St Paul* étaient *Pierre* & *Paul*. Leurs successeurs se donnèrent réciproquement le titre de *votre sainteté* , que l'on ne voit jamais dans les Actes des Apôtres , ni dans les écrits des disciples.

Nous lisons dans l'*Histoire d'Allemagne* que le duc

phin de France, qui fut depuis le roi *Charles V*, alla vers l'empereur *Charles IV* à Metz, & qu'il passa après le cardinal de *Périgord*.

Il fut ensuite un tems où les chanceliers eurent la préférence sur les cardinaux, après quoi les cardinaux l'emportèrent sur les chanceliers.

Les pairs précédèrent en France les princes du sang, & il marchèrent tous en ordre de pairie jusqu'au sacre de *Henri III*.

La dignité de la pairie était avant ce tems si éminente, qu'à la cérémonie du sacre d'*Elisabeth* épouse de *Charles IX*, en 1572, décrite par *Simon Bouquet* échevin de Paris, il est dit que les dames & demoiselles de la Reine ayant baillé à la dame-d'honneur le pain, le vin, & le cierge avec l'argent, pour l'offerte, pour être présentés à la Reine par ladite dame-d'honneur, cette dite dame-d'honneur, pour ce qu'elle était duchesse, commanda aux dames d'aller porter elles-mêmes l'offerte aux princesses, &c. Cette dame-d'honneur était la connétable de *Montmorency*.

Le fauteuil à bràs, la chaise à dos, le tabouret, la main droite & la main gauche, ont été pendant plusieurs siècles d'importans objets de politique, & d'illustres sujets de querelles. Je crois que l'ancienne étiquette concernant les fauteuils vient de ce que chez nos barbares de grands-pères, il n'y avait qu'un fauteuil tout au plus dans une maison, & ce fauteuil même ne servait que quand on était malade. Il y a encore des provinces d'Allemagne & d'Angleterre, où un fauteuil s'appelle une chaise de doléance.

Long-tems après *Atila* & *Dagobert*, quand le luxe s'introduisit dans les cours , & que les grands de la terre eurent deux ou trois fauteuils dans leurs donjons , ce fut une belle distinction de s'asseoir sur un de ces trônes ; & tel seigneur châtelain prenait acte, comment ayant été à demi-lieue de ses domaines faire sa cour à un comte , il avait été reçu dans un fauteuil à bras.

On voit par les Mémoires de *Mademoiselle* , que cette auguste princesse passa un quart de sa vie dans les angoisses mortelles des disputes pour des chaises à dos. Devait-on s'asseoir dans une certaine chambre sur une chaise ou sur un tabouret , ou même ne point s'asseoir ? Voilà ce qui intriguait toute une cour. Aujourd'hui les mœurs sont plus unies ; les canapés & les chaises-longues sont employés par les dames , sans causer d'embarras dans la société.

Lorsque le cardinal de *Richelieu* traita du mariage de *Henriette de France* & de *Charles I* , avec les Ambassadeurs d'Angleterre , l'affaire fut sur le point d'être rompue , pour deux ou trois pas de plus que les Ambassadeurs exigeaient auprès d'une porte : & le cardinal se mit au lit pour trancher toute difficulté. L'histoire a soigneusement conservé cette précieuse circonstance. Je crois que , si on avait proposé à *Scipion* de se mettre nu entre deux draps pour recevoir la visite d'*Annibal* , il aurait trouvé cette cérémonie fort plaisante.

La marche des carrosses , & ce qu'on appelle le *haut du pavé* , ont été encore des témoignages de

grandeur, des sources de prétentions, de disputes & de combats, pendant un siècle entier. On a regardé comme une signalée victoire, de faire-passer un carrosse devant un autre carrosse. Il semblerait, à voir les Ambassadeurs se promener dans les rues, qu'ils disputassent le prix dans des cirques; & quand un ministre d'Espagne avait pu faire-reculer un cocher Portugais, il envoyait un courrier à Madrid informer le Roi son maître de ce grand avantage.

Nos histoires nous réjouissent par vingt combats à coups de poing pour la préséance; le parlement contre les clercs de l'Evêque, à la pompe funèbre de *Henri IV*; la chambre des comptes, contre le parlement, dans la cathédrale, quand *Louis XIII* donna la France à la Vierge; le duc d'*Epernon* dans l'église de Saint-Germain contre le garde-des-sceaux du *Vair*. Les présidens des enquêtes gourmèrent dans Notre-Dame le doyen des conseillers de grand'chambre, *Savare*, pour le faire-sortir de sa place d'honneur; (tant l'honneur est l'ame des gouvernemens monarchiques!) & on fut obligé de faire-empoigner par quatre archers le président *Barillon* qui frappait comme un sourd sur ce pauvre doyen. Nous ne voyons point de telles contestations dans l'Aréopage, ni dans le Sénat romain.

A mesure que les pays sont barbares, ou que les cours sont faibles, le cérémonial est plus en vogue. La vraie puissance & la vraie politesse dédaignent la vanité.

Il est à croire qu'à la fin on se défera de cette coutume qu'ont encore quelquefois les Ambassadeurs

de se ruiner pour aller en procession par les rues avec quelques carrosses de louage rétablis & redorés, précédés de quelques laquais à pied. Cela s'appelle *faire son entrée* ; & il est assez plaissant de faire son entrée dans une ville sept ou huit mois après qu'on y est arrivé.

Cette importante affaire du *Punctilio*, qui constitue la grandeur des Romains modernes ; cette science du nombre des pas qu'on doit faire pour reconduire un *Monsignor*, d'ouvrir un rideau à moitié ou tout-à-fait, de se promener dans une chambre à droite ou à gauche (1) ; ce grand art que les *Fabius* & les *Catons* n'auraient jamais deviné, commence à baïsser : & les caudataires des cardinaux se plaignent que tout annonce la décadence.

Un colonel français était dans Bruxelles un an après la prise de cette ville par le maréchal de *Saxe*, & ne sachant que faire, il voulut aller à l'assemblée de la ville. Elle se tient chez une princesse, lui dit-on.--- Soit, répondit l'autre, que m'importe ? --Mais il n'y a que des princes qui aillent là. Êtes-vous prince ? --Va, va, dit le colonel, ce sont de bons princes ; j'en avais l'année passée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eûmes pris la ville ; ils étaient tous fort polis.

En relisant *Horace* j'ai remarqué ce vers dans une épître à *Mécène* : *TE, dulcis amice, revisam* ; « J'irai vous

(1) Ce fut une querelle de ce genre qui brouilla le cardinal de *Bouillon* avec la fameuse princesse des *Ursins*, son intime amie ; & la haine de cette femme aussi vaine que lui, mais plus habile en intrigue, fut une des principales causes de sa perte.

voir, mon bon ami.» Ce *Mécène* était la seconde personne de l'empire romain, c'est-à-dire, un homme plus considérable & plus puissant que ne l'est aujourd'hui le plus grand monarque de l'Europe.

En relisant *Corneille*, j'ai remarqué que, dans une lettre au grand *Scuderi*, gouverneur de Notre-Dame de la Garde, il s'exprime ainsi au sujet du cardinal de *Richelieu*: *Monseigneur le cardinal, votre maître & le mien.* C'est peut-être la première fois qu'on a parlé ainsi d'un ministre, depuis qu'il y a dans le monde des ministres, des rois & des flatteurs. Le même *Pierre Corneille*, auteur de *Cinna*, dédie humblement ce *Cinna* au sieur de *Montauron*, trésorier de l'épargne; qu'il compare sans façon à *Auguste*. Je suis fâché qu'il n'ait pas appelé *Montauron*, Monseigneur.

On conte qu'un vieil officier, qui savait peu le protocole de la vanité, ayant écrit au Marquis de *Louvois*, *Monseigneur*, & n'ayant point eu de réponse, lui écrivit *Monseigneur*, & n'en obtint pas davantage, parce que le ministre avait encore le *Monseigneur* sur le cœur. Enfin il lui écrivit, *A mon DIEU, mon DIEU Louvois*; & au commencement de la lettre il mit *mon DIEU, mon CRÉATEUR*. (2) Tout cela ne prouve-t-il pas que les Romains du bon tems étaient grands & modestes, & que nous sommes petits & vains?

Comment vous portez-vous, mon cher ami? disait un duc & pair à un gentilhomme. — A votré

(2) Le *Monseigneur* des Ministres est presque tombé en désuétude, depuis que les places de Secrétaires-d'État ont été occupées par de grands qui se seraient crus humiliés de n'être *Monseigneurs* que depuis qu'ils étaient devenus Ministres.

service , mon cher ami , répondit l'autre... & dès ce moment il eut son *cher ami* pour ennemi implacable. Un grand de Portugal parlait à un grand d'Espagne, & lui disait à tout moment, *Votre excellence*. Le Castillan lui répondait : Votre courtoisie , *Vuestra merced* ; (c'est le titre que l'on donne aux gens qui n'en ont pas.) Le Portugais piqué appela l'Espagnol à son tour , *Votre courtoisie* ; l'autre lui donna alors de l'*excellence*. A la fin le Portugais lassé lui dit : Pourquoi me donnez-vous toujours de la courtoisie quand je vous donne de l'*excellence* ? & pourquoi m'appelez-vous votre excellence , quand je vous dis votre courtoisie ?--C'est que tous les titres me sont égaux , répondit humblement le Castillan , pourvu qu'il n'y ait rien d'égal en vous & moi.

La vanité des titres ne s'introduisit dans nos climats septentrionaux de l'Europe , que quand les Romains eurent fait connaissance avec la sublimité asiatique. La plupart des Rois de l'Asie étaient , & sont encore cousins-germains du soleil & de la lune : leurs sujets n'osent jamais prétendre à cette alliance ; & tel gouverneur de province qui s'intitule , *Muscade de consolation* & *Rose de plaisir* , serait empalé , s'il se disait parent le moins du monde de la lune & du soleil.

Constantin fut , je pense , le premier Empereur romain qui chargea l'humilité chrétienne d'une page de noms fastueux. Il est vrai qu'avant lui on donnait du *dieu* aux Empereurs ; mais ce mot *dieu* ne signifiait rien d'approchant de ce que nous entendons. *Divus Augustus* , *Divus Trajanus* , voulaient dire , Si

Auguste, St Trajan. On croyait qu'il était de la dignité de l'empire romain, que l'âme de son chef allât au ciel après sa mort; & souvent même on accordait le titre de *saint*, de *divus*, à l'empereur en avancement d'hoirie. C'est à-peu-près par cette raison que les premiers patriarches de l'Eglise chrétienne s'appelaient tous *vostra sainteté*. On les nommait ainsi, pour les faire-souvenir de ce qu'ils devaient être.

On se donne quelquefois à soi-même des titres fort humbles, pourvu qu'on en reçoive de fort honorables. Tel abbé qui s'intitule *frère*, se fait-appeler *monseigneur* par ses moines. Le pape se nomme *serviteur des serviteurs de DIEU*. Un bon prêtre du Holstein écrivit un jour au pape *Pie IV*: « *A Pie IV serviteur des serviteurs de DIEU.* » Il alla ensuite à Rome solliciter son affaire; & l'inquisition le fit-mettre en prison pour lui apprendre à écrire.

Il n'y avait autrefois que l'Empereur qui eût le titre de *majesté*. Les autres Rois s'appelaient *vostra altesse*, *vostra sérénité*, *vostra grâce*. *Louis XI* fut le premier en France qu'on appela communément *majesté*; titre non moins convenable en effet à la dignité d'un grand royaume héréditaire, qu'à une principauté élective. Mais on se servait du terme d'*altesse* avec les Rois de France long-tems après lui; & on voit encore des lettres à *Henri III*, dans lesquelles on lui donne ce titre. Les états d'Orléans ne voulurent point que la reine *Catherine de Médicis* fût appelée *majesté*; mais peu-à-peu cette dernière dénomination

prévalut. Le nom est indifférent; il n'y a que le pouvoir qui ne le soit pas.

La chancellerie allemande, toujours invariable dans ses nobles usages, a prétendu jusqu'à nos jours ne devoir traiter tous les rois que de *serénité*. Dans le fameux traité de Vestphalie, où la France & la Suède donnèrent des lois au saint Empire romain, jamais les plénipotentiaires de l'Empereur ne présentèrent de mémoires latins où la *sacrée Majesté impériale* ne traitât avec les *serénissimes Rois de France & de Suède*; mais de leur côté les Français & les Suédois ne manquaient pas d'assurer que leurs *sacrées Majestés de France & de Suède* avaient beaucoup de griefs contre le *serénissime Empereur*. Enfin dans le traité tout fut égal de part & d'autre. Les grands souverains ont, depuis ce tems, passé dans l'opinion des peuples pour être tous égaux; & celui qui a battu ses voisins a eu la prééminence dans l'opinion publique.

Philippe II fut la première *majesté* en Espagne; car la *serénité* de *Charles V* ne devint *majesté* qu'à cause de l'Empire. Les enfans de *Philippe II* furent les premières *alteffes*, & ensuite ils furent *alteffes royales*. Le duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, ne prit qu'en 1631 le titre d'*alteffe* royale; alors le prince de Condé prit celui d'*alteffe serénissime*, que n'osèrent s'arroger les ducs de Vendôme. Le duc de Savoie fut alors *alteffe royale*, & devint ensuite *majesté*. Le grand duc de Florence en fit autant, à la *majesté* près; & enfin le Czar, qui n'était connu en Europe que sous

Le nom de grand-duc, s'est déclaré *empereur*, & a été reconnu pour tel

Il n'y avait anciennemēt que deux marquis d'Allemagne, deux en France, deux en Italie. Le marquis de Brandebourg est devenu *roi*, & grand *roi*; mais aujourd'hui nos marquis italiens & français sont d'une espèce un peu différente.

Qu'un Bourgeois Italien ait l'honneur de donner à dîner au légat de sa province, & que ce légat en buvant lui dise: *Monsieur le marquis, à votre santé*; le voilà *marquis*, lui & ses enfans, à tout jamais. Qu'un provincial en France, qui possèdera pour tout bien dans son village la quatrième partie d'une petite chàtellenie ruinée, arrive à Paris; qu'il y fasse un peu de fortune, ou qu'il ait l'air de l'avoir faite, il s'intitule dans ses actes, *Haut & puissant seigneur, marquis & comte*; & son fils fera, chez son notaire, *Très-haut & très-puissant seigneur*: & comme cette petite ambition ne nuit en rien au gouvernement ni à la société civile, on n'y prend pas garde. Quelques seigneurs français se vantent d'avoir des *barons* allemands dans leurs écuries: quelques seigneurs allemands disent qu'ils ont des *marquis* français dans leurs cuisines. Il n'y a pas long-tems qu'un étranger étant à Naples, fit son cocher *duc*; la coutume en cela est plus forte que l'autorité royale. Soyez peu connu à Paris, vous y ferez *comte* ou *marquis* tant qu'il vous plaira; soyez homme de robe ou de finance, & que le Roi vous donne un marquisat bien réel, vous ne ferez jamais pour cela *monsieur le marquis*. Le célèbre Samuel Bernard éta

plus *comte* que cinq cents *comtes* que nous voyons, qui ne possèdent pas quatre arpens de terre; le Roi avait érigé pour lui sa terre de Coubert en bonne comté. S'il se fût fait-annoncer dans une visite, le *comte Bernard*, on aurait éclaté de rire. Il en va tout autrement en Angleterre. Si le Roi donne à un négociant un titre de *comte* ou de *baron*, il reçoit sans difficulté de toute la nation le nom qui lui est propre. Les gens de la plus haute naissance, le Roi lui-même, l'appellent *milord*, *monseigneur*. Il en est de même en Italie: il y a le protocole des *monsignori*. Le Pape lui-même leur donne ce titre. Son médecin est *monsignor*, & personne n'y trouve à redire.

En France le *monseigneur* est une terrible affaire. Un évêque n'était, avant le cardinal de Richelieu, que mon *révérendissime père en DIEU*.

Avant l'année 1535, non-seulement les évêques ne se *monseigneurisaient* pas, mais ils ne donnaient point du *monseigneur* aux cardinaux. Ces deux habitudes s'introduisirent par un évêque de Chartres, qui alla en camail & en rochet appeler *monseigneur* le cardinal de Richelieu; sur quoi Louis XIII dit, si l'on en croit les Mémoires de l'archevêque de Toulouse, Montchal: *CE Chartrain irait baiser le derrière du cardinal, & poussera son nez dedans jusqu'à ce que l'autre lui dit, C'est assez!*

Ce n'est que depuis ce tems que les évêques se donnèrent réciproquement du *monseigneur*.

Cette entreprise n'essuya aucune contradiction dans le public. Mais comme c'était un titre nou-

veau que les Rois n'avaient pas donné aux évêques, on continua dans les édits, déclarations, ordonnances, & dans tout ce qui émane de la cour, à ne les appeler que *seurs*; & messieurs du conseil n'écrivent jamais à un évêque que *monseigneur*.

Les ducs & pairs ont eu plus de peine à se mettre en possession du *monseigneur*. La grande noblesse, & ce qu'on appelle la *grande robe*, leur refusent tout net cette distinction. Le comble des succès de l'orgueil humain, est de recevoir des titres d'honneur de ceux qui croient être vos égaux; mais il est bien difficile d'arriver à ce point : on trouve par-tout l'orgueil qui combat l'orgueil. (2)

(2) *Louis XIV* a décidé que la noblesse non titrée donnerait le *monseigneur* aux maréchaux de France, & elle s'y est soumise sans beaucoup de peine. Chacun espère devenir *monseigneur* à son tour.

Le même prince a donné des prérogatives particulières à quelques familles. Celles de la maison de Lorraine ont excité peu de réclamations; & maintenant il est assez difficile à l'orgueil d'un gentilhomme de se croire absolument l'égal d'hommes sortis d'une maison incontestablement souveraine depuis sept siècles, qui a donné deux Reines à la France, qui enfin est montée sur le trône impérial.

Les honneurs des maisons de *Bouillon* & de *Rohan* ont souffert plus de difficultés. On ne peut nier qu'elles n'aient existé pendant long-tems sans être distinguées du reste de la noblesse. D'autres familles sont parvenues à posséder de petites souverainetés comme celle de *Bouillon*. Un grand nombre pourrait également citer de grandes alliances; & si on donnait un rang distingué à tous ceux que les généalogistes font descendre des anciens souverains de nos provinces, il y aurait presque autant d'altesse que de marquis ou de comtes.

Louis XIV avait ordonné aux secrétaires d'Etat de donner le *monseigneur* & l'*altesse* aux gentilshommes de ces

Quand les ducs exigèrent que les pauvres gentils hommes leur écrivissent *monseigneur*, les présidens-à-mortier en demandèrent autant aux avocats & aux procureurs. On a connu un président qui ne voulut pas se faire-saigner, parce que son chirurgien lui avait dit : « Monsieur, de quel bras » voulez-vous que je vous saigne ? » Il y eut un vieux conseiller de la grand'chambre qui en usa plus franchement. Un plaideur lui dit : *Monseigneur, monsieur votre secrétaire...* Le conseiller l'arrêta tout court : « Vous avez dit trois sottises en trois paroles ; je ne suis point *monseigneur* ; mon secrétaire » n'est point *monsieur*, c'est mon *clerc*. »

Pour terminer ce grand procès de la vanité, il faudra un jour que tout le monde soit *monseigneur* dans la nation ; comme toutes les femmes, qui étaient autrefois *mademoiselle*, sont actuellement *madame*. Lorsqu'en Espagne un mendiant rencontre un autre gueux, il lui dit : « Seigneur, *votre*

deux maisons ; mais ceux des secrétaires d'Etat qui ont été tirés du corps de la noblesse, se sont crus dispensés de cette loi en qualité de gentilshommes. *Louvois* s'y soumit, & il écrivit un jour au chevalier de *Bouillon* :

Monseigneur, si votre altesse ne change pas de conduite, je la ferai mettre dans un eachot. Je suis avec respect, &c.

Maintenant ces princes ne répondent point aux lettres où on ne leur donne pas le *monseigneur* & l'*altesse*, à moins qu'ils n'aient besoin de vous ; & la noblesse leur refuse l'un & l'autre, à moins qu'elle n'ait besoin d'eux. Quand un gentilhomme qui a un peu de vanité passe un acte avec eux, il leur laisse prendre tous les titres qu'ils veulent, mais il ne manque pas de protester contre ces titres chez son notaire. La vanité a deux tonneaux, comme *Jupiter* ; mais le bon est souvent bien vide.

» *courtoisie* a-t-elle pris son chocolat ? » Cette manière polie de s'exprimer élève l'ame, & conserve la dignité de l'espèce.

Nous avons dit ailleurs une grande partie de ces choses. Il est bon de les inculquer, pour corriger au moins quelques coqs-d'inde qui passent leur vie à faire la roue.

CERTAIN, CERTITUDE.

JE suis certain ; j'ai des amis , ma fortune est sûre ; mes parens ne m'abandonneront jamais ; on me rendra justice ; mon ouvrage est bon , il sera bien reçu ; on me doit , on me payera ; mon amant sera fidèle , il l'a juré ; le ministre m'avancera , il l'a promis en passant : toutes paroles qu'un homme qui a un peu vécu raye de son dictionnaire.

Quand les juges condamnèrent *Langlade* , le *Brun* , *Calas* , *Sirven* , *Martin* , *Montbailli* , & tant d'autres , reconnus depuis pour innocens , ils étaient certains , ou ils devaient l'être , que tous ces infortunés étaient coupables ; cependant ils se trompèrent.

Il y a deux manières de se tromper , de mal juger , de s'aveugler : celle d'errer en homme d'esprit , & celle de décider comme un sot.

Les juges se trompèrent en gens d'esprit dans l'affaire de *Langlade* ; ils s'aveuglèrent sur les apparences qui pouvaient éblouir ; ils n'examinèrent point assez les apparences contraires ; ils se servirent de leur esprit pour se croire certains que *Langlade* avait commis un vol qu'il n'avait certainement pas commis : & sur

cette pauvre certitude incertaine de l'esprit humain un gentilhomme fut appliqué à la question ordinaire & extraordinaire ; de-là replongé sans secours dans un cachot, & condamné aux galères où il mourut ; sa femme , renfermée dans un autre cachot, avait sa fille âgée de sept ans , laquelle depuis épousa un conseiller au même parlement qui avait condamné le père aux galères , & la mère au bannissement.

Il est clair que les juges n'auraient pas prononcé cet arrêt , s'ils n'avaient été *certain*s. Cependant , dès le tems même de cet arrêt , plusieurs personnes savaient que le vol avait été commis par un prêtre nommé *Gagnat*, associé avec un voleur de grand-chemin : & l'innocence de *Langlade* ne fut reconnue qu'après sa mort.

Ils étaient de même *certain*s , lorsque , par une sentence en première instance, ils condamnèrent à la roue l'innocent *le Brun*, qui par arrêt rendu sur son appel fut brisé dans les tortures, & en mourut.

L'exemple de *Calas* & des *Sirven* est assez connu celui de *Martin* l'est moins. C'était un bon agriculteur d'auprès de Bar en Lorraine. Un scélérat lui dérobe son habit , & va , sous cet habit , assassiner sur le grand-chemin un voyageur qu'il savait chargé d'or , & dont il avait épié la marche. *Martin* est accusé ; son habit déposé contre lui ; les juges regardent cet indice comme une certitude. Ni la conduite passée du prisonnier , ni une nombreuse famille qu'il élevait dans la vertu , ni le peu de monnaie trouvé chez lui , probabilité extrême qu'il n'avait point volé le mort , rien ne peut le sauver. Le juge

subalterne se fait un mérite de sa rigueur. Il condamne l'innocent à être roué ; & par une fatalité malheureuse , la sentence est confirmée à la tournelle. Le vieillard *Martin* est rompu vif , en attestant DIEU de son innocence jusqu'au dernier soupir. Sa famille se disperse ; son petit bien est confisqué. A peine ses membres rompus sont-ils exposés sur le grand-chemin , que l'assassin qui avait commis le meurtre & le vol , est mis en prison pour un autre crime ; il avoue sur la roue , à laquelle il est condamné à son tour , que c'est lui seul qui est coupable du crime , pour lequel *Martin* a souffert la torture & la mort.

Montbailli , qui dormait avec sa femme , est accusé d'avoir de concert avec elle tué sa mère , morte évidemment d'apoplexie : le conseil d'Arras condamne *Montbailli* à expirer sur la roue , & sa femme à être brûlée. Leur innocence est reconnue , mais après que *Montbailli* a été roué.

Ecarterons ici la foule de ces aventures funestes qui font - gémir sur la condition humaine ; mais gémissons du moins sur la *certitude* prétendue que les juges croient avoir quand ils rendent de pareilles sentences.

Il n'y a nulle certitude , dès qu'il est physiquement ou moralement possible que la chose soit autrement. Quoi ! il faut une démonstration pour oser assurer que la surface d'une sphère est égale à quatre fois l'aire de son grand cercle , & il n'en faudra pas pour arracher la vie à un citoyen par un supplice affreux !

Si tel est le malheur de l'humanité , qu'on soit

obligé de se contenter d'extrêmes probabilités ; il faut du moins consulter l'âge, le rang, la conduite de l'accusé, l'intérêt qu'il peut avoir eu à commettre le crime, l'intérêt de ses ennemis à le perdre ; il faut que chaque juge se dise : La postérité, l'Europe entière ne condamnera-t-elle pas ma sentence ? dormirai-je tranquille, les mains teintes du sang innocent ?

Passons de cet horrible tableau à d'autres exemples d'une incertitude qui conduit droit à l'erreur.

Pourquoi te charges-tu de chaînes, fanatique & malheureux *Santon* ? Pourquoi as-tu mis à ta vilaine verge un gros anneau de fer ?-- C'est que je suis certain d'être placé un jour dans le premier des paradis à côté du grand prophète. -- Hélas ! mon ami, viens avec moi dans ton voisinage au mont-Athos ; & tu verras trois mille gueux qui sont certains que tu iras dans le gouffre qui est sous le pont aigu, & qu'ils iront tous dans le premier paradis.

Arrête, misérable Veuve malabare ! ne crois point ce fou qui te persuade que tu feras réunie à ton mari dans les délices d'un autre monde, si tu te brûles sur son bûcher -- Non, je me brûlerai ; je suis certaine de vivre dans les délices avec mon époux ; mon brame me l'a dit.

Prenons des certitudes moins affreuses, & qui aient un peu plus de vraisemblance.

Quel âge a votre ami *Christophe* ?-- Vingt-huit ans ; j'ai vu son contrat de mariage, son extrait-bap-

tistère , je le connais dès son enfance ; il a vingt-huit ans , j'en ai la certitude , j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sûr de ce qu'il dit , & de vingt autres qui confirment la même chose , que j'apprends qu'on a antichristé , par des raisons secrètes , & par un manège singulier , l'extrait baptistère de *Christophe*. Ceux à qui j'avais parlé n'en savent encore rien : cependant , ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Si vous aviez demandé à la terre entière avant le tems de *Copernic* : Le soleil est-il levé ? s'est-il couché aujourd'hui ? tous les hommes vous auraient répondu : Nous en avons une certitude entière. Ils étaient certains , & ils étaient dans l'erreur.

Les sortilèges , les divinations , les obsessions , ont été long-tems la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les peuples. Quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles choses qui ont été certains ! Aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Un jeune-homme qui commence à étudier la géométrie vient me trouver ; il n'en est encore qu'à la définition des triangles. N'êtes-vous pas certain , lui dis-je , que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Il me répond que non-seulement il n'en est point certain , mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette proposition. Je la lui démontre ; il en devient alors très-certain , & il le sera pour toute sa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres : elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées sont devenues des erreurs ; mais la certitude mathématique est immuable & éternelle.

J'existe, je pense, je sens de la douleur ; tout cela est-il aussi certain qu'une vérité géométrique ? Oui, tout douteur que je suis, je l'avoue. Pourquoi ? C'est que ces vérités sont prouvées par le même principe qu'une chose ne peut être, & n'être pas en même tems. Je ne peux en même tems exister & n'exister pas, sentir & ne sentir pas. Un triangle ne peut en même tems avoir cent quatre-vingts degrés, qui sont la somme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude physique de mon existence, de mon sentiment, & la certitude mathématique, sont donc de même valeur, quoiqu'elles soient d'un genre différent.

Il n'en est pas de même de la certitude fondée sur les apparences, ou sur les rapports unanimes que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pekin existe ? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pekin ? des gens de différens pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres, en prêchant tous la vérité à Pekin, ne vous ont-ils pas assuré de l'existence de cette ville ? Je réponds qu'il m'est extrêmement probable qu'il y avait alors une ville de Pekin ; mais je ne voudrais point parier ma vie que

cette ville existe ; & je parierai quand on voudra ma vie , que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé dans le Dictionnaire encyclopédique une chose fort plaisante : on y soutient « qu'un homme devrait être aussi sûr , aussi certain que le maréchal de *Saxe* est ressuscité , si tout Paris le lui disait , qu'il est sûr que le maréchal de *Saxe* a gagné la bataille de Fontenoi , quand tout Paris le lui dit. » Voyez , je vous prie , combien ce raisonnement est admirable ; je crois tout Paris , quand il me dit une chose moralement possible ; donc je dois croire tout Paris , quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'auteur de cet article voulait rire , & que l'autre auteur qui s'extasie à la fin de cet article , & écrit contre lui-même , voulait rire aussi. (*)

Pour nous , qui n'avons entrepris ce petit Dictionnaire que pour faire des questions , nous sommes bien loin d'avoir de la *certitude*.

(*) Voyez l'article *CERTITUDE* , Dictionnaire Encyclopédique.



C É S A R.

ON n'envisage point ici dans *César* le mari de tant de femmes & la femme de tant d'hommes ; le vainqueur de *Pompe* & des *Scipions* ; l'écrivain satyrique qui tourne *Caton* en ridicule ; le voleur du trésor public qui se servit de l'argent des Romains pour asservir les Romains ; le triomphateur clément qui pardonnait aux vaincus ; le savant qui réforma le calendrier ; le tyran & le père de sa patrie , assassiné par ses amis & par son bâtard. Ce n'est qu'en qualité de descendant des pauvres barbares subjugués par lui , que je considère cet homme unique.

Vous ne passez point par une seule ville de France , ou d'Espagne , ou des bords du Rhin , ou du rivage d'Angleterre vers Calais , que vous ne trouviez de bonnes gens qui se vantent d'avoir eu *César* chez eux. Des bourgeois de Douvres sont persuadés que *César* a bâti leur château ; & des bourgeois de Paris croient que le grand châtelet est un de ses beaux ouvrages. Plus d'un seigneur de paroisse en France montre une vieille tour qui lui sert de colombier ; & dit que c'est *César* qui a pourvu au logement de ses pigeons. Chaque province dispute à sa voisine l'honneur d'être la première en date à qui *César* donna les étrivières ; c'est par ce chemin , non par cet autre , qu'il passa pour venir nous égorger , & pour caresser nos femmes & nos filles , pour nous imposer des lois par interprètes , & pour nous prendre le très-peu d'argent que nous ayons.

Les

Les Indiens sont plus sages : nous avons vu qu'ils savent confusément qu'un grand brigand , nommé *Alexandre* , passa chez eux après d'autres brigands ; & ils n'en parlent presque jamais.

Un antiquaire Italien , en passant il y a quelques années par Vannes en Bretagne , fut tout-émerveillé d'entendre les savans de Vannes s'enorgueillir du séjour de *César* dans leur ville. « Vous avez sans-doute , leur dit-il , quelques monumens de ce grand-homme ? --Oui , répondit le plus notable : nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit-pendre tout le sénat de notre province au nombre de six cents.

» Des ignorans , qui trouvèrent dans le chenal de Kerantrait une centaine de poutres , en 1755 , avancèrent dans les journaux que c'étaient des restes d'un pont de *César* ; mais je leur ai prouvé dans ma dissertation de 1756 , que c'étaient les potences où ce héros avait fait-attacher notre parlement. Où sont les villes en Gaule qui puissent en dire autant ? Nous avons le témoignage du grand *César* lui-même : il dit dans ses Commentaires que *nous sommes inconstans , & que nous préférons la liberté à la servitude*. Il nous accuse (a) d'avoir été assez insolens pour prendre des ôtages des Romains à qui nous en avons donné ; & de n'avoir pas voulu les rendre à moins qu'on ne nous remit les nôtres. Il nous apprend à vivre.

--Il fit fort bien , répliqua le virtuose , son droit était incontestable. On le lui disputait pourtant. Car lorsqu'il eut vaincu les Suisses émigrans , au nombre

(a) *De bello Gallico*. lib. III.

Did. Philos. Tom. II.

de trois cents soixante-&-huit mille , & qu'il n'en resta plus que cent dix mille , vous savez qu'il eut une conférence en Alliance avec *Arioviste* , roi german ou allemand; que cet *Arioviste* lui dît : « Je viens » piller les Gaules , & je ne souffrirai pas qu'un autre que moi les pille. » Après quoi ces bons Germains , qui étaient venus pour dévaster le pays , mirent entre les mains de leurs forcières deux chevaliers romains , ambassadeurs de *César* ; & ces forcières allaient les brûler & les sacrifier à leurs Dieux , lorsque *César* vint les délivrer par une victoire. Avouons que le droit était égal des deux côtés ; & *Tacite* a bien raison de donner tant d'éloges aux mœurs des anciens Allemands »

Cette conversation fit-naître une dispute assez vive entre les savans de Vannes & l'antiquaire. Plusieurs Bretons ne concevaient pas quelle était la vertu des Romains, d'avoir trompé toutes les nations des Gaules l'une après l'autre , de s'être servi d'elles tour-à-tour pour leur propre ruine , d'en avoir massacré un quart , & d'avoir réduit les trois autres quarts en servitude.

« Ah ! rien n'est plus beau , repliqua l'antiquaire ; j'ai dans ma poche une médaille à fleur de coin , qui représente le triomphe de *César* au Capitole ; c'est une des mieux conservées. » Il montra sa médaille. Un Breton un peu brusque la prit & la jeta dans la rivière. « Que ne puis-je , dit-il , y noyer tous ceux qui se servent de leur puissance & de leur adresse pour opprimer les autres hommes ! Rome autrefois nous trompa , nous défunit , nous massa-

cra , nous enchaina. Et Rome , aujourd'hui , dispose encore de plusieurs de nos bénéfices. Est-il possible que nous ayons été si long-tems & en tant de façons pays d'obédience ? »

Je n'ajouterai qu'un mot à la conversation de l'antiquaire Italien & du Breton ; c'est que *Perrot d'Ablancourt* , le traducteur des Commentaires de *César* , dans son épître dédicatoire au grand Condé , lui dit ces propres mots : *Ne vous semble-t-il pas , Monseigneur , que vous lisiez la vie d'un philosophe chrétien ?* Quel philosophe chrétien que *César* ! je m'étonne qu'on n'en ait pas fait un saint. Les feseurs d'épîtres dédicatoires disent de belles choses , & fort à propos.

F I N du Tome II.

N. B. Page 396 , ligne 16 , orguent , lisez onguent.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ARIANISME.	page 1
ARISTÉE.	12
ARISTOTE.	15
<i>De sa Logique.</i>	Ibid.
<i>De sa Physique.</i>	18
<i>Traité d'Aristote sur les Animaux.</i>	19
<i>Du Monde éternel.</i>	20
<i>De sa Métaphysique.</i>	21
<i>De sa Morale.</i>	Ibid.
<i>De sa Rhétorique.</i>	22
<i>Poétique.</i>	25
ARMES , ARMÉES.	29
AROT ET MAROT , & courte revue de l'Alcoran.	37
ARRÊTS NOTABLES , sur la liberté naturelle.	46
ARRÊTS DE MORTS.	54
ART DRAMATIQUE. Ouvrages dramatiques , Tra-	
<i>gédie , Comédie , Opéra.</i>	53
<i>Du Théâtre Espagnol.</i>	56
<i>Du Théâtre Anglais.</i>	60
<i>Du mérite de Shakespeare. 67. D'Addisson.</i>	69
<i>De la bonne Tragédie Française.</i>	71
<i>'Acte II d'Iphigénie, 76. Acte III, 79. Acte IV, 81. Acte V, 84</i>	
<i>D'Athalie,</i>	85
<i>Des Chef-d'œuvres tragiques Français.</i>	87
<i>Comédie.</i>	88
<i>De l'Opéra. 93. Du récitatif de Lulli.</i>	100
ART POÉTIQUE.	106

T A B L E.

ARTS, BEAUX-ARTS.	109
<i>Que la nouveauté des Arts ne prouve point la nouveauté du Globe.</i>	111
<i>Des petits inconvéniens attachés aux Arts.</i>	113
ASMODÉE.	Ibid.
ASPHALTE, Lac Asphaltide, Sodôme.	117
ASSASSIN, ASSASSINAT. SECT. I, 124. SECT. II, 128	
ASSEMBLÉE.	129
ASTROLOGIE.	131
ASTRONOMIE, & encore quelques réflexions sur l'Astrologie.	134
ATHÉE. SECTION I, 143. SECTION II,	149
ATHÉISME. SECTION I. De la comparaison si souvent faite entre l'Athéisme & l'Idolâtrie.	155
SECTION II. Des Athées modernes: Raisons des Adorateurs de DIEU.	160
<i>Raisons des Athées. 161. Réponse.</i>	162
<i>Nouvelle Objection d'un Athée moderne. 164. Réponse. Ibid.</i>	
<i>Objection de Maupertuis. Ibid. Réponse.</i>	165
<i>Autre Objection de Maupertuis. Réponse. Ibid.</i>	
SECTION III. Des injustes accusations, & la justification de Vanini.	166
SECTION IV.	172
ATOMES.	179
AVARICE:	185
AUGURE.	187
AUGUSTE OCTAVE. Des mœurs d'Auguste.	192
<i>Des cruautés d'Auguste.</i>	194
AUGUSTIN.	199
AVIGNON.	202
AVOCATS.	208

T A B L E.

AUSTÉRITÉS , <i>Mortifications , Flagellations.</i>	210
AUTELS , <i>Temples , Rites , Sacrifices , &c.</i>	214
AUTEURS.	217
AUTORITÉ.	225
AXE.	227
BABEL. SECTION I , 229. SECTION II ;	237
BACCHUS.	238
ROGER BACON.	245
DE FRANÇOIS BACON & <i>de l'Attraction.</i>	
SECTION I , 248. SECTION II ,	254
BADAUD.	260
BAISER.	262
BALA , BATARDS.	262
BANNISSEMENT.	269
BANQUE. 271. BANQUEROUTE.	276
BAPTÊME, <i>mot grec qui signifie Immersion.</i> SECT. I , 27, 6	
<i>Du Baptême des morts. 282. Du Bapt. d'Asperfusion. Ibid.</i>	
<i>Idées des Unitaires rigides sur le Baptême.</i>	285
SECTION II.	286
<i>Addition de M. l'abbé Nicaise à l'article Baptême.</i>	290
BARAC ET DEBORA , & <i>par occasion des Chars de</i>	
<i>guerre.</i>	291
BARBE.	293
BATAILLON. <i>Ordonnance Militaire.</i>	297
<i>Addition.</i>	299
BAYLE.	300
BDELLIUM.	303
BEAU.	304
BEKER, <i>ou du Monde enchanté , du Diable , du livre</i>	
<i>d'Enoch & des Sorciers.</i>	309
BÊTES.	318

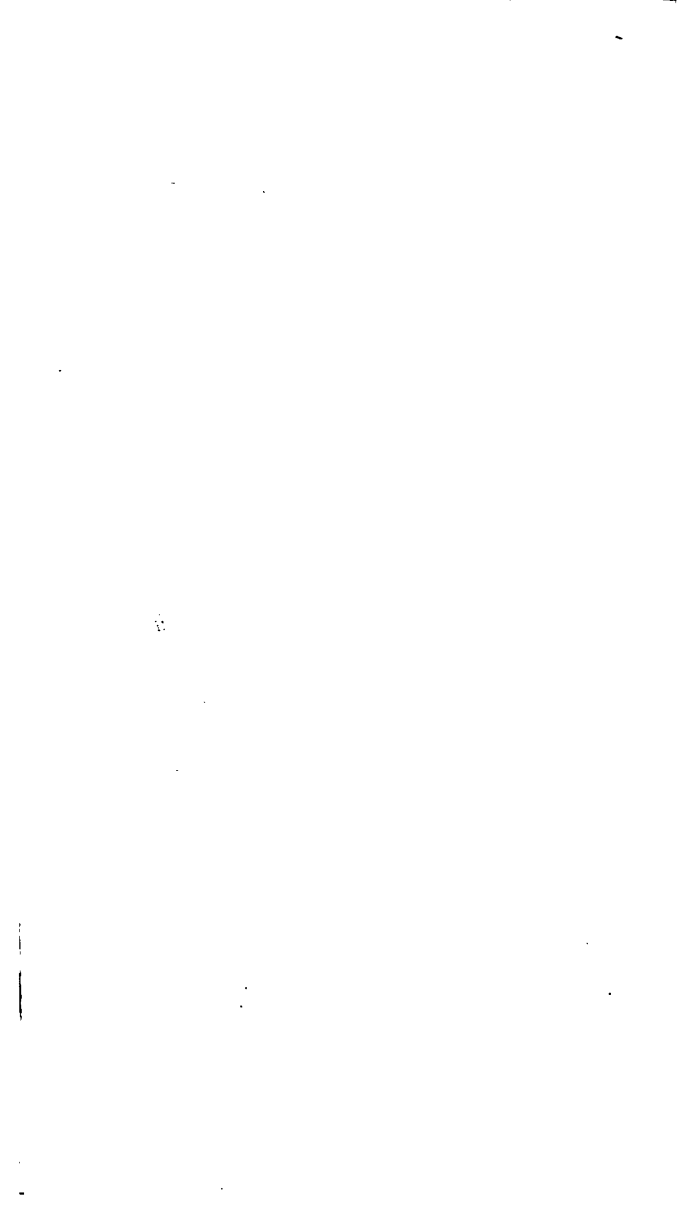
T A B L E.

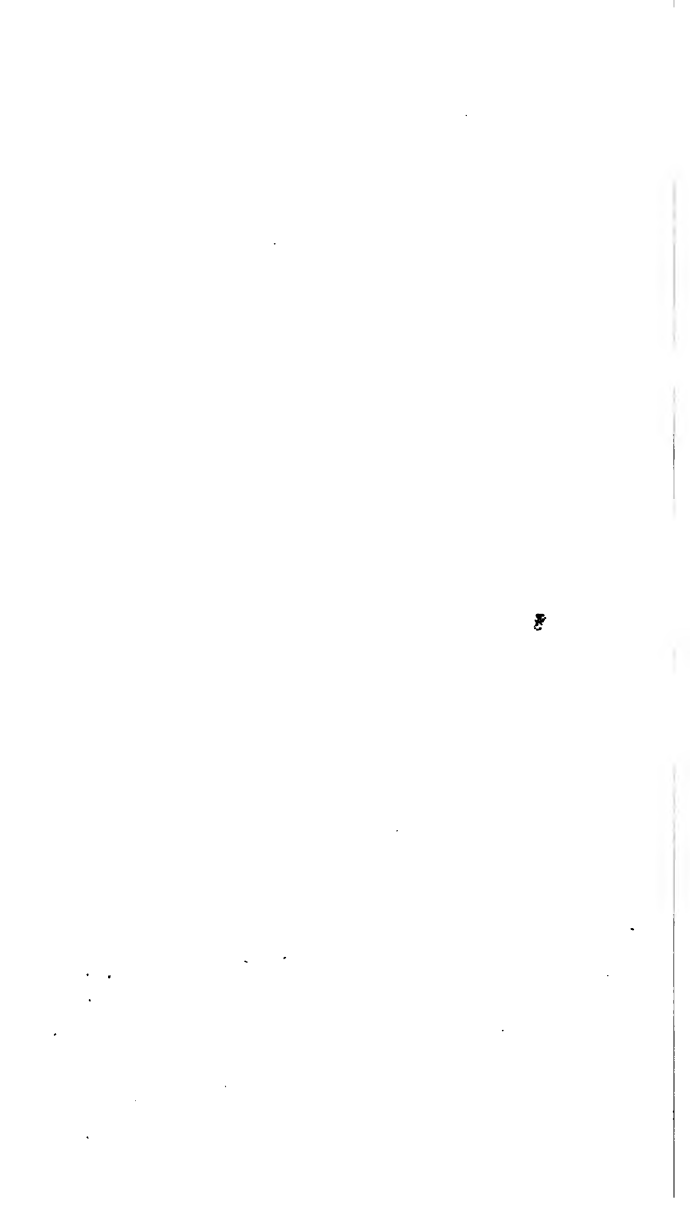
BETSAMÈS ou BETHSHEMESH. <i>Des cinquante mille & soixante-&-dix Juifs morts de mort subite ; pour avoir regardé l'Arche ; des cinq trous du cul d'or payés par les Philistins , & de l'incrédulité du docteur Kennicot.</i>	321
BIBLIOTHÈQUE.	325
BIEN, SOUVERAIN BIEN, <i>Chimère.</i> SECTION I,	329
SECTION II,	333
BIEN, <i>Du Bien & du Mal physique & moral.</i>	335
BIEN, TOUT EST BIEN.	342
BIENS D'EGLISE. SECTION I,	351
SECTION II,	354
SECTION III. <i>De la pluralité des Bénéfices , des Abbayes en commende , & des Moines qui ont des esclaves.</i>	356
SECTION IV,	357
BLASPHEME.	363
BLÉ ou BLÉ. SECT. I. <i>Origine du mot & de la chose.</i>	370
SECTION II. <i>Richesse du Blé.</i>	372
SECTION III <i>Histoire du Blé en France.</i>	376
SECTION IV. <i>Des Blés d'Angleterre.</i>	381
SECT. V. <i>Mémoire court sur les autres pays.</i>	384
<i>Résumé.</i>	386
SECTION VI. <i>Blé , Grammaire , Morale.</i>	Ibid.
BOËUF APIS.	388
BOIRE A LA SANTÉ.	Ibid.
BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.	391
BOUC. <i>Bestialité , Sorcellerie.</i>	393
BOUFFON , BURLESQUE , <i>Bas comique.</i>	398
BOULEVERT ou BOULEVART.	406
BOURGES.	Ibid.

T A B L E.

BOURREAU.	407
BRACHMANES, BRAMES.	409
<i>De la Métempsychose des Brachmanes.</i>	413
<i>Des Hommes & des Femmes qui se brûlent chez les</i> <i>Brachmanes.</i>	415
BULGARES ou BOULGARES.	419
BULLE.	423
<i>Bulles de la Croisade & de la Composition.</i>	430
<i>Bulle Unigenitus.</i>	432
CALEBASSE.	436
CARACTÈRE. <i>Du mot grec Impression, Gravure. C'est</i> <i>ce que la nature a gravé dans nous.</i>	437
CARÊME. SECTION I, 441. SECTION II,	445
CARTÉSIANISME.	446
DE CATON, DU SUICIDE, & du Livre de l'abbé de <i>St-Cyran qui légitime le Suicide.</i>	453
<i>Précis de quelques Suicides singuliers.</i>	458
<i>Des Lois contre le Suicide.</i>	463
CAUSES FINALES. SECTION I,	468
SECTION II, 474. SECTION III,	478
CELTES.	481
CÉRÉMONIES, TITRES, PRÉÉMINENCE, &c.	484
CERTAIN, CERTITUDE.	497
CÉSAR.	504

Fin de la Table du Tome II.







**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

FORM 410

